

PATRICIA
BRIGGS

LA CROIX
D'OSSEMENTS

MERCY THOMPSON - TOME 4



Patricia Briggs

MERCY THOMPSON

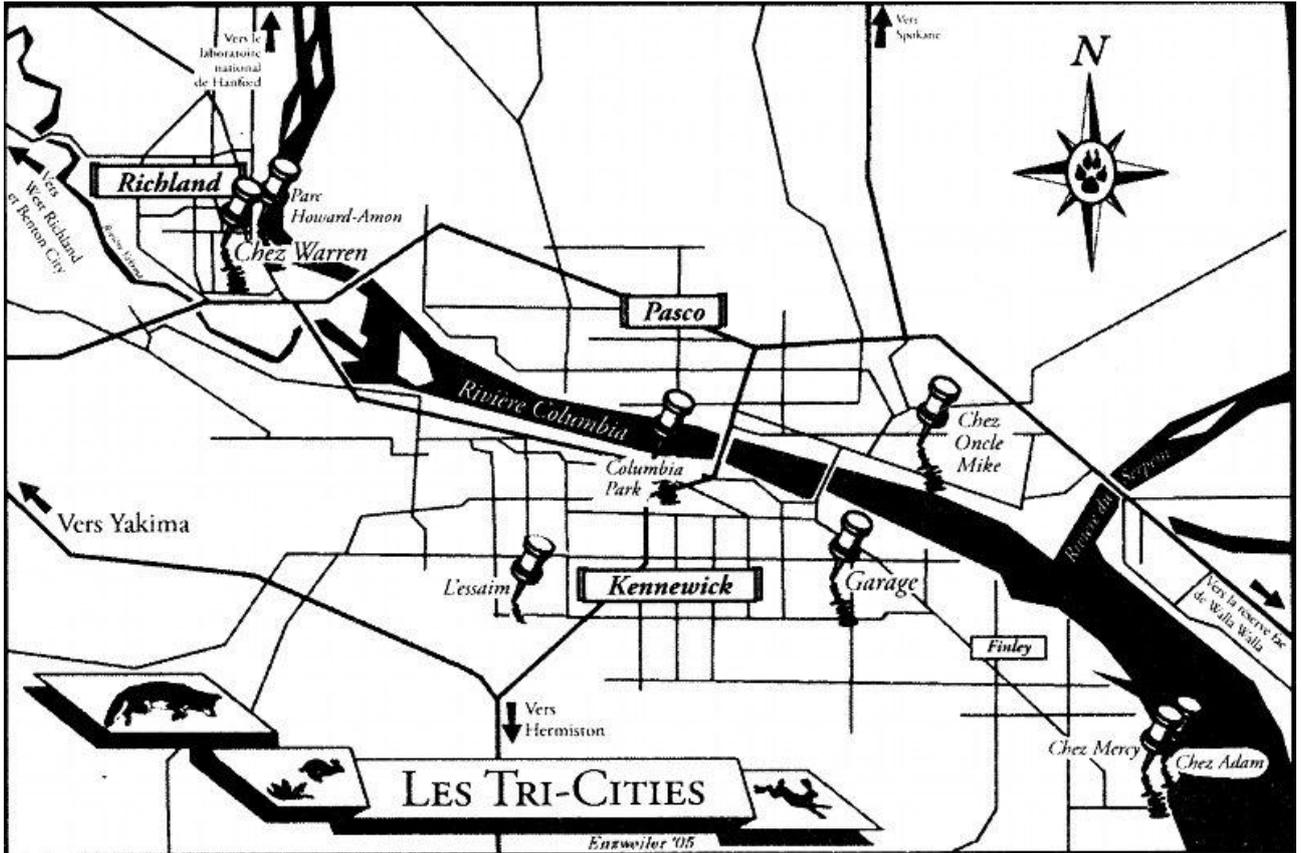
TOME 4

LA CROIX D'OSSEMENTS

(Bone Crossed, 2009)



Traduction de Lorène Lenoir



Chapitre 1

Je contemplai mon reflet dans le miroir. Je n'étais pas vraiment jolie, mais ma chevelure épaisse me caressait les épaules. J'étais plus bronzée sur les bras et le visage que sur le reste du corps, mais au moins ne serais-je jamais blanche comme un cachet d'aspirine grâce aux racines amérindiennes de mon père.

Samuel avait refermé la coupure que j'avais au menton de deux points de suture et un bleu me noircissait l'épaule (des dégâts minimes étant donné que j'avais combattu une chose qui aimait manger des enfants et avait déjà mis KO un loup-garou). Le fil chirurgical noir ressemblait, sous certains angles, aux pattes noires et brillantes d'une araignée. En dehors de ces petites blessures, mon état physique était parfait. Le karaté et la mécanique me maintenaient en forme.

C'était loin d'être le cas pour mon âme, mais cela, je ne pouvais le voir dans mon miroir. Avec un peu de chance, personne d'autre ne s'en apercevrait. C'étaient ces dégâts invisibles qui m'empêchaient de sortir de la salle de bains et d'affronter Adam, qui attendait dans ma chambre. Et cela, même si je savais parfaitement que jamais Adam ne me ferait subir quoi que ce soit contre mon gré... et même si c'était quelque chose que je désirais depuis un bon bout de temps.

Je pouvais toujours lui demander de partir. J'avais besoin de temps. Je dévisageai la femme dans le miroir, mais elle se contenta de me dévisager en retour.

J'avais tué celui qui m'avait violée. Allais-je le laisser obtenir la victoire finale ? Le laisser me détruire, comme cela avait été son intention première ?

— Mercy ?

Adam n'avait nul besoin de hausser la voix. Il savait que je l'entendais.

— Attention, répondis-je en arrachant mon regard du miroir et en enfilant une culotte propre et un vieux tee-shirt. J'ai une canne antique et je sais m'en servir.

— La canne se trouve sur ton lit, remarqua-t-il.

Quand je sortis de la salle de bains, Adam aussi se trouvait allongé sur mon lit.

Ce n'était pas un homme très grand, mais il n'avait pas besoin de ça pour ajouter à son charisme. Ses pommettes larges, ses lèvres charnues et sensuelles qui couronnaient un menton volontaire lui donnaient une beauté de star du cinéma. Lorsque ses yeux étaient ouverts, ils étaient d'un brun chocolat à peine plus clair que les miens. Son corps était presque aussi beau que son visage, même si je savais qu'il ne voyait pas les choses ainsi. Il se maintenait en forme parce qu'il était l'Alpha et considérait son corps comme un outil nécessaire au bien-être de sa meute. Avant le Changement, il avait été soldat, et sa formation militaire était encore flagrante dans la manière dont il se déplaçait et dans celle dont il prenait les choses en main.

— Quand Samuel rentrera de l'hôpital, il ira passer le reste de la nuit chez moi, dit Adam sans ouvrir les yeux.

Samuel était mon colocataire, c'était un médecin et un loup solitaire. La maison d'Adam se trouvait juste derrière la mienne. Elles étaient séparées par un terrain de quatre hectares, le quart de celui-ci m'appartenant et le reste à Adam.

— Nous avons le temps de parler, reprit-il.

— Tu as une mine atroce, lui dis-je, sans vraiment le penser. (Il avait effectivement l'air épuisé et des cernes marquaient ses yeux, mais à moins qu'il se fasse mutiler, je ne pensais pas qu'il puisse vraiment avoir une mine atroce.) Ils n'ont pas de lits, à Washington ?

Il avait dû se rendre à Washington (la capitale, pas l'État où nous nous trouvions) le week-end précédent pour tenter de régler quelques petits problèmes dont j'étais à l'origine. Bon, évidemment, s'il n'avait pas réduit le cadavre de Tim en morceaux devant une caméra, et si le DVD qui en avait résulté n'avait pas atterri sur le bureau d'un sénateur, il n'y aurait pas eu le moindre problème. Donc, d'un certain côté, c'était aussi partiellement sa faute.

Mais c'était surtout celle de Tim, et de celui qui avait fait une copie du DVD et envoyé celui-ci au sénateur. Je m'étais occupée de Tim. Et visiblement, Bran, le grand chef loup-garou de tous les grands chefs loups-garous, avait l'intention de se charger de l'autre personne. L'année dernière, je me serais attendue à une annonce de funérailles pour celle-ci. Mais cette année, avec les loups-garous qui venaient à peine de rendre leur existence officielle aux yeux du monde, Bran se montrerait probablement plus circonspect. Quant à savoir ce qu'il allait faire, c'était une autre histoire.

Adam ouvrit les yeux et les posa sur moi. Dans la demi-pénombre de la chambre (il avait seulement allumé ma petite lampe de chevet), on aurait dit qu'ils étaient noirs. Il arborait une expression morne, absente l'instant d'avant, et je savais que c'était à cause de moi. Parce qu'il n'avait pas été en mesure de me protéger... et les gens comme Adam ont tendance à prendre ce genre de choses très à cœur.

Personnellement, j'estimais qu'il me revenait d'assurer ma propre sécurité. Et même si cela impliquait parfois que j'appelle des amis à l'aide, il s'agissait néanmoins de ma propre responsabilité. Toutefois, Adam le considérait comme un échec.

— Alors, as-tu pris ta décision ? demanda-t-il.

Allais-je l'accepter comme compagnon ? Voilà ce qu'il voulait dire. La question se posait depuis bien trop longtemps et cette incertitude influençait sa capacité à garder la maîtrise de sa meute. D'une manière plutôt ironique, ce qui s'était passé avec Tim avait réduit à néant mes objections quant à une relation avec Adam. Je me disais que si j'avais été capable de résister à la potion magique des fées que Tim m'avait fait boire, ce n'était pas le *mojo* de l'Alpha qui serait en mesure de me transformer en esclave docile.

Peut-être aurais-je dû le remercier avant de le frapper avec le démonte-pneu.

Adam n'est pas Tim, me répétais-je. Je repensais à la rage avec laquelle Adam avait défoncé la porte de mon garage, à son désespoir lorsqu'il avait dû me contraindre à boire de nouveau à ce fichu gobelet fae. En dehors de sa capacité à m'ôter toute volonté, l'artefact avait aussi un pouvoir de guérison, et j'avais grand besoin d'être guérie à ce moment-là. Il avait obtenu l'effet escompté, mais gardait l'impression de m'avoir trahie, et il pensait aussi que j'avais

toutes les raisons de le haïr désormais. Mais cela ne l'avait pas empêché de le faire. À mon sens, c'était la preuve qu'il ne mentait pas quand il disait m'aimer. Lorsque je m'étais cachée sous forme de coyote à cause de la honte (je le mettais sur le compte de la potion des fées, parce que je savais... oui, je *savais* que je n'avais aucune honte à ressentir à ce propos), il m'avait tirée de sous son lit, m'avait mordu le nez pour me punir d'être idiote avant de me serrer dans ses bras pendant toute la nuit qui avait suivi. Puis il m'avait procuré la sécurité et la compagnie de sa meute, que je le veuille ou non.

Tim était mort. Et de toute façon, il avait toujours été un loser. Et il était hors de question que je sois la victime d'un loser... ou de qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

— Mercy ?

Toujours allongé sur mon lit, Adam restait sur le dos, en position de vulnérabilité.

Pour toute réponse, j'ôtai mon tee-shirt et le laissai tomber au sol.

Il se leva plus rapidement que je l'avais jamais vu bouger, l'édredon dans les mains. Je n'eus même pas le temps de cligner des paupières qu'il l'avait déjà enroulé autour de moi... et que je me retrouvai serrée contre lui, mes seins nus contre sa poitrine. Il avait légèrement tourné la tête et mon visage était plaqué contre sa joue.

— J'avais l'intention de nous séparer avec l'édredon, à la base, dit-il d'un air coincé. (Je sentais nos cœurs battre à l'unisson et ses bras contractés tremblaient.) Je ne veux pas que tu te sentes obligée de coucher avec moi ici et maintenant. Un simple « oui » aurait suffi.

Je sentais son excitation... N'importe qui aurait pu la sentir, même sans mon odorat de coyote. Je fis glisser mes mains de ses hanches à son ventre musclé, puis le long de ses côtes, savourant l'accélération de son rythme cardiaque et la fine rosée de sueur recouvrant son visage sous l'effet de mes douces caresses. Je sentis les muscles de sa mâchoire se contracter alors qu'il serrait les dents, la chaleur qui envahissait sa chair. Je soufflai doucement dans son oreille et il s'écarta de moi, comme si je l'avais touché avec une baguette électrique.

Des stries ambrées marquaient à présent ses iris, et ses lèvres étaient plus pleines et rouges qu'auparavant. Je laissai tomber l'édredon sur mon tee-shirt.

— Bon sang, Mercy !

Il détestait jurer devant les femmes. C'était toujours un petit triomphe personnel quand je parvenais à lui faire proférer des insanités.

— Ça ne fait même pas une semaine que tu t'es fait violer, reprit-il. Je ne coucherai pas avec toi tant que tu n'auras pas parlé à quelqu'un, un thérapeute, un psychologue, que sais-je ?

— Je vais bien, répliquai-je, même si en fait, une fois hors de sa portée et du sentiment de sécurité qu'il m'apportait, je sentais effectivement mon estomac se retourner.

Adam fit face à la fenêtre, me tournant le dos.

— Non, tu ne vas pas bien. Souviens-toi, chérie, on ne peut pas mentir à un loup.

Il laissa échapper un soupir forcé, puis se passa vigoureusement la main dans les cheveux en essayant de se débarrasser de son trop-plein d'énergie. Son geste fit se dresser sur le sommet de son crâne une myriade de petites boucles qu'il gardait ordinairement parfaitement disciplinées.

— Et de qui parlons-nous là ? demanda-t-il, pas vraiment à mon adresse. De Mercy. Une fille pour qui parler de soi est aussi agréable que de se faire arracher les dents. Quant à parler de soi à un étranger...

Je ne m'étais jamais considérée comme une personne ayant des difficultés particulières pour s'exprimer. À vrai dire, on me reprochait plutôt d'avoir une trop grande gueule. Samuel m'avait souvent dit que j'augmenterais mon espérance de vie si j'apprenais parfois à tenir ma langue.

J'attendis donc, sans un mot, qu'Adam prenne sa décision quant à la suite des événements.

Il ne faisait pas vraiment froid dans la chambre, mais je frissonnai néanmoins. Sûrement les nerfs. Mais si Adam ne se dépêchait pas de faire quelque chose, je risquais de retourner vomir dans la salle de bains. J'avais passé beaucoup trop de temps à vénérer la déesse de porcelaine, depuis que Tim m'avait gavée de jus de fées, pour qu'une telle perspective me réjouisse.

Adam ne me regardait pas, il n'en avait nul besoin. Les émotions ont une odeur. Il se retourna vers moi en fronçant les sourcils et vit en un seul regard dans quel état je me trouvais.

Il poussa un juron et s'avança vers moi avant de me prendre dans ses bras. Il me serra tout contre lui en émettant des bruits de gorge graves et rassurants. Il me berça doucement.

J'inspirai l'air saturé par son odeur à pleins poumons et tentai de mettre un peu d'ordre dans mon esprit. En temps normal, cela n'aurait pas dû me poser le moindre problème. Mais normalement, je ne me trouvais pas quasiment nue dans les bras de l'homme le plus sexy que je connaisse.

J'avais mal compris ce qu'il voulait.

Pour m'en assurer, je m'éclaircis la voix.

— Donc, quand tu m'as dit que tu voulais une réponse à ta demande aujourd'hui, tu ne pensais pas au sexe ?

Je sentis son corps secoué par un rire soudain et sa joue frotter contre la mienne.

— Tu penses donc que je suis le type de personne qui ferait ce genre de chose ? Après ce qui s'est passé la semaine dernière ?

— Je croyais que c'était le seul moyen d'accepter ta proposition, grommelai-je en me sentant rougir.

— Pendant combien de temps as-tu vécu au sein de la meute du Marrok ?

Il le savait très bien. Il se moquait juste de moi.

— Personne n'a cru nécessaire d'aborder le sujet de l'accouplement avec moi, répliquai-je sur la défensive, à part Samuel.

Adam rit de nouveau. Il avait une main sur mon épaule et l'autre me caressait doucement la fesse, un contact qui aurait dû chatouiller, mais ce n'était pas le cas.

— Et j'imagine que de son côté, il ne te racontait que la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, pas vrai ?

Je resserrai mon étreinte. Bizarrement, mes mains avaient atterri sur le bas de son dos.

— Probablement pas. Donc, tout ce dont tu avais besoin, c'était de mon accord ?

Il poussa un grognement.

— Ça ne suffira pas pour la meute, pas tant que ce ne se sera pas concrétisé. Avec Samuel hors-jeu, il me semblait que tu serais en mesure de déterminer si tu étais intéressée ou non. Si tu ne l'avais pas été, j'aurais pu reprendre les rênes de la meute. Mais maintenant que tu as manifesté ton intérêt, je suis prêt à t'attendre jusqu'aux calendes grecques.

Ses paroles semblaient parfaitement raisonnables, mais son odeur me disait autre chose. Elle m'apprenait que ce que j'avais dit avait calmé ses inquiétudes et que son esprit était désormais concentré sur tout autre chose que notre discussion.

Cela me convenait parfaitement. Le simple fait de me retrouver si proche de lui, de sentir son cœur battre si fort tant il me désirait... Quelqu'un m'avait dit une fois que le fait de se sentir désiré était le plus puissant des aphrodisiaques. C'était incontestablement le cas pour moi.

— Évidemment, reprit-il de sa voix curieusement calme, attendre est nettement plus facile en théorie qu'en pratique. Je vais avoir besoin que tu me dises de me calmer, hein ?

— Mmm, répondis-je.

C'était comme si son simple contact me lavait du souvenir de Tim mieux que la douche n'y était parvenue. Mais pour cela, il fallait qu'il me touche.

— Mercy.

Je descendis délicatement mes mains, glissant mes doigts sous la ceinture de son jean et enfonçant légèrement mes ongles dans sa peau.

Il poussa un grognement inarticulé, mais aucun de nous deux n'y prêta attention. Il tourna le visage vers moi. Je m'attendais à un baiser des plus sérieux, mais il se contenta de mordiller gentiment ma lèvre inférieure. Le contact de ses dents m'envoya des frissons qui coururent jusqu'au bout de mes doigts avant de caresser mes genoux et de me faire remuer les orteils d'aise. C'est qu'elles étaient puissantes, ces dents.

Je ramenai mes mains à présent tremblantes vers son ventre et commençai à déboutonner sa braguette, mais Adam releva brusquement la tête et posa sa main sur la mienne.

J'entendis ce qui l'avait fait réagir ainsi.

— Une voiture allemande, dit-il.

Je poussai un soupir et me laissai aller contre son torse.

— Suédoise, plutôt, le corrigeai-je. Un break Volvo gris, d'environ quatre ans.

Il sembla d'abord surpris puis il eut l'air de comprendre :

— Tu connais cette voiture.

Je poussai un gémissement et enfonçai mon visage dans le creux de son épaule.

— Bon sang de bonsoir. Ça doit être à cause des journaux.

— Qui est-ce, Mercy ?

Les roues firent crisser le gravier et le pinceau des phares caressa ma fenêtre lorsque la voiture tourna dans mon allée.

— Ma mère, répondis-je. Quel sens du timing incroyable ! J'aurais dû savoir qu'elle entendrait parler d'une manière ou d'une autre de... ça.

Je ne voulais pas mettre un nom sur ce qui m'était arrivé, sur ce que j'avais fait à Tim. Pas alors que j'étais à moitié nue en compagnie d'Adam, en tout cas.

— Tu ne l'as pas appelée ?

Je secouai la tête. J'aurais dû, je le savais bien. Mais c'était l'une des choses que je ne me sentais pas capable d'affronter. Il sourit.

— Habille-toi. Je vais la retenir jusqu'à ce que tu sois prête.

— Je ne serai *jamais* prête pour ça, lui répondis-je.

Son sourire s'évanouit. Il approcha son visage du mien, front contre front.

— Mercy. Ne t'en fais pas, tout ira bien.

Puis il sortit de ma chambre en refermant la porte derrière lui alors que la sonnette retentissait une première fois. Elle eut le temps de retentir encore deux fois avant qu'il ouvre la porte d'entrée, et il était pourtant loin d'être lent.

J'attrapai quelques vêtements et essayai désespérément de me souvenir si nous avions pris le temps de faire la vaisselle après le dîner. C'était mon tour. Si cela avait été celui de Samuel, je n'aurais pas eu à me poser la question. C'était idiot. Je savais pertinemment qu'elle se ficherait de ma vaisselle sale comme de sa première chaussette, mais cela me donnait une occasion de ne pas paniquer.

Je n'avais même pas pensé à l'appeler. Peut-être m'en serais-je sentie capable dans dix ans.

J'enfilai mon pantalon et, pieds nus, me lançai frénétiquement à la recherche d'un soutien-gorge.

— Elle sait que vous êtes là, entendis-je Adam dire de l'autre côté de la porte, comme s'il y était appuyé. Elle sortira dans une poignée de secondes.

— Je ne sais pas pour qui vous vous prenez, siffla ma mère d'un ton menaçant, mais si vous ne dégarez pas de mon chemin immédiatement, ça n'aura pas la moindre importance.

Adam était l'Alpha responsable de la meute locale. C'était un dur. Il pouvait même être méchant si les circonstances l'exigeaient. Mais contre ma mère, il n'avait aucune chance.

— Soutif, soutif, soutif, chantonnai-je en en dénichant un dans mon panier de linge sale et en l'agrafant. (Je le tournai si rapidement que je n'aurais pas été surprise de trouver plus tard une brûlure sous mes seins.) Tee-shirt, tee-shirt, repris-je en fouillant dans mes tiroirs et en en jetant deux par-dessus mon épaule. Tee-shirt propre, tee-shirt propre.

— Mercy ? appela Adam d'un air un peu désespéré... et comme je pouvais le comprendre !

— Maman, laisse-le tranquille ! criai-je. J'arrive tout de suite !

Je parcourus ma chambre d'un regard empli de frustration. Je devais bien avoir un tee-shirt propre quelque part. Je venais d'en ôter un, mais il avait disparu dans ma quête d'un soutien-gorge. Je finis enfin par en dénicher un avec « 1984 : « LE GOUVERNEMENT POUR LES NULS » écrit dans le dos. Il était propre, ou tout du moins, ne sentait pas trop mauvais. La tache d'huile qui ornait l'épaule me semblait indélébile.

Je pris une grande inspiration et ouvris la porte. Je dus contourner Adam, qui était appuyé contre le chambranle.

— Salut, maman, lui dis-je d'un air jovial. Je vois que tu as déjà fait connaissance avec mon...

« Mon » quoi ? Mon mâle ? Je ne pensais pas qu'il s'agissait du genre de choses que ma mère était prête à entendre.

— ... avec Adam, conclus-je, faute de mieux.

— Mercedes Athéna Thompson ! m'interrompit ma mère d'un ton hargneux. Peux-tu m'expliquer pourquoi j'ai dû apprendre dans le journal ce qui t'était arrivé ?

J'avais jusqu'ici évité de croiser son regard, mais à présent qu'elle me menaçait, je n'avais plus le choix.

Ma mère était haute comme trois pommes. Elle n'avait que dix-sept ans de plus que moi, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas encore cinquante ans et qu'elle en paraissait trente. Elle arrivait encore à porter les boucles de ceintures qu'elle avait gagnées au rodéo sur les ceintures qu'elle mettait à l'époque. En général, elle était blonde (j'étais à peu près certaine que c'était sa couleur naturelle), mais elle changeait de nuance chaque année. Actuellement, c'était un blond vénitien doré. Elle avait de grands yeux bleus innocents, un petit nez retroussé et une petite bouche charnue.

Avec les gens qu'elle ne connaissait pas, il lui arrivait souvent de jouer les ravissantes idiotes, battant des cils et s'exprimant avec une voix voilée que n'importe qui de vaguement cinéphile reconnaîtrait comme venant de *Certains l'aiment chaud*. À ma connaissance, ma mère n'avait jamais changé un pneu elle-même.

Si son ton plein de colère n'avait pas été un moyen de dissimuler la peine que je lisais dans ses yeux, j'aurais pu répondre sur le même mode. Au lieu de cela, je me contentai de hausser les épaules.

— Je ne sais pas, maman. Après ce qui s'est passé, j'ai gardé ma forme de coyote pendant plusieurs jours.

J'eus une vision soudaine et légèrement hystérique de moi-même, l'appelant en disant « Hé, maman, devine ce qui m'est arrivé aujourd'hui ! »

Elle me regarda droit dans les yeux, et j'eus le désagréable sentiment qu'elle y vit plus que ce que je voulais qu'elle devine.

— Est-ce que ça va ?

J'ouvris la bouche pour acquiescer, mais une vie entière au milieu de créatures capables de sentir le mensonge m'avait habituée à être franche.

— À peu près, lui répondis-je en guise de compromis. Ça m'aide qu'il soit mort.

Je trouvai profondément humiliant de sentir mon cœur se serrer dans ma poitrine. J'avais eu plus que ma dose d'apitoiement sur moi-même.

Maman pouvait aussi bien câliner ses enfants que les meilleurs des parents, mais j'aurais dû lui faire plus confiance. Elle savait à quel point il était important de pouvoir rester indépendant. Son

poing droit était tellement serré que les jointures en étaient blanchies, et lorsqu'elle reprit la parole, ce fut sur un ton vif.

— Parfait, dit-elle comme si nous avions abordé tous les sujets auxquels elle s'intéressait.

Je savais que ce n'était pas le cas, mais nous parlerions de tout ça un peu plus tard, et dans l'intimité.

Elle posa son regard angélique sur Adam.

— Qui êtes-vous et que faites-vous chez ma fille à 23 heures ?

— Je n'ai pas seize ans ! protestai-je d'un ton qui me sembla boudeur à moi-même. Et si je veux qu'un homme passe la nuit ici, j'en ai tout à fait le droit.

Maman et Adam ne me prêtèrent pas la moindre attention.

Adam se trouvait toujours appuyé au chambranle de la porte, et son attitude était artificiellement détendue. Je crus qu'il essayait de donner à ma mère l'impression qu'il se trouvait ici comme chez lui et qu'il avait toute autorité pour l'empêcher d'entrer dans ma chambre. Il arqua l'un de ses sourcils et quand il prit la parole, ce fut d'un ton dépourvu de la panique que j'y avais entendue plus tôt.

— Je suis Adam Hauptman. J'habite de l'autre côté de la clôture.

Elle le considéra d'un œil critique.

— L'Alpha ? Le mec divorcé avec une gamine adolescente ?

Il lui décocha l'un de ses sourires légendaires et je devinai que ma mère avait fait une nouvelle conquête. Elle est drôlement mignonne quand elle est revêche, et Adam ne connaissait pas beaucoup de gens capables de lui parler ainsi. J'eus une révélation soudaine. J'avais fait une erreur tactique ces dernières années dans mes tentatives pour l'empêcher de me draguer. J'aurais dû lui sourire, rire à ses remarques et le regarder avec les yeux de Chimène. Car, visiblement, il adorait que les femmes aient du répondant. Et à présent, il était trop occupé à contempler l'air renfrogné de ma mère pour remarquer le mien.

— Tout à fait, m'dame, répondit-il en se redressant et en avançant dans la pièce. Ravi de vous rencontrer enfin, Margi. Mercy parle tout le temps de vous.

J'ignore ce que ma mère aurait pu répliquer. Probablement une réponse très polie. Mais quelque chose apparut soudain entre maman et Adam avec un craquement qui me fit penser à un œuf tombant sur un sol de ciment, une chose qui flottait à une vingtaine

de centimètres de mon parquet. Cela avait la taille et vaguement la forme d'un être humain, sauf que c'était noir et crépitant. La chose s'écrasa au sol en émettant une odeur de brûlé, de sang séché et de cadavre en décomposition.

Je contemplai la chose un trop long moment, incapable d'ajuster mon esprit à ce que me disaient mes yeux et mon nez. Même en sachant que peu de créatures étaient en mesure d'apparaître dans mon salon sans passer par la porte, je ne parvenais pas à l'identifier. Ce ne fut que le tee-shirt vert déchiré et taché, sur lequel le train arrière d'un dogue allemand très familier était encore visible, qui me contraignit à admettre que cette chose rabougrie et calcinée était Stefan.

Je me laissai tomber à genoux à ses côtés et tendis la main vers lui, avant de la retirer aussitôt de peur de lui faire encore plus de mal. Il était visiblement mort, mais étant donné que c'était un vampire, ce n'était pas un état aussi désespéré que l'on aurait pu le penser.

— Stefan ? soufflai-je.

Je ne fus pas la seule à sursauter lorsqu'il m'agrippa le poignet. La peau de sa main était desséchée et crissait bizarrement contre la mienne.

Stefan et moi étions devenus amis le jour même où je m'étais installée ici, dans les Tri-Cities. C'était un garçon charmant, drôle et généreux, même s'il avait tendance à surestimer ma capacité au pardon concernant les innocents qu'il avait tués pour me protéger.

Je dus faire tout ce qui était en mon pouvoir pour ne pas fuir le contact de sa peau calcinée sur mon bras. Beurk, beurk, beurk. J'avais l'horrible sentiment que cela lui faisait mal de me tenir ainsi et qu'à tout instant, sa peau risquait de céder et de se décoller du reste de son corps.

Il entrouvrit les yeux et je vis que ses iris étaient écarlates, au lieu de leur brun habituel. Il ouvrit et ferma la bouche une fois, puis deux, sans émettre le moindre son. Il serra encore plus fort mon poignet au point que je n'aurais pu me libérer si je l'avais voulu. Il inspira une goulée d'air pour pouvoir parler, mais cela ne sembla pas fonctionner, et j'entendis un sifflement d'air s'échapper de ses flancs, ce qui n'était pas un endroit naturel pour expirer. Du tout.

— Elle sait.

Je ne reconnus pas sa voix. Il tira lentement ma main vers son visage et, avec la fin du souffle qu'il avait inspiré, se contenta d'un seul mot :

— Fuis.

À ce moment précis, celui qui était mon ami se métamorphosa en une créature dévorée par la faim. En regardant ses yeux fous, je me dis que son conseil était excellent, mais qu'il était dommage que je ne puisse me dégager de sa prise pour le suivre. Il avait beau être ralenti par son état, il me tenait en son pouvoir, et je n'étais ni un loup-garou ni un vampire, dont la force surhumaine aurait été nécessaire pour me libérer.

J'entendis le bruit si reconnaissable d'une cartouche que l'on faisait passer dans la chambre d'un pistolet et jetai un regard à ma mère qui visait Stefan d'un Glock au look improbable. L'arme était rose et noire. On pouvait toujours compter sur ma mère pour posséder un pistolet de Barbie à la fois mignon et mortel.

— Tout va bien, m'empressai-je de la rassurer.

Ma mère n'hésiterait pas un instant si elle pensait qu'il allait me blesser. En temps ordinaire, je ne me serais pas inquiétée qu'elle tire sur Stefan, vu que les vampires ne craignaient pas les armes à feu, mais il se trouvait dans un tel état que je préférais éviter.

— Il est de notre côté, ajoutai-je.

Pas facile d'avoir l'air convaincante alors qu'il me tirait de toutes ses forces vers lui, mais je fis de mon mieux.

Adam saisit le poignet de Stefan et le tira de manière que, au lieu que Stefan m'attire vers lui, ce soit lui qui se redresse vers mon bras. Il ouvrit la bouche et des morceaux de peau calcinée tombèrent sur mon tapis. Il avait des crocs très blancs et très menaçants, bien plus gros que dans mon souvenir.

Je sentis ma respiration s'accélérer, mais parvins à me retenir de reculer d'un air dégoûté en couinant « Enlevez-moi ça ! Enlevez-moi ça ! », ce dont je me félicitai intérieurement. Au lieu de cela, je me penchai par-dessus Stefan et posai ma tête sur l'épaule d'Adam. Cela mettait ma gorge dans une situation périlleuse, mais l'odeur de loup-garou d'Adam réussit à masquer en partie la puanteur qui se dégageait du corps martyrisé de Stefan. Si celui-ci avait besoin de sang pour survivre, alors je lui en donnerais de tout mon cœur.

— C'est bon, Adam, dis-je. Lâche-le.

— Ne baissez pas votre arme, conseilla Adam à ma mère. Mercy, si ça ne suffit pas, appelle chez moi et demande à Darryl de rassembler tous ceux qui s’y trouvent et de les envoyer ici.

Et dans un acte de bravoure tout à fait typique, il mit son poignet devant le visage de Stefan. Le vampire ne sembla pas le remarquer, il essayait toujours de se relever en s’accrochant à mon bras. Il ne respirait pas et se trouvait donc dans l’incapacité de sentir l’odeur d’Adam, et j’avais l’impression qu’il ne voyait pas bien clair non plus.

J’aurais dû essayer d’arrêter Adam. J’avais déjà donné mon sang à Stefan sans effets secondaires à ma connaissance et j’étais à peu près sûre que Stefan tenait à me garder vivante. Ce qui était loin d’être certain en ce qui concernait Adam.

Mais je me souvenais aussi que Stefan m’avait dit qu’il ne devrait pas y avoir de problème parce que cela n’était arrivé qu’une seule fois. J’avais aussi rencontré certains des « agneaux » de Stefan (les personnes qui lui servaient de petit déjeuner, de déjeuner et de dîner). Ils lui étaient totalement dévoués. Ne vous méprenez pas, c’était un gars formidable pour un vampire, mais je doutais quelque peu que tous ces gens, en majorité des femmes, soient capables de vivre ensemble en vénérant un seul homme sans qu’une sorte de magie vampirique soit à l’œuvre. Or, j’avais eu ma dose de coercition magique pour l’année.

De toute façon, il serait totalement inutile de tenter de dissuader Adam. Il se sentait particulièrement responsable de ma protection ces temps-ci et tout ce que je parviendrais à faire, ce serait énerver tout le monde, lui, moi et ma mère.

Adam pressa son poignet contre la bouche de Stefan et le vampire interrompit la progression de ses crocs en direction de mon bras. Il sembla un instant plongé dans la confusion la plus totale, puis il respira par le nez avant de plonger ses crocs dans la chair d’Adam. De son bras libre, il saisit celui d’Adam, puis il ferma les yeux, le tout si rapidement que l’on aurait cru voir un dessin très mal animé.

Adam eut une brusque inspiration, mais je n’aurais pu dire s’il avait mal ou bien le contraire. Quand Stefan s’était nourri de mon sang, j’étais dans un état plutôt lamentable et je ne me souvenais pas de grand-chose.

La scène était étrangement intime : Stefan m'étreignait tout en suçant le sang du poignet d'Adam tandis que ce dernier se pressait de plus en plus contre moi. Intime, mais avec un public. Je tournai la tête et vis que ma mère continuait à braquer son arme des deux mains sur la tête de Stefan. Elle avait l'air aussi calme que si elle voyait tout le temps des cadavres calcinés apparaître de nulle part avant de reprendre vie et de planter leurs crocs dans la personne la plus proche, mais je savais que ce n'était pas le cas. Je n'étais même pas certaine qu'elle ait déjà vu un loup-garou sous sa forme animale.

— Maman, lui dis-je, ce vampire, c'est Stefan, un ami à moi.

— Je devrais peut-être baisser mon arme, alors ? Tu en es certaine ? Parce qu'il n'a pas l'air très amical, là.

Je baissai le regard sur Stefan, qui semblait déjà aller mieux, même si j'avais toujours été incapable de le reconnaître autrement qu'à l'odorat.

— Franchement, je ne suis même pas sûre que ça serve à quelque chose. Les loups-garous sont sensibles aux balles en argent, mais je ne pense pas que les vampires aient quoi que ce soit à craindre de ton arme.

Elle rangea le Glock dans un étui qui se trouvait à l'intérieur de son jean, au niveau des reins, sans remettre la sécurité.

— Et qu'est-ce que tu fais contre les vampires ?

On frappa à la porte. Je n'avais pas entendu de voiture arriver, mais d'un autre côté, j'avais l'esprit ailleurs.

— On ne les laisse pas entrer chez soi, déjà, intervint Adam.

Maman s'immobilisa sur le chemin de la porte.

— Parce que ça pourrait être un vampire ?

— Il vaut mieux que j'aie ouvert, reconnus-je. (Je tortillai mon poignet et Stefan finit par le lâcher avant de raffermir sa prise sur le bras d'Adam.) Ça va, Adam ?

— Il est trop faible pour se nourrir vite, me rassura Adam. Ça devrait aller encore un moment. Si tu peux sortir mon téléphone et appeler la maison, je vais quand même faire venir d'autres loups. Je doute que mon sang soit suffisant.

Avec ma mère comme témoin, je me forçai à rester sage en récupérant le téléphone dans l'étui qu'il portait à la ceinture. Au lieu de chercher dans ses contacts, je me contentai de composer le numéro de chez lui et de lui tendre le téléphone.

La personne qui attendait à la porte commençait à manifester une certaine impatience.

Je lissai mon tee-shirt et me regardai rapidement dans le miroir pour m'assurer que rien en moi ne disait « Hé ! J'ai un vampire chez moi ! »

J'allais avoir un sacré bleu au poignet, mais il n'était pas visible pour le moment. Je me glissai à côté de maman et entrouvris la porte d'une dizaine de centimètres.

La femme qui se tenait sur le seuil ne me sembla pas familière. Elle avait à peu près la même taille et le même âge que moi et des cheveux bruns avec des mèches d'une couleur plus claire... ou le contraire. Elle avait tellement de fond de teint sur le visage que j'en sentais l'odeur par-dessus celle de son parfum qu'un nez humain aurait probablement trouvé léger et agréable. Elle était tirée à quatre épingles, comme un chien de race prêt à être exposé... ou une call-girl de luxe.

Pas vraiment le genre de personne que l'on s'attendrait à trouver la nuit sur le pas de la porte d'un vieux mobil-home dans un coin perdu de l'État de Washington, quoi.

— Mercy ?

Si elle n'avait rien dit, je ne l'aurais jamais reconnue parce que mon odorat était saturé de son parfum et qu'elle ne ressemblait en rien à la fille avec qui j'étais allée à l'université.

— Amber ?

Amber était la meilleure amie de Charla, la fille avec qui je partageais ma chambre à la fac. Elle avait l'intention de devenir vétérinaire, mais j'avais entendu dire qu'elle avait abandonné ses études en première année. Je n'avais pas eu la moindre nouvelle d'elle depuis la remise de mon diplôme.

La dernière fois que je l'avais vue, elle portait une crête Mohawk, un anneau dans le nez, nez qui lui-même était plus imposant à l'époque, et avait un minuscule oiseau-mouche tatoué au coin de l'œil. Charla et elle étaient les meilleures amies du monde depuis le lycée. Même si c'était Charla qui avait décidé qu'elles n'habiteraient pas ensemble, Amber m'en avait toujours tenue pour responsable. Nous avons été plus des connaissances que des amies.

Amber éclata de rire, probablement en voyant mon air confus. Il y avait quelque chose d'artificiel dans son rire, même si je n'étais

pas en position de le lui reprocher. Après tout, mon accueil était probablement peu chaleureux étant donné qu'il y avait un vampire buvant le sang d'un loup-garou dans mon dos. Je me demandai ce qu'elle avait à cacher de son côté.

— Ça fait longtemps, pas vrai ? dit-elle en rompant un silence légèrement gênant.

Je la rejoignis sous le porche en prenant soin de fermer la porte derrière moi tout en essayant de ne pas lui faire voir que je tenais à la garder à l'extérieur de chez moi.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine et se tourna pour regarder mon terrain broussailleux où trônait une vieille Golf sur trois pneus. De là où nous nous trouvions, les graffitis, la porte absente et le pare-brise fissuré étaient invisibles, mais elle avait quand même bien l'air d'une épave. C'était une plaisanterie entre Adam et moi et il était hors de question que j'en aie honte.

— J'ai lu un article dans le journal à ton propos, dit-elle.

— Tu vis dans les Tri-Cities ?

Elle secoua la tête.

— Non, à Spokane. Ton histoire est même arrivée sur CNN, tu sais ? Des faes, des loups-garous, la mort... comment résister à un tel cocktail ?

Il y eut un fugace accent d'amusement dans sa voix, alors même que son visage restait étrangement inexpressif.

Génial. Le monde entier savait donc que j'avais été violée. Ouais, ça aurait pu me sembler rigolo, aussi, si j'avais été Lucrece Borgia. C'était pour ce genre de raisons que je n'avais pas gardé le contact avec Amber.

Cela dit, elle n'était certainement pas venue de Spokane pour me retrouver après dix ans juste pour me dire qu'elle avait entendu parler de mon agression.

— Tu as donc lu un article parlant de moi et décidé que ça pourrait être marrant de venir m'apprendre que le fait d'avoir tué mon violeur avait fait la une des journaux dans tout le pays ? Tu as conduit plus de deux cents kilomètres juste pour ça ?

— Bien sûr que non, répondit-elle en se retournant vers moi, avec cette fois-ci une expression moins proche de l'étrangère

embarrassée et plus de la professionnelle impeccable, qui me mit encore plus mal à l'aise.

— Voilà. Tu te souviens de ce jour où nous sommes allées à Portland pour voir une pièce de théâtre ? Nous sommes ensuite allées dans un bar et tu nous as parlé du fantôme que tu avais rencontré aux toilettes.

— J'étais ivre, lui répondis-je, et c'était la vérité. Je crois que je vous ai aussi dit que j'avais été élevée parmi les loups-garous, non ?

— En effet, acquiesça-t-elle d'un air soudain résolu. À l'époque, j'avais cru que tu nous racontais des histoires, mais maintenant, nous savons tous que les loups-garous sont aussi réels que les faes. D'ailleurs, tu sors avec l'un d'entre eux.

Cela aussi, elle avait dû l'apprendre dans le journal, à mon avis. Double youpi. Je me souviens d'un temps où je faisais tout mon possible pour rester discrète parce que c'était plus sûr pour moi. C'était toujours le cas concernant ma sécurité, mais question discrétion, l'année qui venait de s'écouler avait légèrement ruiné ma couverture.

Inconsciente des pensées qui m'occupaient l'esprit, Amber continua à parler.

— J'ai donc pensé que si tu sortais aujourd'hui avec un loup-garou, alors peut-être avais-tu dit la vérité ce jour-là. Et si c'était le cas à propos des loups-garous, alors peut-être que tu ne mentais pas non plus quand tu disais que tu pouvais voir les fantômes.

N'importe qui d'autre aurait complètement oublié cette conversation, mais l'esprit d'Amber était comme un piège à loup. Elle se souvenait de tout. J'avais arrêté l'alcool juste après ce petit voyage. Les gens qui connaissent les secrets d'autres personnes ne peuvent se permettre de se livrer à des habitudes qui risquent de les rendre trop bavards.

— Ma maison est hantée, reprit-elle.

Je vis soudain un mouvement du coin de l'œil. Je fis un pas en direction d'Amber et me tournai légèrement. Je ne vis rien de plus, mais avec Amber qui ne se trouvait plus sous le vent par rapport à moi, mon nez n'était plus saturé par le parfum. Et je le sentis : un vampire.

— Et tu veux que j'y fasse quelque chose ? m'étonnai-je. Il vaudrait mieux que tu appelles un prêtre.

Amber était catholique.

— Personne ne me croit, avoua-t-elle d'un ton sinistre. Mon mari pense que je suis folle.

La lumière du porche se refléta un instant dans ses yeux et je remarquai qu'elle avait les pupilles dilatées. Je me demandai si c'était uniquement dû à l'obscurité ambiante, ou si elle était droguée.

Elle me mettait vraiment mal à l'aise, mais j'étais à peu près certaine que mon malaise était dû au fait de voir Amber, reine des marginales, habillée comme une poule de luxe. Il y avait en elle quelque chose de fragile et de doux qui lui donnait une image de victime. Or, l'Amber que j'avais connue aurait été capable d'accueillir les importuns avec une batte de baseball. Elle n'aurait jamais eu peur d'un fantôme.

Bien sûr, mon malaise pouvait aussi être dû à la présence d'un vampire dans la pénombre... ou à celle d'un autre vampire dans ma maison.

— Bon, écoute, lui dis-je. (Le sort de Stefan étant, à mes yeux, bien plus important qu'Amber et que ce qu'elle semblait vouloir que je fasse pour elle.) Je ne peux vraiment pas quitter la ville pour le moment, j'ai des invités. Donne-moi ton numéro de téléphone et je t'appellerai dès que la situation se décantera.

Elle fouilla dans son sac à main et me tendit une carte de visite. Elle était imprimée sur un luxueux papier chiffon, mais ne portait que son prénom et un numéro de téléphone.

— Merci, souffla-t-elle d'un air soulagé, les épaules soudain détendues, avant de me décocher un sourire timide. Je suis désolée pour ton agression, mais je ne suis pas surprise que tu aies su te défendre. Tu as toujours été douée pour ça.

Sans attendre de réponse de ma part, elle descendit les marches du porche et monta dans sa voiture, une Mazda MX5 cabriolet avec la capote relevée. Elle sortit en marche arrière de mon allée et s'éloigna dans la nuit sans un regard pour moi.

J'aurais préféré qu'elle ne porte pas de parfum. Elle était contrariée par autre chose (elle avait toujours été une très mauvaise menteuse). Mais le timing de toute cette histoire était étrangement impeccable : Stefan arrivait chez moi en me disant de fuir, et voilà qu'Amber débarquait justement en m'offrant un endroit où fuir.

Je savais parfaitement ce que Stefan me conseillait de fuir, et ce n'était pas lui. « Elle sait », avait-il dit.

« Elle », c'était Marsilia, la maîtresse des vampires des Tri-Cities. Elle m'avait envoyée à la poursuite d'un vampire en pleine rage homicide qui mettait son essaim en danger. Elle s'était dit que j'étais sa meilleure chance de le trouver parce que j'étais capable de voir les fantômes, or les repaires de vampires avaient une certaine tendance à attirer les spectres.

Mais elle n'avait pas cru que je serais vraiment capable de le tuer. Et quand je l'avais fait, elle en avait été extrêmement contrariée. Le vampire que j'avais exécuté était très spécial, plus puissant que ses pairs parce qu'il était possédé par un démon. Que le démon en question ait rendu ledit vampire totalement fou et qu'il l'ait poussé à assassiner à droite et à gauche ne la dérangeait pas vraiment, sauf que cela risquait de révéler l'existence des vampires au monde. Le vampire était devenu incontrôlable lorsqu'il avait dépassé la puissance de son créateur, mais Marsilia pensait qu'elle aurait été capable d'y remédier et de lui imposer sa domination. Elle m'avait utilisée pour lui mettre la main dessus... mais elle était persuadée que c'était lui qui me tuerait.

Et ç'aurait pu être le cas si je n'avais pas eu les amis que j'ai.

Comme elle m'avait envoyée à sa recherche, elle ne pouvait pas me demander de dédommagement sans risquer de voir son autorité sur l'essaim remise en cause. Les vampires prennent ce genre de choses très au sérieux.

André avait été le bras gauche de Marsilia, quand Stefan était son bras droit. C'était aussi lui qui était responsable de la création de ce vampire possédé par le démon, qui avait tué plus de personnes que je pouvais en compter sur mes deux mains. Et Marsilia et lui avaient eu l'intention d'en créer de nouveaux. Or je pensais qu'un seul était déjà amplement suffisant. Alors, j'avais tué André en sachant que je signalais ainsi mon arrêt de mort.

Sauf que Stefan avait dissimulé mon meurtre. Il l'avait camouflé en tuant deux innocents dont le seul crime consistait à avoir été les victimes d'André. Il m'avait sauvé la vie, mais le prix de ma tranquillité m'avait semblé plus qu'excessif. Et de toute façon, leur mort ne m'avait garanti que deux mois de sérénité.

Marsilia savait. Autrement, elle n'aurait jamais mis Stefan dans un tel état.

Elle l'avait torturé, affamé puis libéré afin qu'il me donne la chasse. Je baissai les yeux sur les cicatrices rouges que Stefan avait laissées sur mon bras. S'il m'avait tuée, personne ne serait allé le lui reprocher à elle.

J'entendis un bruit et levai vivement le regard. C'étaient Darryl et Peter qui approchaient en contournant la masse cabossée de la Golf.

Darryl était grand et athlétique. C'était le premier lieutenant d'Adam. Il tenait sa peau noire d'un père africain et ses yeux bridés d'une mère chinoise. Il avait des traits parfaits, fruits d'une combinaison heureuse de gènes très différents, mais la grâce avec laquelle il se mouvait n'était, elle, due qu'à l'accident qui l'avait transformé en loup-garou. Il aimait les vêtements de luxe et la chemise de coton qu'il portait coûtait probablement plus que ce que je gagnais en une semaine.

Je ne savais pas quel âge il avait, mais j'étais à peu près certaine qu'il n'était pas beaucoup plus âgé qu'il en avait l'air. Il y a quelque chose dans l'attitude des loups plus anciens qui laisse deviner qu'ils ne se sentent pas à leur place dans cette ère de voitures, de téléphones portables et de télévision, et Darryl ne laissait pas transparaître ce décalage.

Peter, lui, était assez vieux pour avoir appartenu à la cavalerie lors de la guerre civile, mais il exerçait de nos jours le métier de plombier. C'était d'ailleurs un excellent professionnel qui employait cinq ou six personnes... des humains. Mais il marchait à droite et légèrement en retrait par rapport à Darryl parce que ce dernier était très dominant et que Peter était l'un des rares loups soumis de la meute d'Adam.

Darryl s'immobilisa au pied des marches qui menaient à mon porche. Il ne m'appréciait pas vraiment en général. J'avais fini par comprendre qu'il s'agissait de pur snobisme : il était un loup et moi, un coyote. Il était titulaire d'un doctorat et travaillait dans un groupe de réflexion de haute volée, et moi j'étais une mécanicienne qui avait toujours du cambouis sous les ongles. Mais le pire de tout, c'était que si je devenais la compagne d'Adam, il serait alors obligé d'obéir à mes ordres. Parfois, le machisme qui régissait toutes les

relations entre loups-garous avait des effets pervers : même si la compagne de l'Alpha était soumise, ses ordres avaient presque autant d'autorité que ceux de l'Alpha lui-même.

Voyant qu'il ne se décidait pas à parler, je me contentai d'ouvrir ma porte et de les inviter à entrer chez moi.

Chapitre 2

Stefan ne voulait pas changer de donneur, alors Darryl et Peter s'agenouillèrent chacun à un de ses côtés et entreprirent de lui faire desserrer sa prise. Quand je m'approchai pour aider, Adam poussa un rugissement.

S'il n'avait pas grondé, j'aurais probablement laissé les loups s'en occuper. Après tout, ils avaient tous une incroyable force lycanthrope. Mais si Adam et moi devions nous lancer dans une relation, perspective qui me mettait d'ores et déjà dans tous mes états, j'avais bien l'intention de l'établir sur un pied d'égalité. Je ne pouvais donc reculer lorsque Adam me grognait après.

Et au fond, je méprisais la partie de moi qui tremblait face à sa colère... même si j'avais bien conscience que c'était mon côté raisonnable qui s'exprimait.

Peter et Darryl essayaient de desserrer les doigts de Stefan, alors je me tournai vers sa tête. Je glissai quelques doigts au coin de ses lèvres en espérant que les vampires aient la même réaction que chacun de nous quand on appuyait sur certains points. Mais je n'eus nul besoin de partir à la recherche de son nerf, car, dès que mes doigts lui touchèrent la bouche, il frissonna, relâcha sa prise sur Adam et ses bras tombèrent, ballants, tandis que ses crocs s'écartaient.

— Veux pas, marmonna Stefan lorsque j'enlevai les doigts de sa bouche. Veux pas, répéta-t-il dans un murmure qui s'affaiblit d'une manière étrange lorsque l'air lui manqua.

Il laissa retomber sa tête sur mon épaule, les yeux fermés. Son visage avait presque repris son apparence normale à présent, plus en chair et en voie de guérison. Les déchirures de sa peau, sur les mains et les lèvres, ressemblaient désormais à des blessures normales. Cela en disait long sur son état si des plaies suppurantes constituaient un progrès.

Néanmoins, j'aurais été bien plus rassurée si son corps n'avait pas été agité de spasmes dignes d'une crise d'épilepsie.

— As-tu une idée de ce qui lui arrive ? demandai-je à Adam d'un ton suppliant.

— Moi, oui, intervint Peter en tirant négligemment un énorme canif de son étui de ceinture et en se coupant légèrement le poignet.

Il me dégagea de sous Stefan et le disposa de manière que la tête de celui-ci repose sur ses cuisses, le reste de son corps fermement maintenu par la main intacte du loup-garou. Peter mit son poignet sanguinolent devant le visage du vampire qui serra les lèvres et détourna le visage.

Adam, qui serrait son poignet mordu dans son autre main pour arrêter le saignement, se pencha sur lui.

— Stefan, tout va bien. Ce n'est pas Mercy. Ce n'est pas Mercy.

Les yeux rouges du vampire s'entrouvrirent et il émit un son que je n'avais jamais entendu auparavant... et que j'aurais préféré ne jamais entendre. Il fit se dresser tous les poils de mon échine, un son aussi aigu et fluet qu'un sifflet à ultrasons pour chien, mais plus agressif d'une certaine manière. Puis Stefan se projeta en avant et mordit le poignet de Peter qui sursauta, serra les dents et poussa un sifflement de douleur.

Je n'avais pas vu ma mère quitter la pièce, mais elle avait pourtant dû le faire parce qu'elle posa sur le canapé la trousse de premiers secours que Samuel gardait dans la salle de bains principale. Elle s'agenouilla à côté d'Adam, mais celui-ci se mit précipitamment debout.

Les loups-garous Alpha n'acceptaient jamais de montrer leur douleur en public et rarement en privé. Son poignet avait beau être complètement déchiqueté, il ne laisserait jamais ma mère le panser. Je me levai à mon tour.

— Viens me montrer ça, intervins-je avant qu'il ait le temps de dire quelque chose d'offensant à ma mère, ou le contraire.

Je tirai son bras vers moi et le tournai légèrement de façon à bien voir sa plaie.

— Ça ira, rassurai-je ma mère d'un ton satisfait, les croûtes sont déjà en train de se former. D'ici une demi-heure, il ne devrait plus y avoir que quelques marques rouges.

— Parfait.

Ma mère arqua l'un de ses sourcils et murmura :

— Et moi qui me suis toujours inquiétée que tu n'aies pas d'amis. J'aurais mieux fait de me dire que ce n'était pas une si mauvaise chose.

Je lui jetai un regard surpris, et elle parvint à sourire malgré l'inquiétude qui faisait briller ses yeux.

— Des vampires, Mercy ? Je croyais qu'ils n'existaient pas.

Elle avait toujours eu le chic pour me faire sentir coupable, bien plus que Bran.

— Je ne pouvais pas te le dire, lui répondis-je. Ils n'aiment pas que les humains soient au courant de leur existence. Ça t'aurait mise en danger. (Elle me regarda en plissant les yeux d'un air méfiant.) De toute façon, maman, je n'en ai jamais vu à Portland.

Enfin, j'avais surtout pris grand soin de ne pas les chercher quand je sentais l'odeur de l'un d'entre eux. Les vampires adorent Portland et sa pluviométrie.

— Est-ce qu'ils peuvent tous apparaître de nulle part comme ça ? Je secouai la tête avant de nuancer ma réponse.

— Je n'en connais que deux qui en soient capables, dont Stefan.

Adam regardait Stefan se nourrir, l'air inquiet. Je ne m'étais jamais rendu compte que lui et Stefan étaient plus que de simples connaissances.

— Est-ce qu'il va s'en sortir ? demanda maman.

Je regardai Adam qui était encore un peu pâle, mais en dehors de cela, semblait parfaitement se remettre de l'épreuve. D'autres loups auraient probablement mis plus longtemps à guérir, mais Adam était l'Alpha et sa meute lui donnait plus de pouvoir qu'aux loups ordinaires. Si Stefan mâchonnait Peter comme il l'avait fait avec Adam, il lui faudrait beaucoup plus de temps pour cicatriser.

Maman me regarda d'un air amusé trahi par ses fossettes.

— Je parlais du vampire. Tu es sacrement accro, pas vrai ?

J'avais essayé de ne pas trop penser à l'état de Stefan, à sa gravité et à ma responsabilité.

— Je ne sais pas, maman, soupirai-je en me laissant aller un instant contre elle avant de me reprendre. Je ne sais pas grand-chose sur les vampires. Ils sont difficiles à tuer, mais je n'en ai jamais vu aucun dans cet état qui finisse par s'en sortir.

Daniel, le... Qu'était-il au juste pour Stefan ? Le concept « d'ami » ne couvrait pas tout à fait l'idée. Peut-être était-il simplement la propriété de Stefan ? Bref, Daniel avait cessé de s'alimenter parce qu'il croyait être devenu fou et avait tué plein de gens. Il avait eu une sale mine à l'époque, mais ce n'était rien comparé à celle de Stefan aujourd'hui.

— Tu tiens aussi à lui, on dirait.

Elle ne semblait pas surprise, mais elle aurait eu toutes les raisons de l'être si elle en avait su aussi long que moi sur les vampires.

Je savais que Stefan gardait plus ou moins prisonniers tout un groupe d'humains dont il se servait pour se nourrir... même si ça ne semblait pas vraiment les déranger. J'avais vu mes illusions voler en éclats lorsqu'il avait tué deux personnes impuissantes, des personnes que j'avais secourues, dans la seule intention de me protéger. L'énigmatique vampire nommé Wulfe leur avait peut-être brisé la nuque, mais Stefan avait bel et bien été le cerveau de cette petite conspiration.

Pourtant, le voir ainsi me faisait mal.

— Oui, acquiesçai-je à l'adresse de maman.

— Tu peux le lâcher, ordonna Adam à Darryl, il se nourrit, maintenant.

Darryl lâcha le bras de Stefan en reculant vivement comme s'il craignait une sorte de contamination. Il retroussa les babines lorsque son dos heurta le bar qui séparait la cuisine de mon salon actuellement surpeuplé. Adam le considéra d'un œil curieux avant de regarder l'autre loup.

— Ça va, Peter ? lui demanda-t-il.

Je le regardai à mon tour et m'aperçus que son front était couvert de sueur, que ses yeux étaient fermés et qu'il s'était détourné du vampire allongé sur ses genoux et agrippé à son bras. À en juger par la différence de réaction entre lui et Adam, je me fis la réflexion qu'il vaudrait peut-être mieux trouver un loup plus dominant pour nourrir Stefan.

Peter ne répondit rien et Adam passa derrière lui afin de pouvoir poser la main sur sa nuque. L'effet de ce contact fut immédiat, et je vis Peter se détendre et se laisser aller contre son Alpha avec un soupir de soulagement.

— Je suis désolé, murmura Adam. Si j'avais pu demander ça à quelqu'un d'autre... Ben devrait arriver d'une minute à l'autre.

Mais Darryl aussi était présent, et il examinait le bout de ses chaussures. La remarque d'Adam avait beau n'avoir été dirigée contre personne en particulier, il avait l'air d'avoir pris une claque.

Peter secoua la tête.

— Pas de problème. J'ai eu peur un instant, quand même. Je croyais que ces histoires de vampires prenant le contrôle des esprits étaient un mythe.

C'était justement l'un des problèmes des vampires. Il y avait tellement de désinformation à leur propos, comme à celui des faes, qu'il était difficile de distinguer le vrai du faux.

— Il n'est pas lui-même, m'entendis-je dire. Il ne le fait pas exprès.

Je n'étais pas tout à fait certaine que ce soit vrai, mais cela sonnait bien. Il avait une fois pris le contrôle de mon esprit. Il n'y avait eu aucune conséquence à déplorer, mais j'aurais préféré éviter que ça se reproduise.

Ma mère se tourna vers moi.

— Est-ce que tu aurais du jus d'orange ou quelque chose de sucré pour nos donneurs ?

J'aurais dû y penser moi-même. Je sautai par-dessus les jambes de Stefan pour aller dans la cuisine voir ce que je pouvais trouver. Depuis que mon colocataire avait déclaré que mes choix culinaires étaient totalement inintéressants, il se chargeait de faire les courses. Je n'avais aucune idée de ce qui pouvait se trouver dans le frigo.

Je dénichai une demi-bouteille de jus d'orange sans pulpe et en versai deux verres. Je tendis le premier à Adam et proposai l'autre à Peter.

— As-tu besoin d'aide pour le boire ?

Peter m'adressa un petit sourire, secoua la tête et attrapa le verre qu'il but d'une traite avant de me le rendre.

— Tu en veux encore ?

— Pas tout de suite, répondit-il. Peut-être quand ce sera terminé.

Maman et moi nous assîmes sur le canapé, Adam prit une chaise et Darryl resta où il se trouvait en évitant ostensiblement de regarder en direction du vampire.

On frappa vivement à la porte et Darryl dit :

— Ben.

Il ne fit aucun geste pour le faire entrer, mais la porte s'ouvrit néanmoins et Ben passa la tête par l'entrebâillement. Dans la lumière du porche, ses cheveux blonds paraissaient presque blancs. Il jeta un simple regard à Stefan et, de son accent anglais si classe, se contenta de dire :

— Nom de Dieu. Il est dans un sale état.

Mais son attention était monopolisée par ma mère.

— Elle est mariée, l'avertis-je, et si tu t'avises de l'insulter, elle te tirera dessus avec son joli pistolet rose, et moi, j'irai cracher sur ta tombe.

Il me dévisagea et ouvrit la bouche pour répliquer.

Adam intervint :

— Ben, je te présente Margi, la mère de Mercy.

Ben devint soudain plus pâle, ferma la bouche puis la rouvrit de nouveau. Mais aucun mot n'en sortit. Je ne pense pas que Ben ait été très habitué à rencontrer des mères.

— Je sais, soupirai-je, on dirait ma petite sœur, celle qui est jolie, elle. Maman, voici Ben. C'est un loup-garou originaire d'Angleterre et il est extrêmement grossier quand Adam n'est pas là pour le discipliner. Il m'a sauvé la vie plusieurs fois. Celui qui se trouve contre le mur, c'est Darryl, loup-garou, génie, titulaire d'un doctorat et premier lieutenant d'Adam. Quant au gentil garçon qui nourrit Stefan, il s'agit de Peter.

Les présentations ne firent rien pour alléger l'atmosphère. Darryl resta muet. Ben, après un dernier regard perplexe en direction de ma mère, baissa la tête et se tut. Peter était visiblement distrait par le vampire qui se nourrissait de son sang. Adam regardait Stefan avec une moue inquiète.

Lui aussi connaissait la signification de ce que Stefan avait dit en arrivant dans mon salon. Mais il ne pouvait en parler devant ma mère si je n'abordais pas moi-même le sujet. Et je n'avais pas la moindre intention de lui apprendre que Marsilia et ses vampires voulaient me faire la peau. Pas si j'avais le choix.

Maman, elle, voulait surtout parler de... l'incident de la semaine précédente. Elle aurait aimé en savoir plus sur Tim et sur la manière dont il était mort. Mais elle n'allait pas me poser la moindre question tant que tout le monde ne serait pas parti.

De mon côté, j'aurais autant aimé ne pas en parler du tout, je me demandai pendant combien de temps je serais en mesure de garder tous mes hôtes ici. Je préférais amplement le léger malaise qui régnait au sentiment d'angoisse absolue qui me tordait l'estomac à la simple idée de cette conversation, que cela soit avec Adam ou avec ma mère.

— Je n'en peux plus, dit Peter.

Stefan ne sembla pas plus heureux de changer de donneur que précédemment. Mais avec l'aide d'un loup supplémentaire, la substitution se fit sans trop de dégâts, à part quelques rayures sur un guéridon, et ce fut bientôt Ben qui lui donna son sang. Pourtant, après plusieurs minutes, le corps de Stefan s'affaissa et il lâcha le bras de Ben.

— Il est mort ? demanda Peter en prenant une gorgée de son deuxième verre de jus d'orange.

— Lui ? plaisanta Ben en repliant son bras. Ça fait des années qu'il l'est.

Peter poussa un grognement.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

En vérité, c'était difficile à dire. Il ne respirait pas, mais les vampires en général ne respiraient pas, sauf lorsqu'ils avaient besoin de parler ou de se faire passer pour des humains. Son cœur ne battait pas, mais une fois encore, cela ne voulait pas dire grand-chose.

— Amenons-le chez moi, intervint Adam. La... (Il jeta un coup d'œil en direction de ma mère.) Ma cave est équipée d'une pièce sans fenêtres où il sera plus en sécurité.

Il parlait de la cage où étaient enfermés les loups qui avaient des problèmes pour se maîtriser. Il fronça les sourcils.

— Enfin, ça ne saurait arrêter la personne qui l'a abandonné au beau milieu de ton salon, Mercy.

Il connaissait aussi bien que moi l'identité de cette « personne ». Marsilia, à mon avis, même si ça pouvait aussi être Stefan lui-même. Ou un autre vampire. Celui qui m'avait expliqué que seuls Marsilia et Stefan savaient se téléporter ainsi, c'était André, le vampire que j'avais dû tuer. Je n'avais qu'une confiance limitée dans ce qu'il m'avait dit.

— Je ferai attention, lui répondis-je, mais il faut que tu me le promettes toi aussi. Il y avait un vampire qui rôdait derrière la maison quand je suis sortie parler avec Amber.

— Qui est Amber ? s'enquit Adam, presque en même temps que ma mère demandait :

— Amber ? L'amie de Charla, à l'université ?

J'acquiesçai pour ma mère.

— Elle a visiblement lu quelque chose sur... enfin, il semblerait que j'aie fait les gros titres de la presse nationale. Et ça lui a donné l'idée de venir me demander si je pouvais jeter un coup d'œil à sa maison hantée.

— Oui, c'est tout elle, ça, remarqua ma mère. (Char et Amber étaient souvent venues passer le week-end chez mes parents à Portland lorsque nous étions à la fac.) Elle a toujours été très égocentrique et je ne vois pas pourquoi ça aurait changé. Mais pourquoi pense-t-elle que tu pourrais l'aider dans son histoire de maison hantée ?

Je n'avais jamais dit à ma mère que j'étais capable de voir des fantômes. En fait, je ne m'étais rendu compte que récemment que c'était un don inhabituel. Je veux dire, les gens voient des fantômes tout le temps, non ? Ils n'en parlent juste pas tous les jours. Je trouvais qu'avoir une fille qui se transforme en coyote lui causait déjà assez de soucis sans y ajouter les fantômes.

Et le moment ne semblait pas idéal pour le lui dire. Je lui avais déjà caché ce qui m'était arrivé la semaine précédente, je lui avais dissimulé l'existence des vampires et je n'avais pas la moindre intention de lui parler des autres secrets dont j'étais dépositaire.

Je haussai donc les épaules.

— Peut-être parce que je fréquente beaucoup de loups-garous et de faes.

— Qu'est-ce qu'elle veut que tu y fasses ? demanda Adam.

Il avait probablement écouté toute ma conversation avec Amber ; les loups-garous avaient l'ouïe particulièrement fine.

— Pas la moindre idée, avouai-je. Est-ce que j'ai l'air d'une experte en chasse aux fantômes ?

Voir des fantômes, c'était bien différent que de les chasser de là où ils avaient élu domicile. Je n'étais même pas sûre que ce soit possible. Je repensais à quelque chose qu'Amber m'avait dit.

— Peut-être voulait-elle simplement que je lui confirme que sa maison était effectivement hantée. Elle a probablement juste besoin que quelqu'un la croie.

Adam s'agenouilla sur le parquet et prit Stefan dans ses bras.

— Je vais l'amener chez moi.

Stefan était plus grand que lui, mais Adam sembla le soulever sans effort. Il ne donnait pourtant pas l'impression d'avoir une force surhumaine.

Darryl aurait dû porter le vampire, pas Adam. L'Alpha laissait normalement les travaux de force à ses subalternes. Ben et Peter avaient tous deux nourri le vampire, mais Darryl n'avait même pas cette excuse. Il devait vraiment avoir une sacrée dent contre les vampires.

Adam ne sembla néanmoins rien remarquer d'inhabituel chez Darryl.

— Je vais t'envoyer quelqu'un pour surveiller ta maison cette nuit, dit-il avant de se tourner vers ma mère. Avez-vous besoin d'un endroit où dormir ? Ce n'est pas bien grand ici, poursuivit-il en regardant autour de lui.

— J'ai une chambre au *Red Lion*, à Pascoe, lui répondit-elle avant de me dire : Nous sommes partis précipitamment et je n'ai pas eu le temps de trouver quelqu'un pour garder Hotep. Il est dans la voiture.

Hotep était son doberman qui me détestait autant que je le détestais.

Adam acquiesça d'un air compréhensif, alors que je ne me souvenais pas lui avoir dit à quel point le chien de ma mère me détestait.

— Adam, dis-je, merci. Merci d'avoir sauvé Stefan.

— Pas besoin de me remercier. Ce n'est pas seulement pour toi qu'on l'a sauvé.

Ben me regarda avec ce qui aurait pu être un sourire s'il n'avait pas eu le visage aussi fermé.

— Tu n'étais pas avec nous dans ce sous-sol, à la merci de cette chose.

Il parlait du vampire possédé par le démon qu'André avait créé, le premier vampire que j'avais tué. Il avait capturé plusieurs loups

ainsi que Stefan et... s'était amusé avec eux. Les démons adoraient infliger de la douleur.

— Sans Stefan..., reprit Ben en haussant les épaules comme pour chasser un mauvais souvenir. Nous lui devons bien ça.

Adam adressa un regard à Darryl qui ouvrit la porte. Je repensai soudain à quelque chose.

— Attends.

Adam s'immobilisa.

— Si je parle à maman... est-ce que ça compte ?

Il m'avait dit qu'il fallait que je parle à quelqu'un à propos de ce qui m'était arrivé, et ma mère refuserait de s'en aller tant que je ne lui aurais pas tout raconté. Il me semblait que je pouvais faire d'une pierre deux coups.

Il confia Stefan à Ben et s'approcha de moi. Il me toucha la mâchoire, juste sous l'oreille et, comme si nous n'étions pas entourés par un public fasciné, m'embrassa, en ne me touchant que du bout des doigts et des lèvres.

J'eus d'abord une bouffée de chaleur, mais elle fut immédiatement remplacée par une terreur qui me coupa le souffle. Je ne pouvais plus avaler d'air, plus bouger...

Quand je revins à moi, je me trouvais sur mon canapé, la tête entre les genoux, avec Adam qui me berçait de sa voix tendre. Mais il ne me touchait pas. Personne ne me touchait.

Je me redressai et me retrouvai face à face avec Adam. Son expression était sereine, mais j'apercevais le loup dans ses iris et sentais l'animal sauvage sur sa peau.

— Crise d'angoisse, dis-je, même si c'était une évidence. Je n'en ai plus aussi souvent qu'avant.

C'était un mensonge et je lus sur son visage qu'il le savait parfaitement. Il s'agissait de la quatrième de la journée. J'en avais eu moins la veille.

— Juste pour te dire... Oui, parler avec ta mère, ça comptera. Prenons notre temps, voyons comment les choses évoluent. Toi, parle à ta mère ou à qui tu veux, mais il faudra continuer à parler jusqu'à ce que tu n'aies plus de crises d'angoisse lorsque je t'embrasse, d'accord ?

Il n'attendit pas que je lui réponde et sortit de mon mobil-home suivi par tous ses loups. Darryl laissa le passage à Ben et Peter puis referma doucement la porte derrière lui.

— Dis-moi, Mercy, remarqua ma mère d'un air pensif tu ne m'avais jamais dit que ton voisin loup-garou était si sexy.

— Hmm, marmonnai-je. (J'appréciais ses efforts, mais à présent que l'occasion de lui parler s'offrait à moi, je voulais juste me débarrasser de cette corvée.) Et tu ne l'as pas vu réduire Tim en charpie, non plus.

Je l'entendis prendre une brusque inspiration.

— En effet, j'aurais bien aimé voir ça, pourtant. Parle-moi de ce Tim.

Je lui racontai tout. Elle ne dit pas un mot jusqu'à ce que j'en aie terminé. Je n'avais pas l'intention de tout lui raconter, au début. Mais comme elle ne disait rien, ne bougeait pas, ne me regardait même pas, je parlai, et parlai encore. Je réussis tout juste à ne pas mêler Ben à l'histoire – ses secrets lui appartenaient – mais je débitai tout le reste, comme des petits morceaux que j'aurais arrachés à une cachette sombre et putride. Cela me prit un certain temps de vider mon sac.

— Tim te rappelait Samuel, finit-elle par dire.

Je relevai brusquement la tête de ses cuisses.

— Non, je ne suis pas folle, poursuivit-elle en me tendant une poignée de mouchoirs qu'elle avait tirés de la boîte trônant sur le bras du canapé. C'est pour ça que tu n'as rien vu venir. Et c'est pour ça que tu n'as pas deviné ce qu'il était vraiment. Samuel a toujours un peu été un paria, et depuis, tu as toujours eu un faible pour les parias.

Samuel ? Le joyeux et aimable (pour un loup-garou) Samuel, un paria ?

— Mais non, pas du tout, protestai-je.

Je saisis les mouchoirs et essuyai la morve et les larmes qui me recouvraient le visage. Mon nez avait tendance à se transformer en robinet lorsque je pleurais. Elle s'entêta :

— Mais bien sûr que si. Samuel aime les humains, Mercy, contrairement à la plupart de ses semblables. (Elle eut un frisson, comme à l'évocation d'un mauvais souvenir.) Il écoutait du *heavy métal* et adorait regarder les rediffusions de *Star Trek*.

— C'était le lieutenant du Marrok avant qu'il vienne jouer les loups solitaires ici. Si tu appelles ça être un paria...

Elle me regarda sans un mot.

— Loup solitaire, ce n'est pas la même chose que paria, fis-je en serrant les dents.

La porte s'ouvrit et Samuel, qui était assis sous le porche depuis un moment, entra.

— Bien sûr que si, c'est la même chose. Bonjour, Margi. Pourquoi avez-vous emmené ce chien ? Il fiche sacrément les jetons.

Hotep avait le pelage noir et des yeux d'un brun rougeoyant. On aurait dit Anubis. Et Samuel avait raison : il foutait la trouille.

— Je n'ai trouvé personne pour le garder, répondit-elle en se levant et en se laissant étreindre par Samuel. Comment vas-tu ?

Il allait répondre que tout allait bien, mais croisa mon regard et changea d'avis.

— On a pris de sacrés coups dans la figure ces derniers temps, Mercy et moi. Mais je pense que nous sommes de nouveau prêts au combat.

— C'est le mieux que vous puissiez faire, approuva maman. Il faut que j'y aille. Hotep doit être sur le point d'exploser, maintenant, et j'ai besoin de sommeil. (Elle me regarda.) Je peux rester ici quelques jours... et Curt voulait que je te dise que tu seras la bienvenue à la maison si tu veux venir y passer quelque temps.

Curt était mon beau-père, le dentiste.

— Merci, maman, lui dis-je en toute sincérité.

Il me semblait que tout raconter m'avait fait du bien, même si ç'avait été éprouvant. Mais il fallait absolument qu'elle quitte la ville avant que Marsilia frappe de nouveau.

— C'est exactement ce dont j'avais besoin, continuai-je avant de respirer un grand coup. Maman, je veux que tu rentres dès que possible à Portland. Je suis allée travailler, aujourd'hui. Ça m'a fait du bien de faire ce que j'ai l'habitude de faire. Je pense que si je retrouve ma routine habituelle, je vais réussir à mettre ça derrière moi.

Ma mère plissa les yeux et ouvrit la bouche pour protester, mais Samuel fouilla dans sa poche et lui tendit une carte de visite.

— Tenez, dit-il. Appelez-moi. Je vous dirai comment elle va.

Maman leva le menton.

— Comment va-t-elle ?

— Entre pas trop mal et assez bien, lui répondit-il. Elle joue un peu la comédie, mais pas tant que ça. C'est une femme forte. Elle s'en sortira bien, mais je crois qu'elle a raison : elle ira mieux quand les gens arrêteront de lui manifester tant de compassion, de pitié et de curiosité. Et le meilleur moyen d'y arriver, c'est qu'elle reprenne le boulot et sa vie normale, le temps que les autres oublient ce qui s'est passé.

J'aurais pu l'embrasser.

— D'accord, acquiesça maman en jetant un regard sévère à Samuel. Cela étant, je ne sais pas ce qui se passe entre toi, ma fille et Adam Hauptman...

— Nous non plus, maugréai-je.

Samuel sourit.

— Nous avons atteint un compromis en ce qui concerne le sexe : c'est Adam qui y aura droit... un jour ou l'autre. Pas moi. Mais pour le reste, les négociations sont toujours en cours.

— Samuel Cornick ! m'exclamai-je d'un ton incrédule. C'est à ma mère que tu parles, là !

Maman lui rendit son sourire et le tira vers elle pour lui plaquer un baiser sur la joue.

— C'est bien ce qu'il me semblait, mais je voulais simplement en être certaine. (Elle reprit l'air sérieux, me jeta un coup d'œil et lança à l'adresse de Samuel :) Prends bien soin d'elle pour moi.

Il acquiesça solennellement.

— C'est promis. Et Adam a chargé sa meute de sa protection, aussi. Je vais vous accompagner à votre voiture.

Il revint à l'intérieur et j'entendis s'éloigner le bruit du moteur de la voiture de maman. Il avait l'air aussi épuisé que je l'étais moi-même.

— Adam a envoyé quelques loups au *Red Lion* en attendant que ta mère y retourne. Tout ira bien, elle est en sécurité.

— Comment ça s'est passé, aux urgences, ce soir ? lui demandai-je.

Son visage s'illumina.

— Un pauvre crétin a décidé d'emmener sa femme enceinte jusqu'aux dents à l'autre bout du pays pour rendre visite à sa mère...

à deux semaines de la date supposée d'accouchement. Je suis arrivé juste à temps pour attraper le bébé.

Samuel adorait les bébés.

— Un garçon ou une fille ?

— Un petit garçon nommé Jacob Daniel Arlington, 2,850 kilos.

— Es-tu allé chez Adam voir Stefan ? demandai-je.

Il acquiesça.

— J'y suis passé avant de rentrer. Je n'ai pas pu faire grand-chose. La plupart du temps, j'aide les gens avant qu'ils meurent. Je ne suis pas très utile après leur décès.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Il haussa les épaules.

— Il fait ce que les vampires font pendant la journée. Il ne dort pas, mais ça y ressemble. Je pense qu'il se reposera encore cette nuit et pendant la journée de demain. Mais pas besoin d'un diplôme de médecine pour un tel diagnostic. D'ailleurs, c'est ce qu'Adam m'a dit. Il a aussi décrété que j'étais trop crevé pour être d'une quelconque utilité puis m'a renvoyé ici pour te protéger des fois que Marsilia décide de tenter autre chose.

— « Trop crevé pour être utile », ironisai-je, mais pas assez pour qu'il ne te confie pas une mission, tout de même.

Il me décocha un sourire las.

— Adam semble penser que tu as accepté de devenir sa compagne. Mais vu qu'il a déjà affirmé certaines choses te concernant sans demander ton avis, je me suis dit qu'il valait mieux que je te le demande directement.

Je levai les mains d'un air impuissant.

— Que veux-tu ? Ma mère le trouve sexy. Je n'ai pas le choix, je dois l'accepter. De toute façon, c'est trop difficile de voir un homme se traîner à mes pieds en me suppliant de le prendre.

Il éclata de rire.

— J'imagine. Va te coucher, Mercy. Le matin arrivera plus tôt que tu le penses. (Il se dirigea vers sa chambre, puis se tourna vers moi en continuant à reculer.) Je vais dire à Adam que tu m'as dit qu'il t'avait suppliée.

Je haussai les sourcils.

— Si tu fais ça, je lui dirai que tu l'as accusé d'être un menteur.

Il rit doucement.

— Bonne nuit, Mercy.

J'avais accepté Adam dans mon cœur ; je l'avais choisi en toute conscience. Mais le rire de Samuel provoquait toujours un sourire en moi. Je l'aimais, lui aussi.

Je m'inquiétais pour lui. Parfois, il se comportait comme l'ancien Samuel, drôle et joyeux. Mais j'étais à peu près sûre que le plus souvent, il ne s'agissait que d'un masque, comme si Samuel était un acteur à qui on avait dit de faire son entrée côté jardin et de sourire gaiement.

Il était venu dans la région pour vivre avec moi et tenter d'aller mieux, ce qui était bon signe, comme un ivrogne qui irait assister régulièrement à ses réunions des Alcooliques Anonymes. Mais je n'étais pas sûre que sa présence ici l'aide vraiment. Il était vieux. Bien plus que je l'avais cru lorsque je vivais au sein de la meute de son père. Et même si les loups-garous ne mouraient pas de vieillesse à la manière des humains, l'âge les tuait tout aussi efficacement.

Et si j'avais pu l'aimer autrement ? Si Adam n'avait pas été là ? Si j'avais accepté de devenir la compagne de Samuel comme c'était son intention lorsqu'il était venu vivre chez moi ? Peut-être cela aurait-il pu l'aider à aller mieux ?

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Mais cela ne sert à rien d'épouser quelqu'un simplement pour qu'il aille mieux, même si l'amour était bien présent. Et je n'aimais pas Samuel comme une femme était supposée aimer son compagnon, comme j'aimais Adam. Et Samuel non plus ne m'aimait pas ainsi. Presque, mais pas tout à fait. Et à part en ce qui concernait les fers à cheval et les grenades de poing, presque, ce n'était pas suffisant.

— Je t'aime, tu sais ? lui répondis-je.

Son visage devint inexpressif un bref instant.

— Oui, je sais, répondit-il. (Ses pupilles se contractèrent et ses iris s'éclaircirent, passant du gris à un blanc glacial. Puis il me décocha un sourire tendre et chaleureux.) Moi aussi, je t'aime.

Je partis me coucher en me faisant la réflexion que parfois, « presque » pouvait être suffisant.

Samuel avait raison : le matin arriva plus tôt que je le pensais. J'étouffai un bâillement en tournant dans la rue où se trouvait mon garage et freinai brusquement en plein milieu de la route, soudain totalement réveillée.

Quelqu'un s'était amusé sur les murs du garage avec une bombe de peinture pendant la nuit.

Je contemplai l'étendue des dégâts, puis allai garer ma camionnette sur le parking du garage, à côté du vieux camion de Zee. Il sortit du bureau et s'approcha de moi alors que je descendais de mon véhicule et en refermais la portière. C'était un homme plutôt grand et mince, aux cheveux grisonnants. Il avait l'air d'avoir une bonne cinquantaine d'années mais était bien plus âgé : il ne fallait jamais juger un fae à son apparence extérieure.

— Waouh ! m'exclamai-je. Il faut bien leur concéder une chose : ils sont motivés. Ça a dû leur prendre des heures pour arriver à ce résultat.

— Sans que personne passe dans les environs ? remarqua Zee. Sans que personne ait l'idée d'appeler la *polizei* ?

— Eh bien, probablement pas, en fait. Il n'y a pas tant de circulation que ça dans le coin, la nuit.

En examinant les graffitis, je me rendis compte qu'il y avait beaucoup à apprendre des différents thèmes abordés sur la toile de peintre qu'était devenu mon garage.

Peinture Verte, j'en étais persuadée, était le genre de jeune homme aux schémas de pensée similaires à ceux de Ben si l'on devait en juger par le choix du vocabulaire utilisé.

— Regarde, il a mal orthographié « salope ». Je me demande s'il l'a fait exprès. Il l'avait écrit correctement sur la fenêtre de devant. Je me demande par lequel il a commencé.

— J'ai appelé ton ami policier, Tony, m'interrompit Zee en grinçant des dents tellement il était furieux. Il dormait, mais il devrait être là d'ici une demi-heure.

Il était probablement contrarié pour moi, mais je pense que ce qui l'énervait le plus là-dedans, c'était de voir dans quel état se trouvait le garage. Ce dernier avait été sa propriété pendant très longtemps avant que je le lui rachète. La semaine précédente, j'aurais été aussi furieuse que lui. Mais tant de choses s'étaient

produites depuis qu'un tel non-événement n'était plus si haut placé dans la liste de mes soucis.

Peinture Rouge semblait nettement plus remonté que Peinture Verte. Il n'avait écrit que deux mots : « menteuse » et « meurtrière », encore et encore. Adam ayant installé des caméras de vidéosurveillance, nous en aurions incessamment la preuve, mais j'étais prête à parier que Peinture Rouge était la cousine de Tim, Courtney. Tim ayant tué son meilleur ami juste avant de s'attaquer à moi, il ne restait pas tant de personnes qui auraient pu aussi mal supporter sa mort.

J'entendis le ronronnement d'une voiture qui approchait. S'il avait été une heure plus tard, avec la circulation des gens qui se rendaient à leur travail, je ne l'aurais pas remarqué. Mais il n'y avait pas beaucoup de bruit à cette heure si matinale, alors je pus reconnaître le bruit du moteur de ma mère.

— Zee, dis-je précipitamment, y a-t-il moyen de cacher tout ça (j'englobais tout le garage d'un geste de la main) pendant quelques minutes ?

Je ne savais pas exactement ce dont il était ou n'était pas capable : à part pour réparer des voitures et travailler le métal, il n'utilisait que rarement la magie en ma présence. Mais je l'avais déjà vu une fois sous sa véritable apparence et savais à quel point son glamour était perfectionné. S'il pouvait aussi bien dissimuler son vrai visage, il était probablement capable de dissimuler un peu de peinture rouge et verte.

Il me regarda d'un air profondément contrarié. On n'était pas censé demander des faveurs aux faes : non seulement c'était dangereux, mais on risquait en plus de les offenser. Zee avait beau m'aimer beaucoup et me devoir une fière chandelle, ce n'était pas le genre de chose qu'il appréciait.

— Ma mère arrive, lui expliquai-je. Les vampires sont à ma poursuite et il faut absolument que je lui fasse quitter la ville. Or elle refusera de le faire si elle sait que je suis en danger. (Le désespoir me fit utiliser des arguments déloyaux.) Pas après ce qui s'est passé avec Tim.

Son expression de contrariété s'évapora. Il agrippa mon poignet et me tira de manière que nous nous trouvions tous deux plus près du garage.

Il posa la main sur le mur à côté de la porte.

— Si ça marche, je ne pourrai pas enlever ma main du mur sans que le charme disparaisse.

Quand maman tourna au coin de la rue, les graffitis avaient disparu.

— Tu es le meilleur, lui soufflai-je.

— Fais-la partir rapidement, répondit-il avec une grimace. Ce n'est pas mon genre de magie.

J'acquiesçai et commençai à m'avancer vers l'endroit où maman était en train de se garer quand je vis la porte plus en détail. Avec la peinture rouge et verte, ce qui s'y trouvait n'était jusque-là pas évident. Quelqu'un doté d'un certain talent avait peint un X sur la porte. Et des fois que je ne comprenne pas le message, la forme n'était pas composée de deux traits, mais de deux os couleur ivoire avec des ombrages gris et une légère nuance de rose. Ce n'était pas l'œuvre de deux gamins en colère armés de bombes de peinture. Tout ce qui manquait au dessin pour ressembler à un drapeau de pirates, c'était un crâne.

— Tu ferais mieux de cacher ça, remarqua Zee, parce que la magie ne semble pas suffire.

Je m'adossai à la porte et croisai les bras.

— Quel est le problème de cette voiture ? demandai-je alors que ma mère approchait en tenant Hotep en laisse.

— Elle est vieille, répondit Zee en comprenant immédiatement ce que j'essayais de faire. Elle n'a pas été conçue de la bonne manière. Et les moteurs à refroidissement d'air ont besoin d'un entretien constant.

— J'allais... Hé ! Maman !

— Margaret, la salua froidement Zee.

— M. Adelbertsmiter, répondit-elle sur le même ton.

Ma mère n'aimait pas Zee. Elle le rendait responsable de ma décision de m'installer dans les Tri-Cities pour réparer des voitures au lieu de devenir professeur, un métier qui à ses yeux correspondait beaucoup mieux à mes capacités. Une fois ces politesses échangées, elle se tourna vers moi.

— Je me suis dit que j'allais passer voir comment tu allais avant de prendre le chemin du retour.

Elle ne pouvait pas trop s'approcher, car dès que Hotep sentait mon odeur, il se mettait à gronder en baissant la tête d'un air menaçant : dans sa tête, c'était à lui de protéger maman du méchant coyote.

— Je vais bien, la rassurai-je en retroussant ma lèvre supérieure à l'adresse du chien. (En général, j'aimais ces animaux. Simplement, je ne pouvais supporter celui-ci.) Embrasse Curt et les filles de ma part.

— N'oublie pas de t'organiser pour le mariage de Nan.

Nan était la plus jeune de mes demi-sœurs et elle se mariait dans six semaines. Heureusement, je ne faisais pas partie du cortège, alors tout ce que j'aurais à faire serait de m'asseoir et d'assister à la cérémonie.

— Je l'ai noté dans mon agenda, lui assurai-je. Zee s'occupera du garage en mon absence.

Elle lui jeta un coup d'œil, puis se tourna de nouveau vers moi.

— Parfait, alors. (Elle s'approcha pour me serrer dans ses bras avant de jeter un regard triste à Hotep.) Il faut vraiment que tu lui apprennes à bien se comporter, comme tu l'avais fait avec Ringo.

— Ringo était un caniche, maman. Si je devais me battre contre Hotep, le résultat serait douloureux pour nous deux. Ça va, ce n'est pas sa faute.

Elle poussa un soupir.

— Très bien. Fais attention à toi.

— Je t'aime. Sois prudente sur la route.

— Je le suis toujours. Je t'aime.

Zee était trempé de sueur lorsque la voiture de ma mère disparut au coin de la rue. Il ôta la main du mur et les graffitis réapparurent.

— Je ne l'ai pas fait pour toi, marmonna-t-il. Je voulais juste éviter qu'elle reste ici plus longtemps que nécessaire.

Nous nous éloignâmes de la porte pour examiner le motif à présent camouflé par un gros « MENTEUSE » rouge. La peinture de la croix d'ossements étant plus épaisse que celle des graffitis, j'étais en mesure d'en distinguer la forme, et même la couleur.

— Les vampires ont fait apparaître Stefan au beau milieu de mon salon hier soir, informai-je Zee. Il était dans un sale état. Peter... c'est l'un des loups d'Adam... il pense que la personne qui a fait ça espérait que Stefan allait m'attaquer et qu'ainsi, elle pourrait se

débarrasser de nous deux en une seule fois. Stefan n'était pas capable de parler beaucoup, mais il a réussi à me faire comprendre que Marsilia avait découvert que c'était moi qui avais tué André.

Zee suivit le contour des os du bout du doigt et secoua la tête.

— Il est possible que ce soit l'œuvre d'un vampire. Mais tu sais, Mercy, tu as fourré ton nez dans tellement d'endroits où il n'avait rien à faire que ça pourrait être n'importe qui. Je vais en toucher un mot à Oncle Mike... mais je pense que tu obtiendras plus de renseignements de la part de Stefan, car ça ne ressemble pas à de la magie fae.

— Si c'était un loup-garou, il serait mort à l'heure qu'il est, je suppose. Tu penses vraiment que c'est de la magie ?

— Cela y ressemblait en tout cas, mais j'espérais me tromper.

Zee se rembrunit.

— Il est plutôt sympa, pour un suceur de sang démoniaque. (De la part de Zee, c'était un compliment de la plus belle eau.) Et oui, il y a de la magie là-dedans, même si c'est un type de magie qui m'est totalement inconnu.

— Samuel pense que Stefan va s'en sortir.

La voiture banalisée de Tony apparut au coin de la rue. Les modifications opérées sur le véhicule étaient discrètes : quelques rétroviseurs et antennes supplémentaires, et un bandeau lumineux à l'arrière, dissimulé par une zone de verre fumé. Il ralentit en voyant les dégâts, se gara près de nous et ouvrit la portière.

— C'est pas un peu tôt pour les décorations de Noël, Mercy ?

Tony était capable de se fondre dans n'importe quel environnement encore mieux que moi. Ce jour-là, il ressemblait à un flic d'origine hispanique... en fait, il ressemblait à l'archétype du flic d'origine hispanique, un joli garçon au look propre. Quand il se faisait passer pour un dealer, il avait plus l'air d'un criminel que ses supposés associés. Quand je l'avais rencontré, il était déguisé en SDF. Il n'y avait rien de magique ou de surnaturel chez lui, c'était simplement un véritable caméléon.

Je jetai de nouveau un regard au garage. Il n'avait pas tort. Si l'on ne prêtait pas attention aux mots utilisés, le tout donnait l'impression de décorations de Noël. Les graffitis verts étaient plutôt trapus, mais les lettres en étaient très écartées. À l'opposé, les caractères des graffitis rouges étaient extrêmement rapprochés et

tracés d'un trait épais. On aurait dit des guirlandes avec des boules de Noël qui y auraient été suspendues.

De loin, on aurait presque pu croire que les insultes étaient des vœux de bonheur, si l'on évitait de trop prêter attention à certaines lettres. Le fait que Peinture Verte ait eu une orthographe déplorable ne faisait qu'ajouter à l'illusion.

— Sauf que ce n'est pas le genre de choses qu'on va dire au pied du sapin, lui répondis-je, mais question couleurs, c'est tout à fait ça. Si la peinture blanche était moins défraîchie, ça donnerait presque un air festif au tout, comme dans ce petit restaurant mexicain à Pascoe, celui dont la *salsa* arrache la gueule.

Les couleurs vives faisaient effectivement ressortir le fait que ma façade aurait eu besoin d'un petit rafraîchissement.

— Ton petit ami n'a pas enlevé ses caméras de vidéo-surveillance, n'est-ce pas ?

— Elles sont toujours là. Mais je ne sais pas comment on récupère les DVD.

— Moi si, intervint Zee. Allons y jeter un coup d'œil.

Je lui jetai un regard lourd de sous-entendus. « Les vampires, tu te souviens ? Il ne faut pas que le policier humain voie les vampires. »

Il me rendit un regard sans expression qui disait très clairement : « Si les vampires ont été assez stupides pour se faire piéger par les caméras, c'est leur problème. » Je ne pouvais pas protester à voix haute, mais si les vampires étaient visibles sur la vidéo, ce serait Tony qui se retrouverait en danger.

Enfin, me dis-je en les précédant dans le bureau, au moins les vampires ressemblaient-ils à des humains ordinaires. Tant qu'ils ne montraient pas leurs crocs à la caméra ou évitaient d'envoyer valdinguer quelques bagnoles d'une pichenette, il était fort improbable que leur nature semble évidente. Et s'ils s'étaient trahis... eh bien, Tony n'était pas stupide. Il connaissait la manière dont fonctionnaient les loups-garous et les faes, et je savais qu'il se doutait qu'il y avait encore d'autres créatures bien plus maléfiques gardant profil bas.

Pendant que Zee faisait joujou avec l'électronique, Tony se tourna vers moi.

— Comment ça va ?

Il dégageait une odeur d'inquiétude, avec une pointe de colère protectrice.

— Un peu lasse de devoir répondre sans cesse à cette question, lui répondis-je d'un ton inexpressif. Et toi ?

Il me décocha un sourire éblouissant.

— Excellent. Tu penses que c'est Futur Radieux qui a fait ça ?

S'il continuait à lire dans mes pensées, j'allais finir par le plaindre.

— En quelque sorte. Je pense que c'est l'œuvre de la cousine de Tim, lui répondis-je. Elle fait partie de Futur Radieux, mais je ne pense pas qu'elle ait fait ça en leur nom. Tout est dirigé contre moi, pas contre les faes.

— Tu veux porter plainte ?

Je poussai un soupir las.

— Je vais contacter mon assurance. Je crains qu'ils exigent que je le fasse si je veux être remboursée. Je n'ai pas les moyens de payer quelqu'un pour repeindre tout ça sans assurance, et je n'ai pas le temps de m'en charger moi-même.

Sans compter que j'avais d'autres dépenses à prendre en compte, comme par exemple les dégâts infligés à la maison et à la voiture d'Adam par un fae qui voulait me dévorer. Et Zee m'avait dit qu'il voulait récupérer le reste de ce que je lui devais pour le garage. Les faes étaient incapables de mentir, et nous n'avions pas eu l'occasion d'aborder le sujet.

— Pourquoi ne pas demander à la famille de Gabriel ? suggéra Tony. Ils sont bien assez nombreux et pourraient le faire après l'école. Ce serait moins cher que d'engager des professionnels et... je pense qu'ils ont bien besoin de cet argent.

Gabriel Sandoval était mon Vendredi, un lycéen qui venait au garage le week-end et l'après-midi pour s'occuper des paperasses, répondre au téléphone et faire tout ce qu'il y avait à faire en général.

J'eus une soudaine vision du garage envahi de petits Sandoval grimant à des échelles ou suspendus à des cordes. Il m'était arrivé de leur confier le ménage du bureau et j'avais été incapable de reconnaître les lieux. Pour une bande de gamins, ils étaient incroyablement travailleurs.

— Bonne idée. Je demanderai à Gabriel d'appeler sa mère quand il arrivera.

— Voilà, intervint Zee.

Il tourna le petit écran de vidéosurveillance et actionna un interrupteur. Le système qu'Adam avait installé était ultramoderne et ultra-cher. Il fonctionnait grâce à des détecteurs de mouvements, ainsi, nous n'avions à examiner que des vidéos où il se passait effectivement quelque chose. Il y eut un mouvement vers 22 h 15 : un petit lapin qui traversa le trottoir en quelques bonds. Vers minuit, quelqu'un apparut à la porte du garage. Comme il s'agissait d'une seule personne, et non de deux qui seraient armées d'une bombe de peinture, je fus raisonnablement certaine que c'était celui qui avait peint les os croisés sur ma porte.

Son image était bizarrement floue, totalement méconnaissable. Le vandale réussit à ne jamais montrer son visage à la caméra, ce qui était particulièrement impressionnant étant donné qu'il y en avait une installée juste au-dessus de la porte en cas d'effraction.

Tout ce que la caméra avait réussi à filmer nettement, c'était les gants qu'il portait, des gants à l'ancienne, blancs, avec de petits boutons aux poignets. Il y avait des sauts bizarres dans l'image, qui s'interrompait lorsque aucun mouvement n'était détectable. Selon le compteur temporel, il lui fallut trois quarts d'heure pour peindre les ossements, mais la caméra n'en captura qu'une dizaine de minutes. Parmi ce qui n'avait pas été filmé se trouvait le moment de son arrivée, puis de son départ.

Je ne pensais pas qu'il ait été au courant de l'existence des caméras, mais il les évitait quand même. Certaines créatures surnaturelles étaient difficiles à capturer sur film et, traditionnellement, les vampires en faisaient partie. La taille du vandale correspondait à celle de Wulfe, que je soupçonnerais en priorité pour tout ce qui concernait la magie. Vu qu'il était au courant que j'avais tué André, c'était aussi mon principal suspect dans le fait que Marsilia avait entendu parler de mes crimes.

La caméra détecta un nouveau mouvement.

— Arrêtez le film, demanda Tony.

Deux silhouettes encore indistinctes s'immobilisèrent à la frontière de la zone de mon parking qui était éclairée par un lampadaire, et les chiffres en bas à droite de l'écran indiquaient 1 h 08. Une demi-heure s'était écoulée depuis la disparition du peintre des ossements.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda-t-il. Cette personne devant ta porte ?

— Je n'en sais rien, lui répondis-je. (Je faillis lui dire que j'en savais autant que lui, mais c'était faux.) Peut-être quelqu'un a-t-il essayé d'entrer par effraction et n'y est pas parvenu.

Il était impossible de voir ce qu'il avait vraiment fait en regardant la vidéo.

— Ça n'a pas grande importance, cela étant : ce n'est visiblement pas lui qui a couvert le garage de graffitis, continuai-je.

Tony me regarda d'un air dubitatif. Les flics étaient presque aussi doués que les loups-garous quand il s'agissait de renifler un mensonge. Il se leva vivement et alla examiner la porte du garage. À l'instar de Zee quelques minutes plus tôt, il suivit d'un doigt léger le contour des ossements peints.

— Qui as-tu contrarié en dehors de Futur Radieux ? On dirait presque un avertissement de la Mafia traditionnelle : classe, mais conçu pour foutre les jetons à celui à qui il est destiné.

Je poussai un soupir et haussai les épaules.

— Personne n'avait très envie que je sorte Zee de prison. Mais ce n'est pas le travail d'un fae : trop visible. Et un loup-garou que j'aurais agacé ne prendrait pas la peine de faire ce genre de choses, il attaquerait directement. J'ai des amis qui seront probablement plus en mesure d'enquêter à ce sujet que la police.

Tony fronça les sourcils et émit un grognement irrité.

— C'est encore un de tes fameux « Cette affaire est trop dangereuse pour la police humaine » ?

Je me frottai les bras, non parce que j'avais froid, mais pour chasser un frisson d'appréhension. Je ne me faisais pas d'illusions. Marsilia aurait pu se contenter de me tuer, mais elle semblait vouloir s'amuser avant. Et le chat avait beau être très joueur, au bout du compte, la souris finissait toujours par mourir.

Et ce serait le cas pour moi lorsqu'elle le déciderait. La seule question était : combien de personnes, combien de mes amis, déciderait-elle de tuer par la même occasion ?

Peut-être étais-je en train de paniquer de manière prématurée. Peut-être se contenterait-elle d'une punition. Stefan lui appartenait, il n'y avait donc pas de raison véritable à ma désagréable impression

qu'il ne serait pas le dernier à souffrir de mes péchés. Je ne connaissais pas assez Marsilia pour être certaine de ses intentions.

— Mercy ?

— Je ne sais pas ce que signifie cette croix d'ossements. (*À part qu'elle n'est pas porteuse de bonnes nouvelles, complétai-je intérieurement.*) Zee pense qu'elle est magique, mais pas de la magie des faes.

Zee avait fait son *coming out*, tous ceux qui s'y intéressaient savaient donc qu'il était fae, raison pour laquelle le garage m'appartenait désormais, et plus à lui. Les faes étaient victimes d'une forte discrimination.

— Il a quelques contacts qui vont y jeter un coup d'œil, et je vais aussi demander à certaines personnes que je connais, poursuivis-je.

Adam employait une sorcière pour s'occuper de nettoyer les dégâts commis par la meute. Elle était excellente, mais cela me coûterait une fortune de l'engager si Oncle Mike ou Stefan étaient incapables de m'en dire plus. Le mois s'annonçait décidément sous le signe des pâtes au beurre.

— Mais aucun de ces informateurs n'acceptera de s'impliquer s'il y a une enquête de police. Avez-vous un expert au sein de la police de Kennewick ?

Tony me regarda longuement dans les yeux, puis céda avec un soupir.

— Bon sang, non, Mercy. Tu aurais dû voir la tête de mes collègues quand ils ont vu cette vidéo... (Il s'interrompit avec un air coupable : il parlait de la vidéo où on me voyait tuer Tim... et tout ce qui s'était passé avant ça. Il eut un mouvement brusque des épaules et détourna le regard.) Il y en a quelques-uns qui s'y connaissent un peu en loups-garous ou en faes... mais s'ils en savent plus qu'ils le disent, ils prennent soin de le garder pour eux de peur de perdre leur boulot.

Il poussa un autre soupir et revint dans l'atelier.

— Allons-y, dit-il à Zee. Regardons la cousine de Tim repeindre le garage.

Lorsque les deux silhouettes floues sortirent de la pénombre, il fut évident qu'il s'agissait bien de Courtney. Au lieu de nous imposer la vision de tout l'épisode de vandalisme, Zee appuya sur le bouton d'avance rapide jusqu'au moment où les deux artistes en herbe

s'éloignèrent avec des sacs remplis de bombes de peinture vides, presque deux heures plus tard. Il revint sur les images où Courtney était face à la caméra et impossible à confondre avec qui que ce soit d'autre : son joli visage rond était déformé par la colère. Puis il tripatouilla les boutons jusqu'à ce que nous ayons une image nette du visage de son complice.

Cela ne faisait pas bien longtemps que ce système de vidéosurveillance avait été installé, mais Zee adorait les gadgets. Il devait avoir passé pas mal de temps à apprivoiser son nouveau jouet.

— C'est bien Courtney... mais je ne me souviens pas de son nom de famille, confirmai-je à Tony. Je ne reconnais pas l'homme. Si ça avait été l'œuvre de Futur Radieux, ils auraient certainement été plus nombreux.

— Oui, ça semble plutôt personnel, approuva Tony d'un air sinistre. Tu vas devoir me donner ces DVD et porter plainte afin que nous fassions en sorte de la calmer. Elle ne risque pas d'arrêter de te harceler si personne ne lui tape sur les doigts. Et c'est mieux pour tout le monde que ce soit la police qui s'en charge, et non les loups-garous ou les faes.

Zee éjecta le disque et le tendit à Tony. Celui-ci le considéra avec une moue pendant quelques secondes.

— Je ne m'en fais pas vraiment pour ces gamins, Mercy. Mais ces ossements et le gars qui les a peints envoient l'aiguille de mon détecteur à embrouilles dans le rouge. Si ça n'est pas une menace de mort, alors moi, je suis une danseuse étoile.

— Ne t'éloigne pas trop de ton petit ami loup-garou pour le moment.

Je lui adressai un regard de martyr.

— Pourquoi crois-tu que Zee est toujours là ? J'ai comme dans l'idée que je vais avoir du mal à me retrouver seule avec moi-même pendant au moins un an.

— Ouais, commenta-t-il avec un regard pétillant d'amusement, c'est vraiment trop dur d'avoir des gens qui tiennent à soi.

Zee émit un son qui aurait pu être un rire. Mais il le camoufla en remarquant sur un ton acerbe :

— Et elle ne nous facilite pas la tâche. Vous allez voir : tout ce qu'elle va faire dans les semaines à venir, c'est de se plaindre, se plaindre et se plaindre encore.

Chapitre 3

La nouvelle de mon retour au garage s'était répandue comme une traînée de poudre et mes clients réguliers commencèrent à venir me rendre visite afin d'exprimer leur sympathie et leur soutien. Les graffitis ne firent que rendre la chose encore plus insupportable. Quand 9 heures sonnèrent, j'en étais à me cacher dans l'atelier, la grande porte fermée, même si cela avait pour conséquence de rendre l'air du garage étouffant de chaleur et de me promettre une imposante facture d'électricité.

Je laissai à Zee le soin de s'occuper des clients. Zee n'était pas du genre animal social. Plusieurs années auparavant, lorsque j'étais venue travailler ici, c'était son fils de neuf ans qui était chargé de la réception des clients, et ceux-ci ne s'en plaignaient pas, loin de là.

Je passai le plus clair de la matinée à essayer de comprendre ce qui clochait dans une Jetta âgée de vingt ans. Rien de plus amusant que de se creuser la tête à régler des problèmes électriques intermittents lorsqu'on a une heure ou deux à perdre. La propriétaire de la voiture sortait du boulot à 3 heures du matin et, par deux fois, avait retrouvé la batterie à plat alors qu'elle n'avait pas laissé les phares allumés.

Ce n'était pas du côté de la batterie que le problème résidait. Ni de l'alternateur. Je me trouvais cul par-dessus tête dans le siège conducteur, en train de regarder sous le tableau de bord, quand une idée me traversa l'esprit. Je me remis à l'endroit et contemplai le lecteur de CD flambant neuf qui contrastait avec le reste de cette voiture antique. La dernière fois que je m'en étais occupée, il n'y avait qu'un vieil autoradio à cassettes.

Quand Zee arriva, j'étais en pleine litanie de mots de pouvoir concernant les techniciens de service incapables de nouer leurs propres lacets, mais qui pensaient pouvoir aisément tripatouiller l'une de *mes* voitures. Je m'occupais de celle-ci depuis mes débuts de mécanicienne et avais un faible certain pour elle.

Zee cligna des yeux pour dissimuler son amusement.

— On pourrait envoyer la facture à ceux qui ont installé ce système audio.

— Est-ce qu'ils accepteraient de la payer ? demandai-je.

Zee sourit.

— Certainement, si c'est moi qui la leur apporte.

Lui aussi avait un intérêt personnel pour les voitures dont nous nous occupions.

Nous fermâmes le garage à l'heure du déjeuner et nous rendîmes à mon camion à tacos préféré pour nous goinfrer de véritable nourriture mexicaine, c'est-à-dire des tacos sans laitue iceberg ni cheddar râpé, mais avec de la coriandre, du citron vert et des radis à la place, ce qui, à mes yeux, était une excellente chose.

Le camion était garé sur le parking d'une boulangerie mexicaine de l'autre côté du pont suspendu qui traversait la Columbia, juste à la limite de Pasco. La plupart de ces camions sont des véhicules de livraison transformés, mais celui-ci était un petit camping-car recouvert de tableaux où était inscrit le menu.

La femme au doux visage qui y travaillait maîtrisait juste assez l'anglais pour pouvoir prendre les commandes, ce qui n'avait pas grande importance étant donné que la majorité de ses clients étaient hispanophones. Elle dit quelque chose que je ne compris pas et me tapota la main en me rendant la monnaie, et quand je vérifiai l'intérieur de mon sac pour m'assurer qu'elle n'avait pas oublié les petites doses de *salsa*, je m'aperçus qu'elle avait rajouté quelques tacos (mes préférés) à ma commande. Ce qui laissait penser que tout le monde, même ceux qui n'étaient pas en mesure de lire les journaux, était au courant de ce qui m'était arrivé.

Zee nous conduisit dans un parc qui se trouvait du côté Kennewick du fleuve, car des tables de pique-nique y étaient installées juste au bord de l'eau. Nous marchâmes le long du fleuve à la recherche d'un emplacement disponible et je poussai un soupir.

— J'aurais tellement aimé que les journaux n'en parlent pas. Combien de temps va-t-il falloir pour que les gens n'y pensent plus et cessent de me couvrir de regards pleins de pitié ?

Zee me décocha un sourire carnassier.

— Je t'ai déjà dit qu'il fallait que tu apprennes l'espagnol. En fait, elle t'a félicité de l'avoir tué, et a dit qu'elle connaissait quelques mecs qui mériteraient que tu t'occupes de leur cas.

Il choisit une table à laquelle il s'installa. Je m'assis en face de lui et posai le sac de nourriture entre nous.

— Je ne te crois pas.

Je ne parle pas espagnol, mais tous les habitants des Tri-Cities finissent par connaître quelques mots, et de toute façon, la phrase qu'elle avait prononcée n'était pas assez longue.

— J'ai peut-être exagéré sur la dernière partie, m'accorda Zee en sortant un taco au poulet du sac et en pressant un quartier de citron vert dessus, mais je l'ai lu dans son regard. En tout cas, elle a bien dit : « *Bien hecho* ».

Je connaissais la signification du premier mot, mais Zee me força à demander ce que voulait dire le deuxième.

— Ce qui signifie « Bien... » ?

— « Bien joué », répondit-il en mordant avec enthousiasme dans son taco.

Stupide. C'était stupide de dépendre tellement de l'opinion des gens, mais le simple fait de savoir que quelqu'un ne me considérait pas seulement comme une victime me remonta considérablement le moral. Je versais un peu de sauce aux piments verts sur mon taco au chèvre et le dévorai avec un appétit accru.

— J'ai bien envie de retourner au dojo ce soir, une fois que j'en aurais terminé avec mon travail, informai-je Zee.

J'avais déjà manqué la séance du samedi matin.

— Ce sera probablement une séance qui vaudra le coup d'œil, se contenta de dire Zee, ce qui était ce qui s'approchait le plus d'un mensonge pour lui.

Il n'avait pas la moindre envie de voir un groupe de personnes s'agiter pour finir en un tas de chairs suantes et lasses (c'était ses propres mots). Mais on devait lui avoir confié ma protection pour une période qui allait au-delà des simples horaires de travail.

On leur avait sûrement parlé. Je le devinai à la manière désinvolte dont on me salua à mon arrivée au dojo. Un muscle tressauta dans la mâchoire du Sensei Johanson quand il me vit

arriver, mais il nous soumit à nos exercices d'échauffement avec son sadisme habituel.

Quand nous en arrivâmes au moment des combats, les muscles de mes reins, qui étaient restés contractés toute la semaine, s'étaient enfin détendus et je retrouvai mon aisance habituelle. Au bout de deux combats, je me sentais relaxée et bien installée dans cette relation d'amour-haine qui me liait à mes opposants, et en particulier à celui que j'allais affronter, un gars qui avait une ceinture marron et était la terreur du dojo. Il était discret, très discret, car il ne voulait pas que le Sensei le voie, mais il adorait faire mal à ses adversaires... surtout féminins. Outre le côté brutal des cours du Sensei, Lee était la raison principale pour laquelle j'étais la seule femme du niveau supérieur. Il n'était pas marié, ce qui me rassurait : aucune femme ne méritait de vivre avec une telle brute.

À vrai dire, j'aimais bien combattre contre lui, car je ne me sentais pas coupable de lui infliger quelques ecchymoses. J'adorais aussi voir la frustration dans ses yeux lorsque ses subtiles attaques (il méritait amplement sa ceinture marron, et je n'étais que ceinture violette) échouaient à me neutraliser aussi efficacement qu'il l'aurait souhaité.

Mais ce jour-là, je lus autre chose dans son regard lorsqu'il vit les points de suture sur mon menton, une bouffée de désir incandescent qui me déranga réellement. Ça l'excitait que j'aie été violée. C'était soit ça, soit le fait que j'aie tué quelqu'un. Cette dernière hypothèse me plaisait plus, mais connaissant Lee, ma première idée était probablement la bonne.

— Tu es faible, murmura-t-il de manière que personne d'autre que moi ne puisse l'entendre.

J'avais donc raison quant à la raison de son excitation.

— J'ai tué la dernière personne qui pensait ça, répliquai-je en lui décochant un grand coup de pied dans la poitrine.

En règle générale, je me forçais à combattre à une vitesse humainement possible. Mais son regard me poussa à abandonner mon masque humain. Je n'ai pas une force surhumaine, mais dans les arts martiaux, la vitesse est d'une importance certaine.

Je passai derrière lui à la vitesse de l'éclair sans qu'il ait le temps de retrouver son équilibre. Dans les arts martiaux traditionnels, les

deux adversaires sont censés rester face à face, mais notre style de combat encourage les coups par l'arrière ou le côté, afin d'éviter de se retrouver à portée de l'arme d'un ennemi. Je frappai durement l'arrière de son genou et le fis tomber au sol. Je reculai d'une cinquantaine de centimètres pour lui laisser le temps de se relever. Je n'oubliais pas qu'il ne s'agissait que d'un entraînement, pas d'un combat à mort.

Notre dojo pratiquait très peu la lutte sur la durée. Le Shi Sei Kai Kan est un art martial dont le but est de se débarrasser rapidement de son adversaire avant de passer au suivant. Il avait été conçu pour la guerre, lorsqu'un soldat se retrouvait confronté à plusieurs ennemis en même temps. La lutte au sol rendait le combattant trop vulnérable aux attaques des autres adversaires. Et de toute façon, je n'avais pas la moindre envie de me frotter de trop près à Lee.

Il poussa un rugissement où la rage le disputait à l'humiliation et se jeta sur moi, mais je réussis à bloquer la plupart de ses coups et à esquiver les autres.

Quelqu'un s'écria sur un ton courroucé :

— Sensei ! Regardez comment Lee se bat !

— Ça suffit, Lee, intervint le Sensei de l'autre bout du dojo, où il combattait un autre élève. Arrête !

Lee ne sembla pas l'entendre. Si je n'avais pas été aussi rapide, j'en aurais déjà pris plein la figure. En l'occurrence, je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter que ses coups m'atteignent. Mais avec la fatigue et l'excès de confiance, cette tactique finirait par se retourner contre moi.

Ce fut le cas lorsqu'il simula un coup de la main droite et me frappa de la gauche en plein dans le diaphragme avant de me faire tomber au sol. Je fis mon possible pour négliger le fait que j'avais le souffle coupé, roulai sur le sol et me remis debout en vacillant. J'aperçus alors Adam en costume dans l'encadrement de la porte. Il avait les bras croisés et observait la manière dont je m'occupais de Lee.

Et je m'en occupai avec enthousiasme. Je ne sais si c'était la présence d'Adam qui m'en donna l'idée. Je m'étais souvent entraînée dans le dojo qu'il avait installé dans son garage, et l'un des coups que j'avais travaillé le plus était une sorte de saut conjugué à un coup de pied rotatif, conçu pour désarçonner un cavalier, une

offensive suicidaire à laquelle le soldat d'infanterie n'était pas censé survivre. Les dragons étant plus précieux que les fantassins, le sacrifice en valait la chandelle. De nos jours, ce coup était plutôt réservé aux démonstrations de combat, avec un adversaire au même niveau que l'attaquant. C'était une figure trop lente et trop tape-à-l'œil pour être réellement efficace, mais quand on était comme moi en partie coyote et doté d'une vitesse surnaturelle, la lenteur n'était plus un problème.

Lee ne s'attendrait certainement pas que j'utilise une telle figure.

Mon talon frappa sa mâchoire et il s'effondra au sol avant même que j'aie eu conscience d'avoir utilisé cette tactique risquée. Je m'effondrai à côté de lui en tentant de reprendre ma respiration toujours coupée par le coup qu'il m'avait infligé au diaphragme.

Presque simultanément, le Sensei se précipita à côté de Lee pour voir comment il allait. Adam posa sa main sur mon abdomen et me fit déplier les jambes afin de faciliter ma respiration.

— Joli, commenta-t-il. Dommage que tu te sois retenue. S'il y a bien quelqu'un qui mériterait de voir sa tête voler...

Il ne plaisantait pas. S'il s'était exprimé avec juste un peu plus de colère, je me serais vraiment inquiétée.

— Comment va-t-il ? balbutiai-je entre deux goulées d'air.

— KO, mais il devrait s'en sortir sans même un mal de nuque.

— Je pense que vous avez raison, intervint le Sensei, elle a retenu son coup et son pied a frappé à un angle idéal pour les tournois.

Il immobilisa Lee qui s'était mis à gémir et à remuer. Puis il me jeta un regard contrarié.

— C'était stupide, Mercy. Quelle est la première règle du combat ?

J'avais assez repris mon souffle pour pouvoir parler normalement.

— La meilleure défense, c'est une bonne paire de chaussures de courses.

Il acquiesça.

— Parfaitement. Quand tu as vu qu'il était en train de perdre la maîtrise de lui-même, probablement deux minutes avant que je le remarque moi-même, vu que j'étais en train d'aider Gibbs à travailler son coup de pied en marteau, tu aurais dû appeler à l'aide

et te soustraire à ses coups. Continuer à combattre ne servait à rien, il était évident que quelqu'un allait finir par être blessé.

Du bord du tatami, Gibbs, qui était le seul autre titulaire d'une ceinture marron, intervint :

— Ce n'est pas sa faute, Sensei. Elle s'est juste trompée de direction. Au lieu de fuir, elle lui a foncé dessus.

Il y eut un éclat de rire général et la tension ambiante se dissipa.

Le Sensei examina Lee avec la plus grande attention pour vérifier qu'il n'aurait pas de dommages permanents.

— Reste assis pour le reste du cours, lui dit-il. Il faudra qu'on parle quand ce sera terminé.

Quand Lee parvint à se remettre sur pied, il évita mon regard et celui de tous les autres et alla s'asseoir contre le mur, la tête baissée.

Le Sensei se releva et je l'imitai. Il jeta un regard à Adam.

Celui-ci s'inclina, le poing droit contre la paume gauche, et je remarquai qu'il portait à présent des lunettes de soleil, ce qui n'était pas le cas lorsque je l'avais vu dans l'encadrement de la porte du dojo. Comme la plupart des loups-garous, il avait toujours des lunettes ou une casquette sur lui, afin de cacher ses yeux en cas de besoin.

— Je suis Adam Hauptman, un ami de Mercy, se présenta-t-il. Je suis venu assister au cours, si ça ne vous dérange pas.

En dehors du dojo, le Sensei exerçait le métier de comptable. Il travaillait dans une compagnie d'assurances, mais ici, il était le roi. Il examina Adam d'un regard où transparaissaient le calme et la maîtrise de soi.

— Vous êtes le loup-garou, constata-t-il.

Adam était l'un des cinq ou six loups de la meute qui avaient fait leur *coming out*.

— *Hai*, acquiesça Adam.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas venu aider Mercy ?

— Parce que c'est votre dojo, Sensei Johanson. (Celui-ci le regarda d'un air dubitatif, le sourcil levé, et le soudain sourire d'Adam s'évapora.) Et de toute façon, j'ai déjà eu l'occasion de la voir combattre. Elle est forte et intelligente. Si elle avait pensé être vraiment en danger, elle aurait appelé à l'aide.

Je regardai autour de moi en me relevant. Je me sentais comme neuve, si l'on exceptait les charmants bleus qui allaient

probablement très bientôt orner mon ventre. Zee était parti. Il n'avait aucune raison de traîner ici à présent qu'Adam avait pris le relais concernant ma protection. Et vu comme son nez s'était froncé en sentant l'odeur des corps transpirants lorsque nous étions arrivés, il ne s'était probablement pas fait prier très longtemps. Il avait de la chance que l'automne ait été plutôt frais cette année. Au plus fort de l'été, l'odeur du dojo se répandait à des centaines de mètres alentour... en tout cas pour mon nez. C'était une odeur forte, mais que je ne trouvais pas désagréable. Je savais cependant, en entendant ce qu'en disaient mes condisciples, que la plupart des humains la trouvaient atroce, comme Zee.

Le spectacle étant terminé, Adam retourna sur le bord du tatami puis desserra sa cravate et enleva sa veste tellement il faisait chaud. Le Sensei nous fit travailler le coup de pied latéral (Lee fut autorisé à quitter le coin pour participer), trois cents coups du pied gauche, trois cents du pied droit. Nous les comptâmes en japonais, même si je me doutais que quelqu'un dont c'était la langue aurait eu du mal à comprendre ce que nous disions.

Les cent premiers coups passèrent comme une lettre à la poste, avec mes muscles bien échauffés par les exercices précédents. Ce fut un peu moins le cas pour les cent suivants. Autour du deux cent vingtième coup de pied, je me perdis dans une brume d'effort douloureux et ce fut presque un choc lorsque nous dûmes changer de côté. Le Sensei marchait entre les rangs d'élèves (nous étions douze, ce soir-là) et rectifiait les postures quand c'était nécessaire.

On reconnaissait ceux qui prenaient vraiment les choses au sérieux, parce que notre deux centième coup ressemblait exactement au premier. Certains étaient encore en forme au trois centième, mais pas moi.

Après le cours, les élèves étaient trop occupés à ne pas regarder fixement le loup-garou, tout en essayant de l'examiner le plus discrètement possible, pour me prêter la moindre attention. Je me changeai dans les toilettes et pris mon temps par politesse, afin qu'ils aient tous le loisir d'utiliser le vestiaire qui se trouvait à l'avant du dojo avant que je revienne.

Le Sensei m'attendait à la porte des toilettes quand j'en sortis enfin.

— Bien joué, Mercy, dit-il avec une emphase telle que je sus qu’il ne parlait pas de Lee.

C’était amusant qu’il utilise les mêmes mots, dans une langue différente, que la femme du camion à tacos pour me parler de ce qui était arrivé.

— Sans tout ça, fis-je avec un geste englobant tout le dojo, c’est certainement moi qui serais morte, cette nuit-là, pas mon agresseur. (Je lui adressai une révérence formelle avec les deux poings baissés le long de mon corps.) Merci pour votre enseignement, le Sensei.

Il me rendit ma révérence et nous fîmes mine de ne pas voir les larmes qui nous montaient aux yeux à tous les deux.

Adam m’attendait près de la porte principale, les yeux rivés sur ses ongles. Il avait décidé de s’amuser des regards insistants de mes condisciples, ce qui était un soulagement, vu le tempérament bouillant qui était le sien. Sa chemise en coton égyptien était trempée de sueur et collait aux muscles de ses épaules et de ses bras. Personne n’aurait pu croire qu’il était un gringalet.

Je pris une grande inspiration pour me calmer et le présentai à tout le monde. Seul Lee affronta son regard plus de quelques secondes, et je crus un instant qu’Adam allait perdre son calme. Il décocha à Lee un sourire terrifiant. Je redoutais ce qu’il (quel que soit le « il » en question) allait dire, alors j’attrapai le bras d’Adam et l’entraînai à l’extérieur du dojo.

Il aurait pu résister s’il l’avait voulu, mais il se laissa faire. Je n’avais pas ma voiture, car le dojo se trouvait à peine à quelques minutes de marche du garage, une petite balade à travers un champ de broussailles, le long de la voie de chemin de fer. Le 4 x 4 d’Adam n’était pas là non plus.

— Tu es venu avec une autre voiture ? demandai-je lorsque nous arrivâmes sur le parking.

— Non, j’ai demandé à Carlos de me déposer ici en sortant du boulot pour pouvoir t’accompagner sur le chemin du garage. (Carlos était l’un de ses loups, l’un des trois ou quatre qui étaient employés dans son entreprise de sécurité, mais je ne le connaissais pas vraiment.) Je me suis souvenu que tu m’avais dit apprécier la balade du retour parce qu’elle te laissait le temps de laisser relâcher la pression.

Je lui avais dit ça plusieurs années auparavant, lorsque je l'avais trouvé en train de m'attendre au garage afin de me donner un avertissement... Je baissai les yeux vers le bitume et tournai légèrement la tête pour qu'il ne voie pas mon sourire.

C'était le jour où j'avais traîné la vieille Golf dont je me servais pour les pièces détachées hors de mon garage jusqu'au milieu du champ qui séparait nos maisons. Ainsi, j'étais certaine qu'Adam ne pourrait voir qu'elle lorsqu'il regardait par la fenêtre. Il avait tendance à me donner sans cesse des ordres et, connaissant les loups-garous, je n'avais pas osé défier son autorité ouvertement. Au lieu de cela, et sachant à quel point Adam était soigneux, pour ne pas dire maniaque, je l'avais torturé avec l'épave de cette pauvre Golf.

Il était passé au garage et y avait trouvé ma voiture, mais pas moi. Il ne m'en avait jamais parlé, mais je pensais qu'il avait suivi ma piste jusqu'au dojo... et au lieu de se plaindre à propos de l'épave, m'avait enguirlandée parce que je me baladais à pied la nuit dans les Tri-Cities. Exaspérée, je lui avais répondu sur le même ton. Je lui avais dit que j'appréciais cette petite marche après mes entraînements, parce qu'elle me permettait de me calmer les nerfs. C'était juste après son divorce, des années auparavant.

Et tout ce temps-là, il s'en était souvenu.

— Qu'est-ce qui te rend si contente de toi ? demanda-t-il.

Il s'était souvenu de ce que je lui avais dit, comme si, déjà à l'époque, j'avais été importante à ses yeux. Mais de mon côté, j'aurais été capable de décrire l'exakte nuance de sa cravate, et je me souvenais parfaitement de la pointe d'inquiétude dans ses reproches ce jour-là.

Je n'avais pas voulu admettre que j'étais attirée par lui. Pas quand il était marié, mais pas non plus lorsqu'il s'était retrouvé célibataire. J'avais été élevée parmi les loups-garous, m'étais enfuie de leur communauté et refusais de me retrouver de nouveau embarquée dans cet environnement claustrophobe et violent. Et en particulier, je n'avais pas la moindre envie de sortir avec un Alpha.

Et je me retrouvais à présent à côté d'Adam, qui aurait difficilement pu être plus Alpha.

— Pourquoi n'es-tu pas intervenu quand je combattais Lee ? demandai-je en changeant de sujet.

Il en avait eu follement envie : c'était pour cela qu'il avait sorti ses lunettes, pour cacher le fait que ses yeux avaient pris la teinte dorée des iris d'un loup.

Il ne répondit pas tout de suite. Le talus qui, longeant la voie ferrée, constituait le chemin le plus court vers mon garage, était particulièrement escarpé, et le gravier qui le recouvrait rendait la pente un peu traîtresse. J'étais trop courbatue pour la gravir avec précaution, alors je me contentai de l'escalader en courant. Mes quadriceps déjà moulus par les centaines de coups de pieds latéraux protestèrent face à cet effort supplémentaire que je leur demandais, mais en courant, l'effort serait moins long.

Adam me suivit de la même manière, sans avoir l'air de faire le moindre effort, même avec ses chaussures de ville. Il y avait quelque chose dans sa manière de me suivre qui me rendait nerveuse, comme si j'étais un daim que l'on traquait. Je m'immobilisai donc au sommet de la pente et étirai mes muscles douloureux. Il était hors de question que je fuie devant Adam.

— Parce que tu dominais le combat, expliqua Adam en m'observant. Il est en meilleure forme physique que toi, mais il n'a jamais eu à se battre pour sa propre survie. Je n'aimerais pas vraiment te savoir attachée et seule avec lui pendant une trop longue période, mais dans le cadre du dojo, il n'avait aucune chance. (Puis, d'un ton plus rude, il poursuivit :) Si tu n'avais pas fait une erreur stupide, il n'aurait même pas pu te toucher. Veille à ce que ça ne se reproduise plus.

— D'accord, chef, répondis-je.

J'avais essayé de ne pas penser à Adam de la journée, depuis que la présence de la croix d'ossements sur ma porte m'avait confirmé que Marsilia n'en avait pas fini avec moi. Je savais que c'était elle, même si Zee allait vérifier qu'il ne s'agissait pas de quelqu'un d'autre. Je savais que c'étaient les vampires qui avaient marqué mon garage. Et, comme l'avait remarqué Tony, cela ressemblait à une menace de mort. J'étais une femme morte, ce n'était qu'une question de temps. La seule chose que je pouvais encore faire, c'était d'éviter que quelqu'un soit tué en essayant de me protéger.

Adam n'hésiterait pas à se sacrifier pour sa compagne. Il refuserait même de me laisser partir. Christy, son ex-femme, n'avait pas été sa compagne au sens lycanthrope, sinon ils seraient toujours

mariés. Il fallait que je trouve le moyen de défaire ce que j'avais fait la veille au soir.

Mais ce n'était pas facile de croire à ma mort prochaine quand je le voyais comme maintenant à mes côtés, avec la lumière d'automne qui donnait des reflets chauds à ses cheveux noirs, qui lui faisait plisser les paupières et qui soulignait ses rides rieuses.

Il attrapa ma main en un geste si naturel que je n'aurais pu m'y soustraire sans en faire un drame. De toute façon, je n'en avais pas la moindre envie. Il pencha la tête comme s'il essayait de lire en moi. Avait-il lu dans mes pensées ? Il avait de grandes mains chaudes. Sa paume couverte de cal se mariait parfaitement avec la mienne, abîmée par mon travail.

Je me détournai sans lâcher sa main et longuai la voie ferrée en direction du garage. Nous mîmes quatre pas à ajuster notre allure, puis il modifia légèrement sa démarche et nous parvînmes à marcher en rythme.

Je fermai les yeux et comptai sur mon sens de l'équilibre et sur Adam pour me maintenir dans la bonne direction. Si je me mettais à pleurer, il voudrait savoir pourquoi et il était impossible de mentir à un loup-garou : il fallait donc que je détourne son attention.

— Tu ne portes pas le même parfum que d'habitude, remarquai-je d'une voix légèrement rauque. J'aime bien.

Il eut un rire chaleureux et rocailleux qui me fit un effet similaire à celui d'une part de tarte aux pommes tiède sur l'estomac.

— Ce doit être mon shampoing, je pense. (Il rit de nouveau et me tira vers lui. Je perdis à moitié l'équilibre et trébuchai contre lui. Il lâcha ma main et posa la sienne sur mes épaules.) Non, en fait, tu as raison : Jesse m'a vaporisé un truc dessus quand je suis sorti ce soir.

— Jesse a très bon goût, approuvai-je. Tu sens tellement bon qu'on aurait envie de te manger.

Je sentis le bras posé sur mes épaules se raidir. Je repensai à ce que je venais de dire et sentis mes joues chauffer, en partie de honte... mais principalement d'autre chose. Ce n'était pas mon lapsus freudien qui avait retenu son attention.

Il s'arrêta brusquement. Comme il avait son bras autour de moi, je m'immobilisai aussi. Je lui jetai un regard étonné, puis me rendis compte qu'il contemplait mon garage.

Oups. Dire que je cherchais un moyen de détourner son attention pour qu'il ne se doute pas que j'étais angoissée. On ne peut pas dire que c'était idéal.

— Zee ne t'a donc rien dit ?

— Qui a fait ça ? gronda-t-il. Les vampires ?

Comment répondre à cette question sans mentir, ce qu'il devinerait, ni déclencher une guerre ?

Si j'avais su que Marsilia était au courant que j'avais tué André, jamais je n'aurais dit à Adam que je voulais bien devenir sa compagne. Tout autre loup aurait compris qu'une guerre contre les vampires n'allait pas m'empêcher de me faire tuer, mais risquerait de faire beaucoup d'autres victimes. Si la guerre éclatait entre loups-garous et vampires dans les Tri-Cities, elle se répandrait comme une traînée de poudre dans tout le territoire du Marrok.

Mais Adam, lui, refuserait d'entendre raison. Et Samuel combattait à ses côtés. Je ne serais jamais le grand amour de Samuel, et réciproquement, mais cela ne signifiait pas qu'il ne m'aimait pas, et réciproquement, bien au contraire. Et si Samuel se lançait dans la bataille, il y entraînerait son père, le Marrok.

Pas de panique. Reste calme, me répétais-je.

— Les vamps ont redécoré ma porte, mais le reste est l'œuvre de la cousine de Tim et de l'un de ses amis. Ils ont été filmés par les caméras, si tu veux regarder les vidéos. La mère et les frères et sœurs de Gabriel viennent samedi pour tout repeindre. La police est sur le coup, Adam. (Voyant qu'il était toujours tendu, j'ajoutai :) Tony trouve que ça ressemble vaguement à des décorations de Noël. Peut-être serait-ce une bonne idée de garder cette décoration jusqu'à la période des fêtes ?

Il me fusilla du regard.

— Elle croit toujours son cousin, Adam. Elle pense que j'ai tout inventé pour éviter d'être accusée de meurtre.

Je fis en sorte qu'il entende bien dans ma voix la compassion que je ressentais pour Courtney tout en sachant parfaitement qu'il ne la comprendrait pas. En ce qui concernait les notions de bien et de mal, Adam ne faisait pas dans la nuance. Mais au moins mon attitude l'agacerait, et c'était le moyen idéal de détourner son attention des vampires et de la braquer sur Courtney.

Adam ne se détendit pas, mais reprit son chemin vers le garage.

En général, après mes entraînements, je prends ma douche au garage, mais je voulais éviter qu'Adam puisse regarder de trop près la croix d'ossements peinte sur ma porte. Je préférerais qu'il pense à tout, sauf aux vampires, tant que je n'aurais pas examiné toutes mes options. Nous grimpâmes donc dans mon van Volkswagen. Ma pauvre Golf étant toujours en réparation suite aux dégâts que lui avait infligés le fae la semaine précédente.

Peut-être faudrait-il que je déménage. Si je partais habiter sur le territoire d'un autre vampire, cela pourrait peut-être retenir Marsilia, en particulier si c'était un vampire qui ne l'aimait pas. Ce serait douloureux pour moi de m'enfuir, mais si je restais là, elle finirait par me tuer. Or Adam ne le prendrait pas bien, et d'autres personnes que moi risqueraient d'y perdre leur vie.

Je pouvais aussi essayer d'éliminer Marsilia.

J'envisageai sérieusement cette dernière possibilité, ce qui prouvait à quel point j'étais désespérée. Certes, j'avais déjà tué deux vampires. Mais pour le premier, j'avais eu l'aide précieuse de mes amis faes, vampires et loups-garous, quant au second, je l'avais tué pendant son sommeil.

J'avais à peu près autant de chances de vaincre Marsilia que ma chatte Médée en aurait eues face à un lion des montagnes. Peut-être même moins.

Tout en réfléchissant, je noyai Adam sous un flot de paroles sur le chemin de la maison. Ma maison. L'essence coûtait cher, et je savais qu'il ne verrait pas d'inconvénient à retourner jusqu'à chez lui à pied.

S'il voulait bien patienter pendant que je prenais ma douche, je l'accompagnerais. Je regardai le ciel et décidai que j'avais le temps de me laver sans risquer qu'Adam soit le premier à pouvoir parler avec Stefan.

Il fallait absolument que je découvre la signification des ossements croisés... et que je m'assure que la fuite serait la solution à mes problèmes. Stefan le saurait peut-être, mais je ne souhaitais pas particulièrement lui poser ces deux questions devant témoin. Je me débrouillerais pour lui parler seule à seul une fois que nous serions arrivés chez Adam.

— Mercy, dit Adam, m’interrompant dans mon babillage sur les Karmann Ghia et les vertus comparées du refroidissement par air ou liquide lorsque je pris l’allée qui menait jusqu’à chez moi.

Il avait l’air à la fois amusé et résigné. C’était une expression que je l’avais souvent vu arborer.

— Mmmoui ?

— Pourquoi les vampires ont-ils peint deux os croisés sur ta porte ?

— Je ne sais pas, lui répondis-je sur un ton délibérément léger. Je ne suis même pas certaine qu’il s’agisse des vampires. La caméra n’a pas réussi à filmer celui qui a fait ça de manière satisfaisante. Zee et moi avons juste déduit qu’ils devaient être derrière tout ça à cause de Stefan. Mais il va quand même s’assurer auprès d’Oncle Mike que ce n’est pas l’œuvre d’un fae.

— Je ne laisserai pas Marsilia toucher à un seul cheveu de ta tête, me dit-il du ton calme qu’il utilisait quand il faisait un serment sur l’honneur.

C’était quelque chose que les loups faisaient souvent, en tout cas, les plus âgés d’entre eux. Je n’aurais pas cru que c’était le genre d’Adam. C’était un modèle des années 1950 qui garderait éternellement l’apparence d’un homme de moins de trente ans. Et quand je parlais des loups les plus âgés, cela signifiait bien plus vieux que ça, au moins plusieurs centaines d’années.

Ce n’est pas que les hommes modernes n’avaient pas d’honneur, mais juste que la plupart d’entre eux ne voyaient pas les choses comme ça. Cela leur donnait une flexibilité accrue dont étaient dépourvues les précédentes générations. Les anciens *lobos* avaient tendance à prendre leurs serments très au sérieux.

Qu’est-ce que j’aurais donné pour pouvoir être stupide et croire qu’Adam était en mesure de me promettre que Marsilia ne me tuerait jamais... et encore plus pour me convaincre qu’il ne risquerait pas sa vie à tenir sa promesse.

Je ne me résignais pas à mon sort, loin de là, mais si j’avais appris une chose de mon enfance parmi les loups-garous, c’était bien à toujours envisager les événements les plus probables et à faire en sorte de minimiser les dégâts. Et si Marsilia voulait ma mort... eh bien, c’était simplement l’événement le plus probable. Plus que probable, d’ailleurs. Tellement probable que je sentais

approcher une nouvelle crise d'anxiété rien qu'à y penser. Ce serait ma première de la journée, si je négligeais un ou deux épisodes où j'avais eu de légères difficultés à respirer.

— Elle n'est pas assez stupide pour m'attaquer, lui répondis-je en ouvrant la portière. Surtout quand elle apprendra que j'ai officiellement accepté de devenir ta compagne. Ça me place automatiquement sous la protection de ta meute. Elle ne sera pas en mesure de me faire grand-chose. (Ce qui aurait dû être le cas... mais les choses n'étaient pas aussi simples, malheureusement.) C'est surtout pour Stefan que je m'inquiète.

Il sortit du van et attendit que je le rejoigne du côté passager avant de me demander :

— Est-ce que ça te dirait de sortir avec moi, demain soir ? On pourrait aller dîner dans un endroit sympa, peut-être danser aussi...

Je ne m'attendais absolument pas à ce genre de question, surtout avec le regard calme et attentif qu'il braquait sur moi. Il me fallut plusieurs secondes pour m'adapter à ce brutal changement de sujet, celui des menaces de Marsilia sur ma vie étant assez difficile à oublier.

Adam voulait m'emmener en rendez-vous galant.

Il toucha mon visage. Il aimait cela et le faisait de plus en plus souvent ces derniers temps. La chaleur de ses doigts me parcourut jusqu'aux orteils. Soudain, ma mort prochaine ne me sembla plus si importante.

— D'accord. Avec grand plaisir.

Je posai la main sur mon estomac pour calmer les trépidations, sans savoir si c'était la perspective d'un autre rendez-vous avec Adam, ou la conscience qu'il faudrait bien que je brise le lien qui nous reliait si je voulais éviter que la mort le frappe, lui et sa meute. Peut-être allais-je devoir m'enfuir dès cette nuit-là. Est-ce qu'il serait plus douloureux pour lui de savoir que j'avais accepté sa proposition ? Ou valait-il mieux que je trouve une raison pour remettre ce rendez-vous à une date ultérieure ?

Une idée soudaine me traversa l'esprit. Et si je lui faisais mal, si je le dégoûtais de moi et qu'il finissait par me haïr... est-ce que cela serait douloureux pour lui lorsque Marsilia me tuerait, ou est-ce que ça le laisserait indifférent ? Une impression d'étouffement me saisit,

une impression qui était devenue plus que familière ces derniers jours : la crise d'angoisse qui menaçait de me fondre dessus.

— J'ai besoin de prendre une douche, dis-je en parvenant à garder la voix ferme, mais ensuite, j'aurais besoin de discuter avec Stefan.

— Pas de problème, répondit-il gentiment en montant les marches de mon porche devant moi. (Il ouvrit la porte et me fit passer devant lui.) J'attendrai ici pendant que tu te douches, Samuel n'est pas rentré.

Il n'y avait aucune raison de me sentir comme une proie pour Adam, tentai-je de me raisonner en passant devant lui et en entrant dans ma propre maison. Aucune raison de craindre son regard dans mon dos. Il ne pouvait pas deviner que j'avais l'intention de m'enfuir. Mais j'évitai néanmoins de me retourner lorsque je dis :

— Fais comme chez toi. Je reviens tout de suite.

Je refermai la porte de la salle de bains derrière moi et m'y adossai.

Je commençai par me nettoyer les mains avec une brosse à ongles aux poils rigides et du savon à microbilles pour me débarrasser des dernières traces de cambouis. Je ne parvenais jamais à tout enlever, mais si cela dérangeait Adam de fréquenter quelqu'un dont les ongles n'étaient jamais impeccables, il n'en avait jamais fait la remarque. Quand mes mains furent aussi propres que possible, j'entrai dans la douche.

Est-ce que je pouvais revenir sur le fait d'avoir accepté de devenir la compagne d'Adam ?

Je ne suis pas aussi sensible que les loups à la magie de la meute. Ils n'en parlent que rarement. Pas des grands bavards, ces garous. J'avais fini par deviner que cette magie était bien plus importante que je le pensais. Je savais qu'il était possible pour certains couples de dissoudre leur union, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui l'avait fait.

Mon accord n'était-il que de simples paroles, ou avait-il provoqué quelque chose dans la magie de la meute ? Le consentement, je le savais, était nécessaire pour beaucoup de phénomènes magiques. Je suis insensible à de nombreux types de magie. Peut-être serais-je aussi immunisée contre le processus d'accouplement ? Je savais aussi que la magie de meute avait des

effets différents sur l'Alpha. Adam s'était lié à moi en me déclarant comme sa compagne devant ses loups, et cela avait eu aussi bien une influence sur la magie de meute que sur Adam. J'étais raisonnablement persuadée que cela n'était pas le cas pour la plupart des loups, qu'il était seulement nécessaire que les deux personnes donnent leur accord, et que leur accouplement était une question privée.

Je fronçai les sourcils. Il était censé y avoir une cérémonie, j'en étais quasi certaine. Quelque chose devait se produire pour transformer un simple couple en partenaires au sens lycanthrope, et ensuite, il y avait une espèce de cérémonie réservée aux loups-garous. Peut-être Adam s'y était-il pris à l'envers ? Peut-être que s'accoupler avec un Alpha n'était pas différent de s'accoupler avec n'importe quel loup ?

Et peut-être allais-je devenir dingue à force de me poser ce genre de questions sans réponse. J'avais besoin d'informations fiables, et je ne savais pas auprès de qui me renseigner.

Pas auprès d'un des loups d'Adam : cela risquerait de saper son autorité. Et de toute façon, ils s'empresseraient de lui répéter mes questions. Samuel ne me semblait pas un excellent choix non plus, pas juste après que nous étions tombés d'accord sur le fait de ne pas tenter de vivre ensemble. Bran non plus, pour la même raison. Je savais qu'il avait envoyé Samuel ici dans l'intention malavisée de jouer les entremetteurs. Je n'étais pas certaine que Samuel lui avait dit que son stratagème n'avait pas fonctionné. Une fois de plus, je regrettai que mon père adoptif, Bryan, ne soit plus parmi nous. Mais il s'était suicidé il y avait bien longtemps.

Je tournai mon visage vers le jet fumant de la douche. OK. Imaginons que cet accouplement ne soit pas quelque chose de permanent. Comment pouvais-je faire en sorte qu'Adam me déteste ?

Il était hors de question que je couche avec Samuel. Et encore moins que je fasse le moindre mal à Jesse.

L'eau frappa la coupure sur mon menton et je baissai vivement la tête. Le pousser à me quitter semblait la solution la plus logique, mais Adam n'était pas du genre à baisser les bras à la moindre contrariété. Et même si j'y parvenais, qui me disait qu'il serait indifférent au fait que Marsilia me tue ? Si encore j'avais quelques

mois, voire une année pour travailler là-dessus, je pourrais peut-être parvenir à ce résultat.

Pouvais-je vraiment m'enfuir ? Vu l'état de mon compte en banque, je ne pouvais pas aller plus loin que Seattle.

La menace de la crise d'angoisse fit place au soulagement. C'était bien la première fois que j'appréciais d'être fauchée.

J'avais beau être une femme morte, j'allais devoir garder Adam à mes côtés pour le temps qui me restait.

Même si Adam s'était contenté de m'offrir courtoisement son bras pour me raccompagner jusqu'à la clôture barbelée qui séparait mon champ du sien, il dégageait une incontestable vibration de propriété, comme c'était toujours le cas avec lui. À *moi*, semblait-il dire.

Si je n'avais pas eu Marsilia à l'esprit, ce sentiment de possession m'aurait probablement rendue plus que grincheuse. Mais en l'occurrence, ce qui me contrariait, c'était que je ne pouvais même pas profiter du sentiment de sécurité qu'il me procurait sans risquer qu'il coure un énorme danger par ma faute.

Peut-être fallait-il en définitive que je m'enfuie, sans tenir compte de ma situation financière.

Mon estomac se noua de nouveau et, si je ne parvenais pas à me maîtriser, j'allais finir par avoir cette fichue crise d'angoisse, cette fois-ci sans la protection du bruit de la douche et d'une porte fermée. J'allais l'avoir ici et maintenant, à un endroit où tout un chacun pourrait me voir, non loin de l'épave de ma Golf sur laquelle était peint le numéro de téléphone d'Adam, précédé d'un « Tu veux t'éclater ? Appelle-le... »

Il s'immobilisa.

— Mercy ? Qu'est-ce qui te rend si furieuse ?

Il finirait par deviner ce qui me tourmentait. Même moi, je le sentais : l'angoisse, la colère... J'avais tout pour moi, et pourtant, je n'avais *rien*.

C'en était trop. Je fermai les yeux et sentis des tremblements agiter mon corps et mon larynx se refermer, refusant de laisser passer le moindre filet d'air.

Adam me rattrapa dans ma chute et me serra contre lui dans l'ombre de la vieille voiture. Il était si chaud, et j'avais si froid. Il

fourra son nez dans mon cou. Je ne le voyais pas, le manque d'air faisait danser des points noirs dans mon champ de vision.

Je sentis un grondement faire vibrer la poitrine d'Adam et sa bouche se refermer sur la mienne... et je réussis alors à prendre une grande inspiration par le nez. Je repris ma respiration, le nœud de mon estomac se desserra et je me retrouvai, tremblante, avec le visage dégoulinant de sang... non, de morve.

Je me sentais plus qu'embarrassée et me dégageai brutalement de l'étreinte d'Adam, en sachant pertinemment qu'il me laisserait faire, ce qui m'humilia encore plus. J'essuyai mon visage à l'aide du bas de mon tee-shirt et me laissai aller contre la Golf, la joue plaquée contre la tôle fraîche.

Faible. Brisée. Bon sang que c'était affreux. Bon sang que j'étais affreuse. Je sentis le poids de l'angoisse flotter au-dessus de moi, comme prêt à me retomber dessus d'une seconde à l'autre. Le désespoir, la colère impuissante. Ils étaient tous morts. *Tous morts à cause de moi.*

Mais personne n'était mort. Pas encore, en tout cas.

Ils sont tous morts. Tous mes enfants, mes amours, et c'est ma faute. Je les ai mis en danger et j'ai échoué à les protéger. Ils sont morts à cause de mon échec.

Je sentis l'odeur de Stefan.

Je croisai le regard d'Adam, la nuance dorée de ses yeux laissait deviner que le loup n'était pas loin. Il m'embrassa encore et inséra quelque chose entre mes lèvres, le poussant du pouce et de l'index au-delà de mes dents serrées, sans ôter sa bouche de la mienne.

C'était un minuscule morceau de chair sanglante qui me brûla étrangement la gorge lorsque je l'avalai. Cela devait nécessairement signifier quelque chose d'important.

— Tu es à moi, murmura-t-il. Pas à Stefan.

Je me laissai aller en arrière et l'herbe desséchée crissa sous ma tête, la terre émit un bruit similaire à celui du papier de verre sur le bois qui résonna jusque derrière mes paupières. Je passai ma langue sur mes lèvres et sentis le goût du sang. Le sang d'Adam.

Le sang et la chair de l'Alpha... La meute.

— À compter de ce jour, psalmodia Adam d'une voix qui parvint à me sortir de la transe où je me trouvais, tu es mienne, et seulement mienne. Tu es la meute et mon seul amour.

Il y avait du sang sur son visage et sur les mains dont il entourait mon visage.

— Tu es mien, et je suis tienne, répondis-je en un croassement à peine audible.

J'ignorais la raison pour laquelle je lui répondais, en dehors du fait que c'était presque comme un réflexe, une réponse involontaire. J'avais maintes fois entendu ces paroles, même s'il avait rajouté la partie concernant le « seul amour ».

Et quand je me souvins enfin pourquoi il ne fallait pas que je le fasse, ce que cela signifiait, il était déjà trop tard.

Un éclair de magie me traversa de part en part, suivant la trajectoire du morceau de chair et je poussai un hurlement en la sentant me transformer en quelque chose de différent, quelque chose de mieux ou de pire, je l'ignorais. *La meute*.

Je les sentis tous au travers du contact d'Adam et de son sang. Il lui appartenait de les protéger et de les gouverner. Et tous m'appartenaient aussi, à présent... et réciproquement.

Je passai de nouveau ma langue sur mes lèvres et contemplai Adam en haletant. Il me lâcha, se remit debout et recula légèrement pendant que je restais assise contre la vieille voiture. Il s'était sauvagement mordu l'avant-bras.

— Je ne pouvais pas le laisser te posséder, expliqua-t-il, et ses yeux dorés me confirmèrent que c'était toujours le loup qui parlait. Pas maintenant. Jamais. Je ne lui dois pas tant.

Je pris finalement conscience de ce qui venait de se produire. Je m'essuyai la bouche du poignet pour me donner le temps de la réflexion. Celui-ci était couvert du sang d'Adam.

Stefan était réveillé. Et d'une manière ou d'une autre, il avait envahi mon esprit. C'était sa crise d'angoisse à lui que j'avais ressentie.

Tous morts... J'eus l'impression atroce que je savais de qui il parlait. J'avais rencontré certaines des personnes, des humains, qui servaient de nourriture à Stefan. J'avais compris combien ils étaient vulnérables lorsque quelque chose arrivait au vampire qui se nourrissait d'eux et leur offrait en retour sa protection.

Je jetai un regard en direction du soleil couchant.

— Il est un peu tôt pour qu'un vampire se réveille, non ? demandai-je.

Il était temps que tout le monde se calme. Y compris moi.

La conscience de la meute s'estompa dans mon esprit, mais elle ne disparaîtrait jamais complètement. Pas à présent qu'Adam m'avait intégrée. D'habitude, cette cérémonie se déroulait en présence de tous ses membres, mais ce n'était pas obligatoire. Tout ce qu'il fallait, c'était un peu de la chair et du sang de l'Alpha, et un échange de serments.

Je ne savais pas qu'il était possible d'intégrer quelqu'un qui n'était pas un loup-garou. Je pensais en tout cas qu'il était impossible qu'il me fasse appartenir à la meute. La magie a parfois des effets étonnants sur moi, et la plupart du temps, j'y suis même totalement insensible. Mais pour autant que je puisse dire, cela avait parfaitement fonctionné, cette fois-ci.

Adam me tournait le dos, les épaules contractées, les poings serrés au bout de ses bras ballants. Il ne répondit pas à ma question, mais dit d'un ton sec :

— Je suis désolé. J'ai cédé à la panique.

Je laissai tomber ma tête sur mes genoux pliés.

— Oui, ce n'est pas ce qui manque, la panique, ces derniers temps.

J'entendis l'herbe crisser sous ses pas alors qu'il revenait vers moi.

— Je me trompe ou tu ris ? s'exclama-t-il d'un air incrédule.

Je levai le regard vers lui. Les derniers rayons du soleil soulignaient sa silhouette d'un halo doré et dissimulaient l'expression de son visage. Mais je voyais à la courbe de ses épaules qu'il avait honte. Il m'avait intégrée à la meute sans m'en demander la permission, ni celle de la meute d'ailleurs, même si ce n'était pas réellement nécessaire, simplement une tradition. Il s'attendait que je lui hurle après et pensait le mériter.

Adam avait l'habitude d'assumer les conséquences de ses choix ; et souvent, c'étaient des choix difficiles. Il en avait fait sa part pour moi, ces derniers temps.

Stefan avait pénétré mon esprit si profondément que, pendant un instant, j'avais endossé son odeur. Et Adam m'avait intégrée à la meute pour me sauver la vie. Il était prêt à en payer le prix, et j'étais raisonnablement persuadée que ça lui coûterait cher. Mais ce ne serait pas moi qui l'exigerais.

— Merci, Adam, lui dis-je. Merci d’avoir réduit Tim en charpie. Merci de m’avoir forcée à boire ce dernier verre de potion fae afin que je retrouve l’usage de mes bras. Merci d’être là, à mes côtés, et de me supporter au quotidien. (Je ne riais plus, désormais.) Merci de m’avoir empêchée de devenir l’un des agneaux de Stefan. Je préfère amplement faire partie de la meute. Merci d’avoir fait les choix les plus difficiles. Merci de m’avoir laissé du temps. (Je me relevai et m’approchai de lui avant de presser mon visage contre son épaule.) Merci de m’aimer.

Il me serra si fort contre lui que je sentis ma chair s’écraser contre ses os, et cela faisait mal. C’était comme ça, l’amour, parfois douloureux.

Chapitre 4

J'aurais aimé rester toujours dans cette position, mais au bout de quelques minutes, je sentis mon front se couvrir d'une sueur glacée et ma gorge se serrer. Je reculai avant de devoir me dégager plus brutalement de cette étreinte en réaction à cette phobie du contact que m'avait léguée Tim.

Ce ne fut que lorsque je ne me trouvais plus plaquée contre Adam que je me rendis compte que la meute était autour de nous.

Bon, j'exagère : quatre loups ne font pas une meute. Mais je ne les avais pas entendus arriver et, vous pouvez me croire, quand il y a cinq loups-garous (en comptant Adam) dans les environs, on a tendance à se sentir entourée et submergée.

Il y avait Ben, avec une expression de joie qui semblait totalement étrangère à son visage aux traits bien dessinés plus souvent déformés par la rage ou l'amertume que par le bonheur. Warren, le second lieutenant d'Adam, avait, lui, l'air satisfait d'un chat aux moustaches pleines de crème. Aurielle, la compagne de Darryl, faisait son possible pour garder l'air neutre, mais je devinai à sa posture qu'elle était sacrément ébranlée. Le quatrième loup était Paul, que je ne connaissais pas vraiment, mais dont le peu que j'en savais ne me plaisait pas.

Paul était à la tête de la faction de la meute qui détestait Warren parce que celui-ci était homosexuel, et il donnait l'impression d'avoir reçu un violent coup de poing à l'estomac. Je me fis la réflexion qu'il avait probablement trouvé en moi une personne qu'il détestait encore plus que Warren dans la meute.

Derrière moi, Adam posa ses mains sur mes épaules :

— Mes enfants, dit-il solennellement, je vous présente Mercedes Athéna Thompson, le nouveau membre de notre meute.

Il y eut comme un malaise.

Si je ne l'avais pas senti plus tôt, j'aurais cru que Stefan était toujours inconscient, ou mort, enfin, ce qui se passait pour les vampires lorsque le soleil était levé. Il était allongé sur son lit dans la cellule, aussi raide qu'un cadavre dans un cercueil.

J'allumai la lumière pour mieux le voir. Les énormes quantités de sang qu'il avait absorbées la veille avaient guéri la plupart de ses plaies visibles, même s'il restait encore quelques marques rouges sur ses joues. Néanmoins, il avait l'air d'avoir perdu vingt-cinq kilos depuis la dernière fois que je l'avais vu et m'évoquait beaucoup trop une victime de camp de concentration à mon goût. On lui avait prêté des vêtements pour remplacer ceux, déchirés et tachés, qu'il portait, le genre de vêtement passe-partout que tout loup-garou gardait chez lui en cas d'urgence : un survêtement molletonné. Le sien était gris et soulignait ses os saillants.

Adam avait convoqué ses loups en ce qui s'annonçait être une réunion de toute la meute dans le salon, au rez-de-chaussée. Il avait eu l'air soulagé lorsque j'avais manifesté mon souhait de descendre voir Stefan. Je pense qu'il avait peur que quelqu'un dise une chose qui risquait de m'offenser. Si c'était le cas, alors il sous-estimait ma capacité à me protéger. Seules les personnes qui m'importaient pouvaient risquer de me faire du mal, pas celles qui m'étaient quasi inconnues. Ce qu'elles pouvaient penser ne m'importait aucunement.

Les meutes de loups-garous étaient fondamentalement des dictatures, mais quand cela impliquait un groupe d'Américains élevés dans le respect de la Déclaration des droits, il était nécessaire de prendre des pincettes. Les nouveaux membres étaient en général présentés comme des candidats, et non comme un fait accompli. Il aurait été bien plus approprié de suivre cette méthode alors qu'Adam faisait quelque chose d'aussi scandaleux que d'intégrer quelqu'un qui n'était même pas un loup-garou dans la meute.

Je n'avais jamais entendu parler d'une telle chose jusqu'ici. Les compagnes qui n'étaient pas des louves n'appartenaient pas à la meute dans le sens le plus strict du terme. Elles avaient un statut spécial, en tant que compagnes d'un loup, mais elles ne faisaient pas partie du groupe. C'était impossible, même avec cinquante cérémonies de la chair et du sang : la magie de la meute n'était pas

efficace sur les humains. Mais il semblait donc qu'elle le soit pour quelqu'un qui était à moitié coyote.

Adam aurait probablement aussi dû en discuter avant avec le Marrok.

De nouvelles voitures arrivaient devant chez Adam avec à leur volant d'autres membres de la meute. Je sentais leur présence sur moi, un mélange de malaise, de confusion et de colère.

Je me frottai les bras avec nervosité.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Stefan d'un ton calme qui m'aurait plus rassurée s'il avait bougé ou ouvert les yeux.

— À part Marsilia ? demandai-je.

Il me regarda alors, et ses lèvres s'incurvèrent en un petit sourire.

— J'imagine que c'est suffisant. Mais ce n'est pas à cause de Marsilia que cette maison est pleine de loups-garous.

Je m'assis sur la moquette épaisse qui recouvrait le sol de la cave et laissai reposer ma tête contre les barreaux de la cage.

La porte en était verrouillée, et la clé qui était normalement suspendue au mur opposé avait disparu. C'était probablement Adam qui l'avait. C'était sans importance de toute façon : j'étais à peu près certaine que Stefan pouvait s'échapper quand cela lui chanterait, de la même manière qu'il était apparu au beau milieu de mon salon.

— D'accord, soupirai-je. Eh bien, j'imagine que c'est aussi à cause de toi.

Il se redressa et se pencha vers moi.

— Que s'est-il passé ?

— Quand tu m'as envahi l'esprit, expliquai-je, Adam ne l'a pas supporté. (Je décidai de ne pas lui dire exactement ce qui s'était passé. La prudence me conseillait d'éviter de contrarier Adam en parlant de magie de meute avec un vampire.) Ce qu'il a fait alors, et si tu veux des détails il faudra les demander à Adam, l'a mis dans une position délicate par rapport à la meute.

Il eut un air de totale confusion, puis la compréhension illumina son regard.

— Oh, Mercy, je suis désolé, balbutia-t-il en détournant le visage. Tu n'étais pas censée... Je n'avais pas l'intention de te faire subir ça. Je n'ai pas l'habitude d'être si seul. Je rêvais et tu étais là, la seule

avec qui il me restait un lien par le sang. Je pensais que ça ne s'était passé que dans mon rêve.

— Elle les a vraiment tous tués ? murmurai-je en me souvenant de ce que j'avais entendu lorsqu'il m'avait envahi l'esprit. Tous tes... (« Agneaux » n'était pas vraiment politiquement correct et je ne voulais pas l'irriter, même si c'était le terme que les vampires utilisaient eux-mêmes pour désigner les humains dont ils se nourrissaient.) Tous tes humains ?

— J'en connaissais certains, et en appréciais un ou deux parmi eux. Mais pour une raison que je ne m'expliquais pas, plus que les visages des vivants que j'avais rencontrés, c'était celui de Danny, le jeune vampire, dont je me souvenais le mieux. L'image de son fantôme recroquevillé dans un coin de la cuisine m'avait marquée à jamais. Lui non plus, Stefan n'avait pu le sauver.

Stefan me jeta un regard écoeuré.

— Pour me punir, d'après elle. Mais je pense qu'il s'agissait surtout d'une vengeance. Et je pouvais me nourrir d'eux à distance. Or, elle voulait que je sois mort de faim quand j'atterrirais à tes pieds.

— Elle voulait que tu me tues.

Il acquiesça d'un air nerveux.

— En effet. Et si la moitié de la meute d'Adam n'avait pas été là à mon arrivée, c'est bien ce qui se serait passé.

Je repensai à son refus têtu d'approcher de mon bras et murmurai :

— Je crois qu'elle t'a sous-estimé en la matière.

— Vraiment ? dit-il avec un petit sourire et en secouant doucement la tête.

Je me laissai aller contre le mur.

— Je...

Je t'en veux toujours était un doux euphémisme. Il avait assassiné des innocents, et voilà que je me retrouvais à lui parler, à m'inquiéter pour lui. Je ne sus pas comment terminer ma phrase, alors je changeai de sujet.

— Marsilia est donc au courant du fait que j'ai tué André et que toi et Wulfe m'avez couverte ?

Il secoua la tête en signe de dénégation.

— Elle se doute de quelque chose... elle ne m'a pas dit grand-chose. J'ai été le seul qu'elle a puni, donc j'en conclus qu'elle ne sait pas pour Wulfe. Peut-être même ne sait-elle rien à mon propos... (Il me jeta un regard penaud de sous la frange qui avait poussé incroyablement vite ces dernières heures, un effet du gavage qu'il avait subi, me semblait-il.) J'ai plus l'impression qu'elle m'a puni parce que j'étais celui par lequel tout est arrivé. C'est moi qui ai servi d'intermédiaire entre toi et l'essaim, c'est à cause de moi qu'elle t'a demandé de l'aide et t'a donné la permission de tuer le vampire d'André. C'est moi qui t'ai permis d'y arriver. Bref, ma seule faute, c'est toi.

— Elle est folle.

Il secoua la tête.

— Tu ne la connais pas. Elle essaie de faire ce qu'il y a de mieux pour ses sujets.

L'essaim des Tri-Cities s'était établi dans la région avant même que les villes existent. Marsilia avait été exilée là parce qu'elle avait couché avec le favori d'un autre vampire. C'était une femme d'influence, alors elle était arrivée en compagnie de plusieurs de ses vampires, dont Stefan, André, celui que j'avais tué, et un troisième personnage particulièrement malsain qui se nommait Wulfe.

Celui-ci ressemblait à un garçon de seize ans et avait été une sorte de sorcier de son vivant. Il s'habillait souvent comme un paysan du Moyen Âge. Bien sûr, cela pouvait n'être qu'un rôle, mais je soupçonnais qu'il était encore plus âgé que Marsilia. Celle-ci étant née à l'époque de la Renaissance, les choix vestimentaires de Wulfe correspondaient à cette intuition.

On avait envoyé Marsilia mourir ici, mais ce n'était pas ce qui s'était produit. Au contraire, elle avait tout fait pour que ses sujets survivent. Quand la région avait commencé à se civiliser, la vie de l'essaim était devenue nettement plus simple. N'ayant plus besoin de se battre pour sa survie, Marsilia s'était alors laissé sombrer dans une longue période d'apathie, que, personnellement, je voyais plutôt comme une bouderie. Elle venait à peine de recommencer à manifester de l'intérêt pour ce qui se passait autour d'elle et, en conséquence, la hiérarchie de l'essaim en avait été bouleversée. Stefan et André lui étaient restés loyaux, mais d'autres n'avaient pas très bien vécu son retour aux affaires. Je les avais déjà croisés, ces

vampires nommés Estelle et Bernard, mais je n'en savais pas assez sur leur espèce pour pouvoir évaluer en quoi ils représentaient une menace sérieuse pour elle.

La première fois que j'avais rencontré Marsilia, j'avais ressenti une admiration certaine pour elle... jusqu'à ce qu'elle tente d'ensorceler Samuel. Cela m'avait terrifiée. Samuel était le deuxième loup le plus puissant d'Amérique du Nord et elle et ses vampires avaient réussi à le dominer avec facilité. Et depuis, chaque rencontre n'avait fait qu'accroître ma peur.

— Ce n'est pas que je veuille te contrarier, Stefan, répliquai-je, mais si, elle est dingue. Je te rappelle qu'elle voulait créer une autre de ces... choses qu'André avait fabriquées.

Il se renferma sur lui-même.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu n'as pas la moindre idée de ce qu'elle a pu sacrifier lorsqu'elle est venue vivre ici, et de tout ce qu'elle a fait pour nous.

— Peut-être que non, mais j'ai rencontré cette créature, et toi aussi. Je ne vois pas ce qui aurait pu sortir de bon du fait d'en fabriquer une nouvelle. (La possession démoniaque était réellement quelque chose d'horrible. Je pris une grande goulée d'air et tentai de garder mon calme. Sans succès.) Mais tu as raison, je ne sais pas ce qui lui tient à cœur. D'ailleurs, toi non plus, je ne te connais pas.

Il me jeta un regard sans expression.

— Tu joues très bien les humains, à te prendre pour Sammy au volant de ta *Mystery Machine*. Mais l'homme que je connaissais n'aurait pas pu tuer les victimes d'André de la manière dont tu l'as fait.

— C'est Wulfe qui les a tués.

Il ne faisait que rétablir la vérité, sans volonté de plaider sa cause. Et cela me mit en colère, car il aurait dû ressentir le besoin de se défendre.

— Tu lui as donné ton accord. C'étaient deux personnes qui avaient déjà été martyrisées par André, et vous leur avez brisé le cou sans y accorder plus d'importance que si ça avait été des poulets.

La colère l'envahit à son tour.

— Je l'ai fait pour *toi*. Tu ne comprends pas ? Elle t'aurait détruite si elle avait appris ce que tu avais fait. Ces gens ne

représentaient rien, moins que rien. Des clochards qui auraient fini par mourir sans intervention extérieure. Et *elle*, elle t'aurait tuée !

Il finit sa tirade debout.

— Ils ne représentaient rien ? Qu'est-ce qui te permet de le dire ? Ce n'est pas comme si tu avais pris le temps de parler avec eux ! répliquai-je violemment en me levant, moi aussi.

— Leur mort était de toute façon inévitable. Ils étaient au courant de notre existence.

— Là, je ne suis pas d'accord, protestai-je. Et ce prétendu pouvoir mental que vous exercez sur les humains, vous n'auriez pas pu l'utiliser ?

— Ça ne fonctionne que lorsque le contact a été très bref, pas plus d'un repas.

— Ce sont de véritables personnes, des êtres vivants qui ont trouvé la mort. Et ça, à cause de *toi*.

— Comment savais-tu que Mercy se trouvait chez André ?

La voix calme de Warren nous fit l'effet d'une douche glaciale. Il passa devant moi et ouvrit la porte de la cage.

— Ça fait un bon moment que je me pose la question, poursuivit-il.

— Comment ça ? demanda Stefan.

— Ce que je veux dire, c'est que *nous*, nous savions qu'elle avait découvert le repaire d'André parce qu'elle l'avait dit à Ben. Elle pensait qu'il ne pourrait en parler à quiconque, car il avait refusé de quitter sa forme de loup depuis qu'il avait été libéré des griffes du vampire possédé par le démon. Ben a repris forme humaine justement pour nous le dire, mais nous ne pouvions rien faire, puisque nous ne savions pas où André vivait. Toi, en revanche, tu n'avais aucune raison d'être au courant de son plan. Comment as-tu donc appris qu'elle était allée tuer André et comment es-tu arrivé juste à temps pour pouvoir camoufler le crime ?

Stefan ne manifesta aucune intention de sortir de la cellule. Il se contenta de croiser les bras sur sa poitrine et appuya l'épaule contre les barreaux en réfléchissant à la question de Warren.

— C'était Wulfe, n'est-ce pas ? intervins-je. Il savait ce que j'avais l'intention de faire, parce que l'un des repaires que j'avais découverts était le sien.

— Wulfe, dit doucement Warren en voyant que Stefan restait silencieux. Est-il le genre d'homme qui serait choqué par le plan de Marsilia d'infecter un vampire avec un démon ? Aurait-il voulu arrêter ça à tout prix, même la destruction d'André ? Aurait-il pu venir te demander de l'aide dans cette intention ?

Stefan ferma les yeux.

— Il est effectivement venu me voir. Il m'a dit que Mercy était en danger et avait besoin d'aide. Ce n'est qu'après que je me suis demandé pour quelle raison il avait fait ça.

— Tu sembles y avoir déjà réfléchi, observa Warren. As-tu trouvé la réponse à cette question ?

— Est-ce réellement important ?

— C'est toujours une bonne chose que de connaître ses ennemis, commenta Warren avec une pointe d'accent texan. Qui sont les tiens, Stefan ?

Stefan le fusilla d'un regard d'ours piégé, plein de frustration et de férocité.

— Je l'ignore, répondit-il en grinçant des dents.

Warren eut un sourire froid.

— Oh si ! Je pense que tu le sais parfaitement. Tu n'es pas stupide. Tu n'es plus un enfant. Tu sais très bien comment ça fonctionne.

— Wulfe s'est servi de moi pour te manipuler, renchéris-je. Et ensuite, il s'est empressé de tout répéter à Marsilia.

Stefan me dévisagea sans un mot.

— Une fois débarrassé d'André et de toi, il ne restait plus qu'Estelle, Bernard et lui.

Je me frottai les mains l'une contre l'autre en me demandant si la vérité apporterait quoi que ce soit de bon à Stefan. Cela ne changerait rien à la situation, et je doutais que cela l'aide de savoir qu'il était tombé dans le piège de Wulfe. Néanmoins, comme l'avait dit Warren, il était utile de savoir qui était l'ennemi.

— Et Marsilia n'a déjà pas la moindre confiance en Bernard et Estelle, n'est-ce pas ? ajoutai-je.

Stefan acquiesça.

— Ils font tout pour saper son autorité, et elle en est bien consciente. Ce n'est pas elle qui les a vampirisés, ils lui ont été offerts en cadeau par un vampire à qui il était impossible de refuser

quoi que ce soit. Elle est censée les protéger, comme c'est toujours le cas avec ce genre de cadeaux, mais rien ne l'oblige à se fier à eux. Wulfe... Wulfe est un mystère pour tout le monde, y compris lui-même, je pense. Vous pensez qu'il a planifié tout ça afin de prendre le pouvoir ?

Il détourna le regard et resta silencieux un long moment, le temps de réfléchir à ce que je venais de lui dire. Puis il saisit les barreaux de la cellule ouverte et poursuivit :

— Wulfe a déjà énormément de pouvoir. S'il en voulait encore plus, il lui suffisait de demander. Mais on dirait effectivement qu'il a joué un rôle important dans ma chute pour des raisons dont lui seul est conscient.

— Si Marsilia sait que tu as aidé Mercy après qu'elle a tué André, comment se fait-il qu'elle ne soit pas déjà morte ?

— Elle est censée l'être, répliqua Stefan avec violence. Pourquoi penses-tu qu'elle m'a affamé au point de me transformer en bête sauvage avant de me téléporter dans son salon ? Tu ne croyais pas que c'était moi qui avais pris cette décision, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— Elle pensait pouvoir arriver à ses fins sans qu'elle ou l'essaim en souffrent, c'est ça ? Si tu m'avais tuée, elle aurait pu prétendre que tu t'étais soustrait à sa punition. Et déplorer que ce soit chez moi que tu sois apparu avant de me tuer. Mais elle t'a sous-estimé.

— Non, elle ne m'a pas sous-estimé ! protesta Stefan. Elle me connaît parfaitement. (Il me jeta un regard qui me fit comprendre qu'il avait été blessé quand je lui avais dit que je ne le connaissais pas vraiment.) Elle ne s'attendait simplement pas que l'Alpha soit présent et vienne contrecarrer ses plans.

Mais j'avais vu comment il avait réagi à ce moment-là, et je pensais vraiment qu'il ne m'aurait pas tuée.

Stefan eut un ricanement amer en voyant mon expression.

— Ne te fais pas d'illusions romantiques à mon propos. Je suis un *vampire*. Bien sûr que je t'aurais tuée.

— Il est plutôt mignon quand il est en colère, observa Warren d'un ton ironique.

Stefan nous tourna le dos, vexé.

— Elle est toute seule, et elle ne le sait même pas, murmura-t-il d'une voix pleine d'angoisse.

Il ne parlait pas de moi.

Il avait beaucoup souffert, ces derniers temps, et méritait un répit. Je me tournai donc vers Warren et demandai :

— Comment ça se fait que tu ne sois pas là-haut avec les autres ? Warren haussa les épaules, le regard dans le vague.

— C'est plus simple pour le patron si je ne suis pas dans le coin pour compliquer les choses.

— Paul me déteste encore plus que toi, le rassurai-je avec une sorte de fierté absurde.

Il éclata de rire, ce qui était le but de ma manœuvre.

— On parie ? Je l'ai humilié au combat, je te rappelle. Il me déteste encore plus qu'avant.

— Tu es un loup et moi un coyote. Ça n'a rien à voir.

— OK, reconnut-il, mais au moins tu ne constitues pas une menace pour sa virilité.

— Je pollue la meute, lui fis-je remarquer. Toi, tu n'es qu'une aberration.

— C'est parce que tu l'as traité de... Stefan ?

Je regardai autour de moi, mais le vampire avait disparu. Je n'avais même pas eu le temps de lui demander ce que signifiait la croix d'ossements sur la porte du garage.

— Meeeerde ! s'exclama Warren. Et meeerde !

— As-tu appelé Bran ? demandai-je à Adam le lendemain soir.

Je tirai sur le bas de ma robe préférée, un bout de chiffon turquoise beaucoup trop court, pour qu'elle serve de barrière entre le cuir des sièges du 4 x 4 d'Adam et la peau de mes cuisses.

Il ne m'avait pas dit où il avait l'intention de m'emmener pour notre rendez-vous, mais Jesse m'avait appelée dès qu'il avait passé la porte pour me décrire la tenue qu'il portait et j'avais deviné que j'allais devoir mettre le paquet. Nous avons beau habiter sur des terrains mitoyens, la distance qui séparait nos maisons en voiture était nettement plus grande, ce qui m'avait laissé le temps d'enfiler une jolie robe avant son arrivée.

Adam était un homme qui portait quasi exclusivement des costumes, que ce soit au bureau, lors des réunions de meute ou lors des meetings politiques. Et vu ses horaires, cela signifiait qu'il était en costume six jours par semaine. Néanmoins, celui qu'il avait mis

ce soir-là était très différent de ceux qu'il portait le reste du temps. Ces derniers avaient pour but d'annoncer qu'il était le chef, mais celui-là disait : « Je suis sexy, aussi ». Et bon sang, il l'était carrément.

— Ce n'est pas nécessaire, répliqua-t-il d'un air irrité en s'insérant dans la circulation de l'autoroute. La moitié de la meute s'en est probablement chargée en rentrant après la réunion. Il m'appellera quand il le jugera utile.

Il avait probablement raison. Je n'avais pas posé de questions, mais son air lugubre lorsque Warren et moi étions remontés de la cave, après le départ de tout le monde excepté Samuel, m'en avait dit long sur le déroulement de la réunion.

Samuel m'avait embrassée sur les lèvres dans la simple intention d'agacer Adam, puis m'avait ébouriffé les cheveux.

— Je te reconnais bien là, Petite Louve. Toujours ce talent naturel pour créer le chaos, pas vrai ?

C'était profondément injuste : Stefan et Adam étaient responsables de ce qui s'était passé. Je le lui avais d'ailleurs expliqué une fois rentrés à la maison.

Adam m'avait appelée en début d'après-midi pour me rappeler que nous étions censés sortir le soir même. C'est là que j'avais passé un coup de fil à Jesse pour qu'elle me prévienne de ce que porterait son père pour la soirée. Je lui devais cinq dollars, mais ce n'était pas cher payé pour voir le sourire d'Adam lorsque je grimpai dans le 4 x 4.

Pourtant ma grande gueule finit par tout gâcher. Son Explorer avait toujours une énorme bosse due à un atterrissage brutal de loup-garou sur son capot lorsqu'un fae furieux l'avait envoyé valdinguer. C'était ma faute. Alors, j'avais demandé à Adam s'il avait réussi à obtenir un devis pour la remise en état et il m'avait grogné après. Sans me démonter, je lui avais alors demandé s'il avait eu des nouvelles de Bran.

Jusque-là, notre rendez-vous se déroulait parfaitement bien.

Je me remis à jouer avec le bas de ma robe.

— Mercy, dit Adam d'une voix encore plus bourrue que son grondement.

— Quoi ?

L'agressivité de ma réponse n'était qu'une conséquence de sa propre mauvaise humeur.

— Si tu n'arrêtes pas de tripoter cette robe, je risque de te l'arracher et nous n'allons jamais aller dîner.

Je le regardai d'un air surpris. Il avait le regard braqué sur la route, les deux mains sur le volant... mais en y prêtant plus attention, je vis ce que je lui faisais, comme effet. *Moi*. Avec mes traces de cambouis sous les ongles et mes points de suture sur le menton.

Je n'avais peut-être pas gâché le rendez-vous après tout. Je lissai le tissu de ma robe en résistant à la tentation de faire exactement le contraire et de la remonter pour le taquiner, car je n'étais pas certaine de pouvoir en assumer les conséquences. J'étais presque sûre qu'il plaisantait, mais bon... Je tournai le visage vers la vitre et tentai d'éviter de sourire comme une bienheureuse.

Il nous conduisit à un restaurant qui venait d'ouvrir dans le quartier branché à l'ouest de Pasco. Deux ans auparavant, l'endroit était désert, mais désormais, il y avait des restaurants, un cinéma, un magasin d'aménagement intérieur et un Wal-Mart « gigantesque », selon les termes de Jesse.

— J'espère que tu aimes la cuisine thaïlandaise, dit-il en garant son véhicule au milieu de nulle part sur le vaste parking du supermarché.

La paranoïa avait de drôles de manières de se manifester. Moi, elle me donnait des crises d'angoisse, lui, elle le poussait à se garer là où il était certain de pouvoir s'enfuir à toute allure. La paranoïa partagée en couple... voilà qui promettait certainement des lendemains qui chantent.

Je me laissai glisser du haut de mon siège et dis d'un air convaincu :

— Je suis certaine qu'ils auront bien des hamburgers.

Je claquai la porte sur son air abasourdi. J'eus à peine le temps d'entendre le son de la fermeture centralisée des portes qu'il était déjà sur moi, un bras de chaque côté de mes épaules. Il souriait.

— Tu adores la cuisine thaïlandaise, dit-il. Reconnais-le.

Je croisai les bras et fis mon possible pour ne pas prêter attention à l'idiote hystérique qui couinait « Piégée ! Tu es piégée ! » au fin fond de mon cerveau. Je fus aidée en cela par le fait qu'Adam

était encore plus sexy de près qu'à l'autre bout d'une voiture... et il avait un de ces sourires. Adam n'avait qu'une seule fossette, mais c'était amplement suffisant.

— Jesse te l'a dit, n'est-ce pas ? répondis-je d'un air grincheux. La prochaine fois que je la vois, je dirai au monde entier qu'elle est incapable de garder un secret. Tu verras bien.

Il éclata de rire, puis laissa tomber ses bras et s'éloigna d'un pas, démontrant qu'il avait parfaitement perçu ma panique latente. Je lui saisis le coude pour lui prouver que je n'avais pas peur et pris la direction du restaurant.

La nourriture y était délicieuse. Et comme je le fis remarquer à Adam, ils avaient effectivement des hamburgers. Je n'en commandai pas et lui non plus, mais je me doutais qu'ils étaient excellents. Cela étant, mon assiette aurait tout aussi bien pu être remplie d'algues à la sciure ; j'aurais tout autant apprécié le moment.

Nous parlâmes voitures. Je lui expliquai que son Explorer était une horrible guimbarde et il m'accusa d'être bloquée dans les années 1970 en ce qui concernait mon goût pour les automobiles. Je lui fis remarquer que ma Golf était un modèle des années 1980, ainsi que mon van Volkswagen, et que les chances de survie de son 4 x 4 sur une vingtaine d'années étaient proches de zéro. En particulier s'il continuait à se prendre des loups-garous sur le coin du capot.

Nous parlâmes cinéma et littérature. Il appréciait les biographies plus que tout. La seule biographie que j'avais lue, c'était celle de Nat Bowditch, un marin mathématicien qui avait écrit un manuel de navigation, et cela remontait à l'école primaire. Adam ne lisait pas de romans.

Nous eûmes une discussion animée à propos de Yeats, non pas sur ses poèmes, mais sur son obsession pour l'occulte. Adam trouvait cela ridicule... et moi, je trouvais amusant qu'un loup-garou puisse penser ainsi, alors je le provoquai jusqu'à ce qu'il se rende compte de ce que je faisais.

— Mercy, me rabroua-t-il avant d'être interrompu par la sonnerie de son téléphone.

Je pris une gorgée d'eau et tendis l'oreille pour entendre la conversation, mais celle-ci se révéla extrêmement brève.

— Hauptman, dit-il d'un ton sec.

— Il faudrait que tu te ramènes ici aussi vite que possible, loup, répondit une voix que je ne réussis pas à identifier, et la communication s'interrompit brutalement.

Il regarda le numéro qui s'était affiché et fronça les sourcils. Je me levai et passai derrière lui pour regarder l'écran du téléphone par-dessus son épaule.

— C'est le numéro de *Chez Oncle Mike*, remarquai-je, car je l'avais mémorisé.

Adam jeta quelques billets sur la table et nous sortîmes rapidement du restaurant. L'air lugubre, il poussa l'Explorer bien au-delà des limites de vitesse. Nous venions à peine d'arriver sur l'autoroute quand quelque chose se produisit : je ressentis une explosion de rage et d'horreur, puis la mort de quelqu'un. Un des membres de la meute.

Je posai la main sur la cuisse d'Adam et y enfonçai mes ongles en sentant le tourbillon de chagrin et de colère qui agitait le reste de la meute. Il accéléra encore et fonça tel l'éclair dans la circulation nocturne. Nous ne prononçâmes pas un mot durant les cinq minutes qu'il nous fallut pour arriver au bar d'Oncle Mike.

Le parking était plein de camions et de 4 x 4, le genre de véhicules que les faes aiment à conduire. Adam ne prit pas la peine de se garer et se contenta de s'arrêter devant la porte. Il ne m'attendit pas, mais c'était inutile, car j'étais sur ses talons lorsqu'il passa devant le videur qui gardait l'entrée du bar.

Celui-ci n'émit même pas un son de protestation.

Le bar sentait la bière, les ailes de poulet grillées et le pop-corn, comme n'importe quel autre bar des Tri-Cities, sauf que les autres établissements ne sentaient pas le fae. J'ignorais si c'était pour eux une manière de se distinguer, mais pour mon odorat, les faes dégageaient une odeur qui mariait les quatre éléments de la philosophie antique : la terre, l'air, le feu et l'eau, avec une bonne dose de magie par-dessus tout ça.

Mais ce n'était pas ces odeurs qui me dérangeaient. C'était celle du sang.

D'un ton autoritaire, Oncle Mike avait fait reculer les gens présents et Adam et moi nous retrouvâmes bloqués par la foule

compacte. C'est à cet instant que l'Alpha en lui péta les plombs et envoya valser les personnes qui l'entouraient.

Ce n'était pas la meilleure des idées à avoir dans un endroit comme *Chez Oncle Mike*. La plupart des faes que je connaissais n'avaient pas la moindre chance contre un loup-garou, mais il y avait aussi des ogres et autres créatures du même genre qui se cachaient sous une apparence ordinaire tant qu'on ne les menaçait pas.

Néanmoins, ce ne fut qu'en voyant Adam se métamorphoser en déchirant son beau costume que je me rendis compte qu'il s'agissait de bien plus qu'un simple pétage de plombs.

— Adam ! m'écriai-je tout en sachant que ça ne servait à rien et que ma voix se perdait dans le brouhaha ambiant.

Je posai la main sur son dos et sentis ce qui clochait. De la magie.

J'ôtai vivement ma main comme si je m'étais brûlée. Cela ne ressemblait pas à de la magie fae. Je regardai autour de moi en tentant de trouver parmi ceux qui m'entouraient quelqu'un qui se concentrerait juste un peu trop sur Adam, mais ne réussis à distinguer personne dans le chaos environnant.

En revanche, j'aperçus un petit sac en tissu suspendu à une poutre qui se trouvait derrière nous, approximativement à l'endroit où Adam avait commencé à perdre son sang-froid et à pousser brutalement ceux qui l'empêchaient d'avancer. Le plafond était à plus de quatre mètres de haut, je n'allais pas réussir à l'atteindre sans l'aide d'une échelle... et je ne voyais pas comment mettre rapidement la main dessus.

Un homme mince, presque efféminé, passa sous le sac et s'immobilisa brutalement. Il rejeta la tête en arrière et poussa un rugissement tellement fort qu'il assourdit tous les autres sons du bar et fit vibrer les poutres. Son glamour, le camouflage qui le faisait ressembler à un humain, vola en éclats, et j'aurais pu jurer voir une bouffée de poussière étincelante se répandre autour de lui.

Il était énorme, une masse incroyable de gris et de bleu, presque humaine de forme, mais son visage donnait l'impression d'avoir fondu, ne laissant qu'une vague bosse à l'endroit où était censé se trouver son nez. Il aurait été difficile de rater sa bouche : de telles dents ne risquaient pas de passer inaperçues. Il avait de petits yeux

argentés, complètement disproportionnés par rapport au reste de son visage, qui envoyaient des éclairs sous des sourcils d'un bleu étincelant. Il s'ébroua, et je vis de nouveau un nuage de poussière pailletée s'élever de son corps et fondre en touchant le sol tiède. Il semait de la neige autour de lui.

Dans le silence qui suivit son rugissement, une petite voix aigre s'éleva :

— Maudits elfes des neiges...

Je ne vis pas à qui appartenait la voix, mais elle semblait proche de l'endroit où venait d'émerger le monstre.

Celui-ci poussa un nouveau rugissement et souleva une femme par les cheveux. Elle semblait plus furieuse que terrifiée et tira une lame de sa poche dont elle se servit pour couper sa chevelure avant de retomber hors de ma vue. La chose (je n'avais jamais entendu parler d'elfes des neiges auparavant) secoua les cheveux restés dans sa main et les jeta par-dessus son épaule.

Je reportai mon attention sur Adam, mais dans le bref instant où je l'avais perdu de vue, il avait disparu en ne laissant derrière lui qu'une piste de faes ensanglantés, la plupart encore debout et franchement énervés. Je tournai de nouveau le regard vers l'elfe des neiges et vers le sac qui se balançait au-dessus de sa tête.

Personne ne me prêtait la moindre attention, pas avec un loup-garou furieux et un homme des neiges enragés dans la même pièce. J'enlevai ma robe et mon soutien-gorge puis ôtai mes chaussures et ma culotte aussi vite que je le pus. Je ne suis pas un loup-garou : ma métamorphose prend à peine le temps d'un battement de cils et me procure un sentiment d'exaltation, pas de douleur. L'elfe des neiges se trouvait encore sous le sac lorsque je m'élançai, atterris sur les épaules de quelqu'un et le cherchai du regard.

La foule était aussi compacte qu'à un concert de Metallica, mais une route de têtes et d'épaules s'ouvrait jusqu'à l'elfe des neiges qui faisait au moins trois mètres de haut et dépassait tous ceux qui l'entouraient de la hauteur d'un homme.

Il me vit arriver et tenta de m'attraper, mais j'étais rapide et il se retrouva les mains vides. En fait, il me rata probablement parce qu'il ne s'attendait pas que je lui saute sur l'épaule avant de m'élançer en direction du sac, plus que grâce à ma rapidité et à mon

agilité. Ce satané fae des montagnes avait de sacrés réflexes, lui aussi.

Je sentis la magie bourdonner comme un essaim en colère lorsque j'attrapai le sac entre mes mâchoires. Je restai suspendue un bref instant, puis la corde qui le retenait finit par céder. Je me laissai tomber en m'attendant à être réduite en bouillie dans les poings du fae, mais ce fut Oncle Mike en personne qui m'attrapa au vol et me projeta vers la porte.

Dès que j'eus le sac entre les dents, j'eus la certitude qu'il s'agissait bien d'un sort vicieux dirigé contre les loups. J'ignore comment Oncle Mike le devina aussi, mais je l'entendis gronder :

— Sors-moi ça d'ici !

Puis il fondit de nouveau sur la foule.

Comme dans le poème de Dr Seuss, je dus ramper au-dessus, en dessous et autour des gens avant de pouvoir atteindre la porte. Je me serais sentie mieux si je n'avais pas su que quelqu'un que je connaissais (je connaissais la plupart des loups d'Adam au moins de vue) venait de mourir. Je me serais sentie mieux si j'avais pu être sûre qu'Adam allait bien. Pour être honnête, je me serais déjà sentie mieux si je n'avais pas eu cette montagne d'elfe des neiges enragé à mes trousses.

Je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui se présentait comme un elfe. J'imaginai que ma vision de ces créatures devait être un peu biaisée par la manière dont Peter Jackson avait présenté les Belles Gens de Tolkien. La chose qui me pourchassait avec la grâce d'un train de marchandises ne correspondait absolument pas à l'idée que je me faisais de ces créatures.

Plus tard, si je survivais, je me souviendrais probablement avec amusement de la tête du videur quand il se rendit compte de ce qui lui fonçait dessus... et s'enfuit en courant. Je le dépassai au niveau de la petite marche qui menait vers le trottoir. Il courut à côté de moi pendant quelques mètres avant de s'apercevoir que l'elfe des neiges me pourchassait et tourna vivement à droite.

La porte ralentit le monstre. Il frappa le chambranle de son épaule et entraîna tout le mur de l'entrée sur son passage lorsqu'il réussit à s'extraire du bâtiment. Il me lança des bouts de maçonnerie, mais je réussis à sauter à travers la porte une deuxième fois avant que le mur s'abatte sur moi. Je traversai la rue à toute

vitesse et faillis me faire aplatis par un semi-remorque qui se dirigeait vers la zone industrielle à la limite de laquelle se trouvait le bar d'Oncle Mike. Arrivée de l'autre côté de la route, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et m'arrêtai.

L'homme qui avait auparavant été un elfe des neiges était agenouillé à l'entrée du parking et secouait la tête comme s'il était étourdi. Il leva les yeux vers moi. Ceux-ci étaient aussi argentés que sous sa véritable forme.

— Vous n'avez rien ? demanda-t-il. Désolé, vraiment... je ne m'étais pas senti comme ça depuis... depuis ma dernière bataille, en fait. Je ne vous ai fait aucun mal, j'espère ?

Il regarda avec appréhension les morceaux de mur et de porte qui avaient survécu à son bombardement.

Les effets du petit sac s'atténuèrent avec la distance.

Je laissai choir le sac, m'ébrouai et lui adressai un petit jappement rassurant. Je n'étais pas certaine qu'il comprenne le message, mais il n'essaya pas de traverser la route pour me rejoindre. Je me serais bien de nouveau métamorphosée, mais mes vêtements – ma robe préférée, des sandales italiennes hors de prix, même en soldes, et mes dessous – se trouvaient toujours quelque part dans le bar. Je ne suis pas pudique, mais l'elfe des neiges et moi n'étions pas assez intimes pour que j'accepte de me retrouver nue devant lui.

Il essaya de réparer les dégâts qu'il avait causés pendant que les personnes qui se trouvaient dans le bar commencèrent à partir. L'un des employés d'Oncle Mike, aisément reconnaissable à son pourpoint d'un vert vibrant, se trouvait à l'entrée du parking et fit un geste pour me faire reculer. Il me sembla qu'il s'agissait du videur, mais il aurait fallu qu'il reprenne son air terrifié pour que j'en sois vraiment certaine.

Je ramassai le sac et reculai jusqu'à ce que mon postérieur bute contre le mur d'un entrepôt qui se trouvait à une cinquantaine de mètres de la route.

Le parking d'Oncle Mike se vida peu à peu. Les employés du bar firent de leur mieux pour réguler la circulation, éviter les accrochages et aider l'elfe des neiges à ramasser les morceaux de mur. Il ne resta bientôt plus que la voiture d'Adam au beau milieu d'une étendue vide.

Seule ou presque. Il restait aussi la Jeep de Mary Jo. Celle que j'avais révisée gratuitement lorsque sa propriétaire était venue prendre son tour de garde auprès du coyote froussard. J'aimais beaucoup Mary Jo. Elle faisait partie de la brigade des pompiers et était haute comme trois pommes, mais trois pommes sacrément musclées et aux nerfs d'acier.

L'un des membres de la meute était mort. Dans le soudain silence de la nuit, je sentis une vague de désespoir parcourir l'esprit de la meute à mesure que chacun d'entre nous se rendait compte de la perte subie au sein de ses rangs. Tous savaient de qui il s'agissait, mais je n'étais pas assez au fait de la magie de meute pour pouvoir en être certaine moi-même. Mon seul indice, c'était la voiture de Mary Jo.

Il ne restait plus que six voitures sur le parking réservé à la clientèle. Oncle Mike émergea du trou qui avait autrefois été une porte et alla gentiment tapoter l'épaule de l'elfe des neiges. Puis il sauta par-dessus un plot en ciment qui marquait la limite du parking et traversa la route pour me rejoindre. Je vis qu'il tenait ma robe.

Je me métamorphosai en humaine et l'enfilai aussitôt. Pas de soutien-gorge, pas de culotte, mais au moins n'étais-je pas nue. Je donnai un coup de pied dans le sac en direction d'Oncle Mike et demandai :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se pencha et ramassa le sac. Ses traits se tendirent et il émit un sifflement étrange, proche de celui qu'aurait pu émettre un lion ou un gros chat, et qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà entendu dans sa bouche.

— Toile d'Araignée, dit-il, pourrais-tu s'il te plaît faire disparaître ce sale machin magique dans la rivière ?

Je vis une petite chose brillante, similaire à une luciole (mais nous n'en avons pas dans la région), flotter au-dessus du sac, puis disparaître avec ce dernier.

— Ça t'a affecté, toi aussi ? demandai-je.

Je ne sais pas quel genre de fae est Oncle Mike. Mais en tout cas, il était assez puissant pour pouvoir maîtriser tout un bar rempli de faes sept jours par semaine.

— Non, répondit-il. Mais c'était sur mon territoire, et je ne l'ai pas senti.

Il s'épousseta les mains et reprit son habituelle expression joyeuse, mais comme j'avais déjà eu l'occasion de voir derrière ce masque, son air d'aimable tavernier n'eut rien pour me rassurer comme ç'aurait pu être le cas quelques mois auparavant. Avec les faes, on apprenait rapidement à ne pas se fier aux apparences.

— Malin, ton coyote, me dit-il. Je n'ai même pas eu l'idée de vérifier si quelque chose causait leurs rugissements, je suis juste parti du principe qu'ils étaient d'une humeur massacrate, comme c'est souvent le cas avec les loups-garous, et j'ai trop attendu avant d'intervenir.

— Que s'est-il passé ? demandai-je encore.

Comme il ne répondait rien, je lui fis un geste agacé et traversai la rue, puis le parking en courant avant d'entrer dans le bar.

À cause du mur défoncé derrière moi, je m'étais attendue à pire, mais je ne vis qu'une grande taverne vide où quelques équipes de football auraient fait la fête toute la nuit en arrosant leur victoire. *Des équipes dotées de très grands joueurs*, pensai-je en voyant la poutre que l'elfe des neiges avait arrachée avec sa tête. *Des éléphants, peut-être.*

Adam, qui avait retrouvé forme entièrement humaine, était assis au pied de l'estrade qui tenait lieu de scène, à l'autre bout du bar, les bras croisés sur sa poitrine. Quelqu'un lui avait prêté un jean coupé aux genoux. Il n'avait pas tant l'air furieux que renfermé sur lui-même.

À côté de lui se trouvaient deux loups de la meute, Paul et un de ses camarades. Paul avait l'air malade et l'autre homme, dont le nom m'échappait, était enroulé autour d'une forme totalement immobile.

Je ne pouvais pas voir de qui il s'agissait, mais je savais. La voiture de Mary Jo, dans le parking, m'avait tout dit. Ils étaient pleins de sang. Les mains d'Adam et la chemise de Paul en étaient couvertes, quant à l'ami de Paul, il en était intégralement imbibé.

Les loups n'étaient pas les seuls à saigner. On aurait dit qu'une sorte d'hôpital de campagne avait été installé à l'autre bout de la pièce. Je reconnus la femme qui s'était coupé les cheveux pour se

libérer de l'elfe des neiges, mais elle semblait être plus du côté des soignants que des blessés.

Adam leva les yeux et me vit. Il avait l'air désespéré.

Il y avait du verre cassé par terre et j'étais pieds nus, mais il en aurait fallu plus que ça pour me retenir de les rejoindre.

L'ami de Paul était secoué de sanglots.

— Je ne voulais pas ça. Je ne voulais pas ça. Je suis désolé.

Il berçait le corps dans ses bras, le corps de Mary Jo, tout en s'excusant encore et encore.

Je ne pouvais m'approcher d'Adam sans devoir passer entre Paul et son ami. Je restai hors de portée. Cela ne me semblait pas une excellente idée de fournir une cible facile à Paul dans l'immédiat.

Oncle Mike m'avait suivie à l'intérieur, mais s'était d'abord dirigé vers l'autre groupe qui occupait le bar désormais trop vaste. Quand il s'approcha de nous, il était accompagné de la femme aux cheveux coupés. Comme moi, il resta en dehors de l'espace vital des loups.

— Excuse-moi, Alpha, dit-il. Mes clients sont censés pouvoir profiter de leur soirée en toute sécurité, or quelqu'un a violé mon hospitalité pour lancer un sort à tes loups. Nous permettras-tu de réparer les dégâts dans les limites de nos possibilités ?

Il désigna Mary Jo d'un signe de la main.

L'expression d'Adam passa du désespoir à l'intérêt en une fraction de seconde. Il se leva et voulut prendre Mary Jo des bras du loup qui l'étreignait.

— Paul, murmura-t-il doucement quand l'homme refusa de lâcher prise.

Paul se pencha vers son ami et lui attrapa les mains pour le forcer à lâcher Mary Jo. L'homme... Stan, me souvins-je, ou peut-être était-ce Sean, sursauta puis s'effondra contre Paul.

Pendant ce temps-là, la femme s'était lancée dans un flot de protestations en russe. Je ne comprenais pas le sens de ses paroles, mais son langage corporel et son expression étaient suffisants pour laisser deviner qu'elle refusait de faire ce qu'on lui demandait.

— À qui crois-tu qu'ils vont en parler ? répliqua Oncle Mike. Ce sont des loups-garous. S'il leur prenait la fantaisie d'aller raconter aux journaux qu'il existe une fae capable de guérir les blessures mortelles, nous pourrions de notre côté aller parler aux humains des horreurs que les loups-garous ont commises en secret.

Elle se tourna vers les loups, prête à mordre... puis elle me vit et s'interrompit. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à occuper tout l'espace de ses yeux.

— Toi, dit-elle avant d'émettre un rire caquetant qui me fit passer un frisson dans le dos. Bien sûr que tu es là !

Pour une raison inconnue, le fait de me voir ici sembla mettre un terme à ses protestations. Elle s'approcha de Mary Jo inerte dans les bras d'Adam. Comme l'elfe des neiges l'avait fait avant elle, elle laissa son glamour se dissiper, mais le sien sembla lui couler de la tête aux pieds, où il se rassembla en une petite flaque, comme s'il s'agissait d'un liquide et non de magie.

Elle était grande, plus grande qu'Adam ou Oncle Mike, mais ses bras étaient fins comme des roseaux, et les doigts qu'elle posa sur Mary Jo étaient étranges. Il me fallut un moment pour me rendre compte qu'ils étaient dotés d'une articulation supplémentaire et d'un petit coussinet à leur extrémité, similaire à celui qu'avaient les geckos.

Son visage... il était laid, il n'y a pas d'autre mot. Le glamour s'estompa, ses yeux s'étrécirent et son nez s'allongea jusqu'à pendre devant sa bouche aux lèvres fines comme la branche déformée d'un vieux chêne.

Lorsque le glamour eut totalement disparu, son corps se mit à émettre une douce lueur violette qui prenait sa source au niveau de ses pieds et remontait jusqu'à ses épaules, avant de redescendre le long de ses bras, jusqu'au bout de ses mains. Ses doigts aux extrémités ventousées tournèrent la tête de Mary Jo et tâtèrent le dessous de son menton, là où quelqu'un (probablement l'ami de Paul) lui avait déchiqueté la gorge.

Cette lueur n'entra pas en contact avec moi, mais j'en sentis néanmoins les effets. Comme les premiers rayons du soleil ou les embruns de l'océan, comme une caresse sur ma peau. J'entendis Adam retenir sa respiration, mais il ne détourna pas le regard de Mary Jo. Au bout de quelques minutes, le débardeur de celle-ci se mit à luire d'un reflet blanc pur dans la lumière mauve pâle de la magie de la fae. Le sang qui en assombrissait le tissu et le faisait sembler presque noir dans la semi-pénombre du bar avait disparu.

La fae retira les mains comme si elle s'était brûlée.

— C'est terminé, dit-elle à Adam. J'ai réparé son corps, mais c'est à toi de lui redonner son pouls et son souffle. Ça ne fonctionnera que si elle n'était pas complètement partie. Je ne suis pas une déesse, je n'ai pas le pouvoir de vie ou de mort.

— Réanimation, traduisit laconiquement Oncle Mike.

Adam se laissa tomber à genoux, posa Mary Jo à terre et commença à lui faire un massage cardiaque et du bouche-à-bouche.

— Et en ce qui concerne d'éventuelles séquelles au cerveau ? demandai-je.

La fae se tourna vers moi.

— J'ai guéri son corps. S'ils réussissent rapidement à remettre son cœur et ses poumons en route, elle n'aura aucune séquelle.

L'ami de Paul était assis à côté d'Adam, mais Paul se leva et ouvrit la bouche.

— Non, m'empressai-je de dire.

Il me fusilla du regard, n'appréciant pas que je lui donne un ordre. J'aurais dû le laisser faire, mais je faisais partie de la meute désormais, bon gré mal gré, et c'était mon rôle de la protéger.

— On ne doit pas remercier les faes, lui rappelai-je, à moins que tu tiennes à passer le restant de ta très longue vie à leur service.

— Rabat-joie, dit la femme.

— Mary Jo est un élément précieux de notre meute, lui répondis-je en inclinant la tête. Sa perte nous aurait blessés pendant une longue période. Votre pouvoir est un don rare et merveilleux.

Mary Jo émit un halètement et Paul oublia la colère qu'il ressentait à mon égard. Ils n'étaient rien de spécial l'un pour l'autre. Elle était amoureuse d'un très gentil loup nommé Henry et Paul était marié à une humaine que je n'avais jamais rencontrée. Mais Mary Jo faisait partie de la meute.

Je me serais aussi retournée vers elle si la fae ne m'avait pas considérée avec une étrange fascination. Ses fines lèvres s'étirèrent en un sourire froid.

— C'est donc elle, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça Oncle Mike d'un air méfiant.

C'était quelqu'un que je considérais, en règle générale, comme un ami. Sa méfiance me révélait deux choses : d'une, cette fae était capable de me faire du mal, et de deux, Oncle Mike, même au centre

de sa zone d'influence, sa taverne, ne pensait pas pouvoir l'en empêcher.

Elle m'examina des pieds à la tête avec l'intérêt gourmand d'une cuisinière qui chercherait des tavelures sur les tomates qu'elle avait l'intention d'acheter au marché.

— J'étais persuadée qu'aucun autre coyote n'aurait la témérité d'escalader un elfe des neiges. Tu ne me dois rien, Homme Vert.

C'était un sobriquet que j'avais déjà entendu, mais je ne savais pas exactement ce qu'il signifiait.

Et quand la fae tendit un de ses doigts ventousés et toucha ma joue, ce fut ma propre survie qui m'importa plus que tout.

— C'est pour toi que je l'ai fait, coyote. Sais-tu seulement le chaos que tu as provoqué ? La Morrigan dit que c'est justement l'un de tes talents. Intrépide, rapide et chanceuse comme Coyote lui-même. Cette vieille canaille n'a pas survécu à ses aventures. Mais *toi*, tu ne seras pas capable de te reconstituer au lever du soleil.

Je ne répondis rien. J'avais cru qu'elle n'était qu'une autre fae des Tri-Cities, une habitante du Royaume des Fées, la réserve qui se trouvait aux portes de Walla Walla, établie aussi bien pour protéger les humains des faes que réciproquement. Mais le fait qu'elle ait guéri Mary Jo m'avait mis la puce à l'oreille : le don de soigner par la magie n'était pas si répandu parmi les faes.

La méfiance d'Oncle Mike me fit comprendre qu'il s'agissait d'un être terriblement puissant.

— Nous reparlerons de tout ça une prochaine fois, Homme Vert, dit-elle avant de reporter son attention sur moi. Qui es-tu donc, petit coyote, pour causer tant d'inquiétude à nos Grands Êtres ? Tu as violé nos lois, mais pourtant, cette violation de nos règles ne nous a apporté que d'excellentes choses. Siebold Adelbertsmiter était bien innocent et tous nos ennuis avaient été causés par des humains. Tu mérites une punition... et une récompense.

Elle rit comme si j'étais un sujet de grand amusement pour elle.

— Eh bien, considère qu'il s'agit de ta récompense.

La lumière qui avait continué à tourner autour d'elle se rassembla et s'assombrit jusqu'à prendre la forme d'un cercle de pierre noire d'environ soixante centimètres de large sur dix centimètres d'épaisseur, qui se solidifia sous ses pieds et la souleva légèrement du sol, comme le tapis volant d'Aladin. Les côtés du

disque se recourbèrent, le faisant ressembler à une sorte d'assiette... et le souvenir d'une vieille légende fit soudain surface dans mon esprit. Non, pas une assiette. Un mortier. Un mortier géant.

Elle disparut subitement. Pas de la manière dont Stefan aurait pu le faire, mais en s'éloignant si rapidement que mes yeux ne purent la suivre. J'avais déjà vu une fae passer à travers un mur et cela ne me surprit donc pas qu'elle fasse de même. Ce qui était une bonne chose, parce que j'avais eu ma dose d'énormes surprises pour le moment.

La première règle concernant les faes était de ne jamais attirer leur attention. Mais personne ne m'avait dit ce que j'étais censée faire une fois au centre de celle-ci.

— Je croyais que Baba Yaga était une sorcière, dis-je à Oncle Mike d'un air faussement léger.

Qui d'autre qu'elle se déplaçait à l'aide d'un mortier géant ?

— Les sorcières ne sont pas immortelles, répondit-il. Évidemment que ce n'en est pas une.

Baba Yaga figurait dans quantité de légendes d'Europe de l'Est. Elle n'en était que rarement l'héroïne. Après tout, elle mangeait des enfants.

Je jetai un regard à Adam, mais il était toujours concentré sur Mary Jo. Elle tremblait comme une victime d'hypothermie, mais semblait bel et bien vivante.

— Et le sac ? demandai-je. Que se passera-t-il si quelqu'un vient le repêcher dans la rivière ?

— Quelques minutes dans l'eau courante suffiront à ôter toute magie d'un sort jeté à un morceau de tissu, me rassura Oncle Mike.

— C'était un piège dirigé contre les loups, lui dis-je. (Je le savais, car le sac avait eu le goût de vampire.) Personne d'autre que notre ami la montagne mobile n'a été affecté... D'ailleurs, pourquoi lui et pas les autres ? Et qu'est-ce que c'est qu'un elfe des neiges ? Je n'avais jamais entendu parler d'une telle créature.

Il me semblait que le mot « elfe » était l'un de ces termes génériques forgés par les humains pour désigner les faes en général.

Oncle Mike hésita un long moment à propos de ce qu'il était prêt à me dire : il était en général plus facile d'obtenir une goutte d'eau en pressant un rocher que des informations de la bouche d'un fae.

— Le gouvernement exige que nous nous déclarions officiellement sous une identité fae quelconque. En général, nous choisissons un terme qui a une signification pour nous. Chez certains, ce sera un vieux titre de noblesse ou un nom ancien... et chez d'autres, ce sera une pure invention, de la même manière que les humains ont inventé des termes pour nous désigner au fil des siècles. J'ai un faible pour ceux qui se nomment « Jacques Agiles ». Je n'ai pas la moindre idée de ce dont il s'agit exactement, mais il y en a une bonne dizaine qui vit à la réserve.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Notre gouvernement n'avait pas conscience de tenir un tigre par la queue... et le tigre n'avait pas l'intention de le lui apprendre.

— Il a donc inventé cette histoire d'elfe des neiges ?

— Tu as vraiment envie d'en discuter avec lui ? Quant à savoir pour quelle raison un sort dirigé contre les loups-garous a pu fonctionner sur lui...

— J'ai une autre forme véritable, l'interrompit une douce voix avec un fort accent nordique.

Les personnes capables d'arriver dans mon dos sans que je m'en rende compte étaient peu nombreuses car mes sens de coyote me permettaient d'avoir une conscience aiguë de mon environnement. Mais lui, je ne l'avais absolument pas entendu arriver.

C'était l'elfe des neiges, ou... quelle que soit sa vraie nature. Il faisait bien cinq centimètres de moins que moi, un défaut auquel il aurait pu aussi aisément remédier que Zee à sa calvitie. J'imaginai que quelqu'un dont la véritable forme (ou tout du moins, l'une d'entre elles) mesurait trois mètres ne voyait pas d'inconvénient à être petit.

Il me décocha un regard respectueux et s'inclina d'une manière raide et saccadée qui me rappela les saluts des adeptes d'arts martiaux.

— Je suis ravi que vous ayez été si rapide, reprit-il.

Je serrai la main fraîche et sèche qu'il me tendit.

— J'en suis ravie moi aussi, lui répondis-je avec une sincérité totale.

Il se tourna vers Oncle Mike.

— Sais-tu qui a posé ce piège ? Et s'il était dirigé contre les loups ou contre moi ?

Adam écoutait la conversation. Je ne sais pas exactement comment je l'avais deviné, car pour un simple observateur, il semblait toujours totalement concentré sur ses loups blessés. Mais il y avait quelque chose qui me le disait dans la tension de ses épaules.

Oncle Mike secoua la tête.

— Ma priorité était de l'éloigner de toi. Des loups fous furieux, c'est déjà beaucoup, mais un elfe des neiges enragé qui dévasterait le centre-ville de Pasco, voilà quelque chose que je ne tiens pas vraiment à voir de mes propres yeux.

Mais moi, je savais. Le sac avait pué le vampire.

L'elfe des neiges s'agenouilla près de Mary Jo et toucha son épaule. Adam la tira doucement hors de sa portée, la confiant à Paul avant de faire barrage de son corps.

— À moi, dit-il.

L'elfe leva les mains et sourit gentiment, mais son ton démentait la douceur de son expression.

— Aucun danger, Alpha. Je ne vous veux aucun mal. L'époque où je parcourais les montagnes avec une meute de loups-garous à mes ordres est derrière moi.

Adam acquiesça sans quitter un instant l'ennemi du regard.

— C'est peut-être le cas, mais celle-là m'appartient. Et je ne suis pas l'un des tiens.

— Assez ! intervint Oncle Mike. Une bagarre, ça suffira pour la soirée. Rentre chez toi, Ymit.

L'elfe agenouillé leva le visage vers Oncle Mike et plissa les paupières d'un air agressif un bref instant, puis il lui adressa un autre de ses doux sourires. Je remarquai qu'il avait des dents d'une blancheur éblouissante, bien que légèrement tordues. Il se redressa en n'utilisant que les muscles de ses cuisses, me rappelant de nouveau un adepte des sports de combat.

— Ce fut une longue soirée.

Il tourna sur lui-même et considéra attentivement non seulement notre groupe de loups, Oncle Mike et moi-même, mais aussi tous les autres faes restants qui, je le remarquai alors, avaient tous le regard braqué sur nous... ou peut-être était-ce sur l'elfe des neiges.

— Oui, il est temps pour moi de rentrer, reprit-il. À bientôt, tous. Personne ne prononça un seul mot avant qu'il soit sorti du bar.

— Eh bah, dites, soupira Oncle Mike avec un accent irlandais plus fort que d’habitude, quelle soirée, mes aïeux.

Mary Jo était capable de se déplacer, mais elle était toujours étourdie lorsque nous quittâmes le bar. Adam ordonna donc à Paul et à son ami (dont le nom était en fait Alec, et pas Sean ou Stan) de la conduire chez lui. Paul installa Mary Jo sur la banquette arrière de sa Jeep, la tête sur les genoux d’Alec, et ouvrit la porte côté conducteur.

Il jeta un coup d’œil à mes pieds.

— Tu ne devrais pas sortir pieds nus, dit-il en gardant les yeux rivés au sol.

Puis il referma la portière, mit le contact, alluma les phares et s’éloigna.

— C’était une manière de te remercier, expliqua Adam. Et moi aussi je dois te remercier. Il y a bien des choses qui me plairaient plus que de défendre Paul contre Baba Yaga.

— J’aurais dû le laisser la remercier, dis-je à Adam. Ça t’aurait certainement facilité la vie.

Il sourit et s’étira le cou.

— Voilà une soirée qui aurait pu se terminer bien plus mal.

Je regardai par-dessus son épaule et vis son 4 x 4.

— Ça n’a quand même pas été parfait. Euh... ton assurance couvre bien les dégâts causés par des elfes des neiges ?

Au premier regard, il semblait intact. Puis j’avais cru voir qu’il avait un pneu crevé. Mais en fait, la roue arrière droite avait été pliée à un angle de 45 degrés.

Adam sortit son téléphone portable de sa poche.

— Sur l’échelle des catastrophes qui auraient pu se produire, c’est l’équivalent d’une micro secousse, me répondit-il.

Il passa son bras libre autour de mes épaules et me serra contre lui pendant que sa fille répondait au téléphone. Il était torse nu.

— Salut, Jesse. On a passé une soirée mouvementée et on aurait besoin que tu viennes nous chercher devant *Chez Oncle Mike*.

Chapitre 5

— Sacré rendez-vous, maugréa Adam.

Il avait beau parler doucement, c'était sans importance : nous savions tous les deux que la plus grande partie de la meute se trouvait chez lui et écoutait notre conversation sous le porche.

— Personne ne pourra jamais t'accuser d'être ennuyeux, en tout cas, répondis-je d'un ton léger.

Il rit, mais son regard resta sérieux. Il avait fait un brin de toilette dans les W.-C. de *Chez Oncle Mike* et s'était changé à peine arrivé chez lui, mais je sentais toujours l'odeur du sang sur sa peau.

— Il faut que tu ailles t'occuper de Mary Jo, lui fis-je remarquer. Et moi, il faut que j'aie me coucher.

Elle survivrait, à mon avis. Mais ce serait plus simple pour elle si je rentrais chez moi et cessais de perturber l'énergie de la meute, celle-là même qui la poussait à se battre pour sa survie.

Il m'étreignit pour me remercier de ne pas l'avoir dit à voix haute. Il me souleva jusqu'à ce que je me retrouve sur la pointe des pieds (à présent protégés par une paire de tongs appartenant à Jesse), puis me reposa.

— Va donc me nettoyer ces pieds, je ne veux pas qu'une de ces coupures s'infecte. Je vais envoyer Ben surveiller ta maison jusqu'à ce que Samuel soit rassuré par l'état de Mary Jo et rentre lui aussi.

Adam me suivit du regard alors que je m'éloignais. J'avais à peine fait la moitié du chemin que je fus rejointe par Ben. Je l'invitai à entrer, mais il secoua la tête.

— Je préfère rester dehors, s'excusa-t-il. L'air de la nuit m'aide à garder l'esprit clair.

Je désinfectai mes pieds et les essuyai soigneusement avant de me mettre au lit. Je m'endormis à peine la tête sur l'oreiller. Mais je me réveillai alors qu'il faisait encore nuit, consciente d'une présence dans ma chambre. Je tendis l'oreille et n'entendis pas un bruit, ce qui me conforta dans l'idée qu'il s'agissait de Stefan.

Je n'étais pas inquiète. Aucun vampire en dehors de Stefan n'était capable de passer le seuil de ma porte. Et Samuel aurait entendu quelque chose s'il s'était agi d'une autre créature.

L'air ambiant ne me dit rien de plus, ce qui était étrange, car même Stefan avait une odeur. Légèrement nerveuse, je me tournai sur le côté et butai contre la canne fae, qui semblait avoir décidé de dormir avec moi tous les soirs. En général, ça me fichait vaguement les jetons : aucune canne n'aurait dû être en mesure de se déplacer de son propre chef. Mais là, le contact du bois tiède sous ma main me parut plutôt rassurant. Je refermai les doigts autour du bâton.

— La violence n'est pas nécessaire, Mercy.

Je dus sursauter, car je me retrouvai debout, la canne brandie, avant même de reconnaître la voix de mon visiteur.

— Bran ?

Soudain, son odeur m'envahit les narines, un mélange de musc et de menthe typique des loups-garous, marié à des effluves sucrés-salés qui lui étaient propres.

— N'as-tu rien de plus important à faire que de me rendre visite en pleine nuit ? lui demandai-je. Par exemple, gouverner le monde ?

Il resta immobile, appuyé contre le mur, se contentant de protéger ses yeux de la soudaine clarté à l'aide de son avant-bras.

— Je suis déjà venu le week-end dernier, mais tu dormais, et je n'ai pas voulu qu'ils te réveillent.

J'avais oublié. Avec toutes ces histoires de Baba Yaga, de Mary Jo, d'elfe des neiges et de vampires, j'avais oublié qu'il était censé me rendre visite personnellement. J'eus une bouffée soudaine de méfiance concernant le bras dont il se servait pour dissimuler ses yeux.

Dire que les Alphas ont une attitude protectrice envers leur meute était un doux euphémisme. Or Bran était le Marrok, c'est-à-dire l'Alpha le plus puissant qui puisse exister sur ce continent. J'avais beau désormais appartenir à la meute d'Adam, c'était Bran qui m'avait élevée.

— J'ai déjà parlé de tout ça avec maman, dis-je sur la défensive.

Bran se fendit d'un grand sourire, et il ôta son avant-bras pour dévoiler des yeux noisette qui paraissaient presque verts à la lumière artificielle.

— J'en suis certain. Est-ce que mon Samuel et ton Adam continuent à t'ennuyer en te surveillant comme le lait sur le feu ? demanda-t-il avec un air de fausse compassion.

Bran était, encore plus que les faes, plus que n'importe qui à ma connaissance, extrêmement talentueux pour cacher ce qu'il était réellement. On aurait dit un adolescent : son jean était troué au genou, et quelqu'un avait ironiquement dessiné le logo de l'anarchie au-dessus du trou. Il avait les cheveux ébouriffés. Il était tout à fait capable de rester assis en souriant gentiment et la seconde d'après, d'arracher la tête de quelqu'un.

— Qu'est-ce que c'est que cet air renfrogné ? demanda-t-il. Est-il si étonnant que je me trouve ici ?

Je m'effondrai. Il était extrêmement difficile pour moi de rester trop longtemps dans la même pièce que Bran si ma tête se trouvait au-dessus du niveau de la sienne. C'était dû en partie à l'habitude, et en partie à la magie qui faisait de Bran le chef de tous les loups d'Amérique.

— Quelqu'un t'a appelé pour te dire qu'Adam m'avait intégrée à sa meute ? m'enquis-je.

Il se mit alors à rire, un rire qui lui secoua les épaules, et je vis ainsi à quel point il était épuisé.

— Ravie de t'amuser autant, maugréai-je.

La porte s'ouvrit derrière moi, et j'entendis Samuel demander joyeusement :

— C'est une fête privée, ou on peut se joindre à vous ?

J'aurais pu l'embrasser. Avec ce seul mot, « fête », il avait dit à son père que nous n'allions certainement pas parler de Tim, des raisons qui m'avaient poussée à le tuer, et du fait que je m'en sortirais sans encombre. Il était particulièrement doué pour ce genre de choses.

— Entre, lui répondis-je. Comment va Mary Jo ?

Il poussa un soupir.

— Pa, je vais te dire un truc. Si jamais je meurs et qu'un fae propose de me guérir, j'aimerais autant que tu refuses. (Il se retourna vers moi :) Je pense qu'elle se remettra au bout du compte. Mais elle ne va pas très bien pour l'instant. Je n'ai jamais vu un loup sonné à ce point. Au moins, elle a cessé de pleurer. Elle dort sur cette monstruosité qu'Adam appelle un canapé, celui qui se trouve

au sous-sol, dans la salle de projection, entourée de Paul, d'Alec, de Honey et de quelques autres.

Samuel jeta un regard perçant à son père avant de s'asseoir à côté de moi... et ce geste aussi était un message. Il n'était pas vraiment entre Bran et moi. Mais il aurait pu s'asseoir à côté de lui.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène ici ?

Bran lui sourit, montrant qu'il avait parfaitement compris le message que son fils lui envoyait.

— Pas besoin de la protéger contre moi, dit-il doucement. Nous avons tous pu constater qu'elle s'en chargeait très bien elle-même.

Avec les loups, la communication est toujours bien plus complexe qu'un simple échange de paroles. Par exemple, là, Bran venait de nous dire qu'il avait vu la vidéo où l'on me voyait tuer Tim... et tout le reste. En outre, il me faisait comprendre qu'il approuvait totalement ce que j'avais fait.

Ce qui n'aurait pas dû me procurer un tel sentiment de satisfaction. Je n'étais plus une enfant... mais l'opinion de Bran comptait toujours énormément pour moi.

— Et oui, reprit-il après un moment de silence, quelqu'un m'a appelé pour me prévenir qu'Adam t'avait intégrée à la meute. En fait, ils ont été nombreux à le faire. Je vais te donner les réponses aux questions qui m'ont été posées, ainsi tu pourras les transmettre à Adam. Non, je ne savais pas qu'il était possible d'intégrer quelqu'un qui n'était pas un loup-garou à une meute. Et en particulier toi, sur qui la magie a parfois des effets surprenants. Et en effet, une fois que ça aura été fait, personne d'autre que toi ou Adam ne sera en mesure de couper ce lien. Si tu veux que je te montre comment faire, pas de problème.

Il s'interrompit pour me laisser le temps d'y réfléchir. Je secouai la tête, puis nuançai ma réponse :

— Non, pas encore.

Il me décocha un regard amusé.

— Bien. N'hésite pas à me le demander si tu changes d'avis. Et non, je ne suis pas furieux. Adam est l'Alpha de sa meute, et je ne vois personne qui ait à souffrir de la situation.

Son sourire s'élargit et devint soudain plus sincère : il s'amusait vraiment comme un petit fou.

— En dehors d'Adam, peut-être, poursuivit-il. Mais lui au moins n'a pas de Porsche que tu pourras enrouler autour d'un arbre.

— C'était il y a des années ! protestai-je. J'ai payé ma dette. Et de toute façon, tu m'avais presque défiée de la voler, qu'est-ce que tu attendais ?

— Quand je te disais que tu n'avais pas la permission de l'emprunter, ce n'était pas un défi, Mercy, répondit Bran d'un ton patient... mais il y avait quelque chose d'intrigant dans sa voix.

Était-il en train de mentir ?

— Bien sûr que si, intervint Samuel. Et elle a raison : tu en avais parfaitement conscience.

— Tu n'avais donc aucune raison d'être si furieux quand j'ai détruit cette bagnole, conclus-je sur un ton de triomphe.

Samuel éclata de rire.

— Tu n'as toujours pas compris, n'est-ce pas, Mercy ? Il n'a jamais été furieux à propos de la voiture. C'est lui qui est arrivé le premier sur les lieux de l'accident. Il a cru que tu t'étais tuée. On l'a tous cru. C'était un accident particulièrement spectaculaire.

J'ouvris la bouche et m'aperçus que je n'avais rien à dire. La première chose que j'avais vue après avoir percuté cet arbre, c'était le visage du Marrok déformé par la colère. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état de fureur... et Dieu sait que j'en avais fait des bêtises susceptibles de lui faire perdre son calme.

Samuel me tapota le dos.

— C'est exceptionnel que je te voie incapable de dire quoi que ce soit.

— Alors, tu as demandé à Charles de m'apprendre à réparer et à conduire des voitures.

Charles était le fils aîné de Bran. Il détestait conduire, et jusqu'à cet été-là, j'avais été persuadée qu'il ne savait pas le faire. J'aurais dû me douter que ce n'était pas le cas : Charles savait tout faire. Et il le faisait bien, en plus. C'était l'une des nombreuses raisons pour laquelle il m'intimidait... et je n'étais pas la seule.

— Ça t'a permis de t'occuper et de ne pas avoir d'autres ennuis durant tout l'été, admit Bran, l'air satisfait de lui-même.

Il me taquinait, mais au fond, il était sérieux. C'était l'un des côtés les plus déstabilisants de l'âge adulte, cette capacité à envisager quelque chose que l'on croyait savoir et à se rendre

compte que la vérité était totalement différente de ce que l'on pensait.

Cela me donna le courage de faire ce que je fis alors :

— J'ai besoin d'un conseil, lui dis-je.

— Vas-y, demande, répondit-il aussitôt.

J'inspirai profondément et commençai par lui raconter comment j'avais tué le meilleur espoir pour Marsilia de pouvoir retourner en Italie, passai directement à l'apparition de Stefan au beau milieu de mon salon et à la visite de ma meilleure ennemie de fac, avant de conclure sur l'aventure quasi fatale que nous avons vécue *Chez Oncle Mike*, avec le petit sac qui puait le vampire et la magie. Je lui parlai de Mary Jo, et de ma peur que, si je parlais du sac à Adam, cela déclenche une véritable guerre.

— Je vais faire un crochet par chez Adam pour voir si je peux aider Mary Jo, répondit-il. Je connais quelques trucs qui pourront servir.

Samuel eut l'air soulagé.

— Excellent.

— Mais donc, repris-je, tout est ma faute. C'est moi qui ai décidé de traquer André. Pourtant, ce n'est pas à moi que Marsilia s'en prend.

— Parce que tu attends d'un vampire qu'il soit direct ? demanda Bran.

Il faut croire que oui.

— Amber me donne une raison pour quitter la ville un moment. Si je m'en vais, peut-être que Marsilia cessera d'attaquer mes proches.

Et cela me laisserait le temps de réfléchir à ce que j'allais faire et de trouver une solution qui n'aboutirait pas à des morts supplémentaires.

— Et ça nous donnera l'occasion à Adam et moi de réfléchir à des représailles appropriées, gronda Samuel.

Je faillis protester, mais me rendis compte qu'ils avaient toute légitimité de lancer l'offensive. Ils avaient le droit de savoir qu'on les considérait comme une cible.

Si Mary Jo survivait, Adam ne déclarerait pas la guerre à Marsilia. Et si ce n'était pas le cas... Peut-être Marsilia était-elle

effectivement folle. J'avais déjà vu ce genre de comportement dans la meute du Marrok, là où les vieux loups venaient pour mourir.

— Si tu t'enfuis, Marsilia considérera peut-être ça comme une victoire, remarqua Bran. Je ne la connais pas assez pour savoir si ça sera un avantage pour toi, ou si au contraire tu t'en mordras les doigts. Néanmoins, je pense effectivement qu'un petit voyage hors des Tri-Cities ne serait pas une mauvaise chose.

Il se garda d'ajouter qu'ainsi, Marsilia cesserait d'attaquer mes amis, remarquai-je. J'étais à peu près sûre qu'Oncle Mike aurait rapidement la preuve que les vampires avaient utilisé son bar comme guet-apens contre les loups... et si je m'en doutais, Marsilia aussi. Elle devait vraiment être furieuse pour risquer la colère d'Oncle Mike en plus de celle d'Adam rien que pour m'atteindre.

J'étais prête à parier que si je m'en allais, elle attendrait, parce qu'elle voudrait que j'assiste à la douleur que j'allais lui faire infliger à mes amis. Je n'en étais pas totalement certaine, mais cela valait le coup d'essayer.

— Le problème, c'est qu'il y a... quelque chose qui cloche dans l'offre d'Amber. Ou peut-être est-ce simplement dû à ce qui s'est passé avec Tim. (Je déglutis difficilement.) J'ai un peu peur d'y aller.

Bran m'accorda un regard compréhensif, et je vis qu'il envisageait plusieurs possibilités.

— La peur est une bonne chose, finit-il par dire. Elle t'apprend à ne pas commettre deux fois la même erreur. Il faut pour cela la tempérer avec la connaissance. De quoi as-tu peur ?

— Je ne sais pas.

Mais ce n'était pas totalement vrai.

— Fie-toi à tes tripes, conseilla Bran. Qu'est-ce qu'elles te disent ?

— J'ai peur que ce soit un piège des vampires. Stefan m'atterrit sur les bras et me fiche une frousse de tous les diables, et soudain apparaît une porte de sortie. Je crains de passer de Charybde en Scylla.

Samuel secoua la tête.

— Marsilia ne va certainement pas t'envoyer à Spokane juste pour t'éloigner de nous avant de t'attaquer. Non pas que ce soit une mauvaise idée, mais à ce moment-là, elle choisirait plutôt de

t'envoyer à Seattle, où elle a des alliés. Mais il n'y a qu'un seul vampire à Spokane, et il interdit aux autres vampires de pénétrer sur son territoire. Il n'y a pas non plus de meute ou de faes, seulement quelques créatures inoffensives qui parviennent à ne pas se faire remarquer.

Je sentis mes yeux s'agrandir de surprise. Spokane était une ville qui comptait près de 500 000 habitants.

— C'est un sacré territoire pour un seul et unique vampire, remarquai-je.

— Pas pour celui-là, répliqua Samuel, et au même moment, son père dit :

— Pas pour Blackwood.

— Et alors, m'interrogeai-je doucement, qu'est-ce que ce vampire va faire si je séjourne quelques jours à Spokane ?

— Comment pourrait-il le savoir ? répondit Bran. Tu sens le coyote... mais pour quelqu'un qui ne chasse pas en forêt, et je peux t'assurer que ce n'est pas le genre de Blackwood, un coyote, ça sent exactement comme un chien... et les propriétaires de chiens sentent souvent comme leur animal de compagnie. Je ne te conseillerais pas de déménager à Spokane, bien entendu, mais je ne pense vraiment pas que tu y coures le moindre danger si tu te contentes d'y rester quelques jours, ou même quelques semaines.

— Tu penses donc que c'est une bonne idée si j'y vais ?

Bran souleva une fesse et sortit son téléphone de la poche arrière de son jean.

— Tu ne les casses jamais en les mettant dans ta poche ? m'étonnai-je. J'en ai perdu quelques-uns de cette manière.

Il se contenta de sourire et dit à l'adresse de son interlocuteur téléphonique :

— Charles, j'aurais besoin que tu te renseignes à propos d'une Amber...

Il m'interrogea du regard, le sourcil levé.

— Désolée de te réveiller, Charles. Son nom de jeune fille est Chamberlain, dis-je sur un ton d'excuse. Je ne connais pas son nom de femme mariée.

Charles m'entendrait aussi clairement que je l'entendais de mon côté. Pour avoir une conversation privée avec des loups-garous dans les environs, il valait mieux utiliser une oreillette.

— Amber Chamberlain, répéta-t-il. Il ne doit pas y avoir plus d'une centaine de personnes qui portent ce nom.

— Elle vit à Spokane, ajoutai-je, et nous étions à la fac ensemble.

— Voilà qui me sera utile, approuva-t-il. Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau.

— La meilleure arme, c'est la connaissance, commenta Bran en coupant la communication. Mais je ne vois aucune raison qui t'empêcherait d'y aller.

— Amène quelqu'un pour te protéger.

— C'est Stefan ! criai-je.

Je n'eus même pas le temps de terminer ma phrase que Bran avait déjà plaqué Stefan contre le mur opposé à celui contre lequel il était appuyé un instant auparavant.

— Pa ! s'écria Samuel en se levant d'un bond et en posant la main sur l'épaule de son père. (Il ne tenta pas de desserrer la prise de celui-ci sur la gorge de Stefan, car cela aurait été stupide.) Pa, tout va bien. C'est Stefan. L'ami de Mercy.

Deux secondes passèrent, qui semblèrent aussi longues que des heures, puis Bran se détendit et lâcha le cou du vampire. Celui-ci ne s'était pas débattu, ce qui était une preuve d'intelligence.

Les vampires sont des êtres solides, peut-être même plus que les loups, tout simplement parce qu'ils sont déjà morts. Stefan avait longtemps été le bras droit de Marsilia, c'était un vampire extrêmement puissant. De son vivant, il avait exercé le métier de mercenaire. Au temps de la Renaissance italienne.

Mais Bran, c'était Bran.

— C'était totalement idiot, reprocha Samuel à Stefan. Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans « il ne faut jamais prendre un loup-garou par surprise » ?

Le Stefan que je connaissais se serait gracieusement incliné avant de présenter ses plus plates excuses. Mais ce Stefan-là se contenta d'un bref signe de tête.

— Je ne suis d'aucune utilité ici. C'est une bonne idée d'écarter Mercy de la ligne de mire : c'est elle la cible la plus fragile. Confiez-moi sa protection lorsqu'elle sera à Spokane.

Il semblait presque enthousiaste, et je me demandai ce qu'il avait bien pu faire depuis qu'il était parti de chez Adam. Que lui restait-il comme option ? Peut-être n'étais-je pas la seule dans cette pièce à

essayer de trouver une solution pour éviter que mes proches et moi-même nous fassions tuer. Néanmoins, je ne pouvais pas laisser passer le fait qu'il me qualifie de...

— « Fragile » ? demandai-je d'un ton glacial.

Samuel se tourna vers le vampire en grognant.

— Imbécile ! Mon père l'avait presque convaincue de quitter la ville, et voilà que tu viens tout gâcher !

J'éclatai de rire. Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'espérai que mon départ pour Spokane protégerait mes amis, et eux espéraient que ce voyage me protégerait, moi. Et peut-être avions-nous tous raison.

La sonnerie du téléphone de Bran retentit, et nous écoutâmes tous Charles qui nous apprit qu'Amber avait épousé un dénommé Corban Wharton, un avocat d'affaires plutôt réputé qui avait dix ans de plus qu'elle. Ils avaient un fils de huit ans affligé d'un handicap auquel les articles de presse faisaient de vagues allusions sans précision. Il nous donna plusieurs adresses et autres numéros de téléphones portables et fixes... ainsi que leurs numéros de sécurité sociale, et des détails sur leurs déclarations d'impôts aussi bien personnelles que professionnelles. Charles avait beau être un vieux loup, il savait sacrément bien se servir d'un ordinateur et d'une connexion Internet.

— Merci, lui répondit Bran.

— Je peux retourner me coucher, maintenant ? demanda Charles, puis il raccrocha sans attendre la réponse.

Je jetai un regard à Samuel.

— Ça vous facilitera la vie si je quitte la ville.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Nous sommes en mesure d'assurer notre propre protection, mais tu es trop vulnérable. Et si tu n'es pas dans le coin et que Marsilia ignore où tu te trouves, peut-être parviendrons-nous à la traîner jusqu'à la table des négociations.

Bran se tourna vers Stefan.

— Un vampire risque d'attirer trop l'attention sur lui à Spokane.

Stefan haussa les épaules.

— Je ne manque pas de ressources. Il vous a fallu un quart d'heure pour vous rendre compte que je me trouvais dans la même

pièce que vous. Si j'ai de quoi me nourrir, personne ne devinera qui je suis.

— Tu sens toujours le vampire pour moi, remarquai-je.

Ou plus exactement, le vampire et le pop-corn. Avec plein de beurre fondu dessus. Et non, je ne savais pas pour quelle raison c'était le cas. Je ne l'avais jamais vu en manger et n'étais d'ailleurs même pas sûre que les vampires en soient capables.

Il leva les mains.

— Personne, tant qu'ils n'ont pas l'odorat de Mercy, alors. Si je me retrouve dans la même pièce que le Monstre, il s'en rendra peut-être compte. Mais sinon, il ne se doutera jamais que j'ai envahi son territoire. Ce ne serait pas la première fois.

— « Le Monstre » ?

— James Blackwood.

Les vampires donnaient des titres honorifiques aux plus puissants d'entre eux. Stefan était le Soldat, parce qu'il avait été un mercenaire de son vivant. Wulfe était le Sorcier, et je savais qu'il avait certains pouvoirs magiques. Je me promis de rester le plus loin possible d'un vampire que ses pairs appelaient « le Monstre ».

— J'ai aussi un autre atout, continua Stefan. Je suis capable de me téléporter d'un endroit à un autre... et je peux emmener Mercy avec moi.

— Sur quelle distance ? demanda Bran l'air soudain intéressé.

Stefan haussa les épaules et ne les laissa pas vraiment retomber, comme si cela lui demandait un trop grand effort.

— Partout. Mais si j'emmène quelqu'un d'autre avec moi, je dois en payer le prix. En général, je suis incapable de faire quoi que ce soit pendant toute une journée, ensuite. (Il tourna le regard vers moi.) J'ai l'adresse. (Il devait l'avoir entendue lorsque Charles nous l'avait donnée.) Je peux éventuellement m'y rendre dès ce soir pour chercher un endroit sûr où me cacher pendant la journée.

Bran me consulta du regard, un sourcil arqué.

— J'appellerai Amber demain matin, dis-je.

Cela ressemblait bien trop à une fuite à mon goût, mais Bran semblait penser que c'était la meilleure chose à faire.

Stefan m'adressa une révérence parfaite et s'évapora avant même d'avoir eu le temps de se redresser.

— Avant, il ne parlait jamais de ce don, dis-je aux deux loups.

Cela m'inquiétait un peu qu'il se soit mis à le faire. C'était comme s'il se fichait désormais de ce que les gens savaient de lui. Samuel me sourit.

— Tu as décidé d'aller à Spokane parce qu'il avait quelque chose à faire là-bas, pas vrai ? Tu étais prête à rester ici jusqu'à ce qu'il prenne son petit air de chien battu. (Je lui décochai un regard inexpressif et il leva les mains en signe de protestation.) Je ne dis pas qu'il n'avait pas de raison valable. Mais il faut absolument que tu te souviennes que, pauvre chose pathétique ou pas, c'est avant tout un vampire, et que tu n'as aucune chance contre lui s'il décide de se retourner contre toi. Tu lui as fait perdre beaucoup de choses, Mercy. Peut-être n'est-il pas réellement ton ami.

Je n'avais pas du tout envisagé les choses sous cet angle. Je le fis durant quelques fractions de seconde, et en conclus :

— S'il avait été en colère après moi, il m'aurait tuée lorsqu'il est apparu mort de faim à mes pieds. Et de toute façon, il aurait pu débarquer ici n'importe quand durant la nuit pour se débarrasser de moi. Tu veux que je quitte la ville, alors arrête d'inventer des problèmes là où il n'y en a pas.

Samuel fronça les sourcils.

— Je n'essaie pas d'inventer des problèmes. Mais tu ne dois pas oublier que c'est un vampire et que les vampires ne sont pas des gars sympas, aussi galant et chevaleresque que puisse sembler Stefan. Moi aussi, je l'aime bien. Mais toi, de ton côté, tu essaies de fermer les yeux sur ce qu'il est vraiment.

Je repensai aux deux innocents morts, dont le seul crime avait été de me voir lorsque j'avais enfoncé un pieu dans le cœur d'André.

— Je sais exactement ce qu'il est, répliquai-je d'un ton têtu.

— Un vampire, intervint Bran. Un être maléfique, en effet. (Il eut un sourire qui lui donna des airs de lycéen.) Mais je pense que Marsilia a fait une grave erreur en choisissant de le rejeter.

— Elle lui a brisé le cœur, acquiesçai-je, avant de me tourner vers Samuel et de murmurer : soyez prudents, toi et Adam. J'occuperai Stefan en le lançant à la chasse aux fantômes.

Si c'était bien ce que j'avais l'intention de faire, évidemment, il était stupide d'emmener Stefan avec moi. Les fantômes n'aiment pas les vampires et ont tendance à refuser de se montrer lorsqu'il y

en a un dans les parages. Samuel le savait parfaitement et il m'adressa un sourire, mais ses yeux restèrent sérieux.

— Tout se passera bien pour nous.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, dit Bran en s'adressant aussi bien à moi qu'à Samuel. Si je veux pouvoir examiner Mary Jo, il faut que je parte maintenant.

Il m'embrassa sur le front et en fit de même avec Samuel (qui dut se pencher pour cela). Je ne savais pas s'il connaissait vraiment Mary Jo ou s'il faisait juste semblant. Mais je ne l'avais jamais vu rencontrer un loup dont il ne connaissait pas le nom.

Et en parlant de ça...

— Hé, Bran ?

Il était presque arrivé à la porte et se retourna vers moi.

— Et la fille qu'on t'a envoyée ? Celle qui avait été transformée trop jeune et ne savait pas se contrôler ? Elle va bien ?

Il eut un petit sourire qui lui donna l'air moins fatigué.

— Kara ? Elle s'est bien comportée lors de la dernière lune. D'ici quelques mois, elle devrait pouvoir exercer un contrôle parfait sur elle-même.

Et avec un petit signe de la main, il franchit le seuil de ma maison.

— Repose-toi un peu, aussi, lui dis-je avant qu'il disparaisse dans la nuit.

Sans répondre, il referma la porte derrière lui.

Nous écoutâmes le bruit du moteur de sa voiture (une Mustang de location, probablement) s'éloigner. Puis, une fois qu'il fut parti, Samuel dit :

— Tu as quelques heures devant toi. Va donc dormir un peu. Moi, je vais probablement retourner chez Adam pour voir ce que Pa a l'intention de faire à Mary Jo.

— Pourquoi ne s'est-il pas contenté de me passer un coup de fil ? lui demandai-je.

Samuel tendit la main pour m'ébouriffer les cheveux.

— Parce qu'il voulait s'assurer que tu allais bien.

— Eh bien, heureusement qu'il ne m'a pas demandé si ça allait vraiment bien. Parce que j'aurais dû le châtier pour ça.

— Hé, Mercy, répliqua Samuel avec une sollicitude exagérée, tu es sûre que ça va vraiment bien ?

Je lui envoyai un coup de poing et ne l'atteignis que parce qu'il ne s'y attendait pas.

— Là, maintenant, ça va mieux ! lui dis-je alors qu'il faisait mine de s'effondrer au sol et de se rouler en boule comme si j'avais effectivement mis toutes mes forces dans mon direct.

Ce qui n'était évidemment pas le cas.

Spokane se trouvait à environ deux cents kilomètres au nord-est des Tri-Cities et l'on savait qu'on en approchait lorsque les arbres se faisaient plus nombreux.

Mon téléphone portable sonna et je répondis sans me garer sur le bas-côté. En général, je préférais respecter la loi, mais j'étais en retard.

— Mercy ?

C'était Adam et il avait l'air furieux après moi. Je devinai que Samuel lui avait révélé que les vampires étaient responsables de la débâcle au bar d'Oncle Mike. J'avais demandé à Samuel de ne le lui dire que lorsque je serais déjà loin.

— Mmmh, marmonnai-je en dépassant un camping-car dans une côte.

Celui-ci me doublerait probablement de nouveau de l'autre côté de la colline, mais il fallait bien que je me satisfasse de ce petit plaisir que constituait un dépassement quand il se présentait : le van Volkswagen était loin d'être une voiture de sport. Un de ces jours, j'y installerais un moteur de Subaru à six cylindres pour voir ce que ça donnait.

— Avant de te mettre à m'engueuler parce que je ne t'ai rien dit à propos des vampires, repris-je, je tiens à t'informer que je risque actuellement une contravention en te parlant alors que je suis au volant d'un véhicule. Veux-tu vraiment que je me fasse aligner parce que je t'ai laissé me hurler après ?

Il ne put s'empêcher de rire, ce qui me laissa penser qu'il n'était pas si furieux que ça.

— Tu es toujours sur la route ? Je pensais que tu étais partie ce matin.

— J'ai dû réparer l'embrayage d'une Ford Focus sur une aire d'autoroute près de Connell, lui répondis-je. Une gentille dame et son chien s'étaient retrouvés coincés là-bas parce qu'elle avait confié

sa boîte de vitesses à son beau-frère. Celui-ci avait négligé de bien serrer quelques boulons et l'un d'entre eux était tombé. Il m'a fallu plus d'une heure pour trouver quelqu'un qui avait un boulon et un écrou de la bonne taille.

J'avais assez de cambouis sur le dos et de crasse dans les cheveux pour le prouver. En général, je gardais toujours une serviette de toilette dans ma Golf pour me protéger du sol, ainsi qu'un assortiment d'outils divers et variés et de pièces détachées. Mais je n'espérais pas récupérer ma Golf de sitôt.

— Comment va Mary Jo ?

— Elle dort pour de vrai, maintenant.

— Bran a pu l'aider ?

— Indéniablement, répondit-il avec un sourire dans la voix. Sois prudente dans ta chasse aux fantômes... et ne laisse pas Stefan te mordre.

Il y avait comme une certaine tension dans ces derniers mots.

— Tu es jaloux ?

— Ouaip.

Le camping-car me dépassa effectivement dans la descente.

— Juste un peu, admit-il.

— Ne t'en fais pas, le rassurai-je. Tout ira bien. Les fantômes sont infiniment moins dangereux que les dames vampires complètement dingues.

Mais je ne pus cacher le soupçon d'anxiété dans ma voix.

— Je ferai attention de mon côté... Mercy ?

— Mmmh ?

— Considère-toi comme dûment engueulée, ronronna-t-il avant de raccrocher.

Je regardai mon téléphone en souriant niaisement et le repliai avant de le ranger dans le vide-poches.

Les instructions qu'Amber m'avait données pour arriver chez elle étaient claires et faciles à suivre. Le soulagement que j'avais perçu dans sa voix lorsque je l'avais appelée me laissait penser qu'elle avait effectivement un problème de fantômes, et qu'elle n'était pas à l'origine d'un complot secret de vampires visant à m'attirer quelque part où il serait plus simple de me tuer. Malgré tout ce que l'on m'avait dit sur le fait que Marsilia n'essaierait certainement pas de

me faire aller à Spokane, je me sentais toujours... non, pas paranoïaque. Méfiante. Tout simplement méfiante.

Zee avait accepté de tenir le garage pendant mon absence. J'aurais probablement pu le payer moins que d'habitude, car il continuait à se sentir coupable à propos d'événements qui n'étaient pas de sa responsabilité. Si je lui avais donné un peu moins d'argent, j'aurais pu envisager un peu de beurre de cacahouètes en plus des nouilles qui allaient constituer mon ordinaire ce mois-ci, mais je ne considérais pas qu'il était fautif en quoi que ce soit.

Il avait parlé à Oncle Mike de la croix d'ossements qui avait été peinte sur la porte de mon garage, et ce dernier lui avait confirmé qu'il s'agissait effectivement de l'œuvre des vampires. Les os signifiaient que j'avais trahi la confiance des vampires et que je ne me trouvais plus sous leur protection... sans oublier que tous ceux qui m'offriraient leur aide seraient aussi considérés comme des ennemis. La signification de ce signe était horrible : cela voulait dire que des gens comme Tony et le Sensei Johanson étaient eux aussi en danger.

Cela m'avait confortée dans l'idée que quitter la ville un moment était une bonne chose, car cela me laisserait le temps de trouver un moyen de limiter le nombre de victimes que pourrait faire Marsilia dans mon entourage.

Amber habitait dans un véritable manoir victorien flanqué de deux tourelles. La toiture du porche en briques venait visiblement d'être refaite et les ornements du toit ainsi que les encadrements de fenêtres avaient été fraîchement repeints. Même les rosiers semblaient attendre la visite d'un magazine de décoration.

Avec une moue, je regardai les fenêtres à vitraux qui étincelaient au soleil en me demandant depuis combien de temps je n'avais pas nettoyé les vitres à la maison. Je doutai même l'avoir jamais fait. Peut-être Samuel s'en était-il chargé.

J'étais toujours perdue dans mes pensées lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Un petit garçon me considéra, bouche bée, et je me rendis compte que je n'avais même pas appuyé sur le bouton de la sonnette.

— Salut, lui dis-je, est-ce que ta maman est à la maison ?

Il reprit rapidement son sang-froid et me coula un regard curieux de ses jolis yeux verts soulignés de longs cils épais avant d'appuyer lui-même sur la sonnette.

— Moi, c'est Mercy, lui dis-je alors que nous attendions qu'Amber émerge des profondeurs de la maison. Ta maman et moi étions à l'école ensemble.

Son expression de méfiance s'accentua et il ne répondit rien. J'en conclus que sa mère ne lui avait pas parlé de mon arrivée.

— Mercy, je commençais à penser que tu ne viendrais jamais.

Amber avait l'air épuisée et ne semblait pas du tout reconnaissante, mais elle n'avait pas encore vu dans quel état j'étais : couverte d'huile de vidange usagée et de crasse de parking.

Son fils et moi nous retournâmes vers elle.

Elle ressemblait toujours à un caniche d'exposition, mais son regard laissait transparaître sa nervosité.

— Chad, voici l'amie qui va nous aider à nous débarrasser du fantôme.

Ses mains se lancèrent dans une danse gracieuse pour souligner ses paroles, et je me souvins que Charles avait parlé d'un handicap concernant son fils : il était donc sourd.

Amber se tourna vers moi, mais continua à signer pour que son fils puisse suivre la conversation.

— Voici mon fil, Chad. (Elle prit une grande inspiration.) Mercy, je suis désolée. Mon mari a invité un client à dîner ce soir. Il ne m'en a parlé qu'il y a quelques minutes. C'est un dîner formel...

Elle s'interrompit en voyant l'état dans lequel je me trouvais.

— Quoi ? demandai-je d'un ton agressif en réaction à l'insulte restée informulée. Je n'ai pas l'air prête pour un dîner formel ? Désolée, les points de suture sur mon menton ne pourront être ôtés avant une semaine.

Elle éclata soudain de rire.

— Tu n'as vraiment pas changé. Si tu n'as amené aucune tenue habillée, je t'en prêterai une. Le gars qui vient dîner est en fait plutôt bien éduqué pour un requin des affaires. Je suis certaine que tu l'apprécieras. Il faut que je voie ce que j'ai dans les placards et que j'aie à faire quelques courses. (Elle tourna la tête vers son fils de manière qu'il puisse voir sa bouche.) Chad, tu veux bien accompagner Mercy à la chambre d'ami ?

Il me jeta un nouveau regard méfiant, mais acquiesça. Nous entrions dans la maison et nous dirigions vers l'escalier quand Amber reprit la parole :

— Je ferais mieux de te prévenir : mon mari est passablement agacé par cette histoire de fantôme. Il pense que Chad et moi racontons des craques. Alors si tu pouvais éviter d'en parler devant son client lors du dîner, ça m'arrangerait.

Il y avait une salle de bains en face de la chambre dans laquelle j'avais été installée. Je pris ma valise et allai m'y préparer. Avant d'enlever mon tee-shirt sale, je fermai les yeux et inspirai profondément.

Parfois, les fantômes ne se manifestent qu'à un de mes sens. Il m'arrive de ne pouvoir que les entendre ou les sentir. Mais les seules odeurs que je perçus dans la salle de bains étaient celles du savon, du shampoing, de l'eau et de ces stupides tablettes bleues que les gens qui n'ont pas d'animaux mettent dans le réservoir de leurs toilettes.

Je ne vis ni n'entendis rien non plus. Mais cela ne m'empêcha pas d'avoir les poils dressés sur l'échine lorsque j'ôtai mon tee-shirt et le fourrai dans le compartiment en plastique de ma valise. Je me frottai les mains sous l'eau pour enlever le plus gros du cambouis, brossai mes cheveux pour les débarrasser de la poussière qui s'y était accumulée et refis ma tresse. Tout du long, j'eus l'impression que quelqu'un m'observait.

Peut-être n'était-ce que de l'autosuggestion. Mais je ne traînai pas trop à me nettoyer. Néanmoins, aucun mot n'apparut dans la buée sur les murs, je ne vis personne dans le miroir, pas plus qu'on ne bougea d'objets dans la salle de bains.

J'ouvris la porte et trouvai Amber qui attendait d'un air impatient. Elle ne remarqua même pas que sa présence m'avait fait sursauter.

— Il faut que j'emmène Chad à son entraînement de softball et que j'aie à faire des courses pour ce soir. Veux-tu m'accompagner ?

— Pourquoi pas ? répondis-je en haussant les épaules.

Rester seule dans cette maison ne me tentait pas vraiment. Tu parles d'une chasseuse de fantômes... Rien ne s'était encore produit, et j'étais déjà nerveuse.

Je pris le siège passager. Chad fronça les sourcils, mais s'installa sur la banquette arrière sans protester. Je n'avais pas l'air de lui plaire beaucoup. Le silence régna jusqu'à ce que nous le déposions au terrain de softball. Il ne semblait pas ravi de se rendre à son entraînement. Amber me démontra qu'elle était plus coriace que moi en ne tenant pas compte de son regard de chien battu et en le confiant aux soins indifférents de son entraîneur.

— Tu as donc décidé de ne pas devenir prof d'histoire, observa-t-elle en repartant.

Sa voix laissait transparaître une tension. Elle me mettait mal à l'aise, mais il faut dire qu'elle n'avait jamais été d'une compagnie vraiment relaxante.

— Je ne dirais pas que j'ai décidé, lui répondis-je. J'ai juste accepté un emploi de mécanicienne en attendant de trouver un poste d'enseignante, et un beau jour, je me suis rendu compte que, même si on m'offrait un boulot, je préférerais continuer à tripatouiller des moteurs. (Comme elle avait abordé le sujet, je lui retournai la question.) Et toi, je pensais que tu voulais devenir vétérinaire ?

— Oui, bon, la vie, tout ça... (Elle s'interrompt.) Chad est arrivé.

Il semblait qu'elle en ait déjà trop dit, car le silence retomba. Au supermarché, j'allai me balader pendant qu'elle examinait des tomates qui me semblaient personnellement toutes très belles. J'achetai une barre chocolatée, juste pour vérifier à quel point Amber avait changé.

Pas tant que ça, semblait-il. Quand elle en termina avec son laïus m'expliquant les dangers du sucre raffiné, nous étions presque arrivées à la maison. L'avantage, c'était qu'elle se sentait désormais plus à l'aise et qu'elle finit enfin par me parler de son fantôme.

— Corban refuse de croire que notre maison est hantée, me dit-elle en passant d'une voie à l'autre. (Elle me regarda, puis détourna la tête.) Et pour être honnête, je n'ai rien vu ni entendu pour ma part. Je lui ai juste prétendu le contraire pour qu'il arrête d'embêter Chad. (Elle prit une grande respiration et se tourna de nouveau vers moi.) Il pense que Chad serait mieux dans un internat, une école pour enfants difficiles qu'un ami lui a recommandée.

— Il ne m'a pas semblé être un enfant difficile, remarquai-je. Les enfants dits difficiles, ce n'est pas plutôt ceux qui prennent de la drogue ou cognent sur les enfants des voisins ?

Chad avait l'air de préférer rester à la maison pour lire un bouquin plutôt que d'aller jouer au softball. Amber eut un rire nerveux.

— Corban ne s'entend pas très bien avec Chad. Il ne le comprend pas. C'est le vieux cliché à la Disney du papa sportif et du fils rat de bibliothèque.

— Corban sait-il qu'il n'est pas le père de Chad ?

Elle appuya brusquement sur le frein et, si je n'avais pas été attachée, j'aurais probablement fait connaissance avec son pare-brise. Elle resta là, immobile, au milieu de la route, ne semblant pas entendre les klaxons autour de nous. J'étais plutôt contente de me trouver dans une robuste Mercedes plutôt que dans la petite Mazda dans laquelle elle était venue me voir.

— Tu sembles avoir oublié que je connaissais Harrison, moi aussi, dis-je d'un ton neutre. On plaisantait souvent à propos de ses cils, et je n'ai jamais vu des yeux comme les siens. Jusqu'à aujourd'hui, en tout cas.

Harrison avait été l'amour de sa vie... trois mois, au bout desquels elle l'avait largué pour un étudiant en médecine.

Amber redémarrera et ne dit rien le temps que le bouchon qu'elle avait créé se dissipe.

— J'avais oublié que tu le connaissais. (Elle soupira.) Marrant. Oui, Corban sait qu'il n'est pas le père de Chad, mais Chad n'est pas au courant. Jusqu'ici, ça ne me semblait pas très important, mais je n'en suis plus si certaine. Corban se comporte... différemment depuis quelque temps. (Elle secoua la tête.) Cela étant, c'est lui qui m'a suggéré de faire appel à toi. Il a vu l'article dans le journal et m'a demandé : « Ce n'est pas la fille qui te disait qu'elle pouvait voir les fantômes ? Pourquoi ne lui demanderais-tu pas de venir jeter un coup d'œil ? »

Je décidai que j'avais été assez indiscreète pour le moment et me contentai d'une question un peu moins intime.

— Comment se manifeste-t-il, ce fantôme ?

— Il déplace des objets, me répondit-elle. Il réaménage la chambre de Chad une à deux fois par semaine. Il m'a dit qu'il avait

vu les meubles bouger tout seuls. (Elle eut un instant d'hésitation.) Il casse des choses, aussi. Quelques vases que mon mari a rapportés de Chine. Le verre qui protégeait son diplôme. Et parfois il subtilise des objets. (Elle me jeta un autre de ses regards apeurés.) Des clés de voiture. Des chaussures. Des papiers importants appartenant à Cor ont atterri dans la chambre de Chad, sous son lit. Corban était furieux.

— Contre Chad ?

Elle acquiesça.

Je n'avais même pas rencontré son mari que je l'appréciais déjà peu. Même si c'était bien Chad qui était derrière tout cela (et rien ne me laissait pour le moment penser le contraire), le mettre dans une école spécialisée ne me paraissait pas une excellente idée.

Nous récupérâmes un Chad morose qui ne semblait pas d'humeur à converser et elle cessa de parler du fantôme.

Amber était en train de préparer le dîner dans la cuisine. Je lui avais proposé mon aide, mais elle avait fini par me renvoyer à ma chambre pour éviter que je me retrouve dans ses jambes. Elle n'aimait pas la manière dont je pelais les pommes. J'avais apporté un livre avec moi, un très vieux livre avec d'authentiques contes de fées. Je l'avais emprunté et il faudrait que je le rende bientôt, alors je le lisais aussi vite que possible.

J'étais en train de prendre des notes à propos des kelpies, même si l'espèce avait disparu, quand quelqu'un frappa deux fois à la porte et entra sans attendre de réponse.

C'était Chad, qui tenait un carnet et un crayon dans les mains.

— Salut, lui dis-je.

Il retourna le calepin et je pus lire : « Combien est-ce que mon père vous paie ? »

— Rien du tout, répondis-je.

Il plissa les yeux d'un air dubitatif et arracha la page pour me montrer celle d'après. Visiblement, il y réfléchissait depuis un bon moment. « Que faites-vous ici ? Qu'est-ce que vous voulez ? »

Je posai mon livre et l'affrontai du regard. C'était un petit dur, mais ce n'était ni Adam, ni Samuel, et il finit par baisser les yeux.

— Il y a un vampire qui veut me tuer, lui dis-je.

J'aurais évidemment dû éviter de raconter cela, mais je voulais voir sa réaction. La curiosité, Bran me l'avait souvent dit, était un vilain défaut pour les coyotes, aussi.

Chad froissa la page du carnet et articula un mot muet. Visiblement, il ne s'était pas attendu à une telle réponse.

J'arquai un sourcil interrogateur.

— Désolée. Il va falloir trouver une autre solution. Je ne sais pas lire sur les lèvres.

Il gribouilla furieusement sur son carnet : « Manteuse ».

Je pris son crayon et corrigeai la faute avant de lui rendre le calepin et de lui dire :

— Tu veux parier ?

Il serra le carnet contre son cœur et sortit à toute allure de la pièce. Je l'aimais bien, ce gamin. Il me rappelait moi au même âge.

Un quart d'heure plus tard, sa mère fit irruption dans ma chambre.

— Rouge ou violette ? me demanda-t-elle d'un air éperdu. Viens avec moi.

Complètement déconcertée, je la suivis dans le couloir jusqu'à la chambre principale, et vis deux robes posées sur le lit.

— Je dois mettre les petits pains au four dans cinq minutes, reprit-elle. Alors, rouge ou violette ?

La robe violette était largement moins courte que l'autre.

— Violette, répondis-je. Aurais-tu aussi des chaussures à me prêter ? Ou tu préfères que je sois pieds nus ?

Elle me jeta un regard paniqué.

— Des chaussures, j'ai, mais pas de collants.

— Amber, lui dis-je, je veux bien mettre des talons hauts et une robe rien que pour toi. Mais tu ne me paies pas assez pour que j'accepte d'enfiler un collant. J'ai les jambes rasées et bronzées, ça devrait suffire.

— Nous pouvons te payer. Combien veux-tu ?

Je la regardai d'un air surpris, mais ne pus déterminer si elle plaisantait ou non.

— Je ne veux rien, lui répondis-je. Ainsi, je pourrai m'enfuir si ça devient vraiment trop effrayant.

Elle ne rit pas. J'étais pourtant persuadée qu'elle avait eu le sens de l'humour, autrefois. Ou peut-être me trompais-je.

— Écoute, lui dis-je. Respire un grand coup, donne-moi une paire de chaussures et va mettre tes petits pains au four.

Elle inspira profondément et cela sembla effectivement la calmer un peu.

Quand je retournai dans ma chambre, j'y trouvai de nouveau Chad, armé de son carnet. Il avait les yeux rivés sur la canne qui se trouvait en travers de mon lit. Je ne l'avais pas apportée avec moi, mais elle avait visiblement décidé de m'accompagner quand même. J'aurais bien aimé savoir ce qu'elle voulait de moi. Je la ramassai et attendis que Chad tourne son regard vers moi et puisse lire sur mes lèvres.

— C'est le bâton que j'utilise pour battre les enfants à problèmes.

Il crispa les doigts sur le carnet et j'en conclus qu'il lisait couramment sur les lèvres. Je remis la canne sur le lit.

— Qu'est-ce que tu voulais ? lui demandai-je.

Il retourna son carnet et me montra une coupure de journal qu'il avait collée sur une page de celui-ci. « La petite amie de l'Alpha tue son violeur » en était le titre. Il était illustré par une photo de moi, l'air hagard et pleine de bleus. Je ne me rappelais pas avoir été prise en photo, mais il y avait quantité de choses dont je ne me souvenais pas vraiment à propos de cette nuit-là.

— Oui, répondis-je d'un ton léger qui contredisait le nœud qui s'était formé dans mon estomac. Et à part ça, quoi de neuf ?

Il tourna la page et je pus lire un nouveau message : « Les venpires n'existe pas ». Visiblement, l'orthographe n'était pas son fort. Même à dix ans, j'étais capable de conjuguer le verbe « exister ».

— OK, merci, lui répondis-je. Voilà qui est bon à savoir. Je vais rentrer dès demain, alors.

Il laissa retomber ses bras, et les mouvements de son carnet me firent penser à ceux de la queue d'un chat énervé. Il savait parfaitement reconnaître le sarcasme, même en le lisant sur mes lèvres.

— Ne t'en fais pas, petit, lui dis-je gentiment. Je ne fais pas partie d'un complot visant à t'envoyer dans une prison pour enfants. Si je ne vois rien, ça ne signifiera pas qu'il n'y a rien ici. Et je le dirai à ton père, ne t'en fais pas.

Il cligna des paupières plusieurs fois, serra de nouveau le calepin contre sa poitrine et releva le menton d'un air têtue ; on aurait cru une version miniature de sa mère. Puis il s'en alla.

Amber gravit les marches deux par deux et m'adressa un petit signe de la main en passant devant ma porte ouverte. Je l'entendis frapper à une porte, puis l'ouvrir.

— Il faut que tu te laves toi aussi, dit-elle à son fils. Tu n'es pas obligé de dîner avec nous, il y a une assiette dans le micro-ondes, mais je ne veux pas non plus que tu traînes dans le coin en essayant de rester invisible. Tu sais bien que ton père déteste ça. Alors, passe-toi un coup de peigne et va te laver les mains et la figure.

J'ôtai mes vêtements et enfilai la robe violette. Elle m'allait à peu près, peut-être un peu trop étroite au niveau des épaules et des hanches à mon goût, mais quand je me regardai dans le miroir en pied, je dus avouer que j'avais l'air tout à fait correct. Amber, Char et moi avions toujours pu nous échanger nos vêtements.

Les talons étaient un peu plus hauts que ce à quoi j'étais habituée, mais tant que nous resterions à l'intérieur, cela ne devrait pas poser de problème. Char avait des pieds plus petits que les miens et ceux d'Amber, en revanche. Je passai de nouveau un coup de brosse dans mes cheveux et les nattai en une tresse un peu plus sophistiquée qu'habituellement. Un peu de rouge à lèvres et d'eyeliner et je fus prête.

J'aurais nettement préféré dîner avec Adam plutôt qu'avec Amber, son crétin de mari et le client important de celui-ci. J'en étais presque à souhaiter que l'on m'ait gardé une assiette au micro-ondes à moi aussi.

Chapitre 6

Aucun des deux hommes qui entrèrent dans la maison n'était beau. Le plus petit des deux commençait à perdre ses cheveux et avait des mains boudinées ornées de trois épais anneaux en or. Il portait un costume de prêt-à-porter, mais un prêt-à-porter de luxe. Ses yeux étaient d'un bleu très, très pâle, presque aussi clair que les yeux de loup de Samuel. Cette ressemblance me donna envie de l'apprécier. Il resta en retrait, l'air presque timide, alors que l'autre homme serrait Amber dans ses bras.

— Bonjour, ma chérie, dit-il, et à ma grande surprise, il y avait une authentique chaleur dans ses paroles. Merci de nous avoir fait à dîner dans un si bref délai.

Corban Wharton était impressionnant à défaut d'être beau. Il avait le nez trop long comparé à son large visage. Il avait des yeux bruns très écartés qui pétillaient de joie. Il dégageait une impression rassurante de solidité. C'était le genre de personne que l'on aurait voulu à son côté dans un tribunal. Il fronça légèrement les sourcils en me voyant, comme s'il essayait de se rappeler qui j'étais.

— Vous devez être Mercedes Thompson, dit-il en me tendant la main.

Sa poignée de main était ferme et sèche, agréable comme celle d'un politicien.

— Vous pouvez m'appeler Mercy, comme tout le monde, répondis-je.

Il acquiesça.

— Mercy, permettez-moi de vous présenter mon client et ami, Jim Blackwood. Jim, voici Mercy Thompson, une amie de ma femme, qui va passer quelques jours chez nous.

Jim était en train de parler avec Amber et tourna un bref instant la tête vers Corban et moi.

Jim Blackwood. James Blackwood. Je me demandai, abasourdie, combien il pouvait y avoir de James Blackwood à Spokane. Cinq,

six ? Mais je savais, même avec le parfum qu'il portait et qui m'empêchait de sentir le vampire, que c'était bien l'homme que l'on m'avait conseillé d'éviter.

Bran avait supposé qu'il penserait que mon odeur était due au fait que j'avais des chiens. Et même si ce n'était pas le cas et s'il devinait ce que j'étais, après tout, où était le mal ? J'étais juste ici pour un bref séjour. Cela ne pouvait pas le déranger tant que ça, n'est-ce pas ?

Mais je me berçais d'illusions, je le savais. Les vampires pouvaient être dérangés par des choses bien plus négligeables.

— M. Blackwood, le saluai-je une fois qu'il quitta Amber du regard.

J'allais en dire le minimum. Je ne savais pas si les vampires étaient capables de sentir les mensonges de la même manière que les loups, mais je n'allais pas lui dire que j'étais ravie de le rencontrer ou autre chose du même genre alors que ma seule envie était de me retrouver à un millier de kilomètres d'ici.

Je fis de mon mieux pour garder un sourire courtois tandis que des questions stupides s'amassaient dans mon cerveau. Comment allait-il nous manger ? Les vampires ne mangeaient pas les gens. À ma connaissance en tout cas. Quelles étaient les probabilités qu'un vampire se manifeste sans qu'il s'agisse d'un plan de Marsilia ?

Mais d'après ce que je savais, Blackwood ne m'avait pas paru le genre de vampire prêt à se laisser manipuler par qui que ce soit.

— Appelez-moi Jim, me répondit-il avec une pointe d'accent anglais. Je suis désolé de vous déranger pendant votre séjour ici, mais nous avons dû traiter des affaires urgentes cet après-midi, et Corban a insisté pour m'inviter à dîner ce soir.

Il avait un visage rond à l'expression joyeuse et sa poignée de main était encore plus rassurante que celle de Corban. Si je n'avais pas eu cette discussion avec Bran, jamais je n'aurais pu deviner sa vraie nature.

— Que dites-vous de passer à table ? suggéra Amber, calme et sereine, à présent que tous les préparatifs étaient derrière elle. Le repas est prêt et ce serait dommage de le laisser refroidir. Je crains de ne pas avoir fait dans le particulièrement raffiné.

Pour elle, donc, des steaks au poivre avec du riz, de la salade et du pain frais, suivis d'une tarte aux pommes faite maison n'étaient

pas « particulièrement raffinés ». La nourriture disparut mystérieusement de l'assiette du vampire sans que je le voie à aucun instant la toucher ou porter la fourchette à sa bouche. J'avais pourtant discrètement gardé l'œil dessus, fascinée, en espérant vaguement le voir prendre une bouchée et que mes craintes se révèlent sans fondement.

Je restai silencieuse pendant que les deux hommes parlaient affaires (des histoires de contrats et de régimes spéciaux de retraite) et fus ravie de passer totalement inaperçue. Amber glissait çà et là une petite phrase, principalement pour faciliter la conversation. J'entendis Chad passer devant la porte de la salle à manger, se rendre à la cuisine, puis remonter dans sa chambre au bout d'un moment.

— Excellent repas, comme d'habitude, dit le vampire à Amber. Belle, charmante et bonne cuisinière. Je ne cesse de le dire à Corban, un de ces jours, je vous volerai à lui !

J'eus un frisson : il était tout à fait sérieux. Mais Amber et Corban rirent comme s'il s'agissait d'une vieille plaisanterie. C'est à cet instant précis que Blackwood me regarda.

— Vous avez été affreusement silencieuse durant ce dîner. Corban m'a dit que vous étiez allée à l'université avec Amber et que vous viviez à Kennewick. Que faites-vous là-bas ?

— Je répare des trucs, marmonnai-je en regardant mon assiette.

— « Des trucs » ? demanda-t-il d'un air intrigué alors que j'essayais justement d'obtenir l'effet contraire.

— Des voitures. Je vous présente Mercedes, garagiste spécialisée Volkswagen, intervint Amber avec une trace de l'ironie qui avait été sa marque de fabrique par le passé. Mais je suis certaine que je peux toujours lui faire parler des familles royales européennes ou du nom du berger allemand d'Hitler.

Elle adressa un sourire à James Blackwood, le Monstre qui protégeait son territoire contre les vampires et toute autre créature susceptible de défier son autorité. J'espérais qu'un coyote ne lui semblerait pas une menace inacceptable.

Amber continua à papoter d'une manière qui trahissait sa nervosité. Peut-être craignait-elle que je dise au client si important de son mari que j'étais venue pour prendre un fantôme la main dans

le sac. Si elle avait su la vérité, elle n'aurait pas eu besoin de craindre une telle éventualité.

— On aurait pu penser qu'avec ses origines – son père était un indien – elle s'intéresserait plus à l'histoire américano-indienne, mais non, son truc, c'était l'Europe.

— Je n'aime pas me complaire dans la tragédie, répondis-je en essayant désespérément de paraître inintéressante. Or l'histoire américano-indienne est principalement constituée d'événements tragiques. Mais aujourd'hui, je me contente de réparer des voitures.

— Blondi, s'écria Corban. C'était le nom du chien !

— En effet. On m'a dit que c'était inspiré d'une bande dessinée nommée *Blondie*, acquiesçai-je.

Cette hypothèse avait causé de nombreuses discussions animées chez les fans d'anecdotes du III^e Reich. J'espérais que la conversation se reporte sur Hitler. Il était mort depuis longtemps et ne pouvait plus faire de mal à personne dans cette pièce, contrairement au mort assis en face de moi.

— Vous êtes d'origine amérindienne ? demanda le vampire.

Avait-il essayé de capter mon regard ? J'étais assez douée pour éviter de croiser le regard des gens si cela n'était pas nécessaire, un talent utile quand on vivait parmi les loups-garous. Je regardai fixement sa mâchoire et répondis :

— Du côté de mon père. Malheureusement, je ne l'ai jamais connu.

Il secoua la tête.

— Je suis vraiment désolé.

— Oh, ne vous en faites pas, ça remonte à bien longtemps. (Puisque Hitler ne semblait pas parvenir à détourner son attention de ma personne, je tentai le sujet des affaires. Cela fonctionnait à tous les coups avec mon beau-père.) J'imagine que le rôle de Corban est d'éviter les tracasseries judiciaires à votre entreprise ?

— Et il est très doué dans ce qu'il fait, confirma le vampire avec un sourire satisfait et étrangement possessif. Avec lui à mes côtés, les Industries Blackwood devraient pouvoir rester à flot encore quelques mois, n'est-ce pas ?

Corban éclata d'un rire jovial.

— Oh, j'espère bien que ça durera plus longtemps que ça.

— Trinquons au fait de gagner de l'argent, dit Amber en levant son verre. Plein d'argent.

Je fis mine de boire une gorgée de mon vin et pensai que leurs aspirations pécuniaires n'avaient rien à voir avec les miennes, loin de là.

Il finit enfin par partir. La soirée n'avait pas été aussi horrible que je l'avais redouté. Le Monstre était un homme charmant et, je l'espérais, totalement convaincu que je n'étais qu'une mécanicienne Volkswagen pas très intéressante. En dehors de ce moment où j'avais éveillé sa curiosité, je pensais avoir réussi à passer inaperçue.

Rendue presque euphorique par ce succès, je ne repensai absolument pas à ces histoires de fantômes pendant que je me changeais. Puis je revins en bas pour aider Amber à débarrasser la table.

Elle devait également avoir été inquiète quant au déroulement de la soirée, parce qu'elle était presque aussi soulagée et ravie que je l'étais moi-même. Nous improvisâmes une bataille d'eau dans la cuisine qui se termina abruptement lorsque Corban passa la tête par la porte pour voir d'où venait tout ce bruit et faillit se prendre une éponge dans la figure.

La prudence me disait qu'ayant évité cette fois-ci d'être démasquée, il valait mieux que je retourne chez moi dès le lever du soleil. Mais Amber était un peu pompette, alors je décidai que notre conversation pourrait attendre un peu. Une fois la vaisselle terminée, je voulus aller changer mes vêtements trempés et pleins de liquide vaisselle, et laisser Amber et son mari se faire des mamours dans la cuisine.

J'ouvris la porte de ma chambre et fus surprise de trouver Chad assis en tailleur au milieu de mon lit, les bras croisés sur la poitrine. Je sentis l'odeur de sa peur de l'entrée de la pièce.

Je refermai la porte derrière moi et regardai autour de nous.

— Des fantômes ? articulai-je sans un son.

Il regarda aussi autour de la pièce et secoua la tête en signe de négation.

— Pas ici ? Dans ta chambre ?

Il acquiesça à contrecœur.

— Allons voir ça, alors.

Il transpirait la terreur par tous les pores, mais descendit pourtant du lit et me suivit dans le couloir. Un gamin courageux. Il ouvrit précautionneusement la porte de sa chambre puis la poussa en prenant garde de ne pas poser un pied dans la pièce.

— J'imagine que d'habitude cette bibliothèque n'est pas renversée par terre, remarquai-je.

Il me jeta un regard méchant, mais je sentis sa peur diminuer légèrement.

Je haussai les épaules et dis :

— Tu sais, mon petit ami a une fille (« petit ami » était vraiment un terme inadapté) et j'ai deux petites sœurs. Et elles sont incapables de garder leur chambre en ordre. Il fallait que je pose la question.

En dehors de la bibliothèque, il était difficile de distinguer la part de désordre due au fantôme du bazar habituel chez le petit garçon moyen. Au moins était-il simple de remettre la bibliothèque en place, c'était l'un de ces meubles pour enfants de petite taille. Je me glissai entre la porte et Chad, et la redressai. Elle était encore plus légère qu'elle en avait l'air.

Je commençai à ranger les livres sur les étagères, bientôt aidée par Chad qui s'agenouilla à côté de moi. Il lisait un peu de tout, et pas seulement des livres pour enfants : *Jurassic Park*, *Entretien avec un vampire* et quelques œuvres de H.P. Lovecraft côtoyaient les *Harry Potter* et les tomes 1 à 15 du manga *Naruto*. Il nous fallut près d'un quart d'heure pour tout remettre en place et, quand nous en eûmes terminé, il n'avait plus peur du tout.

Mais je sentais bien l'odeur d'un être qui nous observait.

Je m'époussetais les mains et regardai autour de moi.

— Dis-moi, c'est toujours aussi bien rangé, chez toi ?

Il acquiesça solennellement.

Je secouai la tête.

— Franchement, c'est pas normal, ça. Ma petite sœur conservait des casse-croûte fossilisés sous son lit. Je pense que c'était pour nourrir les moutons de poussière qui y vivaient.

Je pris une boîte de jeux dans un tas parfaitement aligné.

— Tu veux jouer à la bataille navale ?

Il était hors de question que je le laisse seul avec cette chose.

Chad attrapa un carnet et nous partîmes en guerre. Historiquement, la guerre avait souvent été utilisée comme manière de se distraire des problèmes domestiques.

Nous nous allongeâmes tous deux à plat ventre et commençâmes à nous envoyer des missiles sur nos flottes respectives. Adam m'appela, et je lui dis que je le contacterais de nouveau plus tard : la guerre avait priorité sur la romance. Il rit et me souhaita bonne nuit et bonne chance, exactement comme ce vieux correspondant de guerre.

Le torpilleur de Chad était si bien caché qu'il réussit à détruire toute ma flotte sans que je puisse le dénicher.

— Argh ! m'exclamai-je. Tu as coulé mon porte-avions !

Le visage de Chad s'illumina et quelqu'un frappa à la porte. J'imaginai que je faisais probablement plus de bruit que nécessaire étant donné que l'enfant ne pouvait pas m'entendre.

— Entrez.

Chad lut le mot sur mes lèvres et prit soudain l'air horrifié. Je tendis le bras et lui donnai une petite tape réconfortante sur l'épaule.

La porte s'ouvrit brusquement et je me retournai à moitié pour voir de qui il s'agissait. Je le fis, car la plupart des gens auraient eu besoin de regarder, mais je l'avais entendu arriver, et Amber n'avait jamais eu une telle démarche pleine de colère. Il lui était arrivé de taper du pied, mais jamais de faire trembler tout l'étage. N'importe quel prédateur aurait vu la différence.

— N'est-il pas l'heure de dormir ? demanda Corban.

Il portait un pantalon de survêtement et un vieux tee-shirt de l'équipe de football des Seahawks de Seattle. Il avait les cheveux en désordre comme s'il venait de se lever. Je supposai que je l'avais réveillé.

— Non, lui répondis-je. Nous jouons à la bataille navale en attendant que le fantôme se montre. Vous voulez vous joindre à nous ?

— Il n'y a pas de fantôme, dit-il à l'adresse de son fils en joignant les signes à la parole.

J'avais commencé à apprécier Corban durant le dîner, il m'avait semblé être un mec bien. Mais là, il jouait juste les petits tyrans.

Je me redressai de manière à lui faire face.

— Vraiment ?

Il fronça les sourcils.

— Les fantômes n'existent pas. Je suis très content que vous soyez venue nous rendre visite, mais je ne peux pas approuver que vous l'encouragez dans ce genre de bêtises. Si vous leur dites qu'il n'y a aucun fantôme ici, ils vous croiront. Chad a déjà bien assez de problèmes sans qu'on pense en plus qu'il est fou.

Il avait continué à signer, même s'il me parlait. Je me demandai s'il avait laissé de côté le moment où il me conseillait de dire à Chad et Amber qu'il n'y avait pas de fantôme.

— En tout cas, c'est un sacré amiral, dis-je à Corban. Et je pense qu'il est bien trop intelligent pour inventer ces histoires de fantômes.

Il traduisit ma réponse en langage des signes, puis répliqua :

— Il a juste besoin d'attention.

— Il a toute l'attention nécessaire, lui fis-je remarquer. Tout ce dont il a besoin, c'est d'arrêter d'être terrifié parce que quelque chose qu'il ne peut ni voir ni entendre met sa chambre en désordre. Je pensais que c'était vous qui aviez suggéré à Amber de m'appeler. Pourquoi le faire si vous ne croyez pas aux fantômes ?

Il y eut un gros « boum » et une petite voiture qui se trouvait au-dessus de la commode de Chad fut projetée à travers la pièce avant de percuter la bibliothèque et de s'écraser au sol. J'avais remarqué du coin de l'œil qu'elle était agitée de mouvements spasmodiques depuis une quinzaine de minutes et ne fus donc pas surprise. Chad, qui n'entendit pas ce qui s'était produit, ne sursauta pas non plus. Corban, lui, fit un bond de plusieurs centimètres.

Je me levai et ramassai la voiture.

— Tu peux refaire ça ? dis-je en la mettant au-dessus de la bibliothèque.

Je m'agenouillai près de Chad de manière qu'il puisse voir ma bouche.

— Il vient de faire tomber ta voiture. On va tous observer ensemble s'il est capable de le refaire.

Rendu muet par la chute de la voiture, Corban s'assit à côté de Chad et posa sa main sur son épaule. Nous vîmes alors tous la voiture faire demi-tour sur elle-même et tomber derrière la bibliothèque. Puis celle-ci bascula face contre terre, écrasant la

flotte en plastique de Chad. J'aperçus un bref instant une forme humaine, les mains levées, qui disparut aussitôt, et l'odeur sucrée-salée du sang, que j'avais sentie depuis que j'étais entrée dans la chambre, s'évapora soudain.

Je restai là où je me trouvais pendant que Corban examinait la bibliothèque et la voiture à la recherche de câbles ou d'un mécanisme quelconque. Puis il se retourna vers Chad.

— Tu ne veux pas dormir dans une autre chambre ?

— Le fantôme est parti, leur appris-je, et Corban traduisit en langage des signes.

Chad acquiesça et fit voler ses mains. Quand il en eut terminé, Corban sourit.

— Tu n'as pas tort. (Puis, à mon adresse :) Il m'a dit que le fantôme ne l'avait pas tué, après tout.

Corban redressa la bibliothèque et j'examinai le tas de livres et de bouts de jouets. J'attendis que Chad me regarde, puis désignai son torpilleur entouré d'impacts de missiles inutiles.

— C'est donc là que tu l'avais caché, petit renard !

Il me sourit. Ce n'était pas un très grand sourire, mais il était suffisant pour me rassurer sur son état. Courageux, ce petit.

Je les laissai à leur rituel de bonne nuit entre hommes et retournai dans ma chambre, oubliant toute intention de rentrer chez moi le lendemain. Je n'allais certainement pas abandonner Chad aux mains d'un fantôme. Je n'avais pas la moindre idée de comment m'en débarrasser, mais peut-être serais-je en mesure de lui apprendre à vivre en bonne intelligence avec lui. Il n'en était pas loin, de toute façon.

Corban vint frapper à ma porte quelques minutes plus tard avant de l'entrouvrir.

— Je n'ai pas besoin d'entrer, dit-il d'un air sinistre. Dites-moi que vous n'avez pas causé ce qui s'est passé. J'ai cherché des câbles ou des aimants, mais il n'y avait rien.

J'arquai un sourcil.

— Je n'ai rien à y voir. Félicitations. Votre maison est hantée.

Il fronça les sourcils.

— Attention, je suis plutôt doué pour détecter les mensonges.

— C'est une bonne chose, lui répondis-je avec sincérité. Mais je suis fatiguée et j'ai vraiment besoin de dormir.

Il referma ma porte et commença à s'éloigner, puis revint sur ses pas.

— Si c'est vraiment un fantôme, est-ce que Chad est en sécurité ?

Je haussai les épaules. En vérité, l'odeur de sang m'inquiétait un peu. Les fantômes, de mon expérience, ne sentaient que leur propre odeur. Mme Hanna, qui venait parfois au garage, aussi bien avant qu'après sa mort, avait une odeur mariant la lessive qu'elle utilisait, son parfum favori et les chats avec qui elle vivait. Je ne pensais pas que le sang soit un bon signe. Mais je me contentai de lui dire ce que je savais avec certitude.

— Aucun fantôme n'a jamais essayé de me faire du mal, et les histoires où ça a été le cas sont très rares, et ce n'était rien de plus grave que quelques bleus ; la Sorcière de Bell est censée avoir tué un homme nommé John Bell dans le Tennessee il y a quelques siècles, mais je soupçonne qu'il ne s'agissait pas de l'œuvre d'un fantôme. Le vieux John est mort empoisonné par une substance que la Sorcière aurait mise dans un médicament, mais n'importe qui de plus matériel aurait pu s'en charger aussi.

Il me jeta un regard curieux que je lui rendis.

— Vous sortez avec un loup-garou.

En effet.

— Et vous me dites que les fantômes existent.

— Tout comme les faes, répondis-je. Je travaille avec l'un d'eux. Après les loups-garous et les faes, ce n'est pas si difficile d'imaginer que les fantômes existent, n'est-ce pas ?

Je refermai ma porte et me mis au lit. Après un long moment, il finit par retourner à sa chambre.

En général, j'ai du mal à dormir dans les endroits inconnus, mais il était tellement tard (ou tôt, cela dépendait de comment on voyait les choses) et la nuit précédente avait été si courte que je dormis comme un bébé.

Quand je me réveillai le lendemain matin, je remarquai deux plaies de morsure entourées d'un joli bleu pourpre sur ma gorge. C'était particulièrement seyant juxtaposé à mes points de suture au menton. Et mon pendentif en forme d'agneau avait disparu.

J'examinai la morsure dans le miroir de la salle de bains et me souvins que Samuel m'avait prévenue que je ne pouvais pas me fier à Stefan en tant qu'ami..., et que ce dernier avait bien précisé qu'il

aurait besoin de se nourrir pour passer inaperçu. Je savais qu'il y avait des conséquences au fait d'être mordue, mais je ne savais pas exactement lesquelles.

Il ne fallait pas non plus oublier que j'avais rencontré un autre vampire la veille au soir. J'espérai un instant que c'était lui qui m'avait fait cela et que Stefan ne m'avait pas mordue pendant que je dormais. Puis j'imaginai me faire mordre par Blackwood, qui terrifiait des créatures qui me terrifiaient moi, et espérai que c'était Stefan, en définitive.

Cela étant, il aurait fallu que Stefan soit invité à entrer dans la maison. M'avait-il demandé la permission avant d'en effacer le souvenir de ma mémoire ? Je le souhaitais. Cela me semblait le moindre mal.

La porte de la salle de bains s'ouvrit soudain : j'y étais seulement allée pour me brosser les dents et n'avais pas poussé le verrou. Chad contempla mon cou, puis me regarda avec de grands yeux effrayés.

J'espérais vraiment qu'il s'agissait de Stefan, parce qu'il était hors de question que je m'en aille avant d'avoir pu faire quelque chose pour ce gamin.

— Non, dis-je à Chad d'un air dégagé, je ne mentais pas quand je t'ai parlé de vampires.

Je me dis que j'allais éviter de lui révéler que j'avais été mordue dans la nuit s'il ne me le demandait pas. Après tout, il n'avait pas besoin de s'inquiéter à propos des vampires en plus des fantômes.

— Je n'aurais pas dû t'en parler, poursuivis-je. C'est probablement mieux si tu ne dis rien à tes parents. Les vampires préfèrent qu'on ne soit pas au courant de leur existence. Et ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour s'en assurer.

Il resta quelques instants à me regarder. Puis il fit mine de remonter une fermeture à glissière le long de ses lèvres, tourna une clé invisible et la jeta par-dessus son épaule. Certains signes étaient universels.

— Merci, lui dis-je en remettant ma brosse à dents dans son étui et en rangeant mes affaires dans ma trousse de toilette. Rien d'autre ne s'est produit pendant la nuit ?

Il secoua la tête et fit semblant d'essuyer la sueur de son front du dos de la main.

— Bien. Ton fantôme est-il très actif durant la journée ?

Il haussa les épaules, réfléchit un instant, puis acquiesça.

— Bon, je vais discuter avec ta mère et peut-être sortir courir un peu.

Ce ne serait pas sous forme de coyote en plein centre-ville, en particulier maintenant que mon plan pour éviter d'attirer l'attention de James Blackwood était spectaculairement tombé à l'eau. Mais je ressentais le besoin de courir à peu près tous les jours, sinon je devenais grincheuse.

— À mon retour, nous nous installerons dans ta chambre un petit moment. Est-ce que ton fantôme se manifeste ailleurs dans la maison ?

Il acquiesça et fit le geste de manger et de faire la cuisine.

— Seulement la cuisine ou la salle à manger aussi ?

Il leva deux doigts.

— D'accord, dis-je en regardant ma montre. Je te retrouve ici à 8 heures pile.

Je retournai dans ma chambre et tentai de détecter l'odeur de Stefan ou quoi que ce soit sortant de l'ordinaire, mais sans succès. Je fus aussi incapable de remettre la main sur mon pendentif. Sans lui, je n'avais plus aucune protection contre les vampires. Enfin, ce n'était pas comme s'il m'avait protégée de quoi que ce soit la nuit précédente.

Courir en ville n'était pas ce que je préférais. Néanmoins, le soleil était levé, je ne craignais donc pas de me retrouver face à un vampire dans les prochaines heures. Je courus une demi-heure avant de faire demi-tour pour revenir chez Amber.

Sa voiture ne se trouvait plus devant la maison. Elle avait des obligations, m'avait-elle dit : un rendez-vous chez le coiffeur, quelques tâches administratives et des courses à faire. J'avais pourtant espéré qu'elle attendrait mon retour. Si j'avais été à sa place, je ne pense pas que j'aurais laissé mon fils de dix ans seul dans une maison hantée. Mais il ne semblait pas plus effrayé que ça lorsque je le retrouvai devant la salle de bains à 8 heures pile à ma montre.

Nous explorâmes la maison de fond en comble, en commençant par le sous-sol et en remontant. Non pas que ce soit absolument nécessaire ou d'une importance cruciale, mais j'aimais bien les

maisons anciennes et je n'avais pas d'autre idée pour nous occuper en attendant que le fantôme se manifeste. Et en y réfléchissant, je n'avais pas vraiment d'idée quant à ce que j'allais faire quand il se manifesterait. Je n'avais jamais essayé de bannir un fantôme auparavant, et tout ce que j'avais lu à ce sujet au fil des années (ce qui n'était pas grand-chose) laissait penser que tenter de le faire de la mauvaise manière était pire que de ne rien faire du tout.

La cave avait été refaite récemment, mais derrière une petite porte à l'allure antique se trouvait une pièce au sol en terre battue avec de vieilles caisses en bois destinées au transport de bouteilles de lait et d'autres objets stockés là depuis plusieurs années. Quelle qu'en ait été l'utilité première, c'était aujourd'hui un habitat idéal pour les veuves noires.

— Waouh ! m'exclamai-je en éclairant un coin du plafond avec la torche que j'avais empruntée. Regarde la taille de cette araignée ! Je crois que je n'en ai jamais vu d'aussi grosse.

Chad me tapota sur le bras en désignant de sa lampe de poche le dossier brisé d'une chaise en bois.

— Ouaip, acquiesçai-je, celle-là est encore plus grosse. Je pense qu'il vaudrait mieux sortir d'ici et continuer notre exploration, en tout cas tant qu'on n'aura pas une grosse bombe d'insecticide entre les mains.

Je refermai la porte avec un peu plus de force que nécessaire. Je n'ai pas peur des araignées et les veuves noires sont, en définitive, de véritables merveilles de la nature. Mais elles ont tendance à mordre quand on les dérange. Un peu comme les vampires, en fait. J'effleurai le côté de ma gorge pour m'assurer que le col de mon tee-shirt et mes cheveux recouvraient toujours la trace de morsure. Il allait falloir que j'aie fait quelques courses dans l'après-midi. J'avais absolument besoin d'un foulard ou d'un tee-shirt à col montant si je voulais éviter qu'Amber et Corban voient ce qui ornait mon cou. Et peut-être pourrais-je trouver un nouveau pendentif en forme d'agneau.

Le reste de la cave était étonnamment bien rangé, dépourvu de poussière ou d'araignées. Il semblait qu'Amber n'ait pas eu aussi peur des veuves noires que moi.

— Nous ne sommes pas en train d'essayer de découvrir l'identité du fantôme, dis-je à Chad. Encore qu'on pourrait se renseigner si tu

y tiens, j'imagine. Je regarde juste si je trouve des indices. Si jamais c'est quelqu'un qui nous joue un mauvais tour, je n'ai pas envie de me faire avoir.

Il eut un mouvement furieux des mains qui ne nécessitait aucune traduction et ses yeux étincelèrent de colère.

— Non, je ne pense pas que ce soit toi, le rassurai-je d'un ton ferme. Si ce qui s'est passé la nuit dernière était un coup monté, c'était bien trop sophistiqué pour du travail d'amateur. Peut-être est-ce quelqu'un qui a des raisons d'en vouloir à ton père et qui a décidé de t'utiliser pour se venger. (J'eus un instant d'hésitation.) Mais je ne pense vraiment pas que ce soit le cas.

En particulier, je ne voyais pas pourquoi quelqu'un aurait truqué une odeur de sang trop faible pour être détectable par un odorat humain. Mais je me sentais obligée de vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un canular.

Il réfléchit un moment à ce que je venais de lui dire, puis acquiesça solennellement avant de me faire une visite guidée en désignant les endroits les plus intéressants de la maison. Nous examinâmes une petite pièce cachée derrière une porte très épaisse, peut-être une ancienne chambre froide. Puis il me montra l'ancien conduit à charbon qui débouchait sur un carton rempli de vieilles couvertures. Je mis ma tête dans le tunnel de métal et reniflai l'air ambiant, ce qui me conforta dans mes soupçons : Chad utilisait le conduit comme toboggan improvisé.

Il me coula un regard nerveux de sous sa frange trop longue. Cela ne me semblait pas très dangereux... et devait être sacrément amusant. D'autant plus si personne n'était au courant de l'usage ludique qu'il en faisait. Moi aussi, j'avais eu ce genre d'endroits secrets quand j'avais son âge. Je ne fis donc aucun commentaire.

Je lui montrai les vieux fils électriques en cuivre, complètement dénudés, qui n'étaient plus utilisés, mais toujours présents, ainsi que les marques de ciseau sur les gros blocs de granit qui constituaient les murs. Nous observâmes le plafond de la cave sous la salle à manger et la cuisine. Comme je ne savais pas exactement ce qui s'était produit dans ces deux pièces, je cherchais un peu au hasard. Mais quoi que ce soit, cela aurait probablement été installé peu de temps avant les premières manifestations du fantôme, soit

quelques mois auparavant. Or, tout dans cette partie de la cave avait l'air encore plus vieux que moi.

Les deux autres niveaux n'étaient pas aussi intéressants que la cave. Déjà, cela manquait de veuves noires. Tout avait été refait, et on avait ôté toute trace d'escalier de service ou de monte-plats. Les boiseries étaient belles, mais on s'était contenté de pin plutôt que de bois dur, et le travail du menuisier était honnête, sans être non plus exceptionnel. Il semblait que cette maison ait été construite par quelqu'un qui appartenait à la classe moyenne supérieure et non par une personne véritablement fortunée. Mon mobil-home avait été conçu pour les vrais pauvres, du coup, j'étais plutôt bonne juge de ce genre de détails.

Le fantôme n'était pas retourné dans la chambre de Chad depuis la veille au soir : tout était toujours parfaitement à sa place. Comme l'avait dit Corban, il n'y avait pas trace de câbles ou de cordes, ou de quoi que ce soit qui aurait expliqué comment la voiture avait fait pour traverser la pièce. Je supposai que la magie aurait pu être derrière tout cela, mais je n'en avais pas ressenti la présence et, en général, je percevais toujours quelque chose lorsqu'une personne y faisait appel près de moi.

Je regardai Chad.

— Bon, à moins qu'on trouve quelque chose de bizarre au-dessus du plafond de ta chambre, je pense qu'on a là un authentique fantôme.

Nous entrâmes dans ma chambre et je trouvai ma brosse à cheveux au milieu du plancher, mais je ne pouvais pas jurer que je ne l'avais pas laissée là. Sous le regard menthe à l'eau de Chad, je refis mon lit et rangeai dans ma valise les vêtements que j'avais semés partout.

— Le vrai problème, continuai-je, tout en rangeant, à l'adresse du petit garçon assis sur mon lit, c'est que je ne sais pas par quel moyen faire en sorte que le fantôme te laisse tranquille. Je pense néanmoins que je le vois mieux que toi. Tu n'as rien vu d'autre que les objets qui bougeaient, hier soir, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Eh bien, moi si. Rien de très clair, mais j'ai aperçu quelque chose. En revanche, je ne sais pas comment le faire partir. Ce n'est pas un répéteur... c'est comme ça que j'appelle les fantômes qui ne

font que répéter certaines actions à l'infini. Il y a de l'intelligence derrière les siennes...

Je dus redire ma phrase encore deux fois pour qu'il réussisse à saisir ce que je voulais dire. Quand il y parvint, son visage se déforma en une grimace furieuse et il siffla. J'acquiesçai.

— Oui, il semble en colère. Si on réussit à découvrir à quel propos, peut-être que...

Je fus interrompue par un grand bruit. Ma réaction dut être parlante puisque Chad se leva aussitôt et vint me toucher l'épaule.

— Un bruit qui venait d'en bas, lui expliquai-je.

Nous trouvâmes ce dont il s'agissait dans la cuisine. La porte du réfrigérateur était grande ouverte et il y avait un trou dans le mur qui lui faisait face, auréolé d'une tache humide et collante qui était probablement constituée de jus d'orange. Et en effet, il y en avait une bouteille vide au pied du mur, entourée de plusieurs tubes de condiments divers et variés. Le robinet coulait à flots et l'évier bouché se remplissait à toute allure d'eau chaude.

Chad ferma le robinet pendant que j'examinais le reste de la pièce. Quand je sentis sa main sur mon bras, je secouai la tête :

— Non, je ne le vois pas.

Avec un soupir déchirant, je commençai à nettoyer les dégâts. J'avais l'impression de passer ma vie à ça dans cette maison. Je frottai le mur avec une éponge pendant que Chad passait la serpillière au sol. Il n'y avait rien à faire concernant les trous dans le mur, et en y regardant de plus près, je m'aperçus que certains d'entre eux étaient passablement anciens.

Lorsque j'eus fini de remettre en ordre ce qui pouvait l'être, je nous préparai des sandwiches et des frites pour le déjeuner. Ayant ainsi repris des forces, nous continuâmes notre exploration et montâmes au grenier.

Il y en avait en fait deux. Celui qui se trouvait au-dessus de la chambre de Chad était accessible par un escalier étroit caché dans un placard situé dans le couloir, peut-être un reste d'escalier de service. Je m'attendais à y trouver des cartons poussiéreux, mais il n'y avait qu'un bureau moderne avec un ordinateur dernier cri disposé sur une table en merisier. Des vasistas aéraient un peu l'ambiance plombée par les murs recouverts d'étagères assorties au bureau et encombrées d'ouvrages juridiques à reliure de cuir. Le

seul élément saugrenu dans la pièce était un oreiller recouvert de dentelle disposé sur le rebord de la seule fenêtre de la pièce.

— Tu m’as bien dit qu’il y avait un autre grenier ? demandai-je à Chad en n’osant pas entrer dans cette pièce si personnelle.

Chad m’amena de l’autre côté du premier étage de la maison, jusque dans la chambre de ses parents. Je me demandai pour quelle raison le bureau avait été décoré d’une manière aussi personnelle alors que la chambre, qui avait visiblement bénéficié du travail d’un décorateur professionnel et aurait eu sa place dans un magasin de meubles, semblait si froide et anonyme.

Nous entrâmes dans le dressing dont le plafond était découpé par une grande trappe rectangulaire. Nous dûmes tirer une chaise sous celle-ci pour pouvoir en atteindre la poignée, et la trappe se révéla être un escalier pliant. Nous enlevâmes la chaise et les marches se déplièrent jusqu’au sol.

Lampe torche à la main, tels d’intrépides explorateurs, nous grimpâmes dans ce grenier qui correspondait plus au reste de la maison que le premier que nous avons visité. D’un point de vue structurel, c’était le reflet inversé du bureau, sans les vasistas ni la superbe vue. La lumière du jour tentait de traverser la couche de peinture blanche dont était recouverte la seule fenêtre et des moutons de poussières dérangés par notre arrivée voletaient dans les rayons lumineux.

J’aperçus quatre énormes malles de voyage alignées contre le mur et, à côté, une vieille machine à coudre à pédale avec un logo Singer calligraphié à la peinture dorée sur un panneau en bois. Il y avait encore des caisses de bouteilles de lait vides, mais ici au moins avait-on réussi à faire fuir les araignées. Il n’y avait d’ailleurs aucune petite bête volante ou rampante dans la pièce, et très peu de poussière. On pouvait toujours compter sur Amber pour faire le ménage dans un grenier.

Les malles étaient fermées à clé. Mais la visible déception de Chad m’incita à sortir mon couteau suisse et, après quelques tripatouillages du bout du cure-dents, dont je ne me servais ordinairement jamais, et de la plus fine de mes lames, je pus ouvrir la première malle en moins de temps qu’il n’en fallait pour chanter trois couplets d’*Une bouteille de bière sur le mur*. J’en étais certaine, car j’avais tendance à fredonner lorsque je forçais une

serrure. C'était une mauvaise habitude, mais comme je n'avais pas l'intention de me recycler dans le cambriolage, je n'avais jamais essayé de m'en débarrasser.

La première malle était remplie de vieux draps jaunis bordés de dentelle au crochet et ornés de broderies florales et autres motifs féminins. Le contenu de la deuxième était bien plus intéressant : des plans de la maison (que nous subtilisâmes), des actes de propriété et de vieux diplômes décernés à des gens dont le nom semblait inconnu à Chad, et une poignée de vieilles coupures de presse remontant aux années 1920, concernant des personnes qui portaient le même nom que celui figurant sur les autres papiers. C'étaient principalement des annonces de naissances, de mariages ou de décès, et je remarquai qu'aucun de ces derniers ne semblait concerner des personnes mortes de manière brutale ou prématurée.

Pendant que Chad examinait les plans qu'il avait étalés sur le couvercle de la première malle, je lus la biographie d'une dénommée Ermalinda Gaye Holfenster McGinnis Curtis Albright, intriguée par la longueur de son nom. Elle était morte en 1939 à l'âge de 74 ans. Son père avait combattu en tant que capitaine du mauvais côté lors de la guerre de Sécession puis avait emmené sa famille dans l'ouest avant de faire fortune dans l'exploitation de bois et les chemins de fer. Ermalinda avait eu huit enfants, dont quatre lui avaient survécu, et quantité de petits-enfants. Deux fois veuve, elle avait épousé un troisième homme quinze ans avant de mourir. En lisant entre les lignes, je devinai qu'il avait été beaucoup plus jeune qu'elle.

— Bien joué, Ermie ! murmurai-je d'un ton admiratif.

C'est à cet instant précis que l'escalier se replia et que la trappe se referma si brutalement que les vibrations dans le sol réussirent à distraire Chad de ses plans. Il ne devait pas avoir entendu le cliquetis du loquet qui se refermait, en revanche.

Je plongeai vers la trappe, mais c'était évidemment trop tard. Je flairai l'ouverture et ne sentis rien. Je ne voyais de toute façon aucune raison pour laquelle on voudrait nous enfermer dans le grenier. Après tout, nous ne risquions pas d'y mourir, à part si quelqu'un décidait de mettre le feu à la maison, bien sûr.

Je tentai de m'ôter cette idée peu rassurante de la tête et décidai qu'il s'agissait probablement de notre fantôme. J'avais entendu

parler de fantômes pyromanes. Le presbytère de Borley, rendu célèbre par Hans Holzer, n'était-il pas censé avoir été incendié par des fantômes ? Cela étant, il me semblait bien que Hans Holzer avait été démasqué comme étant un charlatan.

— Eh bien, dis-je à Chad, voilà qui confirme que notre fantôme est vindicatif et intelligent, en tout cas. (Il avait l'air passablement secoué et ses doigts froissaient les plans d'une manière qui aurait fait grincer des dents le moindre historien.) Autant continuer à fouiller le grenier, n'est-ce pas ?

Il n'eut pas l'air vraiment rassuré par ce que je disais. Je tentai de le tranquilliser :

— De toute façon, ta mère ne devrait pas tarder à rentrer à la maison. Elle pourra venir nous libérer lorsqu'elle montera à l'étage.

J'eus une idée soudaine. Je sortis le téléphone que j'avais dans ma poche et appelai le numéro d'Amber que j'avais enregistré, mais je me rendis compte que c'était sa ligne fixe en entendant retentir la sonnerie dans la chambre à l'étage inférieur.

— Est-ce que ta mère a un téléphone portable ?

C'était le cas. Il composa le numéro, mais je tombai sur sa boîte vocale. Je lui laissai donc un message pour lui dire où nous nous trouvions et ce qui nous était arrivé.

— Elle viendra nous libérer dès qu'elle aura notre message, dis-je à Chad quand j'en eus terminé. Et sinon, on appellera ton papa. Tu ne veux pas voir ce qu'il y a dans la dernière malle ?

Il n'était pas ravi de la situation, mais cela ne l'empêcha pas de regarder par-dessus mon épaule pendant que je forçais la serrure.

Nous restâmes tous deux sans voix en voyant le trésor qui y était caché.

— Waouh ! m'exclamai-je. Je me demande si tes parents sont au courant de ce qu'il y a là-dedans. (Je réfléchis un instant.) Je ne sais pas si ça vaut quelque chose.

La malle était remplie à craquer de vieux disques, en majorité d'épaisses galettes de vinyle avec une étiquette indiquant qu'il s'agissait de 78 tours. Je me rendis rapidement compte qu'ils étaient classés avec méthode. Une pile était constituée de disques pour enfants, telle *L'Histoire de Hiawatha* ou autres comptines. Elle comprenait un véritable trésor : un livre-disque de *Blanche-Neige*

qui semblait dater de la même époque que le film. Chad ne sembla pas s'y intéresser particulièrement, alors je le replaçai dans le tas.

La sonnerie de mon téléphone retentit et je regardai qui m'appelait.

— Ce n'est pas ta mère, dis-je à Chad avant de répondre : Salut Adam ! Dis-moi, tu connais les Mello-Kings ?

Il y eut un instant de silence, puis Adam se mit à chanter d'une voix de basse très correcte :

— « *Chip, chip, chip, went the little bird...* » et quelque chose sur le battement de mon cœur ou un truc du genre. J'imagine qu'il y a une raison logique à ta question ?

— Chad et moi venons de découvrir une malle remplie de vieux disques, lui répondis-je.

— Et qui est Chad ? demanda-t-il d'un ton faussement indifférent.

— Le fils d'Amber, il a dix ans. J'ai donc dans les mains un disque des Mello-Kings datant de 1937, et c'est peut-être le plus récent dans la malle... Ah ! Non, pardon, Chad vient de trouver un disque... ou plutôt une pochette de disque des Beatles. Le disque semble avoir disparu. Donc oui, le Mello-Kings est probablement le disque le plus récent de la collection.

— Je vois. Rien de neuf dans ta chasse aux fantômes ?

— Des petits trucs, répondis-je en regardant la trappe verrouillée d'un air triste. Et de ton côté ? Les négociations avec la maîtresse avancent-elles ?

— Warren et Darryl doivent rencontrer deux de ses vampires ce soir.

— Lesquels ?

— Bernard et Wulfe.

— Dis-leur d'être prudents, lui conseillai-je. Wulfe est un peu plus qu'un simple vampire.

Je n'avais rencontré Bernard qu'une seule fois et il ne m'avait pas fait grande impression. Mais peut-être avais-je été influencée par la réaction de Stefan ce jour-là.

— Bien sûr, répondit-il d'une voix calme. Tu as vu Stefan ?

Je touchai le côté de ma gorge d'un air absent. Comment répondre à cette question ? « Je ne sais pas, mais je crois qu'il est

venu me mordre la nuit dernière » ne semblait pas la meilleure chose à dire.

— Il est resté discret pour le moment. Peut-être le verrai-je ce soir.

J'entendis la porte d'entrée s'ouvrir deux étages plus bas.

— Bon, je dois raccrocher. Amber est de retour.

— D'accord. Je t'appelle ce soir, dit-il avant de couper la communication.

J'entendis quelqu'un monter en courant les escaliers et se ruer dans la chambre.

— Ta mère est rentrée, informai-je Chad en remettant les disques en place.

Ils étaient lourds. Je n'osais imaginer combien la malle pesait en tout. On avait certainement rangé les disques alors qu'elle se trouvait déjà dans le grenier... sinon, il aurait bien fallu huit loups-garous au meilleur de leur forme pour l'y transporter.

— La trappe est verrouillée, dis-je à Amber en l'entendant secouer la poignée. Il doit y avoir un loquet de ton côté.

Elle réussit à ouvrir la trappe et déplia l'escalier en soufflant bruyamment.

Son attention se riva immédiatement sur Chad et elle se mit à signer à toute allure en ne prenant même pas la peine de parler.

— Tout va bien, l'interrompis-je. Dis-moi, tu as une sacrée collection de disques, là-dedans. Tu l'as déjà fait estimer ?

Elle se tourna vers moi et me contempla d'un air ahuri, comme si elle avait oublié que je me trouvais ici. Ses pupilles étaient... bizarres. Trop larges, décidai-je, même en tenant compte de la pénombre qui régnait dans le grenier.

— Les disques ? Je crois que Corban les a trouvés lorsque nous avons acheté la maison. Oui, il les a fait estimer. Mais ils n'ont rien de particulier. Ils sont juste très vieux.

— Satisfaite de ton shopping ?

— Mon shopping ? demanda-t-elle d'un air perdu.

— Amber, tu es sûre que ça va ?

Elle cligna des yeux et sourit. C'était un sourire si doux et lumineux que j'en eus des frissons. Amber était bien des choses, mais certainement pas douce. Il y avait quelque chose qui clochait sérieusement chez elle.

— Oh ! Oui, j'ai trouvé un adorable pull et quelques cadeaux de Noël, répondit-elle avec un geste négligent de la main. Comment vous êtes-vous retrouvés coincés ici ?

Je haussai les épaules et rangeai les derniers disques avant de refermer la malle.

— À moins qu'il s'agisse d'un cambrioleur facétieux, je dirais que c'est à cause du fantôme.

Je me relevai et passai près d'elle pour redescendre par la trappe. Et je sentis une odeur de vampire. Stefan se trouvait-il dans le coin ? Je m'immobilisai et regardai autour de moi pendant que Chad descendait les marches quatre à quatre en nous laissant seules, sa mère et moi, dans une atmosphère saturée d'une odeur de sang frais et de vampire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Amber en avançant d'un pas vers moi.

Elle sentait la sueur, le sexe, et l'odeur d'un vampire qui n'était pas Stefan.

— Tu n'as fait que du shopping, ce matin ? m'enquis-je.

— Hein ? Non, je suis aussi allée chez le coiffeur, j'ai payé quelques factures... et c'est tout. Pourquoi tu me poses cette question ?

Elle ne mentait pas. Elle ignorait qu'elle avait servi de casse-croûte à un vampire, aujourd'hui.

Je tournai les yeux vers la lumière du soleil qui filtrait à travers la fenêtre et ressentis soudain le besoin urgent de parler à Stefan.

Chapitre 7

J'attendis que la nuit tombe et me glissai silencieusement dans le jardin en passant par la porte arrière.

— Stefan ? appelai-je à voix basse pour éviter que l'on m'entende dans la maison.

L'appeler ainsi n'était pas aussi idiot que l'on aurait pu le croire. Après tout, il était venu ici pour me protéger. Il était donc probablement dans les environs, en train d'observer ce qui se passait.

Pourtant, j'attendis une bonne demi-heure sans le moindre signe de Stefan. Au bout d'un moment, je retournai dans la maison et trouvai Amber devant la télé.

— Je vais me coucher, lui dis-je.

Je remarquai que son cou était visible et dénué de toute marque, mais il y avait quantité d'autres endroits qu'un vampire pouvait mordre. De mon côté, j'avais enroulé autour de mon cou une écharpe que j'avais acquise lors d'un petit tour dans les magasins en compagnie de Chad cet après-midi-là. Je n'avais rien trouvé de plus ressemblant à mon pendentif en forme d'agneau qu'une barrette avec un mouton de dessin animé, rien qui puisse évoquer d'aucune manière la protection du Fils de Dieu.

— Tu as l'air fatiguée, en effet, répondit-elle avec un bâillement. En tout cas, moi, je suis crevée. (Elle coupa le son de la télé et se retourna vers moi.) Corban m'a raconté ce qui s'est passé la nuit dernière. Même si tu ne peux rien faire d'autre, c'est déjà bien que tu aies réussi à le convaincre que Chad ne racontait pas des histoires pour se faire remarquer.

Je frottai ma morsure de vampire dissimulée par une épaisseur de soie rouge. Le problème d'Amber était bien plus sérieux qu'un simple fantôme, et je n'avais pas non plus la moindre idée de comment l'aider.

— Super, lui dis-je. À demain matin.

Une fois dans ma chambre, je ne réussis pas à m'endormir. Je me demandai si Corban savait qui était son client et que celui-ci se nourrissait de son épouse, ou s'il était aussi innocent qu'elle. Je m'interrogeai à propos de son étrange attitude, refusant d'un côté de croire à l'existence des fantômes, mais de l'autre, suggérant à Amber de faire appel à moi pour les aider à se débarrasser du leur. Mais si le vampire avait décidé de me faire venir ici... je ne parvenais pas à en déterminer la raison. À moins qu'il s'agisse d'un complot avec Marsilia pour se venger de moi sans avoir à s'inquiéter des loups, évidemment. Mais je n'arrivais pas à imaginer que Marsilia ait envie de se retrouver redevable envers un autre vampire... et ce vampire-là, en particulier, qui était si territorial qu'il refusait la présence d'autres vampires dans sa ville, ne me semblait pas le meilleur candidat pour une telle collaboration.

Et en parlant de Blackwood, il avait appelé Amber durant la journée. Or je n'avais jamais entendu parler d'un vampire qui soit vivant pendant la journée, même si je devais bien reconnaître que mon expérience en la matière était plutôt limitée. Je me demandai où pouvait bien se trouver Stefan.

— Stefan ? murmurai-je. Viens, viens me voir, où que tu sois. (Peut-être ne pouvait-il se manifester parce qu'il n'avait pas été invité ?) Stefan ? Tu peux entrer.

Mais il n'y eut aucune réponse.

Mon téléphone sonna et je ne pus m'empêcher de ressentir des papillons dans l'estomac.

— Salut, Adam.

— J'imagine que tu seras ravie d'apprendre que Warren et Darryl sont sortis intacts des griffes des vampires.

J'en eus le souffle coupé.

— Tu veux dire que vous avez accepté de rencontrer Marsilia sur son terrain ?

Il rit.

— Non, c'est juste que ça sonnait mieux que de dire qu'ils étaient sortis intacts de *Chez Denny*. L'endroit n'est pas des plus romantique, certes, mais il est ouvert toute la nuit et se trouve au beau milieu d'un parking extrêmement bien éclairé où il est impossible pour d'éventuels renforts de se dissimuler.

— Sont-ils parvenus à un accord quelconque ?

— Pas vraiment, dit-il d'un ton qui ne semblait pas inquiet. Ces négociations prendront du temps. Cette session-là a été consacrée à des échanges de menaces et autres postures pour impressionner l'interlocuteur. Mais Warren pense que Marsilia n'en veut pas qu'à ta jolie peau, s'il doit se fier à certains indices distillés par Wulfe. Marsilia sait pertinemment que je ne changerai jamais de position à ton propos, il est donc possible qu'elle veuille obtenir quelque chose d'autre. Comment vas-tu, de ton côté ?

— La canne magique est venue me rejoindre, lui dis-je en sachant que cela aussi le ferait rire.

Ce fut effectivement le cas et la rude caresse de son rire me fit fondre.

— Évite juste d'acheter des moutons et tout devrait bien se passer.

La canne, qui ne me quittait pas d'une semelle, que ce soit chez moi ou à Spokane, avait originellement un pouvoir utile aux bergers : toutes les brebis qui appartenaient à son propriétaire donnaient naissance à des jumeaux. Et comme tous les cadeaux des faes, un jour ou l'autre, cela finissait par se retourner contre ledit propriétaire. J'ignorais si la canne avait toujours les mêmes pouvoirs et pour quelle raison elle me suivait partout, mais j'avais fini par m'y habituer.

— Et en ce qui concerne ton fantôme, des résultats ?

À présent que j'avais réussi à sortir du grenier où nous nous étions retrouvés prisonniers, je me permis de lui raconter ce qui était arrivé sans redouter qu'il saute immédiatement dans sa voiture pour venir me libérer. Même si Blackwood ne s'était pas rendu compte de ma présence (ou presque), c'était certain que l'Alpha de la Meute du Bassin de la Columbia ne passerait pas aussi inaperçu.

Quand j'en eus terminé de mon histoire, Adam demanda :

— Pour quelle raison aurait-il voulu t'enfermer dans ce grenier ?

Je haussai les épaules et tentai de trouver une position plus confortable sur le lit.

— Je l'ignore. Peut-être a-t-il juste saisi l'occasion. Certains faes adorent jouer de tels tours, je pense aux hobs ou aux brownies, par exemple. Mais là, c'est un fantôme, je l'ai vu de mes yeux. En revanche, je n'ai pas du tout vu Stefan et ça m'inquiète un peu.

— Il est juste venu s'assurer que Marsilia n'envoie pas l'un de ses vampires après toi.

— En effet, et jusqu'à présent, ça semble avoir été efficace.

Je touchai la plaie qui ornait mon cou. Est-ce que c'était une explication possible ? Un des vampires de Marsilia qui serait venu m'attaquer ?

Mais je n'y croyais pas. Pas avec Blackwood libre d'aller et venir dans la maison d'Amber. Et pas avec cette dernière qui se faisait appeler, séduire et mordre *en plein jour*.

— Ne t'en fais pas, à son âge, Stefan est plus que capable d'assurer sa propre sécurité.

— Tu as raison, acquiesçai-je. Néanmoins, je n'ai pas la moindre nouvelle, et ça me rassurerait d'en avoir.

— Il ne te serait pas bien utile dans ta chasse aux fantômes. Ceux-ci n'évitent-ils pas les vampires ?

— Les fantômes et les chats, selon Bran, répondis-je. Mais ma chatte apprécie Stefan.

— Ta chatte apprécie n'importe qui, tant qu'on la caresse.

Il y eut quelque chose dans sa voix, comme un sourire attendri, qui attira mon attention. Je tendis l'oreille et entendis un faible ronronnement.

— Et elle t'aime bien, toi aussi, remarquai-je. Comment t'a-t-elle convaincu de la laisser rentrer chez toi, cette fois-ci ?

— Elle miaulait à la porte, dit-il d'un ton penaud.

Je n'avais jamais entendu parler d'un chat qui acceptait de côtoyer des loups-garous ou des coyotes avant que Médée apparaisse sur le pas de la porte de mon garage. Les chiens, oui, et le bétail aussi, mais pas les chats. Médée, elle, adorait tous ceux qui la câlinaient ou étaient susceptibles de le faire. En cela, elle n'était pas bien différente de certaines personnes de ma connaissance.

— Elle vous exploite, toi et Samuel, l'informai-je. Et tu viens de tomber dans son adorable piège, mon cher.

— Ma mère m'a averti de l'existence de ce genre de pièges, dit-il. Il va falloir que tu me sauves de mes propres erreurs. Quand je t'aurai sous la main, je n'aurai plus besoin de la caresser, elle.

J'entendis la sonnette retentir faiblement à l'autre bout du fil.

— C'est plutôt tard pour un visiteur.

Il éclata de rire.

— Quoi ? insistai-je.

— C'était Samuel. Il vient de demander à Jesse si elle n'avait pas vu Médée.

Je poussai un soupir exagéré.

— Ah, là, là, ces hommes, tous les mêmes. Va donc lui avouer tes péchés.

Je coupai la communication et contemplai l'obscurité en me disant que j'aurais nettement préféré être chez moi. Si je dormais à côté d'Adam, je n'aurais pas à m'inquiéter d'un maudit vampire venant me mâchonner le cou. Je finis par me lever, rallumai ma lampe de chevet et sortis mon livre de contes de fées de la valise. Au bout de quelques pages, je cessai de penser à ces histoires de vampires et m'enveloppai du couvre-lit : Amber semblait apprécier la climatisation autant qu'un loup-garou. Puis je me perdis dans l'histoire du *Taureau Rugissant* de Banbury et autres faes qui hantaient le dessous des ponts.

Je me réveillai quelque temps plus tard, agitée de frissons et les doigts agrippés autour du bâton fae que j'avais pourtant laissé appuyé contre le mur. La canne était chaude sous mes doigts et contrastait avec la température qui régnait dans la chambre. Il faisait si froid que je ne sentais plus le bout de mon nez et je me rendis compte que mon souffle se transformait en buée.

À cet instant précis, un hurlement aigu retentit dans la maison avant de s'interrompre brusquement.

Je repoussai vivement mes couvertures et le vieux grimoire tomba au sol, mais j'étais trop inquiète pour Chad pour prendre le temps de le ramasser. Je me ruai hors de ma chambre et courus jusqu'à la chambre de l'enfant.

La porte refusa de s'ouvrir.

La poignée tournait, ce qui signifiait qu'elle n'était pas verrouillée. Je donnai un coup d'épaule dans la porte qui ne bougea pas d'un iota. Je levai la canne qui était toujours beaucoup plus chaude qu'elle aurait dû l'être et tentai de faire levier sur l'huis, en vain. Je ne parvins pas à trouver une prise assez solide.

— Laisse-moi faire, murmura Stefan dans mon dos.

— T'étais où, bon sang ? m'exclamai-je, le soulagement me rendant agressive.

Mais la présence du vampire signifiait que le fantôme allait s'enfuir.

— Je chassais, répondit-il en calant son épaule contre la porte. Tu semblais ne pas avoir besoin d'aide.

— Ouais, marmonnai-je, sauf que les apparences sont parfois trompeuses.

— Je vois ça.

J'entendis le bois de la porte craquer et celle-ci s'ouvrit de quelques centimètres. Puis elle sembla sauter hors de portée du vampire et s'écrasa contre le mur. Stefan faillit perdre l'équilibre.

Il faisait froid dans ma chambre, mais ce n'était rien comparé à celle de Chad. Il y avait du givre partout, recouvrant les meubles et les couvertures telle une dentelle glaciale. Chad était allongé, comme mort, sur son lit. Il ne respirait pas mais avait les yeux grands ouverts et la terreur se lisait dans son regard.

Stefan et moi nous précipitâmes vers le lit.

Le fantôme était toujours là, et Stefan ne semblait pas l'effrayer. Nous ne réussîmes pas à sortir Chad du lit : ses couvertures étaient gelées et refusaient de le libérer. Je laissai tomber la canne au sol, agrippai le coin de la couverture et tirai de toutes mes forces. J'eus l'impression qu'elle palpait comme un être vivant sous mes doigts qui faisaient fondre le givre.

Stefan tendit les mains, attrapa le bord de la couverture sous le menton de Chad et la déchira en deux. Puis, rapide comme l'éclair, il prit Chad dans ses bras et l'arracha du matelas.

Je ramassai la canne et les suivis dans le couloir en essayant de me rappeler des quelques notions de secourisme que j'avais apprises au lycée. Mais aussitôt sorti de la chambre, Chad se mit à avaler de grandes goulées d'air.

— Il va falloir appeler un prêtre, observa Stefan.

Je ne lui répondis pas, mais demandai plutôt à Chad :

— Ça va ?

Le gamin retrouva son calme. Il avait beau être physiquement fragile, son esprit, lui, était de tungstène. Il acquiesça et Stefan le remit sur pied, en l'examinant sous toutes les coutures pendant qu'il oscillait d'avant en arrière, encore choqué.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, reconnus-je en contemplant l'eau qui dégoulinait des fenêtres, puis en regardant Stefan. Je croyais que les fantômes te fuyaient.

Stefan avait aussi le regard braqué sur l'intérieur de la chambre.

— Moi aussi. Je... (Il s'interrompt lorsque son regard se porta sur moi. Il saisit mon menton et examina ma gorge... les deux côtés de celle-ci. Je me rendis compte à ce moment-là que l'on m'avait de nouveau mordue.) Dis-moi, qui t'a donc mordue, *cara mia* ?

Chad tourna un regard inquiet vers Stefan, siffla et mima des crocs de vampires avec ses doigts.

— Oui, je sais, répondit Stefan en joignant le geste à la parole, vampire.

Qui l'eût cru ? Stefan connaissait le langage des signes. Bizarrement, cela ne me semblait pas le genre de chose qu'un vampire était capable de faire.

Chad se mit à agiter les mains. Quand il en eut terminé, Stefan secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ce vampire-là. Elle refuse de quitter les Tri-Cities. C'en est un autre. (Il tourna le visage vers moi de manière que Chad ne puisse lire sur ses lèvres.) Comment tu te débrouilles ? demanda-t-il sur le ton de la conversation. Tu débarques dans une ville d'un demi-million d'habitants et tu attires illico le seul vampire qui y réside. Comment as-tu fait ? Tu lui es rentré dedans lors d'un de tes joggings nocturnes ?

Je tentai de ne pas me laisser submerger par le sentiment de panique qui montait à l'idée de m'être fait mordre deux fois par un crétin que j'avais à peine vu quelques heures. Le fait de le qualifier de crétin le rendait un peu moins effrayant. Enfin, cela aurait dû être le cas. Mais James Blackwood s'était débrouillé pour me mordre deux fois pendant mon sommeil... ou pire, il était parvenu à me le faire oublier.

— Ma chance légendaire, j'imagine, répondis-je.

Je ne voulais pas en dire plus devant Chad. Je préférais qu'il continue à ignorer que Blackwood était un vampire.

L'enfant se remit à agiter les mains.

— Désolé, dit Stefan. Je suis Stefan, l'ami de Mercy.

Chad fronça les sourcils.

— C'est un gentil vampire, le rassurai-je.

Il me jeta un regard qui disait très clairement : « OK, mais qu'est-ce qu'il fait dans ma maison au beau milieu de la nuit ? » Je fis mine de ne pas saisir. Et comme je ne comprenais pas le langage des signes, il ne put poser directement la question. Ce n'était pas très gentil, mais je ne voulais pas lui mentir... et je ne voulais pas non plus lui raconter toute la vérité.

— Il faut qu'ils quittent cette ville, intervint Stefan. Quant à toi, je te ramène dans les Tri-Cities.

Il sembla sur le point d'ajouter quelque chose, mais secoua la tête en voyant que Chad ne le quittait pas des yeux. Probablement quelque chose à propos de Blackwood.

— Je vais me mettre un truc sur le dos, dis-je. Bizarrement, j'arrive mieux à réfléchir quand je ne suis pas en petite culotte.

Je m'habillai dans la salle de bains en prenant le temps d'examiner ma deuxième morsure. Puis je remis mon nouveau foulard brodé en soie rouge autour de mon cou en me félicitant de mon achat.

Retourner à la maison ? Qu'est-ce que cela m'apporterait ? Cela étant, qu'est-ce que j'avais réussi à faire ici ?

J'étais venue dans l'intention de donner un coup de main à Amber et d'échapper quelques jours à Marsilia. J'avais au moins réussi cela, ou tout du moins, à ne pas gêner les négociations avec Adam. Mais étais-je vraiment parvenue à aider Amber ? Impossible de le savoir pour le moment.

Je contemplai dans le miroir mon visage pâle et bouffi par le manque de sommeil et me demandai ce que j'allais bien pouvoir faire. Blackwood semblait tenir cette famille en son pouvoir.

Un frisson me parcourut l'échine. Je ne perçus rien de spécial, ni baisse de température, ni son, ni odeur, mais je me sentais pourtant observée.

— Fiche la paix à ce gamin, murmurai-je à l'adresse de mon espion invisible.

Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. J'attendis que l'être m'attaque ou se montre, mais rien ne se produisit en dehors de cette connexion, et la sensation finit par disparaître plus lentement qu'elle était arrivée.

Stefan frappa à la porte.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, soupirai-je.

Quelque chose s'était produit, mais je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait. J'étais épuisée, j'avais peur et j'étais en colère. Je me brossai les dents et ouvris la porte.

Je vis Stefan et Chad, assis face à face dans le couloir et en pleine discussion, leurs mains bougeant si rapidement que je les distinguais à peine.

— Stefan...

Il leva les mains et me prit à témoin :

— Comment peut-il penser que *Dragon Ball Z* est meilleur que *Scoubidou* ? Cette génération a vraiment une tendance regrettable à mépriser les grands classiques.

Je m'accroupis et lui embrassai la joue, puis, en prenant garde que Chad ne puisse voir mes lèvres, je murmurai :

— Tu es vraiment un garçon adorable.

Stefan me tapota la tête en guise de remerciement.

Je retournai dans la chambre de Chad, mais tout semblait revenu à la normale : il n'y avait même plus la moindre trace d'humidité due au givre. La couverture déchirée en deux qui gisait au pied du lit était le seul signe indiquant qu'il s'était passé quelque chose.

— Il existe quelques vampires capables de ce genre de choses, observa Stefan en désignant la chambre, faire bouger des objets, tuer quelqu'un sans même être présent. Mais je n'ai jamais entendu parler d'un fantôme aussi puissant. Ce sont plutôt de pauvres créatures qui font semblant d'être toujours vivantes.

Je ne sentais aucune odeur de vampire, seulement des vapeurs de sang qui s'étaient évaporées en même temps que le givre. J'avais vu le fantôme, pas très clairement, mais il avait indéniablement été là. Néanmoins, je tournai le dos à Chad et demandai :

— Tu penses que c'est Blackwood qui se fait passer pour un fantôme ?

Stefan secoua la tête.

— Non, ce n'est pas le Monstre. Ce n'est pas dans la tradition européenne. J'ai connu un vampire indien à New York... (Il s'interrompt en souriant et pressa l'index sur la base de son nez.) Le genre indien avec un point rouge, pas avec une plume. Quoi qu'il en soit, ce vampire et ceux de son essaim auraient été capables de faire ce à quoi nous venons d'assister, à part en ce qui concerne le

froid. Mais seuls ceux qu'il vampirisait lui-même avaient ce genre de pouvoir, et il ne vampirisait que des femmes indiennes. Il me semble qu'ils sont tous morts il y a plusieurs siècles, et de toute façon, Blackwood est devenu vampire bien avant.

Chad observait la bouche de Stefan d'un air fasciné. Il fit quelques gestes et Stefan lui répondit de la même manière en disant :

— Ils sont tous morts. Non. C'est quelqu'un d'autre qui les a tués. Oui, j'en suis certain.

Il me jeta un regard suppliant :

— Tu veux bien lui expliquer que je suis plus un Spike qu'une Buffy, pas un héros, mais un méchant ?

Je le regardai en battant des cils.

— Mais tu es mon héros.

Il eut un brusque mouvement de recul, comme si je l'avais frappé, et je me demandai soudain ce que Marsilia lui avait dit pendant qu'elle le torturait.

— Stefan ?

Il se retourna vers nous, et son expression fit reculer Chad jusqu'à me toucher.

— Je suis un vampire, Mercy.

Il était hors de question que je le laisse retomber dans cette haine de lui-même. Il méritait mieux.

— Ouais, on est au courant. Difficile de confondre avec les crocs, tout ça... Tu peux traduire pour Chad, s'il te plaît ?

J'attendis qu'il le fasse avec des mouvements qui trahissaient sa colère et autre chose que je ne sus déchiffrer, et sentis Chad se détendre contre moi. Puis il fit d'autres gestes et me dit :

— Je ne suis le héros de personne, Mercy.

Je me tournai vers Chad et lui demandai d'un air faussement déçu :

— Tu crois que ça veut dire que je ne le verrai jamais en justaucorps en Lycra ?

Chad articula le dernier mot d'un air interrogateur.

Stefan poussa un soupir et toucha l'épaule de Chad. Quand le petit garçon le regarda, il épela le terme en langage des signes. Chad prit l'air dégoûté.

— Désolée, repris-je, mais personnellement, j'aimerais beaucoup voir les beaux garçons se balader en costume moulant avant de mourir.

Stefan se laissa enfin aller et éclata de rire.

— Il ne faudra pas compter sur moi, répondit-il. Bon, et qu'est-ce qu'on fait maintenant, Chasseuse de Spectres ?

— C'est nul, comme nom de super-héros.

— Scoubidou est déjà pris, je le crains, répliqua-t-il d'un ton très digne, et il n'y a rien de mieux comme nom.

— Sérieusement, repris-je, on va déjà essayer d'aller voir ses parents.

Qui, je l'espérais, dormaient paisiblement malgré le hurlement de leur fils et les portes qui claquaient, sans compter notre discussion. En fait, à la réflexion, c'était même étrange qu'ils ne soient pas sortis de leur chambre en râlant.

— « On » ? Tu veux que je vienne ? s'étonna Stefan, le sourcil levé.

Je ne voulais pas dire à Chad de mentir. Et si quelque chose était arrivé à Amber et à son mari, je préférerais que Stefan soit avec moi. Leur chambre, dotée d'une porte particulièrement épaisse, se trouvait de l'autre côté de la maison par rapport à ma chambre et à celle de Chad, et ils n'avaient pas l'ouïe aussi fine que Stefan ou moi. Peut-être dormaient-ils effectivement. Je saisis ma canne.

— Oui, viens avec moi, Stefan. Mais, Chad... (Je fis en sorte qu'il voie mes lèvres.) Il vaudrait peut-être mieux que tu ne dises pas à tes parents que Stefan est un vampire, d'accord ? Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Les vampires n'aiment pas qu'on sache qu'ils existent.

Je le sentis se raidir et il jeta un regard effrayé à Stefan.

— Non, ne t'en fais pas, Stefan ne te fera aucun mal, le rassurai-je. Il s'en fiche, lui, qu'on le sache.

Mais son père refuserait certainement de le croire et, pire, risquait d'en parler à Blackwood. Or j'étais certaine que Blackwood ne serait pas très content de savoir que Chad connaissait l'existence des vampires.

Nous nous dirigeâmes donc vers la chambre d'Amber. J'ouvris la porte. La pièce était plongée dans l'obscurité et je vis deux formes inertes sur le lit. J'eus un moment de flottement avant de me rendre

compte que je pouvais les entendre respirer. Sur la table de chevet, du côté de Corban, il y avait un verre vide qui avait contenu du cognac. J'en sentais l'odeur à présent que la panique s'était dissipée. Et je vis une plaquette de somnifères du côté d'Amber.

Chad se glissa entre la porte et moi, escalada le lit et se glissa entre eux sous les draps. Maintenant qu'il avait retrouvé ses parents, il ne semblait plus vouloir faire bonne figure. Le contact de ses pieds froids parvint au résultat que tout le boucan n'avait pas obtenu et Corban s'assit dans le lit.

— Chad..., dit-il avant de nous voir. Mercy ? Qui est cette personne et que faites-vous dans notre chambre ?

— Corban ? marmonna Amber d'une voix pâteuse, avant de se réveiller totalement en sentant Chad près d'elle, puis, en nous remarquant : Mercy ? Que se passe-t-il ?

Je leur racontai ce qui venait de se produire, en laissant de côté le fait que Stefan était un vampire. En fait, j'évitai tout simplement de parler de lui. Ils ne s'en aperçurent pas. Quand je leur racontai comment Chad avait arrêté de respirer, ils cessèrent aussitôt de s'intéresser à Stefan.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, leur dis-je. Je ne pense pas pouvoir faire quoi que ce soit. Il vaudrait peut-être mieux que Chad et vous alliez dormir à l'hôtel pour le reste de la nuit.

Corban avait écouté mon histoire, le visage inexpressif. Il se leva et attrapa un peignoir, puis sortit de la chambre. Je l'entendis remonter le couloir, mais il n'entra pas dans la chambre de Chad, se contentant de l'examiner du pas de la porte avant de revenir. Je savais ce qu'il voyait (seulement une couverture déchirée en deux) et fus soulagée qu'il ait été présent lors du spectacle de la petite voiture, la veille.

Il revint à la chambre et nous regarda.

— On va d'abord faire nos bagages pour deux ou trois jours, puis on va trouver un hôtel. Et surtout, je vais passer un coup de fil à mon cousin, qui a un beau-frère prêtre chez les jésuites.

— Je vais rentrer chez moi, intervins-je avant qu'il ait le temps de me dire de me barrer d'ici et de ne plus jamais revenir.

J'aurais voulu les aider à trouver une solution concernant Blackwood et la petite manie qu'il avait de se nourrir d'Amber, mais je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire. Et à ce qu'il

semblait, personne n'avait été jusqu'ici capable de faire quoi que ce soit à propos de ce vampire.

— Je ne peux rien faire pour vous et il faut que je m'occupe de mon garage, conclus-je.

— Merci d'être venue, murmura Amber en venant me serrer dans ses bras.

Je devinai qu'elle me remerciait surtout d'avoir convaincu son mari que Chad n'était pas un menteur. Malheureusement, c'était le cadet de ses soucis.

Corban me regarda comme si c'était moi qui étais responsable de tout. Je m'interrogeai à ce sujet : après tout, il y avait bien quelque chose qui avait rendu le fantôme plus agressif dans les dernières heures, et il semblait logique d'en rejeter la faute sur moi.

Je les abandonnai à leurs préparatifs, bouclai ma valise et serrai une dernière fois Amber dans mes bras avant de partir.

Elle sentait encore le vampire, mais d'un autre côté, c'était aussi mon cas, sans parler de Stefan.

Stefan attendit que nous ayons quasiment quitté Spokane et, alors que nous longions l'aéroport, demanda :

— Tu veux que je conduise ?

— Non merci, répondis-je.

J'avais beau être fatiguée, je n'aimais pas que quelqu'un d'autre conduise mon van Volkswagen. Dès que Zee et moi parviendrions à réparer la Golf, le van devrait retourner en révision. Et de toute façon... Je repris la parole.

— Je pense que je vais être incapable de dormir durant tout le reste du millénaire. Comment a-t-il pu me mordre sans que je m'en aperçoive ?

— Certains vampires en sont capables, répondit Stefan du ton qu'aurait utilisé un médecin pour m'annoncer que j'avais une maladie mortelle. J'en suis personnellement incapable, et c'est un don que personne dans l'essaim de Marsilia n'a à ma connaissance, en dehors de Wulfe, peut-être.

— Il m'a mordue deux fois. C'est plus grave qu'une seule, n'est-ce pas ?

Il ne me répondit pas.

Je sentis quelque chose gigoter dans ma poche avant. Je sursautai avant de me rendre compte de ce qui se passait. Je sortis

de ma poche le téléphone qui était sur vibreur et répondis sans regarder qui m'appelait.

— Oui ?

Je pris conscience de la brutalité avec laquelle je m'exprimais, mais Stefan n'avait pas répondu à ma question et j'étais terrifiée.

Il y eut une brève hésitation, puis la voix d'Adam retentit :

— Que se passe-t-il ? J'ai été réveillé par ta peur.

Je clignai plusieurs fois des paupières en souhaitant me trouver déjà à la maison en compagnie d'Adam plutôt qu'en train de conduire de nuit, seule avec un vampire.

— Désolée de t'avoir dérangé.

— C'est l'un des avantages du lien de meute, répondit-il. (Et, parce qu'il me connaissait bien, il ajouta :) Ne t'en fais pas, comme je suis l'Alpha, j'ai été le premier à recevoir le message. Personne d'autre ne s'est rendu compte de rien. Qu'est-ce qui t'a fait si peur ?

— Le fantôme, soufflai-je avant de poursuivre. Et le vampire.

Il me força à tout lui raconter. Puis il poussa un grand soupir.

— Il n'y a vraiment que toi pour aller à Spokane te faire mordre par l'unique vampire qui y habite.

Mais sous son ton léger, je sentis parfaitement qu'il était furieux.

Et s'il était capable de faire semblant, moi aussi.

— C'est en gros ce que Stefan m'a dit, mais je trouve ça injuste. Comment étais-je censée savoir que le plus gros client du mari d'Amber était le vampire en question ?

Adam éclata d'un rire amer.

— La vraie question, c'est comment ne nous sommes-nous pas doutés que ce serait exactement ce qui se produirait ? Tu es en sécurité, maintenant ?

— Oui.

— Alors, je vais attendre ton retour.

Il raccrocha sans dire au revoir.

— Bien, dis-je à Stefan. Maintenant, dis-moi ce que Blackwood peut me faire en m'ayant mordue deux fois.

— Je ne sais pas vraiment, soupira Stefan. Personnellement, quand j'échange deux fois du sang avec quelqu'un, je suis toujours en mesure de le trouver, où qu'il aille. Je peux l'appeler à moi, et, s'il rechigne, je peux le forcer à venir. Mais c'est dans le cadre d'un véritable échange, de lui à moi et de moi à lui. Et au bout d'un

moment, il est possible d'imposer une relation de maître à esclave à ceux avec qui on échange le sang. C'est une précaution utile, parce qu'un vampire fraîchement transformé peut être violent. Mais un simple prélèvement me semble moins risqué. Et tes réactions ont toujours été inhabituelles. Si ça se trouve, ça n'aura aucun effet sur toi.

Je pensai à Amber, qui servait de casse-croûte au vampire depuis Dieu seul savait combien de temps, et à son mari qui, pour ce que j'en savais, était peut-être dans la même situation. Ça me donna la nausée.

— De Charybde en Scylla, murmurai-je. Bon sang.

OK. Positivons. Si je ne m'étais pas rendue à Spokane, la situation aurait été la même pour Amber et son mari, sauf que personne ne l'aurait su.

— Aurait-il pu me forcer à boire son sang pendant que j'étais inconsciente ? demandai-je.

Il soupira de nouveau et s'affala dans son siège.

— Tu ne te souviens pas de la morsure, mais ça ne signifie pas que tu étais inconsciente, me rappela-t-il.

Je ne m'y attendais pas. Je n'en avais pas eu une seule depuis que j'avais quitté les Tri-Cities. Je réussis malgré tout à me garer sur le bas-côté et à me ruer hors du van pour vomir par-dessus la rambarde. Je n'étais pas malade... mais terrorisée. Victime d'une crise d'angoisse qui dépassait en force toutes les précédentes. J'avais mal à la tête, au cœur et n'arrivais pas à arrêter de pleurer.

Mais soudain, cela s'arrêta net. Je sentis une vague de chaleur m'envahir : la meute. Adam. Voilà qui compromettait légèrement mon intention de ne pas déranger les loups d'Adam, qui avaient déjà du mal à m'accepter, avec mes problèmes. Stefan m'essuya le visage avec un mouchoir en papier qu'il laissa tomber au sol avant de me soulever dans ses bras et de me ramener au van. Il m'installa sur le siège passager.

— Je peux conduire, protestai-je faiblement.

La magie de la meute avait soulagé la crise d'angoisse, mais je sentais toujours leur présence. Ils étaient prêts à voler à mon secours dès que ce serait nécessaire.

Il ne tint pas compte de mes protestations et redémarra le van.

— Aurait-il pu se contenter de me mordre sans me contraindre à un échange de sang ? demandai-je, plus pour en apprendre autant que je le pouvais que parce que j'espérais être rassurée.

— L'échange de sang peut aussi te rendre capable de l'appeler à toi, répondit-il à contrecœur.

— Au bout de combien de fois ? Une fois, ça suffit ?

Il haussa les épaules.

— Ça dépend des personnes. Avec tes réactions atypiques à la magie vampirique, ça pourrait tout aussi bien se produire au bout de cent fois que d'une seule.

— Quand tu dis que je pourrais l'appeler... est-ce que ça signifie qu'il serait obligé de venir à moi ?

— La relation d'un vampire avec ceux dont il se nourrit n'est pas une relation d'égal à égal, Mercy, répliqua-t-il d'un ton sec. Non. Il t'entendrait l'appeler, mais c'est tout. Si le vampire échange son sang avec toute sa *nourriture* (il sembla honteux d'avoir prononcé le mot), alors toutes ces voix dans sa tête peuvent le rendre fou. En général, on ne le fait qu'avec notre propre troupeau. Ça a ses avantages : les agneaux deviennent plus forts et ne ressentent plus la douleur pendant qu'on les mord, comme tu le sais d'expérience. Et le vampire gagne un serviteur, et à terme un esclave qui se laissera mordre de son plein gré et prendra soin de son maître pendant la journée.

— Je suis désolée, m'excusai-je, je ne voulais pas te mettre en colère. Mais il faut que je sache à quoi m'attendre, tu comprends ?

Il tendit le bras et me tapota gentiment le genou.

— Je sais bien. Moi aussi je suis désolé. (Il poursuivit en cherchant visiblement ses mots.) C'est simplement que j'ai honte d'être ce que je suis. L'homme que j'étais n'aurait jamais accepté de survivre au détriment de tant d'autres personnes. Mais je ne suis plus cet homme depuis bien longtemps.

Il dépassa un semi-remorque dans une montée et reprit la parole :

— S'il a juste saisi l'occasion de se nourrir de ton sang parce que c'était plus pratique pour lui, il est peu probable qu'il ait procédé à un échange. Sauf que...

— « Sauf que » quoi ?

— Je ne pense pas qu'il aurait pris le soin d'effacer tes souvenirs aussi totalement si ce n'avait pas été un échange. Si tu avais été humaine, oui, peut-être. Mais tu es trop forte pour ça. (Il haussa les épaules.) La plupart des Maîtres se nourrissent de leurs essaims... des vampires qu'ils créent. Or Blackwood ne tolère aucun vampire étranger sur son territoire, et je ne pense pas qu'il ait d'essaim à lui. Peut-être qu'il compense ce manque en échangeant son sang avec tous ceux dont il se nourrit.

Je ruminai un moment ce qu'il venait de m'apprendre puis somnolai un peu. Je me réveillai en sursaut lorsqu'il prit la bretelle qui menait vers l'autoroute 395, à Ritzville. Il ne nous restait plus qu'une centaine de kilomètres avant les Tri-Cities.

— Il ne sera pas capable de te forcer à lui obéir si tu t'attaches à un autre vampire, dit Stefan.

Je le regardai d'un air choqué, mais il garda obstinément le regard braqué sur la route. On aurait cru qu'il négociait des virages en lacet sur une route du Montana, pas qu'il avançait sur un tapis de bitume s'étendant à perte de vue et dépourvu d'autres voitures.

— C'est une proposition ?

Il acquiesça.

— Ma faim commence à devenir préoccupante. Un échange me nourrira plus efficacement et je n'aurai pas à chasser pendant plusieurs nuits.

J'y réfléchis un instant. Non que j'eus l'intention d'accepter son offre, mais tout simplement parce que je me demandais ce qu'il avait derrière la tête en me la faisant... Avec les vampires, l'expérience m'avait appris qu'il y avait toujours autre chose que ce qui était évident. Avec Stefan, cela ne voulait pas nécessairement dire que c'était quelque chose de bon pour lui.

— Mais tu gagneras un ennemi, devinai-je. James Blackwood tient à lui seul Spokane et ça, non seulement en interdisant la présence de ses pairs vampires, mais aussi celle de toute créature surnaturelle. Ça laisse penser qu'il est obsessionnellement possessif... et sacrement dangereux. Il va t'en vouloir si tu t'interposes entre nous.

Il haussa les épaules.

— Il n'est probablement pas en mesure de t'appeler de Spokane si tu te trouves dans les Tri-Cities. À mon avis, il n'essaierait même

pas, surtout s'il échange vraiment du sang chaque fois qu'il se nourrit. Mais si tu es liée à moi, ce sera garanti. (Il continua en détachant bien ses mots.) Nous avons déjà échangé notre sang. Et je peux faire en sorte que ça ne soit pas trop horrible pour toi.

Si Blackwood m'appelait à lui et me transformait en l'un des agneaux de son troupeau, Adam et la meute viendraient me secourir. Mary Jo avait déjà failli payer de sa vie pour des problèmes qui ne regardaient que moi. Tant que je restais dans les Tri-Cities, il ne se rendrait peut-être pas compte que s'il ne pouvait pas m'appeler, c'était à cause de Stefan.

— Adam est mon compagnon, dis-je à Stefan, en ne sachant pas si je devais lui dire qu'il m'avait aussi intégrée à la meute. Est-ce que Blackwood peut l'atteindre à travers moi ?

Stefan secoua la tête.

— Et moi non plus. On a déjà essayé. Notre vieux maître... le Sire de Marsilia... il aimait beaucoup les loups et a fait quelques expériences. Les liens du sang opèrent à un niveau différent de ceux de la meute. Par exemple, il avait enlevé la compagne d'un Alpha, qui était aussi une louve-garou, et l'avait installée dans sa ménagerie en espérant prendre le contrôle de l'Alpha et de sa meute à travers elle, mais ça a échoué.

— Marsilia apprécie de se nourrir de loups, remarquai-je, car j'avais pu le constater par moi-même.

— D'après ce que j'en ai vu, il semblerait que ça soit en effet très addictif. (Il me jeta un regard.) Je ne l'ai jamais fait moi-même. Pas jusqu'à l'autre nuit. Et je n'ai pas l'intention de le retenter.

J'étais sur le point de prendre une décision qui allait être soit la plus idiote, soit la plus intelligente de toute ma vie.

— Il serait permanent, demandai-je, ce lien entre nous ?

Il me coula un regard perçant. Il ouvrit la bouche, mais ses mots moururent sur ses lèvres. Il finit enfin par dire :

— Ce soir, je t'ai dit des choses que même d'autres vampires ne savent pas. Des choses interdites. Si j'avais effectivement été créé par Marsilia, ou si elle n'avait pas rompu mes liens avec l'essaim, je n'aurais pas pu t'en dire autant.

Il tapota le haut du volant avec ses paumes alors qu'une Honda Accord qui tirait une énorme caravane nous dépassait.

— Ces trucs sont aussi dynamiques que des cars de ramassage scolaire, observa-t-il. Étonnant que ce soit aussi amusant à conduire.

J'attendis. Si la réponse avait été « oui, le lien est permanent », il n'aurait pas été aussi indécis. S'il ne l'était pas, alors, une fois Blackwood éliminé, je pourrais le rompre. Un lien temporaire avec Stefan me faisait moins peur que, disons, le lien plus permanent qui avait été tissé entre Adam et moi.

— Marsilia est en mesure de briser les liens entre un maître et ses agneaux, dit-il. Elle peut soit les transférer vers elle, soit simplement les dissoudre.

— Ce n'est pas très rassurant, commentai-je, vu que j'ai plutôt l'impression qu'elle nous tuera à vue.

— Certes, reconnut-il d'une voix douce. Oui. Mais je pense, si je dois me fier à certains indices qu'il a semés, que Wulfe en est capable aussi. (Sa voix prit un accent froid et coupant très éloigné du Stefan que je connaissais.) Et Wulfe a une telle dette envers moi que, même si Marsilia m'a déclaré ennemi de l'essaim, il ne pourra pas refuser d'accéder à ma requête. (Il se détendit et secoua la tête.) Mais dès que le lien entre nous sera dissous, tu seras de nouveau vulnérable à l'influence de Blackwood.

Je ne trouvais pas que Wulfe représente un énorme progrès par rapport à Marsilia. Mais je n'avais pas vraiment le choix, n'est-ce pas ? J'avais abandonné Amber le temps de décider de mon plan d'action, mais il était hors de question que je laisse sa vie entre les mains de Blackwood.

Je me demandai si Zee se sentirait encore assez coupable à propos de ce qui m'était arrivé alors que je tentais de l'aider, pour accepter de me prêter le couteau enchanté et l'amulette que j'avais utilisés pour ma chasse aux vampires. Et pourquoi pas un autre de ses pieux magiques ?

Je n'avais jamais réellement envisagé de tuer Marsilia pour sauver ma peau. D'un, j'étais déjà entrée dans son essaim et de deux, elle avait trop de sous-fifres susceptibles de la venger.

Alors pour quelle raison pensais-je que je pouvais tuer Blackwood ?

Je savais parfaitement que je n'avais pas vu son véritable visage à ce moment-là. Mais je l'avais rencontré, et il ne m'avait pas semblé

très effrayant. Il n'avait pas d'essaim. Et il se servait d'Amber sans que celle-ci soit au courant ou ait donné son accord, ce qui faisait d'elle une esclave, une femme capable de laisser son enfant seul dans une maison occupée uniquement par un fantôme et une personne quasiment inconnue. Je ne voyais pas comment aider Amber avec son fantôme, et peut-être même avais-je aggravé la situation. Mais j'étais en mesure de l'aider à propos du vampire.

— D'accord, dis-je. Je préfère devoir t'obéir (je m'étranglai presque sur ce mot) plutôt que d'être son esclave.

Il s'arrêta sur la plus proche aire d'autoroute. Il y avait une rangée de semi-remorques garés là pour la nuit, mais le parking réservé aux voitures était vide. Il déboucla sa ceinture et passa à l'arrière du van en se glissant entre les deux sièges avant. Je le suivis lentement.

Il s'assit sur le banc latéral et tapota le siège à côté de lui. En me voyant hésiter, il me rassura :

— Tu n'es pas forcée de le faire. En tout cas, je ne t'y obligerai pas.

Si je ne laissais pas Stefan se mêler de la situation, alors Blackwood pourrait probablement faire ce qu'il voudrait de moi. Je ne serais pas en mesure d'aider Amber.

Évidemment, si Marsilia me tuait avant, je n'aurais plus vraiment à m'en inquiéter.

— Est-ce que ça mettra encore plus en danger Adam et sa meute ?

Il eut la politesse d'y réfléchir vraiment. Mais je sentais sa faim : son odeur me rappelait celle du loup sur la piste d'une délicieuse proie. Si je m'enfuyais, je me demandais si, comme un loup-garou, il ressentirait le besoin de me courir après.

Je le contemplai en essayant de me convaincre que je le connaissais depuis longtemps, et que tout ce temps-là, il avait toujours fait en sorte de ne rien faire qui puisse me mettre en danger. C'était Stefan, pas n'importe quel prédateur sans nom.

— je ne vois pas comment, finit-il par répondre. Adam ne sera pas content, ça, j'en suis certain, il n'y a qu'à voir sa réaction lorsque je t'ai appelée par accident. Mais il est doté d'un solide sens

pratique. Il sait ce que c'est de se retrouver face à un choix désespéré.

Je m'assis à côté de lui, beaucoup trop sensible au froid dégagé par son corps, plus accentué qu'à l'accoutumée, pensai-je. J'étais contente de savoir que cela l'aiderait, lui aussi. Je commençais sérieusement à en avoir marre de n'être qu'une source d'ennuis pour mes amis.

Il balaya une mèche de cheveux de ma gorge et je lui saisis la main.

— Pourquoi pas le poignet ?

La dernière fois, c'était là qu'il m'avait mordue. Il secoua la tête.

— C'est plus douloureux. Il y a plus de nerfs en surface. (Il me regarda attentivement.) Tu me fais confiance, n'est-ce pas ?

— Je ne le ferais pas si ce n'était pas le cas.

— OK. Je vais t'immobiliser un peu, parce que si tu sursoutes pendant que je te mords la gorge, mes crocs pourraient déraiper vers une artère et tu risquerais de te vider de ton sang.

Il ne me mit pas la pression, restant tranquillement assis à côté de moi sur le banc comme s'il avait toute la vie devant lui.

— Comment ? demandai-je.

— Je vais te faire croiser les bras sur le ventre et je les maintiendrai ainsi.

J'interrogeai mon niveau d'anxiété : Tim ne m'avait pas immobilisée ainsi. Je tentai de ne pas me remémorer de quelles manières il m'avait empêchée de bouger et y réussis à peu près.

— Retourne à l'avant du van, dit soudain Stefan, les clés sont sur le contact. Il va falloir que tu conduises pour rentrer chez toi parce que je ne peux pas rester ici plus longtemps. Il faut que j'aille chasser. Sinon, je...

Je m'entourai de mes bras et me laissai aller contre lui :

— OK, vas-y.

Il m'enlaça lentement et, voyant que je restais calme, il me serra d'une manière qui rendait tout mouvement impossible de ma part.

— Ça va ? demanda-t-il d'un ton calme contredit par ses yeux qui s'étaient mis à luire de l'éclat rougeoyant d'une guirlande de Noël dans l'obscurité du van.

— Ça va, répondis-je.

Ses crocs devaient être aiguisés comme des lames de rasoir, car je ne les sentis même pas pénétrer ma chair, seulement le contact de ses lèvres humides sur ma peau. Ce ne fut que lorsqu'il commença à prélever du sang que cela devint douloureux.

Qui se nourrit à ma table ?

Le rugissement qui envahit mon esprit me fit paniquer là où la morsure de Stefan y avait échoué. Mais je me tins totalement immobile, telle la souris qui vient de remarquer le chat. Si je ne bougeais pas, peut-être qu'il ne me verrait pas.

Stefan eut un instant de flottement et sa succion se fit moins goulue, puis il reprit son repas en me tapotant le genou de sa main libre. Ce geste n'aurait pas dû tant me réconforter, mais cela eut cet effet. Lui aussi avait entendu ce méchant monstre de Blackwood, et il n'avait pas l'intention de fuir devant lui.

Au bout d'un moment, la douleur devint plus intense, et le rugissement inarticulé de rage qui retentissait dans ma tête fut soudain étouffé. Je commençai à avoir froid, comme si ce n'était pas seulement du sang qu'il suçait, mais toute la chaleur de mon corps. Puis ses lèvres s'écartèrent et il nettoya mes plaies avec sa langue.

— Si tu avais un miroir, murmura-t-il, tu ne pourrais même pas détecter mes morsures. Blackwood, en revanche, voulait que tu voies ce qu'il t'avait fait.

Je ne pus réprimer un frisson. Il me tira sur ses genoux. Il était tiède à présent, presque chaud comparé à ma peau glacée. Il me souleva légèrement et sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche. Puis il entailla son poignet dans le sens de la longueur, le bon sens pour réussir un suicide.

— Je croyais que le poignet, c'était trop douloureux, réussis-je à dire entre deux claquements de dents, l'esprit embrumé.

— Pour *toi*, répliqua-t-il. Bois, Mercy. Et ferme-la.

Il eut un léger sourire, puis pencha la tête en arrière de façon que je ne puisse voir son expression.

Peut-être cela aurait-il dû plus m'inquiéter. Une autre nuit, une nuit ordinaire, cela aurait probablement été le cas. Mais jouer les chochottes était au-dessus de mes forces. J'ai chassé en tant que coyote tout au long de ma vie, et je n'ai jamais pris le temps de cuisiner mes proies. Le goût du sang n'était ni particulièrement

nouveau, ni horrible à mes yeux. D'autant plus qu'il s'agissait du sang de Stefan, et qu'il n'était ni en train de mourir, ni blessé.

Je posai mes lèvres sur son poignet et refermai ma bouche autour de la coupure. Stefan émit un son qui ne ressemblait pas à un grognement de douleur. Il posa délicatement la main sur ma tête, avant de l'ôter aussi vite, comme s'il ne voulait pas que je me sente forcée, aussi légèrement que ce soit. C'était quelque chose que je faisais de mon plein gré.

Son sang n'avait pas le même goût que celui de lapin ou de souris. Il était plus amer, et étrangement, plus sucré aussi. Mais le plus frappant, c'était qu'il me donnait l'impression d'être chaud, presque bouillant, et moi j'avais si froid. Je bus à la coupure jusqu'à ce que celle-ci se referme sous ma langue.

Et je me souvins de ce goût. Comme lorsque l'on mange au McDonald's tous les jours et que l'on commande toujours le même menu. J'eus un flash-back, la voix de Blackwood au creux de mon oreille.

Je ne me rappelai ni ses paroles, ni ce qu'il avait fait, mais le simple souvenir de ce son me fit me recroqueviller sur le banc, la tête sur les cuisses de Stefan, en larmes. Celui-ci ôta son poignet de mon étreinte, puis me caressa gentiment les cheveux de sa main libre.

— Mercy, dit-il doucement. Il ne sera plus en mesure de faire ça. Plus maintenant. Tu m'appartiens. Il ne peut plus t'embrumer l'esprit ou te forcer à quoi que ce soit.

D'une voix étouffée par le tissu de son jean, je demandai :

— Est-ce que ça veut dire que tu peux lire dans mes pensées ?

Il eut un rire bref.

— Seulement pendant que tu te nourrissais. Je n'ai pas ce don-là. Tes secrets sont en sécurité.

Son rire réussit à faire se dissiper les derniers échos de la voix de Blackwood. Je relevai la tête.

— Je suis contente de ne pas me souvenir de ce qu'il a fait, dis-je à Stefan.

Mais je me fis la réflexion que mon désir de voir Blackwood brûler vif comme André était dû à une raison bien plus personnelle que ce qu'il faisait subir à Amber.

— Comment te sens-tu ? demanda Stefan.

Je respirai profondément et me concentraï sur mon état.

— Super bien. Je serais presque capable de rallier les Tri-Cities à la course plus rapidement que le van.

Il rit.

— Peut-être pas. À moins qu'on crève un pneu.

Il se releva et je me rendis compte qu'il n'avait pas eu meilleure mine depuis... depuis son atterrissage sur le sol de mon salon avec l'air d'avoir passé un siècle sous terre. Je l'imitai et dus me rasseoir aussitôt.

— Problèmes d'équilibre, commenta-t-il, un peu comme quand on a bu un coup de trop. Ça ne durera pas, mais il vaut mieux que je reprenne le volant.

J'aurais dû me sentir horriblement mal. Une petite voix ne cessait de me répéter en braillant que j'aurais dû consulter mon Alpha avant de faire quelque chose d'aussi... permanent.

Mais je me sentais bien, et même mieux que ça, pas seulement grâce au sang de vampire. Je me sentais de nouveau maître de ma propre vie, comme avant l'agression de Tim. Ce qui était assez amusant, vu les circonstances.

Mais c'était *moi* qui avais pris la décision de mettre mon sort entre les mains de Stefan.

— Stefan ? marmonnai-je en regardant se succéder les déflecteurs au bord de la route.

— Hmm...

— Est-ce que quelqu'un t'a parlé du signe qu'on avait peint sur la porte de mon garage ?

Je n'avais toujours pas réussi à lui poser des questions à ce propos, même si les événements qui avaient suivi prouvaient bien qu'il s'agissait d'une sorte de menace de la part de Marsilia.

— Personne ne m'a rien dit, dit-il, mais je l'ai vu par moi-même.

Les phares des voitures en face donnaient des reflets rubis à ses yeux, comme un flash d'appareil photo en plus effrayant. Cela me fit sourire.

— C'est Marsilia qui l'a ordonné ?

— C'est presque certain.

J'aurais pu en rester là. Mais nous avons du temps à tuer, et je ne pouvais m'empêcher d'entendre la voix de Bran dans ma tête,

disant : « *Les informations, c'est important, Mercy. Glane tout ce que tu pourras.* »

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est la marque du traître, m'expliqua Stefan, le signe que l'un d'entre nous nous a trahis, et que la chasse est ouverte contre cette personne et tous ceux qui lui appartiennent. Une déclaration de guerre.

Je ne m'attendais pas à autre chose.

— Il est légèrement magique, aussi, ajoutai-je. Quels sont ses pouvoirs ?

— Ça t'empêche de le recouvrir trop longtemps, dit-il. Et s'il reste là un certain temps, tu risques d'attirer d'autres créatures vicieuses qui n'ont rien à voir avec les vampires.

— Génial.

— Tu peux toujours faire remplacer la porte.

— Ouais, répondis-je sur un ton lugubre.

Peut-être convaincrais-je ma compagnie d'assurances de la faire remplacer si j'expliquais qu'il n'existait aucun moyen d'ôter ou de recouvrir la croix, mais bizarrement, j'en doutais.

Nous continuâmes un moment notre route en silence, et je repassai le film de ces derniers jours dans ma tête en tentant de voir des choses que je n'avais pas remarquées ou que j'aurais dû faire différemment.

— Hé, Stefan, comment ça se fait que je n'aie pas pu sentir l'odeur de Blackwood après qu'il m'a mordue ? Ce soir, j'étais un peu distraite, mais hier j'avais bien vérifié.

— Il a dû deviner ce que tu étais après avoir goûté à ton sang. (Stefan s'étira et le van zigzagua légèrement dans le mouvement.) J'ignore s'il voulait te faire croire qu'il était humain, ou s'il est juste très méticuleux après son passage. Sur le Vieux Continent, nombre de créatures nous chassaient à l'odeur, et pas seulement les loups-garous, ou en cherchant d'autres traces, comme des cheveux, de la salive ou du sang. Du coup, les vieux vampires ont tendance à faire disparaître toutes leurs traces aussi bien de leur repaire que de leurs terrains de chasse.

J'avais presque oublié qu'ils étaient capables de faire cela.

Le changement de bruit du moteur alors que nous arrivions en ville me réveilla un peu plus tard.

— Tu préfères rentrer chez toi ou chez Adam ? demanda Stefan.

Bonne question. Même si j'étais raisonnablement certaine qu'Adam comprendrait les raisons de mes actes, je ne sautais pas d'impatience à l'idée d'aborder le sujet avec lui. Et j'étais trop fatiguée pour déterminer ce que je voudrais garder pour moi... et la manière dont j'allais tuer Blackwood. Il fallait vraiment que je discute avec Zee avant de voir Adam, mais j'avais surtout besoin de sommeil.

— Chez moi.

Je me rendormis à moitié et fus sortie de ma torpeur par un brusque coup de frein. Je regardai à travers le pare-brise et vit la raison de notre arrêt brutal : il y avait quelqu'un au milieu de la route, une fille qui avait le visage baissé comme si elle cherchait quelque chose. Elle ne semblait pas nous avoir entendus arriver.

— Tu la connais ?

La question n'était pas si absurde étant donné que nous nous trouvions sur la route qui menait à ma maison, à quelques mètres de celle-ci.

— Non.

Il s'arrêta à une dizaine de mètres de la fille qui se décida enfin à lever les yeux. Il coupa le moteur, ouvrit la portière et sortit du van.

Ça sentait les ennuis.

J'enlevai mes vêtements, ouvris de mon côté, et me transformai tout en sautant sur la route. Ce n'est pas bien gros, un coyote, mais ça a des crocs et des griffes d'une efficacité surprenante. Je me glissai sous le van et me dirigeai vers le pare-chocs avant contre lequel Stefan était appuyé, les bras croisés.

La fille n'était plus seule. Trois vampires l'avaient rejointe. Je connaissais les deux premiers de visage, mais pas de nom. La troisième était Estelle.

Dans l'essaim de Marsilia, il y avait autrefois cinq vampires qui avaient atteint un stade dans leur puissance leur permettant d'assurer la survie de l'essaim sans dépendre de la maîtresse. Il s'agissait de Stefan, d'André, celui que j'avais tué, de Wulfe, le sorcier mégaflippant aux allures d'adolescent, de Bernard, qui semblait sortir d'un roman de Dickens et d'Estelle, la Mary Poppins des morts-vivants. Je ne l'avais jamais vue vêtue autrement qu'en gouvernante édouardienne et ce soir ne faisait pas exception.

Comme s'il n'avait qu'attendu que j'apparaisse à côté de lui, Stefan baissa le regard vers moi puis dit :

— Estelle, quel plaisir de te voir.

— J'avais entendu dire qu'elle ne t'avait pas détruit, répondit Estelle avec son accent anglais très chic. Elle t'a torturé, t'a affamé, t'a banni, puis t'a envoyé tuer ta petite chienne de coyote.

Stefan écarta les mains comme pour montrer ses chairs vibrantes de vie... ou plutôt de non-vie.

— On t'a dit vrai, répliqua-t-il avec une musicalité dans la voix qui le faisait sembler plus italien.

— Et pourtant vous voici tous les deux, toi et ta chienne.

Je grondai en sa direction et entendis le sourire dans la voix de Stefan quand il commenta :

— Je crois qu'elle n'apprécie pas qu'on la traite de « chienne ».

— Marsilia est folle. Elle est folle depuis qu'elle s'est réveillée, il y a douze ans, et ça ne s'est pas amélioré avec le temps. (La voix d'Estelle s'adoucit et elle fit un pas vers Stefan.) Si elle avait tous ses esprits, jamais elle ne t'aurait fait subir ça, à toi, son favori.

Elle attendit visiblement une réponse de Stefan, mais celle-ci n'arriva pas.

— J'ai une proposition à te faire, poursuivit-elle. Rejoins-moi et nous abrègerons les souffrances de Marsilia. Tu sais aussi bien que moi que c'est ce qu'elle aurait voulu si elle avait pu prédire ce qu'il adviendrait d'elle. Son obsession du retour en Italie va causer notre perte à tous. Ici, c'est chez nous. Notre essaim appartient à ce territoire. L'Italie ne représente rien pour nous.

— Non, refusa Stefan, je refuse de faire quoi que ce soit contre la maîtresse.

— Elle n'est même plus ta maîtresse, siffla Estelle en s'approchant encore plus, et je me retrouvai plaquée contre la jambe de Stefan. Elle t'a torturé... J'ai vu ce qu'elle t'a fait ! Toi qui l'aimes tant, elle t'a affamé, elle t'a écorché. Comment peux-tu encore la soutenir ?

Stefan resta silencieux.

Et je sus, avec une certitude absolue, que j'avais raison de lui faire confiance pour me protéger et ne pas me transformer en son esclave. Stefan ne se retournait pas contre ceux qu'il aimait. Quelles que soient les circonstances.

Estelle leva les bras d'un air excédé.

— Imbécile ! Idiot ! Elle finira par mourir, que ce soit par ma main ou celle de Bernard. Et tu sais que l'essaim s'en sortira mieux avec moi qu'avec ce crétin. J'ai les contacts nécessaires, je peux nous faire croître et multiplier jusqu'à ce que même les cours d'Italie ne puissent rivaliser avec notre royaume.

Stefan se redressa et cracha au sol avec une lenteur délibérée.

Estelle se raidit, offensée par l'insulte, et il sourit d'un air lugubre.

— Vas-y, dit-il.

D'un simple geste du poignet, dans un mouvement digne d'un épisode de *Highlander*, il dégaina une épée à une main. Elle était plus efficace qu'esthétique : mortelle.

— Soldat, tu vas bientôt le regretter, avertit Estelle.

— Il y a quantité de choses que je regrette, répondit-il d'un ton coupant plein de colère, et le fait de te laisser partir ce soir en fera peut-être partie. Je ne devrais peut-être pas le faire.

— Soldat, reprit-elle, tu sais qui t'a trahi. Tu sais comment me contacter. N'attends pas qu'il soit trop tard.

Les vampires disparurent à une allure surnaturelle, suivis à distance par leur appât humain. Stefan attendit, l'épée à la main, le temps qu'un moteur démarre et qu'une des Mercedes noires de l'essaim nous dépasse dans un rugissement avant de disparaître dans la nuit.

Il regarda autour de lui puis me demanda :

— Dis-moi, Mercy, est-ce que tu sens quelque chose ?

Je flairai l'air nocturne, mais en dehors de Stefan, tous les vampires étaient partis, ou alors se trouvaient dans le sens contraire du vent par rapport à moi. Je secouai la tête et retournai en trotinant vers la porte du van. Stefan, tel le gentleman qu'il avait été, resta à l'extérieur le temps que je me rhabille.

— Voilà qui était intéressant, observai-je alors qu'il remettait le contact.

— C'est une idiote.

— Marsilia ?

Il secoua la tête.

— Non, Estelle. Elle n'a pas la moindre chance contre Marsilia. Bernard, lui, est plus solide et plus puissant, même s'il est plus

jeune. À eux deux, ils pourraient parvenir à un résultat, mais ce sera sans moi.

— Ils ne donnaient pas l'impression de travailler ensemble, en l'occurrence, dis-je.

— Ils travailleront ensemble le temps d'atteindre leur but puis se crêperont le chignon. Mais ils se font des illusions s'ils croient pouvoir en arriver là. Ils ont oublié, ou peut-être n'ont-ils jamais su, ce dont Marsilia est capable.

Il tourna dans mon allée et nous sortîmes tous deux du van.

— Si tu as besoin de moi, si tu entends Blackwood t'appeler, pense juste à mon nom en souhaitant que je sois à tes côtés, et je viendrai aussitôt.

Il avait l'air sinistre. J'espérais que c'était dû à sa conversation avec Estelle et non à l'inquiétude qu'il ressentait pour moi.

— Merci.

Il caressa ma pommette du bout du pouce.

— Attends un peu avant de me remercier. Tu pourrais le regretter.

Je lui tapotai le bras.

— C'était ma décision.

Il me fit une petite révérence avant de disparaître.

— C'est trop cool, dis-je en direction de l'endroit qu'il occupait une demi-seconde auparavant.

Puis, soudain submergée par le sommeil, je rentrai chez moi et me mis au lit.

Chapitre 8

Adam était assis au pied de mon lit quand je me réveillai le lendemain... après-midi. Il avait le dos appuyé au mur et lisait une vieille édition du *Livre des Cinq Anneaux*. Celui-ci reposait sur le dos de Médée qui ronronnait et remuait son moignon de queue, dont elle se servait plus comme un chien que comme un chat.

— Tu n'es pas censé être au bureau ? lui demandai-je.

Il tourna une page et répondit d'un air absent.

— Mon patron est très compréhensif.

— Il ne te fait pas de retenue sur salaire quand tu sèches le boulot ? demandai-je. Où peut-on trouver ce genre de patron ?

Il sourit.

— Mercy, même quand Zee était ton patron, il ne te faisait pas de retenues. De toute façon, je n'ai aucune idée de l'endroit où tu pourrais trouver quelqu'un que tu serais susceptible d'écouter... sauf si tu le décidais. (Il glissa un marque-page dans son livre et le posa à côté de lui.) Désolé que ta première mission d'exorcisme ne se soit pas bien déroulée.

Je réfléchis un instant.

— Ça dépend de comment on le voit, j'imagine. J'ai appris certaines choses... comme, par exemple, le fait que Stefan connaissait le langage des signes, tu le savais ? Pourquoi un vampire aurait-il besoin d'apprendre à signer ? Et aussi que les fantômes ne sont pas toujours inoffensifs. J'ai toujours cru que la seule manière pour un fantôme de faire du mal à un vivant était de le faire mourir de peur.

Il attendait, une main serrant le monticule formé par mes orteils sous la couverture, l'autre grattouillant Médée juste derrière l'oreille. Adam était quelqu'un qui savait *écouter* mieux que la plupart de ses semblables. Alors, je lui dis ce que je ne lui avais pas encore dit.

— Je crains que ç'ait été ma faute.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Jusqu'à mon arrivée, il ne faisait pas grand-chose, juste des manifestations classiques d'esprit frappeur. Il déplaçait des objets, une activité paranormale effrayante, mais pas dangereuse. Et voilà que j'arrive et que les choses changent. Chad passe à deux doigts de la mort. Ce n'est pas dans l'habitude des fantômes, même Stefan était d'accord avec moi. J'ai l'impression d'avoir aggravé la situation.

Il serra un peu plus fort les doigts autour de mes orteils.

— Est-ce que ça t'est déjà arrivé ?

Je secouai la tête.

— Alors, tu te fais probablement des idées. Peut-être que ça se serait quand même produit, et que sans votre présence à toi et à Stefan, ce petit garçon serait mort.

Je n'étais pas convaincue qu'il ait raison, mais le fait de parler de ma peur m'avait néanmoins soulagée.

— Comment va Mary Jo ? demandai-je.

Il soupira.

— Elle est toujours un peu... à côté de ses pompes, mais Samuel est maintenant certain qu'elle ira mieux dans quelques jours. (Il se détendit et me décocha un petit sourire.) Elle ne rêve que d'une chose, sortir de chez moi et affronter l'essaim à elle toute seule. Elle a aussi dit à Ben que s'il se décidait à fermer sa grande gueule, elle adorait se retrouver enfermée toute nue en sa compagnie. Nous avons décidé que nous saurions quand elle se sentirait mieux lorsqu'elle arrêterait de flirter avec lui. Je ne pus réprimer un éclat de rire. Mary Jo était une femme des plus libérées, et le fait de devenir louve-garou n'avait pas eu d'influence là-dessus. Quant à Ben, c'était un misogyne de la plus belle eau (ou la plus croupie, cela dépendait de comment on le voyait) doté d'un langage passablement fleuri. Elle et lui, c'était comme une allumette et un bâton de dynamite.

— Pas de nouvelles des vampires ? demandai-je.

— Aucune.

— Mais les négociations n'ont pas vraiment avancé, poursuivis-je.

Il acquiesça d'un air serein.

— Ne t'en fais pas, Mercy. Nous avons les choses en main.

C'est peut-être la manière dont il le dit, mais...

— Que s'est-il passé ?

— Nous avons deux invités, maintenant, et aucun d'eux ne semble avoir la capacité de Stefan de se volatiliser à volonté.

— Et vous les garderez jusqu'à... ?

— Jusqu'à ce que des excuses soient présentées pour ce qui s'est passé *Chez Uncle Mike* et que Mary Jo bénéficie d'une compensation. Sans oublier un accord qui garantira que ce genre de méthodes ne sera plus utilisé.

— Tu penses obtenir satisfaction ?

— C'est Bran qui lui a fait part de nos exigences. Je suis certain que nous obtiendrons ce que nous désirons.

Quelque chose se desserra dans ma poitrine. S'il y avait bien une chose importante aux yeux de Marsilia, c'était son essaim. Or, si Bran se mêlait de cette bataille, c'en était fini de celui-ci. Les vampires des Tri-Cities n'étaient tout simplement pas assez nombreux pour affronter les armées de loups que le Marrok pouvait lever s'il le désirait... et Marsilia le savait parfaitement.

— Elle va donc devoir se concentrer sur moi, observai-je.

Il sourit.

— L'accord spécifie qu'elle ne doit pas attaquer la meute à moins que l'un de nous l'attaque directement.

— Elle ne sait pas que je fais partie de la meute, observai-je.

— Une fois que nous aurons ses excuses et cette promesse dûment couchées sur papier et paraphées, je me ferai un plaisir de le lui apprendre.

Je m'assis dans le lit, puis me balançai à quatre pattes, mon visage se retrouvant à quelques centimètres du sien. Je l'embrassai doucement. Il laissa ses mains sur le chat.

— J'aime la manière dont ton esprit fonctionne, monsieur, le félicitai-je. Des pancakes, ça te dit, une fois que j'aurais pris ma douche ?

Il pencha la tête et m'embrassa plus passionnément, tout en gardant toujours ses mains là où elles se trouvaient. Quand nos visages se séparèrent, nous avions tous les deux le souffle un peu court.

— Maintenant, tu peux me dire pourquoi tu as la même odeur que Stefan ? demanda-t-il d'un ton doux.

Je levai le bras et le reniflai. Je sentais effectivement comme Stefan, bien plus que ne l'aurait justifié un trajet en van avec lui.

— Bizarre.

— Pourquoi sens-tu le vampire, Mercy ?

— Parce que nous avons échangé notre sang, lui répondis-je.

Et je lui expliquai ce que Stefan m'avait appris sur les morsures de vampire en revenant de Spokane. Je ne me souvenais plus de ce qui était censé rester secret et de ce que j'étais autorisée à dire, mais cela n'avait aucune importance.

Je n'allais pas cacher des choses à Adam alors qu'il m'avait intégrée à la meute.

— Stefan était certain que ni lui, ni Blackwood ne seraient capables d'affecter les autres loups par mon intermédiaire. Mais je n'en savais pas assez sur la magie de meute pour en être persuadée moi-même, et je pense que lui non plus. Tout ce que je savais, c'était qu'Adam approuverait ce que j'avais fait, même si cela ne l'emplissait pas non plus de ravissement.

Quand j'en eus terminé, il avait poussé Médée par terre (ce dont il se mordrait les doigts s'il voulait de nouveau la toucher aujourd'hui) et s'était mis à faire des allers-retours dans la chambre. Il en fit encore quelques-uns avant de s'arrêter à l'autre bout de la pièce et de me regarder d'un air malheureux.

— Stefan, c'est mieux que Blackwood.

— C'est en effet ce que j'ai pensé.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de Blackwood après sa première morsure ? demanda-t-il d'un air peiné.

Je l'ignorais.

Il eut un petit rire amer.

— J'essaie. Bon sang, j'essaie vraiment. Mais toi aussi, il faut que tu fasses des efforts, Mercy. Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui se passait avant d'être sur le chemin du retour et qu'il soit trop tard pour faire quoi que ce soit ?

— J'aurais dû.

Il me jeta un regard sinistre et blessé. Alors, je fis un effort.

— Je n'ai pas l'habitude de me reposer sur quelqu'un d'autre, Adam, commençai-je à dire en hésitant, mais bientôt, les mots vinrent tout seuls : Et puis... je t'ai tellement coûté, ces derniers temps. Alors, je me suis dit : une morsure de vampire... beurk...

flippant... mais ça ne me semblait pas si dangereux que ça. Un peu comme un moustique géant ou... un fantôme. Effrayant, mais pas dangereux. J'avais déjà été mordue auparavant, tu te souviens ? Et rien ne s'était passé. Si je t'en avais parlé, tu aurais exigé que je rentre immédiatement. Mais il y avait Chad... Tu l'aimerais bien... Un gamin de dix ans avec plus de courage que la plupart des adultes... Et ce fantôme le terrorisait. Je me suis dit que je pouvais peut-être l'aider. Et comme ça, je pouvais disparaître du circuit le temps que Marsilia puisse écouter ce que tu avais à lui dire. Et ce n'est que quand j'ai vu Stefan si inquiet, soit juste avant que nous arrivions, après la seconde morsure, que je me suis rendu compte que cela aurait peut-être des effets dangereux.

Je haussai les épaules d'un air impuissant en essayant de retenir des larmes que je refusais de laisser couler et poursuivis :

— Je suis *désolée*. C'était idiot. Je suis une idiote. Je ne peux rien faire sans que ça aggrave la situation, conclus-je en détournant le visage.

— Non, protesta-t-il, et je sentis le lit se tasser sous son poids alors qu'il se rasseyait à côté de moi. Ça va. (Il me donna un petit coup d'épaule affectueux.) Tu n'es pas une idiote. Tu as raison, je t'aurais forcée à rentrer, même si ça nécessitait qu'on te bâillonne et qu'on t'attache. Et ton petit Chad serait mort.

Je me laissai aller légèrement contre lui et le sentis s'appuyer contre moi.

— C'est étrange, tu n'avais pas tendance à te retrouver dans ce genre de situation périlleuse, avant, observa-t-il d'un air amusé, sauf à quelques occasions mémorables. Peut-être que cette fae, celle qu'on a rencontrée *Chez Oncle Mike* (il ne prononça pas le nom de Baba Yaga et je ne pus lui en vouloir) avait raison. Peut-être que tu as absorbé un peu de l'esprit de Coyote et que tu attires le chaos. (Il toucha doucement ma gorge.) Ce vampire va regretter de t'avoir fait ça.

— Stefan ?

Il rit, cette fois-ci sincèrement.

— Lui aussi, probablement. Mais ce ne sera pas à cause de moi. Non. Je parlais de Blackwood.

Adam resta pendant que je prenais ma douche et dévora les pancakes que je lui avais promis. Samuel arriva alors que nous

étions en train de manger. Il avait l'air épuisé et dégageait une odeur d'antiseptique et de sang. Sans un mot, il versa le reste de la pâte dans la poêle.

Quand il était comme ça, c'était qu'il avait passé une mauvaise journée. Quelqu'un était mort, ou ne remarquerait jamais, et il n'avait rien pu y faire.

Il fit glisser ses pancakes dorés dans une assiette et alla s'asseoir à côté d'Adam. Il les noya dans une quantité respectable de sirop d'érable puis s'immobilisa, le regard rivé sur la flaque de liquide ambré comme s'il espérait y trouver la réponse aux mystères de l'univers.

Puis il secoua la tête.

— On dirait que j'ai eu les yeux plus gros que le ventre, dit-il en allant jeter les crêpes dans le vide-ordures et en actionnant le broyeur comme s'il avait envie d'y fourrer quelqu'un.

— C'est quoi, cette fois-ci ? demandai-je. « Johnny s'est cassé le bras en tombant » ou « Ma femme est rentrée dans une porte » ?

— Bébé Ally s'est fait bouffer par le pitbull, gronda-t-il en éteignant le broyeur pour qu'on puisse s'entendre. (Puis, d'une voix de fausset, il poursuivit :) « Mais Iggy est si gentil. Bon, OK, il m'a mordu deux ou trois fois. Mais il a toujours adoré Ally. Il la surveille quand je prends ma douche. » (Il fit quelques pas pour laisser échapper la pression, puis reprit de sa voix normale :) Tu sais, le problème, ce sont pas les pitbulls. Ce sont leurs propriétaires. Les gens qui veulent un pitbull sont en général les derniers à qui on devrait confier un chien. Ou un enfant, d'ailleurs. Qui laisse un gamin de deux ans seul avec un chien qui a déjà tué un chiot ? Et maintenant, le chien va se faire piquer, la gamine va passer par la chirurgie reconstructrice et s'en tirera sûrement avec des cicatrices, et son imbécile de mère, à cause de qui tout est arrivé, s'en sort sans encombre.

— La mère va probablement culpabiliser tout le reste de sa vie, dis-je. C'est pas exactement la prison, mais ce sera une sacrée punition.

Samuel me jeta un regard sinistre.

— Elle est bien trop occupée à convaincre le monde entier que ce n'était pas sa faute. Les gens finiront par compatir avec elle.

— Le même phénomène s'est produit il y a une vingtaine d'années avec les bergers allemands, remarqua Adam, puis avec les dobermans et les rottweillers. Et ceux qui en souffrent sont les enfants et les chiens. Tu ne vas pas pouvoir changer la nature humaine, Samuel. Quelqu'un qui en a autant vu que toi devrait savoir quand abandonner le combat.

Samuel se tourna vers nous pour répondre, vit ce que j'avais au cou et s'immobilisa.

— Je sais, dis-je d'un ton las, il n'y a que moi pour aller à Spokane et me faire mordre par le seul vampire qui y habite, dès le premier soir.

Il ne rit pas.

— Deux morsures, ça signifie que tu lui appartiens, Mercy.

Je secouai la tête.

— Non, ce sont deux échanges de sang qui sont nécessaires. Alors, j'ai demandé à Stefan de me mordre encore une fois, comme ça je lui appartiens à lui et pas au méchant Croque-mitaine de Spokane.

Il casa sa hanche contre le plan de travail, croisa les bras et dévisagea Adam d'un air incrédule.

— Et tu l'as laissé faire ça ?

— Depuis quand Mercy a-t-elle besoin de mon autorisation, ou celle de quiconque, d'ailleurs, pour faire quoi que ce soit ? Mais je lui aurais dit de le faire si elle me l'avait demandé. Stefan, c'est un peu mieux que Blackwood.

Samuel fronça les sourcils.

— Mais elle est deuxième dans la hiérarchie de ta meute. Ça met cette dernière entre les mains de Stefan.

— Non, répliquai-je, selon Stefan, ce n'est pas vrai. Ça a été tenté, mais les résultats n'ont pas été concluants.

— Le mouton d'un vampire fait ce qu'on lui dit de faire, renchérit Samuel d'une voix grave assourdie par l'inquiétude, qui m'empêcha de protester lorsqu'il utilisa le terme de « mouton » à mon propos. (Je ne m'en serais pas privée autrement, même s'il ne faisait que décrire la réalité.) S'il te dit d'appeler les loups à toi, tu n'auras pas le choix. Et si le vampire dont tu es l'esclave dit le contraire, moi, je sais à qui je ne me ferais pas volontiers. Les vieux vampires mentent mieux qu'ils disent la vérité.

La dernière phrase était un aphorisme lycanthrope. Et il était exact que les mensonges d'un vampire n'étaient pas faciles à détecter. Ils n'avaient pas de pouls et ne transpiraient pas. Mais les mensonges avaient une certaine qualité que je détectais, en général.

Je haussai les épaules en prétendant que Samuel ne m'inquiétait pas.

— Tu pourras demander comment ça fonctionne à Stefan ce soir, si tu veux.

— Si Mercy appelle la meute, elle devra pour ça faire appel à mon pouvoir, intervint Adam. Elle n'y parviendra pas si je ne le lui autorise pas.

J'essayai de ne pas trop montrer mon soulagement.

— Bien. Ne me laisse pas appeler la meute pendant un petit moment, d'accord ?

— « Un petit moment » ? Stefan t'a-t-il dit qu'il pourrait te libérer au bout d'un petit moment ? Quand Blackwood ne s'intéresserait plus à toi, peut-être ? Mais un vampire n'accepte jamais de perdre ses moutons, au prix même de sa vie.

Il avait peur pour moi. Je le savais bien. Mais je ne pus m'empêcher de lui répliquer d'un ton acerbe :

— D'accord. Mais je n'avais pas vraiment le choix.

Je ne leur dis pas que Wulfe était capable de briser le lien qui m'attachait à Stefan. Cela m'avait été confié comme un secret et j'essayais en général de ne pas raconter les secrets de tout le monde à n'importe qui. Enfin, sauf à Adam, quoi.

Il ferma les yeux, l'air éccœuré.

— Oui, je sais.

— Un vampire ne peut pas prendre un Alpha dans son troupeau, dit Adam. Peut-être pourrions-nous exploiter cette information pour libérer Mercy en temps utile. Ce qu'il faut éviter, c'est de prendre une décision trop hâtive et éliminer Stefan, ce qui laisserait Mercy à la merci (il arqua un sourcil ironique en ma direction) du Croque-mitaine de Spokane. Je pense qu'elle a raison. Si elle doit obéir à un vampire, autant que ce soit Stefan.

— Pourquoi est-ce qu'un vampire ne peut vaincre un Alpha ? demandai-je.

Ce fut Samuel qui me répondit.

— J'avais presque oublié ça. C'est un effet de la magie de meute, Mercy. Si le vampire n'est pas assez puissant pour vaincre tous les loups de la meute simultanément, alors il ne peut vaincre l'Alpha. Ça ne veut pas dire que c'est impossible ; il y a quelques vampires sur le Vieux Continent qui... mais non, je pense que la plupart sont morts. En tout cas, il n'y en a aucun ici capable de le faire.

— On en est sûrs, pour Blackwood ? l'interrogeai-je.

Samuel eut un haussement d'épaules fataliste.

— Je ne l'ai jamais rencontré et je ne suis pas certain que mon père le connaisse. Je vais lui demander.

— Bonne idée, approuva Adam. Et en attendant, ça fait de Stefan un meilleur choix encore. Il n'a pas l'intention de prendre le pouvoir dans la meute. Je crois que ce qui me dérange le plus là-dedans, ce sont les relations que Blackwood entretient avec ton amie Amber.

Mon appétit s'était évaporé et je raclai les restes de pancake avant de mettre mon assiette dans le lave-vaisselle. Moi aussi, ça me dérangeait. Et tuer Blackwood me semblait la seule solution envisageable. Je commençai à mettre mon verre dans le lave-vaisselle puis me ravisai et le remplis de nouveau de jus de canneberge. Son côté acide allait bien avec mon humeur.

— Mercy ?

C'était Adam, qui venait visiblement de me poser une question qui m'avait échappé.

Je le regardai et il répéta ce qu'il venait de dire.

— Blackwood a-t-il une relation aussi bien avec Amber qu'avec son mari ?

— Oui. Son mari est l'avocat de Blackwood, et celui-ci se nourrit d'Amber et... (Je me demandai si je devais continuer, mais j'avais senti une odeur de sexe sur sa peau.) Enfin, je ne pense pas qu'elle soit consciente de ce qui se passe. Elle croyait être sortie faire des courses. (Et son mari ? Je n'avais pas envie qu'il soit impliqué.) Quant à lui, je suis quasiment sûr qu'il ne sait pas que Blackwood boit le sang de sa femme. Mais je n'ai pas grande idée de ce qu'il sait en général.

— Quand le fantôme est-il apparu ? demanda Samuel d'un ton sinistre. Quand leur maison est-elle devenue hantée ?

J'y réfléchis un instant.

— Il n'y a pas très longtemps. Quelques mois.

— À peu près à la même époque que le vampire-démonologue, remarqua Adam.

— Et alors ?

Cette histoire, elle, n'avait jamais été la proie des médias. Adam se tourna vers Samuel dans un mouvement qui aurait informé l'observateur le plus distrait qu'il s'agissait là d'un prédateur.

— Qu'est-ce que tu sais sur Blackwood ?

La voix et la posture d'Adam étaient juste un poil trop agressives pour un Alpha se trouvant dans la cuisine de Samuel. Un autre jour, dans d'autres circonstances, Samuel aurait laissé couler. Mais il avait passé une sale journée... et ces histoires de vampires ne devaient pas avoir aidé. Il poussa un grognement et envoya sa main en avant pour repousser Adam. Celui-ci la saisit au vol et la repoussa brutalement.

Ça sent mauvais, pensai-je en restant absolument immobile. *Très mauvais, même*. L'atmosphère donna l'impression de s'épaissir tellement elle vibrait de puissance, une puissance qui puait le musc et la meute.

Tous deux étaient au bord de la crise. C'étaient des dominants... des tyrans, si je les avais laissé faire. Mais leur instinct le plus urgent, le plus fort, c'était celui de protection.

Or j'avais récemment été blessée alors que je me trouvais sous leur protection. Une fois par Tim, la seconde fois par Blackwood, et dans une moindre mesure, par Stefan. Cela les rendait dangereusement agressifs.

Être un loup-garou signifiait bien plus qu'être un humain à la colère facile. Il s'agissait de maintenir un équilibre entre l'âme humaine et l'instinct du prédateur. Si on le poussait trop, c'était l'animal qui prenait le contrôle... et le loup se fichait bien de qui il blessait.

Samuel était le plus dominant des deux, mais il n'était pas Alpha. S'ils en venaient à se battre, aucun des deux ne s'en sortirait bien. Et si j'en jugeais d'après l'ambiance, nous n'étions qu'à un cheveu d'une bagarre au cours de laquelle au moins l'un des deux serait tué.

Je saisis mon verre de jus de fruits et le leur lançai à la figure, tentant d'éteindre un incendie de forêt avec un simple gobelet de jus de canneberge. Ils étaient presque nez à nez, lorsque le liquide les atteignit tous les deux. La rage qui emplissait le regard qu'ils

tournèrent vers moi aurait fait fuir n'importe qui d'autre. Mais je savais que ce n'était pas la chose à faire.

J'enfournai dans ma bouche un bout de pancake que j'avais piqué dans l'assiette d'Adam et la bouchée se colla au fond de ma gorge. Je tendis le bras, saisis la tasse de café de Samuel et fis descendre le morceau qui était resté bloqué.

On ne peut pas faire semblant de ne pas avoir peur des loups-garous. Ils savent. Mais on peut les affronter les yeux dans les yeux, si on en a le courage. Et s'ils vous le permettent.

Adam ferma les yeux et recula de quelques pas jusqu'à ce que son dos soit plaqué contre le mur. Samuel m'adressa un signe de tête, mais j'y vis probablement plus que ce qu'il voulait y mettre. Il allait mieux que quelques mois auparavant, mais il n'avait plus rien du loup joyeux avec qui j'avais grandi. Peut-être n'avait-il jamais été l'homme facile à vivre que j'avais cru, mais autrefois il allait bien mieux qu'à présent.

— Désolé, marmonna-t-il à l'adresse d'Adam. J'ai eu une dure journée.

Adam accepta ses excuses, mais garda les yeux fermés.

— Je n'aurais pas dû aller aussi loin.

Samuel prit un torchon dans un tiroir et le mouilla dans l'évier. Il le passa sur son visage pour en ôter le jus de canneberge puis dans ses cheveux, qui se retrouvèrent dressés en l'air. Si l'on ne tenait pas compte de ses yeux, on aurait pu croire qu'on avait affaire à un gamin.

Il attrapa un second torchon qu'il passa aussi sous l'eau.

— Attention, avertit-il avant de l'envoyer vers Adam.

Celui-ci l'attrapa d'une main sans même lever les yeux. Ce qui aurait été assez impressionnant si l'un des coins mouillés du torchon ne l'avait pas frappé en pleine figure.

— Merci, dit-il d'un ton... sec, alors que l'eau succédait au jus de fruits et dégoulinait sur son visage.

Je pris une autre bouchée de pancake. Quand Adam eut terminé de se laver la figure, il avait retrouvé ses yeux brun foncé et une expression calme, quant à moi, j'avais eu le temps de terminer tous ses pancakes et de passer le torchon de Samuel sur le lino collant de jus de fruits. Samuel aurait fini par le faire, mais pas devant Adam. Et de toute façon, c'était moi qui avais lancé le jus de canneberge.

— Alors, dit-il à Samuel sans le regarder directement, sais-tu quoi que ce soit sur Blackwood en dehors du fait que c'est un gros salopard et qu'il vaut mieux éviter Spokane ?

— Non, répondit Samuel, et je ne pense pas que mon père en sache beaucoup plus. (Il eut un vague geste de la main.) Oh, je lui demanderai, bien entendu. Il aura bien quelques informations, du genre : combien il vaut, dans quelles entreprises il a la main... L'endroit où il réside, le nom de tous les gens qu'il aura soudoyés pour qu'ils restent discrets quant à sa véritable nature. Mais il ne le connaît pas personnellement. Je pense qu'on peut se fier à son image de gros méchant, après tout, si elle était usurpée, je ne vois pas comment il aurait pu tenir Spokane durant ces soixante dernières années.

— Il est actif pendant la journée, intervins-je. Quand il a ravi Amber, il faisait jour.

Les deux loups braquèrent leur regard sur moi et, bien consciente des problèmes de dominance qui alourdissaient toujours l'atmosphère, je m'empressai de baisser le mien.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Adam d'une voix toujours un peu plus rauque qu'à l'ordinaire. (Il était plus colérique que Samuel en général.) Tu penses qu'il sait ce qu'est Mercy ?

— Il a demandé à sa servante de l'attirer dans son territoire et s'est empressé de la mordre pour la déclarer sienne. Je pense qu'il y a peu de doute à ce propos.

— Attendez une seconde, intervins-je. Pourquoi un vampire s'intéresserait-il à moi ?

Samuel haussa les sourcils.

— Marsilia veut te tuer, Stefan veut (il prit un grotesque accent transylvanien) te sucer le sang, et c'est visiblement aussi ce que veut Blackwood.

— Vous pensez qu'il a organisé tout ça juste pour m'attirer à Spokane ? demandai-je d'un ton incrédule. Déjà, il y avait bien un fantôme. Je l'ai vu. Ce n'était pas un truc de vampires ou autre illusion. C'était bien un fantôme. Et les fantômes n'aiment pas les vampires. (Même si celui-là avait mis un certain temps à fuir lorsque Stefan était là.) Et ensuite, pourquoi moi ?

— Je ne sais pas pour le fantôme, répondit Samuel, mais j'ai une myriade de réponses à ta deuxième question.

— La première qui me vient à l'esprit, renchérit Adam, les yeux toujours baissés, c'est Marsilia. Imaginons qu'elle ait tout de suite su ce qui était arrivé à André. Elle sait qu'elle ne peut pas s'en prendre à toi, alors elle passe un accord avec Blackwood. Il transforme Amber en son esclave, puis, dès qu'il en a l'occasion, l'envoie te demander de l'aide... exactement au moment où Stefan atterrissait au beau milieu de ton salon. Et comme tu t'en sors vivante, Amber peut t'attirer à Spokane. Dans l'affaire, seuls quelques loups sont blessés...

— Mary Jo a failli mourir, rappelai-je, et ça aurait pu être pire. (Je repensai à l'elfe des neiges et repris :) Bien pire, même.

— Cela aurait-il vraiment dérangé Marsilia ? Toi, inquiète à propos de tes amis, et sachant que la croix d'ossements signifiait que chacun d'entre eux était menacé, tu mords à l'hameçon de Blackwood, et tu files aussitôt à Spokane.

Samuel secoua la tête.

— Ça ne colle pas, dit-il. Les vampires ne collaborent pas à la manière des loups-garous. Et Blackwood n'a pas la réputation d'un gars à qui l'on demande des services.

— Bonjour, mon mignon, croassa Adam dans une imitation de la sorcière de Disney, tu veux goûter quelque chose de merveilleusement sucré ? Alors tout ce que tu as à faire, c'est d'attirer Mercy à Spokane.

— Non, décidai-je. Ça marche en apparence, mais pas quand on y regarde à deux fois. Je peux me renseigner, mais je suis prête à parier que la relation entre le mari d'Amber et Blackwood remonte à plusieurs années, pas à quelques mois. Il les connaissait donc auparavant. Si Marsilia s'est contentée de l'appeler pour lui donner mon nom, il est fort improbable qu'il ait su qu'Amber et moi nous connaissions. Nous ne nous étions pas parlé depuis l'université.

Moi aussi, j'avais eu mes moments de paranoïa à cause du moment qu'Amber avait choisi pour demander mon aide. Mais il était tout simplement impossible que Marsilia l'ait envoyée, et du coup, toutes ces histoires de complots byzantins ne tenaient pas debout.

Je pris une grande inspiration.

— Je pense que Blackwood me croyait humaine, en tout cas jusqu'à ce qu'il me morde. Bran dit que je sens le coyote, c'est-à-dire

une odeur proche de celle du chien si on n'est pas habitué, mais pas la magie. Stefan m'a dit qu'il avait certainement deviné que je n'étais pas humaine en goûtant mon sang.

Les deux loups-garous avaient le regard braqué sur moi désormais.

— Parfois, on n'a simplement pas de chance, conclus-je.

— Blackwood ne semble effectivement pas le genre de personne prête à rendre service, reconnut Samuel d'un ton presque joyeux.

Et il avait raison. Les vampires étaient maléfiques, territoriaux et... je repensai à quelque chose que l'on m'avait dit.

— Et s'il était en train d'essayer d'ajouter les Tri-Cities à son territoire ? suggérai-je. Disons qu'il a lu un article à propos de mon agression et vu que j'étais la petite amie d'Adam. Peut-être qu'il a des contacts qui lui ont permis de voir la vidéo où Adam réduisait Tim en pièces et qu'il en aura conclu que notre relation était sérieuse. Imaginons que Corban l'ait vu lire l'article et lui ait dit que sa femme me connaissait. Peut-être Blackwood a-t-il vu là l'occasion de forcer les loups des Tri-Cities à coopérer avec lui dans son plan de renverser Marsilia. Peut-être qu'il ne sait pas qu'il ne peut pas m'utiliser pour prendre le contrôle de la meute. Peut-être voulait-il juste m'utiliser comme otage. Et le fantôme serait totalement étranger à tout cela, juste un heureux hasard qui aurait convaincu Amber de faire appel à moi.

— Marsilia vient de perdre ses deux bras droits, remarqua Samuel, André et Stefan. Elle est plus vulnérable que jamais maintenant.

— Elle a encore trois autres vampires très puissants, rectifiai-je, mais Bernard et Estelle ne semblent pas très satisfaits de l'autorité de Marsilia, ces derniers temps. (Je leur racontai la confrontation qui avait eu lieu la nuit précédente.) Il y a toujours Wulfe, j'imagine, mais... (Je haussai les épaules.) Je ne voudrais pas avoir à me fier à lui. La loyauté ne me semble pas être son fort.

— Les vampires sont des prédateurs, dit Adam, comme nous. Si Blackwood perçoit cette vulnérabilité, alors il n'est pas étonnant qu'il essaie d'agrandir son territoire.

— Ça me plaît, comme théorie, approuva Samuel. Blackwood est du genre à jouer en solo. Ça pourrait coller. Je ne dis pas que c'est ce qui s'est effectivement passé, mais ça pourrait coller.

Adam s'étira la nuque pour en soulager la tension et j'entendis ses vertèbres craquer. Il me fit un petit sourire.

— Ce soir, je vais appeler Marsilia et lui faire part de notre discussion. Nous ne sommes sûrs de rien, mais c'est tout à fait plausible. Je parie que ça la rendra nettement plus coopérative. (Il se tourna vers Samuel.) Si tu es ici, ça signifie que je devrais être au travail depuis un bon moment. Je vais demander à Jesse de passer après l'école... si ça ne te dérange pas, évidemment. Aurielle est occupée, Honey a du travail, quant à Mary Jo... elle n'est pas en état de quoi que ce soit.

Adam partit et Samuel alla se coucher. S'il se passait quelque chose, il serait debout en un clin d'œil, mais le fait qu'il aille dormir me disait que lui, au moins, ne pensait pas qu'une attaque aurait lieu en plein jour.

Aucun des deux hommes ne fit la moindre allusion au jus de canneberge que je leur avais jeté à la figure.

Quelques heures plus tard, une voiture vint se garer devant la maison et Jesse en sortit. Elle agita la main en direction du véhicule qui s'éloignait et entra en sautillant dans la maison environnée d'un nuage d'optimisme, de cheveux noirs et bleus et de... Je me mis la main devant le nez.

— C'est quoi, ce parfum ?

Elle éclata de rire.

— Désolée, je vais me débarbouiller. Natalie avait un nouveau parfum et a voulu en mettre à tout le monde.

Je lui fis signe d'aller dans la salle de bains de la main qui ne me bouchait pas le nez.

— Va dans la mienne. Samuel essaie de dormir et l'autre est juste à côté de sa chambre. (En la voyant rester les bras ballants, j'insistai :) Bon sang, dépêche-toi. Ce truc pue la mort.

Elle se renifla le bras.

— Je ne trouve pas. Pour moi, ça sent la rose.

— Aucune rose ne sent le formol, m'insurgeai-je.

Elle me décocha un sourire amusé puis se dirigea vers la salle de bains.

— Alors, dit-elle en revenant, vu qu'on est toutes les deux assignées à domicile jusqu'à ce que les vampires se calment, et vu

que j'ai été une super étudiante aujourd'hui et que j'ai fini tous mes devoirs alors que j'étais encore à l'école, que dirais-tu si nous faisons des brownies ?

C'est bien ce que nous fîmes, puis elle m'aida à changer l'huile de mon van. La nuit commençait à tomber lorsque nous mîmes en route le compresseur à air pour vider mon tout petit système d'arrosage de l'eau qu'il contenait pour l'hiver, et que Samuel apparut à la porte, le regard ensommeillé, l'air grincheux et un brownie à la main.

Il grommela vaguement quelque chose sur ces nanas qui faisaient un tel boucan qu'elles l'empêchaient de dormir. Je jetai un coup d'œil au ciel qui s'assombrissait et pensai que son réveil avait plus à voir avec l'heure qui tournait qu'avec le ronronnement du compresseur. Ses grognements firent rire Jesse. Il fit mine d'être offensé et se tourna vers moi.

— Bon, c'est bientôt fini ?

Il pouvait parfaitement se rendre compte que j'étais en train d'enrouler les tuyaux et les câbles électriques, alors je me contentai de lever les yeux au ciel.

— Aucun respect, dit-il à Jesse en secouant tristement la tête. Voilà à quoi j'ai droit. Si je vous emmenais manger quelque part, peut-être commencerait-elle à me traiter avec la déférence qu'elle me doit.

Il souleva le compresseur avant que j'aie le temps de le ramener dans le garage.

— Tu nous emmènes manger où ? demanda Jesse.

— Mexicain ? suggéra-t-il avec enthousiasme.

Elle poussa un gémissement et suggéra un café russe qui venait juste d'ouvrir dans le quartier. Ils se chamaillèrent à propos de restaurants jusqu'à ce que nous finissions par grimper en voiture.

Au bout du compte, nous allâmes manger des pizzas dans un restaurant sur Columbia avec une aire de jeux, un bruit de fond permanent et de la nourriture délicieuse. Quand nous revînmes chez moi, Adam nous attendait dans ma cuisine, assis devant la petite télé. Il avait l'air fatigué.

— Ton patron t'a épuisé ? demandai-je d'un air compatissant en lui tendant un brownie.

Il le considéra d'un œil méfiant.

— C'est toi qui l'as fait ou Jesse ?

Jesse poussa un « papa ! » indigné qui le fit sourire.

— Je plaisante, dit-il en en prenant une bouchée. (Puis, se tournant vers moi :) Je ne dors pas la nuit, en ce moment, entre les vampires et les gros poissons de Washington. Il va falloir que je me mette à faire des petites siestes, comme un gamin de deux ans.

— Des ennuis ? demanda Samuel.

Ce qu'il voulait dire, c'était des ennuis à cause de moi, ou plutôt à cause de cette chouette vidéo, que je n'avais pas vue, d'Adam en semi-forme de loup en train de déchiqueter le cadavre de Tim le Violeur.

Adam secoua la tête.

— Pas vraiment. Toujours la même chose.

— Tu as appelé Marsilia ? demandai-je.

— Quoi ? s'exclama Jesse en posant un peu trop brutalement sur le comptoir le verre de lait qu'elle venait de servir à son père.

— Mercy, gronda Adam.

— L'une des raisons pour lesquelles tu te trouves ici, c'est parce que ton père retient deux vampires dans sa prison personnelle, l'informai-je. Nous sommes en pleines négociations avec Marsilia pour la convaincre d'arrêter de tuer tout le monde.

— On ne me dit jamais rien, marmonna Jesse.

Adam porta les mains à son visage en un geste faussement exaspéré, ce qui fit rire Samuel.

— Mon vieux, c'est juste la partie visible de l'iceberg. Dans quelques mois, Mercy te mènera au bout d'une laisse accrochée à l'anneau que tu te seras fait mettre dans le nez.

Mais il y avait autre chose que du simple amusement dans ses yeux.

Je ne pense pas que quelqu'un d'autre ait remarqué l'étrange pointe de tristesse dans sa voix. Samuel ne me voulait pas, pas vraiment. Il ne voulait pas être un Alpha... mais ça ne l'empêchait pas de désirer ce qu'avait Adam, Jesse autant que moi... une famille : des enfants, une femme et une jolie maison ou quoi que ce soit que l'on désirait quand on avait l'âge de rêver à sa vie d'adulte.

Il voulait un chez-lui, et la dernière fois qu'il en avait eu un, il avait disparu à la mort de sa dernière compagne humaine, des siècles avant ma naissance. Il me jeta un regard et je ne sus ce qu'il

vit sur mon visage, mais cela le fit s'interrompre tout net. Un bref instant, il ressembla étonnamment à son demi-frère, Charles, l'homme le plus effrayant que j'aie jamais rencontré. Charles était le genre de gars à qui il suffisait de *regarder* un loup enragé pour le transformer en une masse gémissante.

Mais cette ressemblance ne dura qu'un instant. Il me tapota le sommet du crâne et dit quelque chose qui fit rire Jesse.

— Alors, tu as appelé Marsilia, Adam ? redemandai-je.

Il jeta un regard à Samuel, mais me répondit :

— Oui, m'dame. J'ai eu Estelle. Elle est censée transmettre mon message à Marsilia, qui me rappellera.

— Elle essaie de faire dans la surenchère, constata Samuel.

— Si ça peut lui faire plaisir, dit Adam. Je ne suis pas obligé de la suivre dans ce petit jeu.

— Parce que tu as un avantage décisif, remarquai-je avec satisfaction. C'est sur elle que plane la menace la plus inquiétante.

— Quoi ? s'étonna Jesse.

— Le grand méchant Croque-mitaine vampire de Spokane, lui expliquai-je en m'asseyant sur la table. Il vient l'affronter.

Ce n'était pas certain, mais cela n'avait pas d'importance si l'on réussissait à en convaincre Marsilia. En tout cas, si j'avais été elle, j'aurais eu des raisons de m'inquiéter de Blackwood.

Adam et Jesse rentrèrent chez eux, Samuel alla se coucher et je l'imitai. Quand la sonnerie de mon téléphone retentit, j'étais en plein milieu d'un rêve impliquant des poubelles et des grenouilles... ne cherchez pas, ça n'a aucune importance. Vraiment.

— Mercy, ronronna Adam.

Je regardai le pied du lit et vis Médée ouvrir ses grands yeux d'un vert doré et m'adresser aussi un ronronnement.

— Adam.

— Je t'appelais juste pour te dire que j'avais fini par parler à Marsilia en personne.

Je m'assis, soudain totalement réveillée.

— Et ?

— Je lui ai parlé de Blackwood. Elle a écouté ce que j'avais à dire, m'a remercié de m'inquiéter pour elle et a raccroché.

— On ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle se mette à paniquer au téléphone et à nous jurer une amitié éternelle, non plus, remarquai-je, ce qui le fit rire.

— En effet. Mais je me suis dit que j'allais faire preuve de bonne volonté et ai libéré ses vampires.

— De toute façon, avec Jesse au courant, tu étais certain qu'elle saurait rapidement où ils se trouvaient.

— Oui, merci pour ça, d'ailleurs, ronchonna-t-il.

— Pas de problème. Les otages, c'est un truc de méchants.

Il eut un rire qui cette fois laissa transparaître une pointe d'amertume.

— Tu n'as visiblement jamais vu les gentils en action.

— Non, reconnus-je. Mais peut-être que tu ne savais pas vraiment qui les gentils étaient.

Il y eut un long silence, puis il reprit d'une voix douce :

— Tu as peut-être raison.

— Le gentil, c'est toi, lui expliquai-je. Alors, il faut que tu te plies aux règles des gentils. Heureusement pour toi, tu as une assistante extrêmement talentueuse et incroyablement douée à tes côtés.

— Qui se transforme en coyote, poursuivit-il avec un sourire dans la voix.

— Alors, ça ne sert à rien de trop s'inquiéter à propos des méchants.

Et nous passâmes à un flirt téléphonique assez poussé, du genre qui faisait battre le cœur plus rapidement. Au téléphone, la passion ne me causait pas de crises d'angoisse.

Je finis par raccrocher. Nous avions tous les deux du travail le lendemain, mais cette petite conversation m'avait laissée agitée et pas endormie pour un sou. Au bout de quelques minutes, je me levai et allai examiner les points de suture qui ornaient mon visage. Ils étaient minuscules et très propres, chacun indépendant des autres pour que la cicatrice ne cède pas quand mon visage se transformait. On pouvait faire confiance aux loups-garous pour faire des points adaptés à la métamorphose.

J'ôtai tous mes vêtements et ouvris la porte de ma chambre. Puis, sous forme de coyote, je me ruai dehors par la chatière que Samuel venait d'installer et savourai l'air nocturne.

Je courus plusieurs kilomètres avant de me diriger vers la rivière et vers l'endroit où je préférais cavalier. Ce ne fut qu'en m'arrêtant pour boire un peu que je sentis l'odeur de vampire... et ce n'était pas celle de *mon* vampire. Je restai les pattes dans la rivière, à laper l'eau comme si je n'avais rien remarqué.

Cela n'était pas très utile, car ce vampire-là ne semblait pas désirer passer inaperçu. Si je n'avais pas détecté son odeur, le son d'une cartouche que l'on faisait glisser dans un canon de fusil était assez clair quant à ses intentions. Il devait m'avoir suivie depuis chez moi. Ou peut-être avait-il l'odorat aussi aiguisé qu'un loup-garou. Mais en tout cas, il savait qui j'étais.

Bernard était debout sur la rive, son arme braquée d'une main experte sur moi. Un vampire avec un fusil à canon scié... C'était un peu comme si on avait filé une tronçonneuse aux *Dents de la Mer*, ça faisait un peu trop de bonnes choses à la fois.

J'aurais d'ailleurs préféré une tronçonneuse, tant qu'à faire. Je déteste les fusils à canon scié. J'avais toujours des cicatrices sur le cul dues à une mauvaise rencontre avec l'un d'eux, mais ce n'était pas la seule fois que j'y avais été confrontée, seulement celle qui m'avait laissé le plus de traces. Les fermiers du Montana détestent les coyotes, même ceux à qui il ne viendrait pas à l'idée d'attaquer un agneau ou de courir après une poule. Et Dieu sait combien c'était amusant, de courir après des poules.

Je remuai la queue à l'adresse du vampire.

— Marsilia était persuadée qu'il te tuerait, dit Bernard. (Son accent m'avait toujours fait penser à celui des Kennedy.) Mais je vois qu'il s'est bien payé sa tête. Elle n'est pas aussi intelligente qu'elle le croit, et c'est ce qui va causer sa perte. Je veux que tu appelles ton maître. Je dois lui parler.

Il me fallut un instant pour me souvenir qui était le maître auquel il faisait allusion. Et je me rendis compte que je ne savais pas comment faire. J'avais noué tellement de nouveaux liens, ces derniers temps... et si en appelant Stefan, je me retrouvais avec Adam ?

Je dus réfléchir trop longtemps au goût de Bernard. Il appuya sur la détente. Je pense qu'il n'avait pas l'intention de me toucher (ou alors, c'était un tireur exécrationnel), mais quelques plombs

m'atteignirent néanmoins et je poussai un glapissement aigu. Il rechargea l'arme sans même attendre que j'aie fini de gémir.

— Appelle-le, dit Bernard.

Parfait. Cela ne devait pas être si difficile que ça, sinon Stefan m'en aurait dit plus sur la manière de faire. Enfin, je l'espérais.

Stefan ? pensai-je, aussi fort que je le pouvais. *Stefan ?*

Si j'avais pensé qu'il courait le moindre danger, je ne l'aurais pas fait, mais j'étais à peu près sûre que Bernard, comme Estelle, allait tenter de recruter Stefan dans la guerre civile qui couvait dans l'essaim de Marsilia. Il n'essaierait rien pour le moment, et avec la manière dont Stefan s'était chargé d'Estelle, je ne m'inquiétais pas à propos de Bernard tant que l'élément de surprise n'était pas un facteur crucial.

Bernard était vêtu d'un jean, d'une chemise en flanelle et portait des chaussures de course, mais il ressemblait pourtant toujours à un homme d'affaires du XIX^e siècle. Même avec ses baskets au logo phosphorescent, il ne réussirait jamais à se fondre dans une foule.

— Je suis désolé que tu sois aussi têtue, dit-il.

Mais avant qu'il puisse lever son arme pour me tirer une dernière fois dessus, un coup qui, même s'il ne serait pas fatal, s'avérerait très douloureux, Stefan apparut de nulle part et lui arracha le fusil des mains. Puis il l'abattit sur un rocher et en rendit les restes inutilisables à Bernard.

Je sortis de la rivière et allai m'ébrouer à côté d'eux, mais ils ne semblèrent pas le remarquer.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Stefan d'un ton mortellement calme.

Je m'approchai de lui et m'assis à ses pieds. Avant que Bernard puisse répondre à la question, Stefan observa :

— Je sens l'odeur du sang. Il t'a blessée ?

J'ouvris la gueule et le regardai d'un air rieur. Je savais d'expérience que les quelques égratignures sur mon derrière n'étaient pas profondes, peut-être même pas assez pour que l'on doive en extraire les plombs : c'était l'un des nombreux avantages d'une épaisse fourrure. Cela ne me rendait pas particulièrement heureuse, mais Stefan n'avait pas l'instinct du loup lorsqu'il s'agissait de déchiffrer le langage corporel. Alors, je lui dis que

j'allais bien d'une manière qu'il comprendrait... et remuer la queue fut assez douloureux.

Il me décocha un regard que j'aurais pu qualifier de dubitatif dans d'autres circonstances.

— D'accord, dit-il avant de reporter son attention sur Bernard qui faisait tourner le fusil brisé comme un bâton de majorette.

— Oh, dit ce dernier. C'est mon tour ? Tu as fini de cajoler ta nouvelle petite esclave ? Marsilia était pourtant persuadée que tu aimais tant ton dernier troupeau que tu n'aurais pas le cœur de les remplacer aussi vite.

Stefan s'immobilisa. Il était dans une telle colère qu'il avait totalement cessé de respirer.

Bernard enfonça le fusil dans le sol meuble et s'appuya sur la crosse d'une main, comme s'il s'agissait d'une de ces petites cannes que Fred Astaire utilisait dans ses chorégraphies.

— Tu aurais dû les entendre hurler ton nom, dit-il. Oh, mais j'oubliais : tu les as entendus, bien sûr.

Il sembla se préparer à une attaque, mais celle-ci ne vint jamais. Au lieu de cela, Stefan se détendit et croisa les bras sur sa poitrine. Il se remit même à respirer, ce qui m'emplit de satisfaction.

Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion de voir quelqu'un retenir sa respiration. Au début, ça ne vous dérange pas, mais au bout d'un moment, vous vous surprenez à retenir aussi votre respiration en espérant que la personne se mette enfin à respirer. C'est une sorte de réflexe. Heureusement, le vampire que je fréquentais le plus était très bavard, et avait donc besoin de respirer.

Je m'assis à côté de lui en tentant d'avoir l'air inoffensif et joyeux... mais je scrutais les alentours à la recherche d'autres vampires. Il y en avait un caché dans un bosquet. J'avais vu sa silhouette se détacher sur le ciel nocturne. Je ne pouvais pas le dire à Stefan comme j'aurais pu informer Adam. Celui-ci aurait su interpréter mon léger mouvement de tête et le contact de ma patte sur son pied.

L'attaque verbale de Bernard n'avait pas eu l'effet qu'il espérait... ou tout du moins, auquel il s'était préparé. Mais cela ne sembla pas le déstabiliser. Il sourit en dévoilant ses crocs.

— Il ne lui restait plus que toi, dit-il à Stefan. Wulfe est de notre côté depuis des mois, et c'était aussi le cas pour André. Mais il avait peur de toi, alors il refusait de nous laisser tenter quoi que ce soit.

Il y avait une frustration énorme dans ses dernières paroles et il lança le fusil sur son épaule et commença à marcher de long en large.

Et pour la première fois, je le vis comme ce qu'il était vraiment. Pour moi, il avait toujours ressemblé à un figurant dans un film basé sur un roman de Dickens, plein de pompe et de pas grand-chose d'autre. Mais à présent que je le voyais en mouvement, il ressemblait avant tout à un prédateur, son masque de noble édouardien se fissurant sous la pression de sa nature de vampire.

Estelle m'avait toujours rendu nerveuse, mais je découvris que je n'avais jamais vraiment eu peur de Bernard jusqu'à présent.

Stefan garda le silence pendant que Bernard vidait son sac.

— Il s'est révélé pire que Marsilia, en fin de compte. Il a amené cette chose... cette abomination incontrôlable parmi nous. (Il s'interrompit et me regarda. Je baissai immédiatement les yeux, mais sentis son regard comme un rayon brûlant sur moi.) C'est une bonne chose que ton agneau l'ait tué, même si Marsilia n'est pas d'accord. Ce monstre aurait causé notre perte. Et elle nous a rendu un autre service en tuant André.

Il s'interrompit de nouveau, et ses yeux étaient toujours braqués sur moi, creusant ma fourrure comme s'il voulait me voir, *moi*. C'était une situation très inconfortable et effrayante.

— *Nous*, nous la laisserions vivre, contrairement à Marsilia qui, si on la laisse faire, la tuera à la première occasion. Exactement comme ton dernier troupeau. (Bernard attendit que ses paroles fassent leur effet, puis poursuivit :) Marsilia a des serviteurs qui travaillent pour elle pendant la journée... Bon sang. Avec la croix d'ossements sur le garage de ta coyote, qui proclame sa condition de traître à chacun, pendant combien de temps penses-tu qu'elle a des chances de survivre ? Entre les gobelins, les busards et autres charognards, ils sont nombreux, les alliés de Marsilia qui chassent pendant la journée.

— C'est la compagne de l'Alpha, répliqua Stefan. Il assurera sa sécurité quand je ne serai pas là pour le faire.

Bernard eut un rire sarcastique.

— Certains d’entre eux pourraient la tuer encore plus rapidement que Marsilia. Un coyote ? Je t’en prie. (Sa voix s’adoucit.) Tu sais qu’elle va mourir. Si Marsilia voulait la tuer parce qu’elle a tué André, comment crois-tu qu’elle va réagir quand elle saura que tu as pris la coyote sous ton aile ? Elle ne veut plus de toi, mais tu sais très bien que notre maîtresse est d’une jalousie pathologique. Et tu as protégé cette fille des années durant alors que tu aurais dû nous prévenir qu’il y avait une changeuse parmi nous. Tu as pris des risques pour elle. Que se serait-il passé si un autre vampire avait deviné qui elle était ? Marsilia sait que tu tiens à elle, encore plus qu’aux agneaux dont tu te nourrissais. Un jour ou l’autre, Mercedes va mourir, et ce sera ta faute.

Stefan chancela à ces dernières paroles. Je n’eus pas besoin de le regarder pour le savoir, car je sentis son genou tressauter contre mon flanc.

— Dans ton intérêt, il faut que Marsilia meure, sinon ce sera Mercy, assena Bernard. Qui aimes-tu, Soldat ? Celle qui t’a sauvé ou celle qui t’a abandonné ? Qui sers-tu ?

Il attendit, et moi aussi.

— Quelle idiote de t’avoir laissé partir vivant, murmura Bernard. Vous n’étiez que deux à savoir où elle dort. André est mort. Mais toi, tu le sais, pas vrai ? Et tu te réveilles une bonne heure avant elle. Tu peux empêcher que tout ça se transforme en une véritable guerre aux nombreuses victimes. Qui mourra ? Presque certainement Lilly, notre musicienne si talentueuse. Estelle la déteste, tu le sais, car elle est belle et douée, tout ce que n’est pas Estelle. Et Marsilia l’adore. Donc, Lilly mourra. (Il eut un sourire.) Je le ferais bien moi-même, mais je sais que toi aussi, tu tiens à elle. Tu pourrais la *protéger* contre Estelle, Stefan.

Et il continua à donner des noms. Ceux de vampires moins importants, pensai-je, mais auxquels Stefan tenait.

Quand il en eut terminé, il contempla l’air buté de Stefan et secoua la tête d’un air exaspéré.

— Stefan, pour l’amour de *Dieu*, qu’est-ce que tu fais ? Tu n’es à ta place nulle part. Elle ne veut plus de toi. Elle n’aurait pas été plus claire en te tuant directement. Estelle est une idiote. Elle pense qu’elle peut diriger l’essaim une fois débarrassée de Marsilia. Mais moi, je sais ce qu’il en est. Ni elle, ni moi ne sommes assez puissants

pour diriger l'essaim à moins que nous travaillions ensemble. Mais nous en serons incapables. Il n'y a rien qui nous lie, pas le moindre amour, et c'est la seule manière pour que deux vampires presque égaux puissent travailler ensemble sur le long terme. Toi, tu en serais capable. Je te servirais aussi fidèlement que toi tu l'as fait toutes ces années. Nous avons besoin de toi pour notre survie. (Il avait repris ses allers-retours.) Marsilia nous mène à la mort. Tu le sais. Elle est folle... Seule une folle pourrait faire confiance à Wulfe. Par sa faute, les humains vont recommencer à nous traquer, pas seulement notre essaim, mais toute notre espèce. Et cette fois-ci, nous n'y survivrons pas. *Je t'en prie*, Stefan.

Stefan s'agenouilla à côté de moi et me passa un bras autour des épaules. Il pencha la tête et chuchota à mon oreille :

— Je suis désolé.

Puis il se releva.

— Je suis un vieux soldat, dit-il à Bernard. Je ne sers qu'une personne, même si celle-ci m'a abandonné. (Il tendit le bras, et cette fois-ci je le sentis tirer quelque chose de moi en dégainant son épée.) Veux-tu me défier, ici et maintenant ?

Bernard émit un gémissement de frustration puis leva les bras en l'air de manière très théâtrale.

— Non. Non. Je t'en prie, Stefan, contente-toi de rester en dehors de tout ça quand la bataille commencera.

Puis il fit demi-tour et partit en courant. Ce n'était pas aussi impressionnant qu'une disparition à la Stefan, mais j'aurais eu du mal à le suivre, et j'étais rapide. Il partit probablement trop vite pour entendre Stefan lui répondre :

— Non.

Debout à côté de moi, il regarda Bernard disparaître au loin. Puis il attendit encore un peu. J'aperçus le vampire, une femelle, se glisser hors du bosquet et un autre la suivre. Stefan adressa un salut à ce dernier, qui lui répondit.

— Ce sera un bain de sang, me dit-il. Et il a raison, je pourrais éviter ça. Mais je ne le ferai pas.

Je me demandai soudain pourquoi Marsilia l'avait laissé en vie. S'il était le seul à savoir où elle reposait durant la journée, qu'il se réveillait avant elle et pouvait se téléporter à sa guise, alors il

représentait une menace pour elle. Elle était certainement au courant, si Bernard l'était.

Stefan s'assit sur un rocher et noua ses doigts autour de son genou.

— Je voulais venir te voir à la tombée de la nuit, dit-il. Il y a certaines choses que je dois te dire concernant le lien qui nous unit... (Il eut une ombre de sourire.) Rien de sinistre.

Il laissa son regard se perdre dans la rivière.

— Mais je me suis dit que j'allais un peu faire de ménage sous mon porche avant. Les journaux s'entassaient parce que plus personne ne vit là. (J'eus le sentiment atroce de savoir où tout cela nous menait.) J'étais en train de me dire qu'il fallait que j'appelle le journal pour qu'ils arrêtent de me livrer, et je suis tombé sur cet article. Sur l'homme que tu as tué. Alors, je suis allé voir Zee qui m'a tout raconté.

Il me regarda d'un air contrit.

— Je suis désolé, dit-il.

Je me levai et me secouai comme si ma fourrure avait toujours été mouillée. Un petit sourire lui retroussa le coin des lèvres.

— Je suis content que tu l'aies tué. J'aurais bien aimé voir ça.

Je repensai à ce qu'il avait subi, aux tortures infligées par Marsilia, et me surpris à souhaiter être là quand il la tuerait.

Je poussai un soupir et m'approchai de lui, avant de poser mon menton sur son genou. Nous contemplâmes tous les deux la lune qui se reflétait dans le courant. Quelques maisons se dressaient dans le coin, mais là où nous nous trouvions, il n'y avait que nous et la rivière.

Chapitre 9

Je finis par quitter Stefan. Je devais me lever tôt pour aller travailler, et un peu de sommeil ne me ferait pas de mal. Quand je me tournai pour un dernier regard inquiet, il avait déjà disparu. J'espérais qu'il n'était pas revenu chez lui (cela ne semblait pas l'endroit le plus sûr pour lui) mais je savais très bien qu'il n'en ferait qu'à sa tête. Pour ça, on était bien pareils, tous les deux.

Les lumières étaient allumées quand je revins à la maison et j'accélérai en voyant cela. Je me ruai à travers la chatière et trouvai Warren qui parcourait mon salon de long en large. Médée, assise sur le dossier du canapé, le considérait d'un regard agacé.

— Mercy ! s'exclama Warren d'un ton soulagé. Transforme-toi et habille-toi. Nous devons aller à un grand *pow wow* et ta présence a été *spécifiquement* exigée.

Je courus dans ma chambre et repris forme humaine. Avec tout ce qui m'était tombé dessus ces derniers temps, j'avais une chambre pleine de linge sale et rien d'autre.

— On parle du genre de *pow wow* dont sortent les traités de paix ? demandai-je en jetant une culotte sale par-dessus mon épaule.

— C'est ce que nous espérons, dit Warren en me rejoignant dans la chambre. Qui t'a tiré dessus ?

— Un vampire, mais rien de grave, le rassurai-je, il ne tirait pas pour tuer. Le gros du coup ne m'a pas atteinte.

— Non, mais tu ne vas pas aimer t'asseoir ce soir, observa-t-il.

— Je n'aime jamais m'asseoir en compagnie de vampires, en dehors de Stefan, de toute façon. Qu'est-ce que Marsilia a dit ?

— Ce n'est pas elle qui a appelé, et nous n'avons pas réussi à sortir grand-chose de cohérent de celle qui nous a contactés. Elle a lu un message, et s'est contentée de glousser beaucoup à part ça.

— Lilly ? m'interrogeai-je en le regardant.

— C'est ce que Samuel a dit, acquiesça-t-il en ôtant une chemise de son épaule, chemise que j'avais dû lui envoyer dessus dans ma recherche désespérée de fringues propres.

— C'est lui qu'elle a appelé ?

Il haussa les épaules.

— Oui. Marsilia voulait qu'il soit présent, lui aussi. Non, je ne sais pas pour quelle raison, et Adam non plus. Mais quoi qu'il en soit, il est fort peu probable qu'elle essaie de nous annihiler une fois là-bas. Adam m'a chargé de te récupérer quand tu serais de retour. Je pense qu'il s'attend à ce que tu sois habillée, en revanche.

— Petit malin, lui dis-je en sautant dans un jean.

Je dénichai un soutien-gorge correct. Puis je finis par découvrir un tee-shirt propre plié dans le tiroir à tee-shirts. Je me demandai qui avait bien pu le mettre là-dedans.

Ce n'est pas que je sois désordonnée. Dans mon garage, tous les outils se retrouvaient à la place qui leur appartenait à la fin de chaque journée. Parfois, il y avait de petites étincelles avec Zee, parce que lui et moi n'avions pas toujours la même notion de cette juste place.

Plus tard, quand j'aurais le temps, je rangerais ma chambre. Le fait d'avoir un colocataire me forçait à maintenir le reste de la maison d'une propreté raisonnable. Mais comme personne ne prêtait la moindre attention à ma chambre, elle n'était pas vraiment en haut de la liste de mes priorités. Par exemple, ça arrivait nettement après « garder une réserve de solvant », « sauver Amber des griffes de Blackwood » ou « assister à la réunion avec Marsilia ». Néanmoins, je l'aurai certainement fait avant de me retrouver à planter des trucs dans mon jardin.

Je sortis le tee-shirt du tiroir. Il était bleu marine et orné d'une inscription : « VÉRITABLES PIÈCES DÉTACHÉES ALLEMANDES BOSCH ». Peut-être pas ce que j'aurais choisi pour une visite formelle à la Reine des Vampires, mais j'imaginai qu'elle se contenterait de moi telle quelle. Au moins était-il dépourvu de taches d'huile.

Warren souleva une brassée de jeans et mit au jour ma paire de chaussures.

— Maintenant, tout ce qu'il te faut, c'est une paire de chaussettes, et on est partis.

Son téléphone sonna et il me lança les chaussures avant de répondre :

— Oui, patron. Elle est ici, et presque entièrement habillée.

J'entendis la voix légèrement étouffée d'Adam qui parlait très doucement, mais cela ne m'empêchait pas de comprendre. Il avait l'air un peu pensif.

— Presque entièrement, hein ?

Warren sourit.

— Oui. Désolé, patron.

— Mercy, bouge-toi le derrière, dit Adam, un peu plus fort. Marsilia a interrompu les débats le temps que tu arrives, puisque tu as eu ton rôle à jouer dans les événements récents.

Il coupa la communication.

— Je me le bouge, je me le bouge, marmonnai-je en enfilant chaussettes et chaussures.

J'aurais voulu avoir eu le temps de trouver quelque chose pour remplacer mon pendentif.

— Tes chaussettes sont dépareillées, observa Warren.

Je sortis à grands pas de la maison.

— Merci. Depuis quand es-tu *une fashionista* ?

— Depuis que tu as décidé de porter une chaussette verte et une autre blanche, répliqua-t-il en m'emboîtant le pas. On peut prendre mon camion.

— J'en ai une autre paire identique, lui dis-je. Quelque part.

Sauf qu'il me semblait bien avoir jeté la jumelle de ma chaussette verte la semaine précédente.

Le portail de fer forgé de l'essaim était ouvert, mais le parking était déjà saturé de voitures, et nous nous garâmes donc en retrait de l'allée de graviers. La villa d'adobe au style espagnol était illuminée par des lanternes électriques orangées qui palpitaient presque comme de vraies bougies.

Je ne connaissais pas le vampire qui gardait la porte et qui, d'une manière très peu vampirique, se contenta de nous l'ouvrir et de dire :

— C'est l'escalier au bout du couloir, il faut descendre.

Je ne me souvenais pas avoir vu d'escalier au bout du couloir la dernière fois que j'étais venue. Probablement parce que l'énorme

tableau représentant une villa espagnole presque grandeur nature se trouvait devant au lieu d'être, comme ici, appuyé contre un mur sur le côté.

Nous avions beau être entrés par le rez-de-chaussée, l'escalier nous mena deux niveaux en dessous. Je peux voir dans l'obscurité presque aussi bien qu'un chat et cette cage d'escalier était presque trop sombre pour moi. Un humain n'y aurait vu goutte. Alors que nous descendions, je sentis l'odeur de vampire m'emplir les narines.

Nous arrivâmes dans une petite antichambre où nous attendait un vampire seul, encore un que je n'avais jamais vu. Je ne connaissais qu'une poignée des vampires de Marsilia, en fait. Celui-ci avait une chevelure argentée qui contrastait avec un visage très jeune et portait un costume traditionnel de croque-mort. Il était assis à une toute petite table, mais se leva aussitôt qu'il nous vit descendre les trois dernières marches.

Il ne prêta pas la moindre attention à Warren et dit :

— Vous êtes Mercedes Thompson.

Ce n'était pas vraiment une question, mais il y avait de l'incertitude dans sa voix. Il avait un accent que je ne réussis pas à localiser.

— Oui, répondit brièvement Warren.

Le vampire nous ouvrit la porte et fit une petite révérence.

L'endroit dans lequel nous pénétrâmes me sembla énorme pour une maison : ça ressemblait plus à un petit gymnase qu'à une pièce à proprement parler. Il y avait des rangées de sièges, des bancs en fait, de chaque côté de la pièce, le long des murs. Des bancs remplis d'observateurs silencieux. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'il y avait tant de vampires dans les Tri-Cities, puis je m'aperçus que nombre de ces spectateurs étaient en fait humains : *des moutons, tout comme moi*, pensai-je.

Et au beau milieu de la pièce trônait l'énorme fauteuil en chêne orné de gravures et de parements de cuivre terni. Je ne les voyais pas d'où je me tenais, mais je savais que les épines de cuivre qui se trouvaient sur les bras du fauteuil étaient pointues et recouvertes de vieux sang... le mien devait encore s'y trouver.

Ce fauteuil était l'un des trésors de l'essaim et combinait la magie vampirique et la magie traditionnelle. Les vampires s'en servaient pour déterminer si le pauvre hère qui se retrouvait avec les

pointes enfoncées dans les mains disait la vérité. Il n'était pas étonnant, bien que dégoûtant, qu'une grande partie de la magie vampirique ait quelque chose à voir avec le sang.

La présence du fauteuil me fit supposer qu'il n'allait pas du tout s'agir de négociations de paix entre vampires et loups. La dernière fois que je l'avais vu, un procès se tenait. Cela me rendit nerveuse et je me pris à souhaiter connaître exactement les mots qui avaient été utilisés pour nous inviter ici.

Il n'était pas difficile de trouver les loups-garous dans la pièce vu qu'ils étaient debout devant deux rangées de sièges vides : Adam, Samuel, Darryl et sa compagne, Aurielle, Mary Jo, Paul et Alec. Je me demandai quels étaient ceux dont Marsilia avait voulu la présence et ceux qu'Adam avait choisis.

Darryl fut le premier à nous remarquer, la porte n'ayant pas rompu le silence qui régnait dans l'assemblée de vampires. Il me regarda des pieds à la tête et prit une expression consternée. Puis il promena son regard sur la foule : tous les vampires ainsi que leurs ménageries étaient tirés à quatre épingles, robes de bal pour les dames et costumes de cérémonie pour les messieurs. Je vis au moins un uniforme de l'armée sudiste. Darryl posa de nouveau le regard sur mon tee-shirt, se détendit et m'adressa un sourire discret. Il semblait avoir décidé que ce n'était pas une mauvaise chose de ne pas me mettre sur mon trente-et-un pour rencontrer l'ennemi.

Adam était plongé dans une discussion animée avec Samuel (à propos de football, je l'apprendrais ensuite. On ne parle pas de choses sérieuses quand les méchants sont dans le coin). Il regarda son second et leva le regard pour nous voir approcher.

— Mercy, dit-il d'une voix qui résonna dans la pièce comme si elle était vide, te voilà enfin, grâce au ciel. On va enfin pouvoir passer aux choses sérieuses.

— Peut-être, intervint Marsilia.

Elle se trouvait juste derrière nous. Je devinai qu'elle ne s'y trouvait pas quelques secondes plus tôt, puisque Warren sursauta au même moment que moi en l'entendant. Or il était bien plus circonspect que moi. Personne ne pouvait le surprendre. Jamais. C'était l'un des effets secondaires d'avoir été traqué par ses semblables la plus grande partie de son siècle et demi de vie.

Il fit volte-face, me poussa derrière lui et lui grogna au visage, quelque chose qu'il n'aurait jamais fait en temps normal. Tous les vampires dans la pièce se levèrent comme un seul homme, et leur envie de sang était palpable.

Marsilia éclata d'un rire magnifique, qui résonna comme une clochette et s'interrompit une seconde trop tôt à mes oreilles, ce qui le rendit encore plus déstabilisant que sa soudaine apparition. Une apparition de femme d'affaires, d'ailleurs. Les seules fois où je l'avais vue, elle était vêtue de manière à mettre en valeur sa beauté. Là, elle portait un tailleur. La seule concession à la féminité était la jupe crayon, au lieu d'un pantalon, et la couleur lie-de-vin du tissu laineux.

— Assis, dit-elle comme à un caniche, et tous les vampires s'assirent.

Elle ne me quittait pas du regard.

— Comme c'est aimable d'avoir bien voulu nous honorer de ta présence, dit-elle, ses iris noirs comme l'abysse luisant d'une puissance inimaginable.

Seule la présence de Warren à mon côté me permit de lui répondre avec un calme tout relatif :

— Comme c'est aimable de nous faire parvenir vos invitations tellement à l'avance, ainsi je ne suis pas en retard, répliquai-je.

Ce n'était peut-être pas très malin, mais de toute façon, elle me détestait déjà. Je le sentais à son odeur.

Elle me regarda pendant quelques secondes d'un air inexpressif.

— Ça fait des plaisanteries ! s'écria-t-elle.

— Et ça n'est pas très poli, remarquai-je en faisant un pas de côté.

Si elle devait m'attaquer pour mon insolence, je préférerais éviter que Warren prenne un coup perdu. Ce ne fut qu'en me déplaçant de derrière lui que je me rendis compte que je regardais Marsilia dans les yeux. Quelle idiote. Même Samuel n'était pas immunisé contre le pouvoir de son regard. Mais je ne pus me résoudre à baisser les yeux, pas avec la puissance d'Adam qui m'envahissait. Je n'étais pas seulement un coyote, ici, j'étais avant tout la compagne de l'Alpha de la meute du Bassin de la Columbia... parce qu'il en avait décidé ainsi, et moi aussi.

Si je baissais les yeux, alors je reconnaîtrais sa supériorité et c'était hors de question. Je l'affrontai donc du regard et elle me laissa faire.

Puis elle baissa légèrement les paupières, pas assez pour perdre notre petite joute visuelle, mais assez pour dissimuler son regard.

— Je pense..., dit-elle si doucement que seuls Warren et moi l'entendîmes, je pense que si nous nous étions rencontrées à une autre époque et à un autre endroit, j'aurais pu t'apprécier. (Elle sourit en montrant ses crocs.) Ou te tuer.

» Cessons ce petit jeu, poursuivit-elle d'une voix plus forte. Appelle-le pour moi.

Je me figeai. C'était pour ça qu'elle voulait ma présence. Elle voulait remettre la main sur Stefan. Pendant un moment, je fus incapable de penser à autre chose que le cadavre noirci qu'elle avait abandonné dans mon salon. Je me souvins du temps qu'il m'avait fallu pour reconnaître de qui il s'agissait.

C'était elle qui lui avait fait ça... Et désormais elle voulait le récupérer. Eh bien, j'allais tout faire pour que cela n'arrive pas.

Adam n'avait pas bougé de là où il se trouvait, faisant passer au reste de l'assemblée le message qu'il me faisait pleinement confiance pour m'occuper de moi-même. Je n'étais pas certaine qu'il le pense vraiment (en tout cas, moi, je n'en étais pas persuadée) mais il avait visiblement besoin que je donne l'image d'une femme forte et indépendante.

— Appeler qui ? intervint-il néanmoins.

Elle lui sourit tout en ne me quittant pas des yeux.

— Tu n'étais pas au courant ? Ta compagne appartient à Stefan, maintenant.

Il éclata d'un rire étrangement joyeux dans cette atmosphère lugubre. Ce fut l'excuse idéale pour me tourner vers lui et cesser de jouer au défi de regards avec Marsilia. Tourner le dos, ce n'était pas perdre : c'était signifier que la partie était terminée.

Je tentai de ne pas laisser la peur qui me tordait le ventre se manifester sur mon visage. J'essayai d'être celle qu'Adam (et Stefan) avaient besoin que je sois.

— Comme tout coyote, Mercy sait s'adapter, expliqua Adam. Elle appartient à qui elle veut. Elle est chez elle n'importe où, tant qu'elle

le décide. (Il disait cela comme si c'était une bonne chose.) Je croyais que nous nous trouvions ici pour éviter une guerre.

— C'est bien le cas, répondit Marsilia. Appelle Stefan.

Je levai le menton d'un air têtu et la regardai par-dessus mon épaule :

— Stefan est mon ami, lui répliquai-je. Je refuse de l'appeler à sa propre exécution.

— Admirable, dit-elle d'un ton brusque. Mais tes inquiétudes n'ont pas lieu d'être. Je te promets que ni moi, ni les miens ne nous en prendrons physiquement à lui.

Je coulai un regard vers Warren et le vis acquiescer. Les vampires avaient beau être difficiles à déchiffrer, il était plus doué que moi pour détecter les mensonges, et son odorat lui disait la même chose que le mien : elle disait la vérité.

— Et vous ne le retiendrez pas prisonnier.

L'odeur de sa haine s'était dissipée et je ne réussissais pas du tout à savoir ce qu'elle pensait.

— Et nous ne le retiendrons pas prisonnier, approuva-t-elle. Que l'on en soit témoin !

— Nous en sommes témoins, dirent les vampires, tous en même temps, comme des marionnettes, en plus flippant.

Elle attendit un instant, puis finit par dire :

— Je ne lui veux aucun mal.

Je repensai à ce qui s'était passé plus tôt dans la soirée, lorsque Stefan avait refusé la proposition de Bernard alors même qu'il était d'accord sur l'analyse que ce dernier faisait du règne de Marsilia. Au bout du compte, il l'aimait plus qu'il n'aimait l'essaim, sa ménagerie ou même sa propre vie.

— Vous lui faites du mal rien qu'en existant, lui dis-je aussi doucement que je le pouvais.

Cela la fit tressaillir.

Je me rappelai la manière dont elle l'avait laissé vivre alors qu'elle avait, contrairement aux autres vampires, toutes les raisons de le vouloir mort, et les moyens de le faire. Peut-être Stefan n'était-il pas le seul capable d'amour dans l'histoire.

Mais cela ne l'avait pas empêchée de le torturer.

Je fermai les yeux en me fiant à Warren et à Adam pour me protéger. Je voulais juste que Stefan soit en sécurité. Mais je savais aussi ce qu'il voudrait que je fasse.

Stefan, appelai-je, de la même manière que plus tôt, parce que c'était ce qu'il voudrait que je fasse. Il saurait certainement d'où je l'appelais et se montrerait probablement prêt à se défendre.

Rien ne se passa. Pas de Stefan.

Je regardai Marsilia et haussai les épaules.

— Je l'ai appelé, remarquai-je, mais rien ne l'oblige à venir.

Cela ne sembla pas la déstabiliser. Elle m'adressa un signe de tête très professionnel, surprenant de la part d'une femme qui semblait plus à l'aise dans une robe de soie brodée de bijoux style Renaissance que dans son tailleur moderne.

— Alors, je déclare cette session de pourparlers ouverte, dit-elle en se dirigeant vers le fauteuil aux allures de trône, au centre de la pièce. J'appelle Bernard à la chaise.

Il s'exécuta à contrecœur et avança d'un pas raide. Je reconnus sa démarche : c'était celle d'un loup appelé contre son gré. Je savais qu'il n'était pas l'un des vampires créés par Marsilia, mais elle exerçait pourtant un pouvoir certain sur lui. Il portait toujours la même tenue que lorsque je l'avais vu plus tôt. Le plafonnier à tubes fluorescents se refléta sur le sommet de son crâne chauve.

Il s'assit sans l'avoir décidé par lui-même.

— Attends, *caro*, je vais t'aider.

Marsilia prit ses deux mains et les empala sur les pointes de cuivre relevées. Il se débattit intérieurement. Je pouvais le voir dans son expression sinistre et la tension de ses muscles. Marsilia ne semblait faire aucun effort pour le maintenir en son pouvoir.

— Tu n'as pas été sage, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Déloyal ?

— Je n'ai pas été déloyal envers l'essaim, siffla-t-il entre ses dents.

— Il dit vrai, intervint une voix d'adolescent.

C'était le Sorcier en personne, Wulfe. Je ne l'avais pas vu avant, et je l'avais pourtant cherché. Ses cheveux d'un or clair avaient été coupés très court. Il descendit le long des gradins avec un sourire vague sur le visage. Il descendit de banc en banc et vint nous rejoindre en bas.

Il ressemblait à un lycéen. Il était mort avant que ses traits puissent atteindre la maturité et semblait jeune et doux.

Marsilia sourit en le voyant arriver. Il sauta par-dessus les trois derniers sièges et atterrit avec légèreté sur le parquet. Elle était plus petite que lui, mais le baiser qu'il lui donna me tordit le ventre. Je savais qu'il était âgé de plusieurs centaines d'années, mais cela ne changeait rien à l'affaire : il avait quand même l'air d'un gamin.

Il recula d'un pas, tendit le bras et fit courir son doigt de la main de Bernard au bras du fauteuil. Quand il le releva, son index dégoulinait de sang. Il le lécha doucement, laissant quelques gouttes couler dans le creux de sa paume, puis sur son poignet avant de tacher la manche légère de sa chemise en tissu vert.

Je me demandai à qui s'adressait son petit cinéma. Les vampires ne seraient probablement pas choqués par le fait qu'il lèche du sang, et j'avais raison en partie, mais pas totalement. Ils n'étaient pas choqués, c'était évident, mais il y eut un mouvement général dans les rangs quand les vampires se penchèrent, fascinés, vers Wulfe, certains allant même jusqu'à se lécher les babines.

Beurk.

— Tu m'as trahi, n'est-ce pas, Bernard ?

Marsilia avait toujours le regard braqué sur Wulfe et celui-ci lui tendit la main. Elle la saisit et suivit la trace de sang séché, laissant ses lèvres s'attarder sur son poignet pendant que Bernard était agité de frémissements en essayant de ne pas répondre à la question.

— Je n'ai pas trahi l'essaim, s'obstina-t-il.

Et elle eut beau le soumettre à un feu nourri de questions pendant les dix minutes qui suivirent, ce fut tout ce qu'il consentit à dire.

Stefan apparut à côté de moi, les yeux rivés sur le poignet de sa chemise blanche de cérémonie alors qu'il était en train d'y mettre un bouton de manchette. Puis il tira sur la manche de son veston gris à fines rayures d'un geste de dandy. Il se tourna vers moi, et Marsilia le vit.

Elle fit un signe de main à Bernard.

— Lève-toi. Wulfe, mets-le là où on ne le perdra pas de vue, tu veux bien ?

Bernard se leva du fauteuil en tremblant et en trébuchant et des gouttes de sang coulèrent de ses mains tout au long du chemin le

menant vers les gradins, où Wulfe dégageait quelques sièges à leur intention. Il se mit à nettoyer les mains de Bernard avec la même gourmandise qu'un chat qui mangerait de la crème glacée.

Stefan ne dit rien et se contenta de m'examiner rapidement. Puis il jeta un regard à Adam, qui lui rendit un salut royal, mais en souriant légèrement. Je m'aperçus alors que lui et Stefan étaient habillés de la même manière, sauf qu'Adam portait une chemise bleu foncé.

Mary Jo vit la ressemblance et sourit. Elle se tourna vers Paul pour lui murmurer quelque chose à l'oreille, pensai-je, quand elle prit soudain une expression surprise et s'effondra. Alec la rattrapa avant qu'elle touche le sol comme si ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Des restes de son contact récent avec la mort, espérai-je, plutôt que l'action des vampires.

Stefan s'éloigna de moi pour aller voir Mary Jo. Il toucha sa gorge en ne prêtant pas attention au grognement d'Alec.

— Pas la peine de s'énerver, dit Stefan au loup, je ne vais pas lui faire de mal.

— Ça lui arrive souvent, intervint Adam.

Le fait qu'il ne se dresse pas entre le vampire et le membre vulnérable de sa meute était un message très clair.

— Elle se réveille, observa Stefan en voyant ses paupières tressaillir.

Et ce ne fut que lorsque Mary Jo eut pleinement repris conscience que Stefan se décida à regarder Marsilia.

— Viens sur la chaise, Soldat, lui ordonna-t-elle.

Il la regarda pendant un si long moment que je me demandai s'il allait obéir. Il avait beau l'aimer, il ne l'appréciait pas énormément ces temps-ci. Et, je l'espérais, ne lui faisait pas confiance.

Mais il se contenta de tapoter le genou de Mary Jo d'un air réconfortant et s'approcha de l'endroit où se trouvait Marsilia.

— Attends, dit-elle avant qu'il s'assoie. (Elle promena le regard sur les gradins où les vampires se trouvaient, accompagnés de leur nourriture.) Veux-tu que j'interroge d'abord Estelle ? Cela te ferait-il plaisir ?

Je ne savais pas à qui elle pouvait bien s'adresser.

— D'accord, alors, reprit-elle. Qu'on m'amène Estelle.

Une porte que je n'avais pas remarquée s'ouvrit à l'autre bout de la pièce et Lilly, la pianiste si douée qui était aussi une vampire folle à lier qui n'avait jamais quitté le giron de Marsilia et de l'essaim, fit son apparition. Elle portait Estelle dans ses bras, comme un jeune marié porterait son épouse pour traverser le seuil de leur maison. Elle était même vêtue d'un nuage mousseux de dentelle qui aurait pu tenir lieu de robe de mariée en contraste avec le tailleur sombre d'Estelle. Cela étant, je n'avais jamais vu de mariée avec du sang plein le visage et la robe. Je me fis la réflexion que si j'étais un vampire, je ne porterais que du brun et du noir pour éviter que les taches se voient trop.

Estelle était inanimée dans les bras de Lilly, et on aurait cru qu'un troupeau de hyènes s'était attaqué à sa gorge.

— Lilly, la réprimanda Marsilia, ne t'ai-je pas déjà dit de ne pas jouer avec ta nourriture ?

Les yeux de saphir de Lilly brillèrent d'un éclat affamé visible malgré la vive luminosité qui régnait dans la pièce.

— Désolée, dit-elle. (Elle descendit deux marches d'un seul bond.) Désolée, Stel.

Elle décocha un sourire éblouissant à Stefan puis laissa tomber Estelle sur la chaise comme un ballot de chiffons. Elle lui redressa la tête et lissa sa jupe.

— C'est bon, là ?

— Parfait. Maintenant, sois gentille et va t'asseoir à côté de Wulfe.

Lilly devait avoir une trentaine d'années lorsqu'on l'avait tuée, mais son esprit avait cessé de se développer bien avant cela. Son visage s'illumina et elle rejoignit Wulfe en sautillant avant de se laisser tomber à côté de lui.

Comme avec Bernard, Marsilia empala les mains d'Estelle sur les deux pointes. Elle sortit de l'inconscience avec un hurlement aigu dès que la deuxième épine s'enfonça dans sa paume.

Marsilia la laissa brailler pendant une minute puis l'interrompit :

— Arrête.

Sa voix me fit l'impression d'un coup de 22 long rifle : elle retentit comme un coup de tonnerre sans avoir d'écho.

Estelle s'arrêta brusquement de hurler.

— M'as-tu trahie ?

Estelle fut agitée d'un tressautement et secoua frénétiquement la tête.

— Non. Non. Non. Jamais.

Marsilia regarda Wulfe. Il eut un geste de dénégation.

— Si tu la maintiens trop en ton pouvoir pour qu'elle reste immobile sur la chaise, maîtresse, alors elle ne pourra pas dire la vérité.

— Et si je m'interromps, tout ce qu'elle fait, c'est crier. (Elle regarda en direction des gradins.) Je te l'avais bien dit. Tu peux essayer par toi-même, si tu préfères. Non ? (Elle ôta les mains d'Estelle des bras du fauteuil.) Va t'asseoir à côté de Wulfe, Estelle.

Un homme aux traits hispaniques se leva juste derrière moi. Il avait une larme tatouée sur la joue et descendit le long des gradins de la même manière que Wulfe, mais sans la grâce qui le caractérisait. C'était plus comme s'il avait rebondi de siège en siège avant d'atterrir à quatre pattes sur le parquet glissant.

— Estelle, Estelle, gémit-il en me bousculant.

C'était un humain, l'un de ses moutons, probablement.

Marsilia arquait l'un de ses sourcils et un vampire rattrapa aisément l'humain avant même qu'il soit arrivé au milieu de la pièce, étant donné qu'il était trois à quatre fois plus rapide. Le vampire avait l'apparence d'un très vieil homme qui serait mort à un âge avancé avant d'être transformé en créature de la nuit, mais il n'y avait rien de fragile ou de tremblant dans la manière dont il immobilisa l'importun qui se débattait comme un beau diable.

— Que veux-tu que je fasse, maîtresse ? demanda le vieil homme.

— J'aurais déjà préféré qu'il ne nous interrompe pas, dit Marsilia.

Je jetai un regard à Warren et le vit froncer les sourcils. Elle mentait donc. C'était bien ce que je pensais. Tout cela faisait partie du scénario.

Après un bref instant de réflexion, Marsilia reprit la parole :

— Tue-le.

Il y eut un craquement sec et l'homme s'effondra sur le sol. Tous les vampires qui respiraient encore s'interrompirent simultanément. Estelle tomba par terre à quelques mètres de Wulfe. Je détournai le regard et croisai celui de Marsilia par mégarde. Elle

voulait ma mort, je le lisais dans ses yeux brillants de convoitise, mais avait des choses plus urgentes à régler en attendant.

Marsilia fit un geste en direction de fauteuil à l'intention de Stefan.

— Je te prie d'accepter mes excuses pour ce petit contretemps.

Stefan la dévisagea. S'il y avait la moindre émotion dans l'expression de son visage, j'étais incapable de la déceler.

Il s'avança et elle l'arrêta de nouveau.

— Non. Attends. J'ai une meilleure idée.

Elle se tourna vers moi.

— Mercedes Thompson. Viens nous faire partager ta vérité. Sois pour nous le témoin des choses que tu as vues et entendues.

Je croisai les bras, non pour manifester mon refus absolu d'obtempérer, mais parce que je ne mourrais pas précisément d'envie de lui obéir. C'était le film de Marsilia, mais je ne voulais pas trop lui donner le beau rôle. Warren serra mon épaule en signe de soutien, pensai-je, à moins que ce soit un avertissement.

— Tu vas m'obéir parce que tu veux que je cesse de m'en prendre à tes amis, ronronna-t-elle. Bien sûr, les loups sont des proies plus intéressantes, mais il y a aussi ce charmant policier... comment s'appelle-t-il, déjà ? Ah ! Oui ! Tony. Et ce garçon qui travaille pour toi. Il a une grande famille, n'est-ce pas ? Et les enfants sont tellement fragiles...

Elle jeta un regard à l'homme d'Estelle qui était presque mort à ses pieds.

Stefan la foudroya du regard, puis tourna les yeux vers moi. J'y vis l'émotion qu'il tentait de contenir : la rage.

— Tu es sûr ? lui demandai-je.

— Viens, se contenta-t-il de répondre avec un signe de tête.

Je n'étais pas ravie de m'exécuter, mais elle avait raison : je voulais que mes amis soient en sécurité.

Je m'assis dans le fauteuil et me disposai sur le bord du siège pour éviter d'avoir les bras trop étendus en essayant d'atteindre les pointes de cuivre. Je laissai tomber mes mains avec forces sur les épines et fis mon possible pour ne pas broncher quand elles s'enfoncèrent dans ma chair ou quand je sentis la magie rugir dans mes oreilles.

— Miam, dit Wulfe, ce qui faillit me faire aussitôt retirer mes mains.

Pouvait-il réellement goûter mon sang à travers les pointes ou faisait-il seulement ça pour me déstabiliser ?

— Je t'ai envoyé Stefan, dit Marsilia. Peux-tu raconter à notre public l'état dans lequel il se trouvait ?

Je consultai Stefan du regard et il acquiesça. Alors, je décrivis la chose ratatinée qui était apparue dans mon salon aussi fidèlement que je le pouvais en faisant l'effort de garder un ton impersonnel et d'éviter de laisser transparaître ma colère ou tout autre sentiment inapproprié.

— Elle dit vrai, dit Wulfe quand j'en eus terminé.

— Pourquoi se trouvait-il dans cet état ? demanda Marsilia.

Stefan acquiesça de nouveau alors je répondis :

— Parce qu'il a essayé de me sauver la vie en cachant mon rôle dans la mort... la destruction d'André ? Comment appelez-vous cela lorsqu'un vampire est tué de manière permanente ?

La peau du visage de Marsilia me donna l'impression de s'affiner, laissant transparaître les os de son crâne. Et le pire, c'est qu'elle était encore plus belle et encore plus terrifiante lorsqu'elle était enragée.

— La mort, dit-elle d'un ton glacial.

— Elle dit vrai, répéta Wulfe. Stefan a tenté de la couvrir pour le meurtre d'André. (Il regarda autour de lui.) Et moi aussi, je l'ai fait. Ça semblait être la meilleure chose à faire à ce moment-là. Mais je me suis depuis repenti et j'ai confessé mes péchés.

— Il y a une croix d'ossements sur la porte de chez toi, dit Marsilia.

— De mon garage. Et oui, en effet.

— Sais-tu qu'en dehors de Stefan, aucun vampire ne peut entrer dans ton garage ? C'est ta maison autant que ce mobil-home miteux de Finley dans lequel tu vis.

Pourquoi me disait-elle cela ? Je vis Stefan se poser la même question.

— Dis donc à notre audience quelle est la signification de ces ossements.

— Ils marquent une trahison, dis-je. En tout cas, c'est ce que l'on m'a dit. Vous m'avez demandé de tuer un monstre, et j'en ai tué deux.

— Elle dit vrai, intervint Wulfe.

— Quand Stefan a-t-il appris que tu étais une changeuse, Mercedes Thompson ?

— La première fois que nous nous sommes rencontrés, lui répondis-je. Il y a presque dix ans.

— Elle dit vrai, dit Wulfe.

Marsilia tourna de nouveau le regard vers les gradins et s'adressa à quelqu'un qui semblait s'y trouver.

— Souvenez-vous-en. (Puis elle se retourna vers moi, jeta un regard à Stefan, puis me demanda :)

— Pourquoi as-tu tué André ?

— Parce qu'il savait comment créer des vampires-démonologues possédés par le démon. Il l'avait déjà fait, et vous et lui aviez l'intention d'en concevoir d'autres. Des gens étaient morts dans cette petite expérience, et votre jeu dangereux à tous les deux en aurait probablement tué encore plus.

— Elle dit vrai, intervint de nouveau Wulfe.

— Qu'avons-nous à faire de la mort d'humains ? demanda Marsilia en désignant vaguement le cadavre de l'homme d'Estelle à l'adresse de l'assistance entière. Ils n'ont pas une bien grande espérance de vie et c'est juste de la nourriture.

C'était une question purement rhétorique, mais je décidai d'y répondre.

— Parce qu'ils sont nombreux et qu'ils pourraient détruire cet essaim en l'espace d'une journée s'ils en connaissaient l'existence. Cela ne leur prendrait pas plus d'un mois pour effacer toute trace de vampires dans le pays. Et si vous décidiez de créer des monstres comme celui à qui André a donné vie, je me ferais un plaisir de leur donner un coup de main.

Je me penchai en avant en parlant. Je sentais mes mains palpiter au rythme de mon cœur et me rendis compte que je parlais à l'unisson des pulsations de ma douleur.

— Elle dit vrai, conclut Wulfe d'un air satisfait.

Marsilia approcha sa bouche de mon oreille.

— C’était pour mon soldat, dit-elle d’une voix inaudible sauf par moi. Dis-lui bien ça.

Puis elle baissa le visage, laissant sa bouche flotter près de ma gorge, mais je ne laissai transparaître aucune réaction.

— Je pense vraiment que j’aurais pu t’apprécier, Mercedes, poursuivit-elle, si tu n’étais pas ce que tu es et moi non plus. Tu es l’un des moutons de Stefan, n’est-ce pas ?

— Nous avons échangé notre sang par deux fois, acquiesçai-je.

— Elle dit vrai, dit Wulfe d’un ton amusé.

— Tu lui appartiens.

— Il semblerait, oui, répondis-je.

Elle laissa échapper un soupir exaspéré.

— Pourquoi compliquer une chose si simple ?

— C’est *vous* qui compliquez tout, protestai-je. Mais je comprends votre question, et la réponse est oui.

— Elle dit vrai.

— Pourquoi est-ce que Stefan t’a faite sienne ?

Je ne voulais pas le lui dire. Je ne voulais pas qu’elle sache que j’avais le moindre lien avec Blackwood, même si Adam le lui avait probablement déjà dit. Alors, je passai à l’offensive.

— Parce que vous avez tué sa ménagerie. Tous ces gens à qui il tenait tant, répondis-je vivement.

— Elle dit vrai, gronda Stefan, rejoint par Wulfe qui acquiesça doucement.

Marsilia avait le visage tourné vers moi et j’y vis une satisfaction obscure.

— J’ai obtenu ce que je désirais de toi, Mercedes Thompson. Tu peux te lever de la chaise.

J’ôtai mes mains des bras du fauteuil en m’efforçant de ne manifester ni signe de douleur, ni soulagement lorsque la vague de magie désagréable reflua de mon corps. Je n’eus même pas le temps de me lever que Stefan avait déjà glissé sa main sous mon bras pour m’aider à me redresser.

Il tournait le dos à Marsilia et semblait me consacrer toute son attention, mais j’eus le sentiment que tout son être était focalisé sur son ancienne maîtresse. Il saisit doucement l’une de mes mains et en lécha soigneusement la plaie. Si nous n’avions pas été en public,

je lui aurais dit exactement ce que j'en pensais. Il dut s'en rendre compte, car je vis le coin de ses lèvres frémir d'amusement.

Les yeux de Marsilia devinrent écarlates.

— Tu dépasses les bornes, observa Adam d'une voix que je ne lui reconnus pas.

Je me tournai et le vis traverser la pièce à grands pas, sans un bruit. Si le visage de Marsilia était effrayant, ce n'était rien en comparaison avec le sien.

Stefan ne se laissa pas démonter et attrapa mon autre main pour lui faire subir le même traitement, mais sensiblement plus vite, cette fois-ci. Je ne tentai pas de me dégager parce que je craignais qu'il ne me lâche pas, et si nous commençons à nous battre, alors Adam péterait certainement un plomb.

— Je guéris ses mains, dit Stefan en lâchant mon poignet et en reculant d'un pas. C'est mon rôle et mon privilège.

Adam se mit à côté de moi. Il examinames mains (qui avaient effectivement l'air en meilleur état) et adressa un bref signe de tête à Stefan. Puis il glissa son bras sous le mien et m'accompagna jusqu'aux bancs des loups.

Je sentis aux battements effrénés de son cœur et à la force avec laquelle il agrippait mon bras qu'il était à deux doigts de perdre tout contrôle de lui-même. Je collai donc ma bouche contre son épaule pour étouffer ma voix et lui dis :

— Tout ce cirque était exclusivement adressé à Marsilia.

— Quand nous rentrerons, répliqua Adam sans prendre la peine de baisser la voix, tu me permettras de te démontrer comment quelque chose peut avoir d'autres effets que celui désiré.

Marsilia attendit que nous nous rasseyions parmi les loups avant de reprendre le fil de son programme de la soirée.

— À toi, maintenant, dit-elle à Stefan. J'espère que tu as toujours l'intention de coopérer.

Pour toute réponse, Stefan s'installa dans le fauteuil, mit ses mains au-dessus des pointes et les abattit dessus de toutes ses forces, faisant même grincer le bois du fauteuil de manière audible d'où je me trouvais.

— Que souhaites-tu savoir ? demanda-t-il.

— Ton casse-croûte nous a dit que j'avais tué ta ménagerie, dit-elle. Comment sais-tu que c'est le cas ?

Il leva le menton.

— J'ai senti chacun d'entre eux mourir de ta main. Un par jour, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucun.

— Il dit vrai, souffla Wulfe d'une voix que je ne lui avais jamais entendue.

Je tournai le regard dans sa direction. Il était assis avec Estelle évanouie à ses pieds, Lilly à sa gauche, qui s'appuyait contre lui et Bernard à sa droite, le dos raide. L'expression de Wulfe était sinistre et... triste.

— Tu n'appartiens plus à cet essaim.

— Je n'appartiens plus à cet essaim, acquiesça froidement Stefan.

— Il dit vrai, dit Wulfe.

— Tu ne m'as jamais vraiment appartenu, en fait, fit-elle remarquer. Tu as toujours eu ton libre arbitre.

— Toujours, répondit-il.

— Et tu t'en es servi pour me cacher Mercy et empêcher justice d'être faite.

— Je te l'ai cachée parce que j'ai jugé qu'elle ne représentait aucune menace pour l'essaim.

— Il dit vrai, murmura Wulfe.

— Tu l'as cachée parce que tu l'aimais bien.

— Oui, approuva Stefan. Et aussi parce qu'il n'y aurait eu aucune justice dans sa mort. Elle n'avait jamais atteint l'un d'entre nous, et ce serait toujours le cas si tu ne lui avais pas confié la tâche d'en tuer un. (Pour la première fois depuis qu'il était assis dans le fauteuil, il la regarda dans les yeux.) Tu lui as demandé de te débarrasser du monstre que tu n'arrivais pas à trouver, et c'est ce qu'elle a fait. Deux fois.

— Il dit vrai.

— Elle a tué *André* ! hurla Marsilia d'une voix rugissante qui fit vibrer toute la pièce de sa puissance.

Les lampes s'éteignirent presque, puis retrouvèrent leur luminosité habituelle.

Stefan lui adressa un sourire amer.

— Parce qu'elle n'avait pas le choix. Nous lui avons ôté toute possibilité d'en avoir un, toi, André et moi.

— Il dit vrai.

— Tu *savais* qu'elle cherchait André, tu *savais* que c'était elle qui l'avait tué, et pourtant, tu me l'as caché. C'est toi qui m'as contraint à te torturer et à détruire la base de ton pouvoir. C'est à moi que tu dois rendre des comptes.

Sa voix retentit avec force, faisant vibrer le sol et résonner les murs. Les lustres se balancèrent légèrement au plafond en faisant courir des ombres surprenantes dans la pièce.

— Plus maintenant, lui fit remarquer Stefan. Je ne t'appartiens plus.

— Il dit vrai, s'écria Wulfe en se levant soudain. Il dit la pure et simple vérité, tu l'as senti toi-même.

En face de nous, tout en haut des gradins, un vampire se leva. Il avait des traits délicats, des yeux très écartés et un nez retroussé qui ne collait pas avec l'image que l'on se faisait d'un vampire. Comme Wulfe et l'humain d'Estelle avant lui, il dégringola de banc en banc d'un air déterminé. Il aurait tout aussi bien pu descendre une rue pavée vu comme il ne sembla même pas s'apercevoir de la présence d'obstacles. Arrivé en bas, il se dirigea vers Wulfe.

Il était vêtu d'un smoking et portait des gants d'acier noirci, avec des plaques de métal reliées par des œillets sur le dessus et de la cote de mailles côté paume. Il fit jouer ses doigts et du sang dégouлина sur le sol.

Personne ne se précipita pour le nettoyer.

Il se tourna vers Marsilia et, d'une voix comme essoufflée, dit :

— Accepté. Cet homme ne t'appartient pas, Marsilia.

Je n'avais nulle idée de qui il s'agissait, mais Stefan semblait le savoir, lui. Il s'était figé dans le fauteuil, son attention complètement braquée sur le vampire aux gants sanglants. Il avait l'air totalement inexpressif, comme si le monde s'était mis à tourner dans l'autre direction.

Marsilia eut un bref sourire.

— Dis-moi. Est-ce que Bernard t'a approché pour me trahir ?

— Oui, répondit Stefan d'un ton neutre.

— Estelle en a-t-elle fait de même ?

Il prit une grande inspiration, cligna plusieurs fois des yeux et adopta une position plus détendue dans le fauteuil.

— Bernard semblait prendre à cœur les intérêts de l'essaim, dit-il.

— Il dit vrai, chuchota Wulfe.

— Mais Estelle, elle, quand elle m'a demandé de la rejoindre dans sa guerre contre toi, ce n'était que pour avoir plus de pouvoir.

— Il dit vrai.

Estelle poussa un cri perçant et tenta de se lever, mais elle ne semblait pas être en mesure de s'éloigner de Wulfe.

— Et que leur as-tu répondu ? demanda Marsilia.

— Je leur ai dit que je ne ferais jamais rien contre toi, répondit Stefan d'un air épuisé qui réussit néanmoins à couvrir le bruit fait par Estelle.

— Il dit vrai, commenta Wulfe.

Marsilia considéra le vampire aux gants qui poussa un soupir et se pencha sur Estelle. Il lui caressa les cheveux et elle finit par se calmer. Nous entendîmes tous le craquement de ses vertèbres lorsqu'il lui tordit le cou. Il prit tout son temps pour séparer sa tête du reste de son corps. Je détournai le regard en luttant contre la nausée.

— Bernard, reprit Marsilia. Nous pensons qu'il serait mieux si tu retournais apprendre les vertus de la loyauté auprès de celui qui t'a créé.

Bernard se leva.

— C'était un piège ! Tu as tué les agneaux de Stefan en sachant qu'il les aimait, tu l'as torturé, tout ça pour nous piéger, Estelle et moi ! Alors même que cette rébellion que nous fomentions avait pris son origine dans le cœur de ton cher André !

Marsilia acquiesça.

— En effet. N'oublie pas que j'ai utilisé sa petite favorite, Mercedes, comme levier pour soulever ce gros lièvre. Si elle n'avait pas tué André et si Stefan ne l'avait pas couverte, alors je n'aurais jamais pu l'expulser de l'essaim. Et je n'aurais donc pas pu le faire témoigner contre vous. Si j'avais été à l'origine de votre existence, il m'aurait été beaucoup plus facile, et cela m'aurait moins coûté, de me débarrasser de vous.

Bernard regarda Stefan qui était assis comme quelqu'un pour qui le moindre mouvement était douloureux, la tête baissée.

— Stefan a été le seul d'entre nous à être loyal jusqu'à la mort. Tu l'as donc torturé, tu as tué ses agneaux et tu l'as expulsé, parce que tu savais qu'il refuserait de se joindre à nous. Tu savais que sa

loyauté était telle que, même après tout ce que tu lui avais fait, il t'appartiendrait toujours corps et âme.

— Je comptais dessus, dit-elle. Et son refus ôte toute légitimité à votre tentative de rébellion. (Elle regarda l'homme qui avait tué Estelle.) Et toi, évidemment, tu n'avais aucune idée du comportement de tes enfants.

Il lui décocha un sourire de prédateur à prédateur.

— Je ne suis pas sur la chaise.

Il ôta ses gants et les lança sur les genoux de Wulfe.

— Et je n'ai nulle intention d'y aller. (Il avait les mains ensanglantées, mais je ne pus voir si le sang coulait d'une ou de plusieurs blessures.) J'ai bien entendu vos vérités, et j'espère que vous les aurez trouvées aussi offensantes que moi.

« Viens, Bernard, dit-il. Il est temps pour nous de partir.

Bernard se leva sans protester, visiblement assommé par le choc des dernières révélations. Il suivit son Sire jusqu'à la porte, mais prit tout de même le temps de se retourner avant de quitter la pièce pour de bon.

— Que Dieu m'épargne une telle loyauté, dit-il à Marsilia. Tu l'as détruit juste parce que ça t'arrangeait. Tu ne le mérites pas... et je le lui ai bien dit.

— Dieu n'épargnera aucun d'entre nous, murmura Stefan. Nous sommes tous damnés pour l'éternité.

Lui et Bernard s'affrontèrent du regard à travers la pièce. Puis le plus jeune des deux vampires s'inclina légèrement et suivit son créateur hors de la pièce.

— Stefan..., roucoula Marsilia d'un air enjôleur.

Mais elle eut à peine le temps de prononcer la dernière syllabe que Stefan avait déjà disparu.

Chapitre 10

Marsilia se figea, les yeux braqués sur l'endroit où s'était trouvé Stefan. Puis elle se tourna vers moi et me jeta un regard d'une telle méchanceté que je dus me forcer à ne pas reculer alors même que nous étions séparées par toute la longueur de la pièce.

Elle ferma les paupières et reprit le contrôle de son expression.

— Wulfe, demanda-t-elle, est-ce que tu l'as amenée ?

— Oui, maîtresse, dit le vampire en se levant avant de se diriger vers elle d'un pas flottant en sortant une enveloppe de sa poche arrière.

Marsilia l'examina, se mordit les lèvres, puis chuchota :

— Donne-la-lui.

Wulfe changea de trajectoire et s'approcha de nous. Il me tendit l'enveloppe froissée par son séjour dans sa poche. C'était le genre de beau papier gravé que l'on utilisait pour les invitations à des mariages ou des remises de diplômes. Le nom de Stefan était joliment calligraphié dessus. L'enveloppe était scellée par un point de cire rouge qui sentait le sang et le vampire.

— Tu donneras ça à Stefan, dit Marsilia. Tu lui diras qu'il y a des informations à l'intérieur. Mais pas d'excuses ou autres.

Je pris l'enveloppe et eus soudain envie de la froisser en boule avant de la jeter au sol.

— Bernard a raison, observai-je. Vous vous êtes servie de Stefan. Vous l'avez torturé, puis vous l'avez brisé, juste pour votre petit jeu. Vous ne le méritez pas.

Marsilia fit mine de ne pas m'avoir entendue.

— Hauptman, reprit-elle d'un ton calme et courtois, je vous remercie de m'avoir prévenue concernant Blackwood. En retour, j'accepte votre demande de trêve. Le traité signé sera directement envoyé à votre domicile.

Elle inspira profondément et se tourna vers moi.

— Le jugement de ce soir sera donc que ce que tu as fait contre nous... tuer André... n'a causé aucun dommage à l'essaim. Le fait que tu n'avais pas l'intention de porter préjudice à l'essaim a été prouvé par la sincérité de ton témoignage. (Elle serra les dents.) Mon jugement sera que l'essaim n'a pas souffert de tes actions, et que tu n'es donc pas une alliée qui nous aurait trahis. Il n'y aura plus aucun autre châtiment à ton encontre et la croix d'ossements sera effacée...

Elle baissa le regard sur son poignet.

— Je le ferai ce soir, proposa doucement Wulfe.

Elle hocha la tête et reprit :

— Avant l'aube, donc. (Elle hésita et poursuivit d'une voix excessivement calme, comme si on lui arrachait les mots de la gorge.) Tout ça, c'est pour Stefan. Si ce n'était que moi, j'utiliserais tes os et ton sang comme engrais dans mon jardin, changeuse. Prends garde à ne plus me provoquer.

Puis elle fit volte-face et disparut par la porte que Bernard avait empruntée.

Wulfe se tourna vers Adam.

— Permettez-moi de vous escorter hors de l'essaim afin d'éviter qu'il vous arrive quoi que ce soit.

Adam plissa les paupières.

— Tu insinues que je ne suis pas à même de protéger les miens ?

Wulfe baissa le regard et s'inclina profondément.

— Bien sûr que non. Je voulais juste dire que ma présence éviterait peut-être des ennuis superflus et de devoir tout nettoyer ensuite.

— D'accord.

Adam prit la tête du groupe. Je laissai les autres loups passer devant moi et fus blessée de voir que Mary Jo et Aurielle faisaient exprès d'éviter mon regard. J'ignorais pour quelle raison elles m'en voulaient, ou plutôt, pour laquelle des raisons possibles : parce que j'étais coyote, proie des vampires ou bien celle qui avait fait que l'attention de Marsilia s'était braquée sur la meute. Mais cela n'avait pas grande importance : je ne pouvais rien y faire, de toute façon.

Warren, Samuel et Darryl attendirent que tous les loups soient partis, puis Warren me décocha un petit sourire avant d'emboîter le pas aux autres. Darryl eut un moment d'hésitation et je l'interrogeai

du regard. J'étais à présent dans une position supérieure à la sienne dans la meute et étais donc censée me trouver à l'arrière de celle-ci pour la protéger des attaques en traître. Puis il sourit, une expression chaleureuse que je n'avais jamais vue sur son visage et qui ne m'était pas vraiment destinée, et suivit Warren.

— Oh non, ne compte pas là-dessus, murmura Samuel d'un ton amusé. Je n'appartiens pas à la meute de toute façon, je peux donc marcher avec toi.

— J'ai vraiment besoin d'une bonne nuit de sommeil, lui répondis-je en marchant à côté de lui.

— J'imagine que c'est un effet secondaire de la fréquentation de vampires, répliqua-t-il en passant le bras autour de mes épaules.

Sa main était froide. J'avais tellement transpiré de peur que j'avais fini par m'habituer à l'odeur et à la sensation. Je n'avais même pas remarqué que Samuel aussi avait eu peur.

La dernière fois qu'il était venu ici, Lilly s'était servie de lui comme casse-croûte... et Marsilia avait fait pire, le dépouillant de toute volonté afin de le faire sien.

Rien que pour moi, cela aurait été terrifiant. Alors, je n'osais pas imaginer ce que cela représentait pour un loup-garou dont la vie dépendait à chaque seconde de la maîtrise de sa partie animale.

Je posai ma main sur la sienne.

— Allons-nous-en d'ici, dis-je.

Et tout le long de la pièce, j'eus une conscience aiguë des deux corps inanimés qui gisaient au sol et de l'attention que nous portaient les vampires et leurs ménageries, assis en silence sur les gradins, obéissant à des ordres que je ne pouvais entendre. Tels des prédateurs, ils nous regardèrent partir, et je sentis leurs yeux creuser des tranchées brûlantes dans mon dos tout le long du chemin.

Exactement comme avec le fantôme dans la salle de bains chez Amber.

Je m'assis sur le siège passager de la Suburban avec laquelle Adam s'était rendu à l'essaim. J'ignorais s'il s'agissait d'une location ou d'une nouvelle acquisition, mais en tout cas, elle avait l'odeur du neuf. Paul, Darryl et Aurielle s'installèrent sur la première banquette arrière. Quant à Samuel, il avait son propre véhicule, une superbe Mercedes flambant neuve d'un rouge cerise pimpant.

Mary Jo, qui se dirigeait vers le 4 x 4 d'Adam, bifurqua vers le vieux camion de Warren en me voyant arriver. Alec, qui la suivait comme un petit chien, lui emboîta aussitôt le pas.

— Et moi qui pensais que Bran avait l'esprit byzantin, marmonnai-je en tentant de me relaxer dans le siège en cuir alors qu'Adam traversait le portail.

— Je n'ai pas tout compris, dit Darryl. (Il devait être fatigué car sa voix était encore plus grave qu'à l'accoutumée et il fallait que je tende l'oreille pour déchiffrer le bourdonnement de ses paroles.) Pour une raison quelconque, il a fallu qu'elle convainque Stefan qu'il avait été exclu de l'essaim. Et quand les traîtres ont tenté de l'approcher, il fallait qu'il refuse leur offre s'il voulait témoigner du fait qu'ils avaient tenté de le soudoyer ?

— C'est ce qu'on aurait dit, oui, acquiesça Adam. Et c'est seulement parce qu'il y avait son témoignage et l'accord de leur Sire qu'elle a pu punir lesdits traîtres.

— C'est logique, intervint timidement Paul. Si je comprends bien le fonctionnement de l'essaim, si Stefan lui avait appartenu, alors son témoignage n'aurait pas été fiable. Et si ces deux vampires lui avaient été imposés, elle ne pouvait pas les faire tuer selon sa seule volonté. Il fallait que quelqu'un d'extérieur puisse vérifier la véracité de toute l'histoire.

Je me demandai si je n'avais pas été la victime d'un guet-apens élaboré. Je repensai à l'aide étrangement opportune de Wulfe lorsque j'avais tué André, quand je m'étais introduite dans son repaire dans ma quête de celui d'André. J'avais pensé qu'il n'en avait pas parlé à la maîtresse pour des raisons qui lui étaient personnelles... mais peut-être n'était-ce pas le cas. Peut-être Marsilia avait-elle tout prévu.

J'en avais mal à la tête.

— Nous avons peut-être soupçonné le mauvais vampire dans cette tentative de renversement de Marsilia, remarqua Adam.

Je repensai au vampire qui avait créé Bernard et qui avait assisté à ce qui s'était avéré être un procès.

Je n'avais aucune envie de ressentir de la compassion. Je voulais haïr Marsilia sans la moindre nuance pour ce qu'elle avait fait subir à Stefan. Mais j'étais devenue assez experte en matière de mal sous toutes ses formes, et le Sire de Bernard faisait résonner en moi tous

les signaux d'alarme. Cela n'empêchait pas que tous les vampires soient maléfiques... j'aurais aimé pouvoir dire : à l'exception de Stefan. Mais ce n'était pas le cas. J'avais rencontré sa ménagerie, ceux que Marsilia avait tués, et je savais que pour la majorité de ses membres, sauf pour les rares qui deviendraient aussi vampires, Stefan était au bout du compte synonyme de mort. Néanmoins, l'autre vampire avait donné envie au coyote en moi de s'éloigner dès que possible. Il y avait eu quelque chose dans son expression...

— Ça me rend plutôt content d'être un loup-garou, remarqua Darryl. Tout ce dont j'ai à m'inquiéter, c'est de quand Warren perdra le contrôle de lui-même et me défiera.

— Warren exerce un excellent contrôle sur lui-même, répliqua Adam. Je ne m'inquiéterais pas outre mesure à ta place.

— De toute façon, il vaudrait mieux Warren comme premier lieutenant qu'un coyote dans la meute, intervint Aurielle d'un ton pincé.

L'atmosphère dans la voiture changea du tout au tout.

D'une voix dangereusement douce, Adam susurra :

— Tu le penses vraiment ?

— Rielle, dit Darryl sur un ton d'avertissement.

— Oui, je le pense, répondit-elle d'un ton sans réplique.

Elle était professeur dans un lycée et c'était la compagne de Darryl, ce qui ne faisait pas précisément d'elle la troisième dans la hiérarchie (ça, c'était Warren), mais quelque chose comme la deuxième et demi, juste en dessous de Darryl. Et si elle avait été un homme, je pense que sa position n'aurait pas été très différente.

— Contrairement aux vampires, les loups-garous ont tendance à être plutôt directs, comme créatures, murmurai-je en essayant de ne pas me sentir blessée.

En tant que coyote élevé par des loups, j'étais plutôt habituée à être rejetée. J'avais passé la majeure partie de mes années en tant qu'adulte à fuir ce genre de sentiment.

Je n'aurais jamais cru que l'épuisement et la souffrance soient un catalyseur pour une épiphanie, mais c'est pourtant ce qui se produisit. J'étais partie de chez ma mère, à Portland, avant qu'elle ait pu me demander de m'en aller. Et depuis, j'avais toujours vécu seule, ne comptant que sur moi-même parce que je refusais d'apprendre à m'appuyer sur quelqu'un d'autre.

J'avais cru que la résistance que j'avais opposée toutes ces années à Adam était une question de vie ou de mort, que je voulais garder le droit de faire comme il me chantait et refusais de passer ma vie à suivre les ordres de quiconque... mais au fond, obéir était ce que je désirais. Les contraintes auxquelles Stefan se raccrochait désespérément représentaient exactement ce que j'avais voulu à tout prix éviter.

Mais je ne m'étais pas rendu compte que ce que je voulais vraiment éviter, c'était le risque de me retrouver de nouveau rejetée. Ma mère m'avait confiée à Bran lorsque j'étais encore un bébé. Il lui avait rendu la pareille lorsque j'étais devenue une gêne. À l'âge de seize ans, j'étais retournée vivre chez ma mère, qui était mariée à un homme que je n'avais jamais rencontré et j'avais deux sœurs qui n'étaient même pas au courant de mon existence jusqu'au jour où Bran avait appelé ma mère pour lui dire qu'il me renvoyait chez elle. Ils s'étaient tous comportés de manière cordiale et aimante... mais il était difficile de me mentir.

— Mercy ?

— Donne-moi un instant, répondis-je à Adam. Je suis au beau milieu d'une révélation.

Pas étonnant que je ne me sois pas jetée aux pieds d'Adam comme n'importe quelle femme sensée l'aurait fait si un homme aussi aimable, sexy et digne de confiance lui avait fait la cour. Parce que s'il lui venait à l'idée de me rejeter... Je sentis un grondement sourd s'élever de ma gorge.

— Est-ce que tu m'aimes ? demandai-je en tentant de ne pas prêter attention au rugissement de mon sang dans mes oreilles.

Il me jeta un regard interrogateur. C'était un loup, il savait reconnaître une question cruciale lorsqu'il l'entendait.

— Oui. Absolument.

— T'as intérêt, répondis-je, sinon tu le regretteras.

Je tournai la tête et défiai Aurielle du regard avec toute la force de ma volonté. Adam m'appartenait.

Il était à *moi*.

Et je supporterais ses fardeaux de la même manière qu'il supporterait les miens. Ce serait une relation équilibrée. Ce qui signifiait qu'il me protégerait contre les vampires et que moi, je le protégerais contre tout problème susceptible d'apparaître.

Je regardai Aurielle dans les yeux, un prédateur contre un autre prédateur. Et après seulement quelques minutes, elle baissa le regard.

— Accepte la situation, ce n'est pas comme si tu avais ton mot à dire, lui dis-je sèchement.

Puis je posai ma tête sur l'épaule d'Adam et m'endormis.

Malheureusement, je ne pus me reposer bien longtemps, car Adam se gara. Je restai où je me trouvais, à moitié endormie, pendant que Darryl, Aurielle et Paul sortaient de la voiture. Nous attendîmes d'entendre la Subaru de Darryl démarrer avant de remettre le contact et de nous diriger vers chez Adam.

— Mercy ?

— Mmm.

— J'aimerais te ramener avec moi à la maison.

Je me redressai dans mon siège, me frottai les yeux et soupirai.

— Je te préviens, je vais m'endormir dès que je serai en position horizontale, lui dis-je. Ça fait des jours... (je tentai de me souvenir combien, mais j'étais trop fatiguée) pour ne pas dire des semaines que je n'ai pas eu droit à une vraie bonne nuit de sommeil.

Je remarquai que le soleil commençait déjà à éclaircir l'horizon.

— Ce n'est pas grave, dit-il. Je veux juste...

— Ouais, moi aussi, l'interrompis-je.

Mais je ne pus réprimer un frisson. Les conversations érotiques au téléphone, c'était une chose, mais là, c'était réel. Je restai parfaitement réveillée sur tout le reste du chemin vers chez lui.

La maison d'un Alpha est rarement vide... et avec les événements récents, Adam avait mis en place des tours de garde, évidemment. Quand nous arrivâmes, Ben nous souhaita la bienvenue en nous adressant un vague geste de la main avant de redescendre, en trotinant, se coucher dans l'une des chambres d'amis.

Adam m'escorta dans l'escalier, la main posée au creux de mes reins. J'avais presque la nausée et prenais de profondes inspirations en me répétant qu'il ne s'agissait que d'Adam et que nous n'allions que dormir ensemble.

Des travaux étaient en cours dans la salle de bains du couloir. On en avait réparé la porte, et le mur autour n'avait plus besoin que

d'un coup de peinture. Mais la moquette blanche du palier était toujours piquetée de taches de sang séché : le mien. J'avais totalement oublié cela. Devais-je lui proposer de payer pour le nettoyage ? Est-ce qu'il était seulement possible d'enlever des taches de sang d'une moquette blanche, d'ailleurs ? Et quel était l'idiot qui avait eu l'idée de poser une moquette de cette couleur dans une maison habitée par des loups-garous ?

Bien remontée par mon indignation concernant ces choix de décoration douteux, je pénétrai dans la chambre d'Adam d'un pas sûr avant de m'immobiliser, soudain paniquée. Il vit mon expression, alla chercher un tee-shirt dans un tiroir, qu'il me lança et dit :

— Et si tu allais à la salle de bains en premier ? Tu trouveras une brosse à dents neuve dans le tiroir en haut à droite.

Je me sentis un peu plus en sécurité dans la salle de bains. J'ôtai mes vêtements sales que je pliai et rassemblai en un petit tas sur le sol, puis enfilai le tee-shirt. Il n'était pas beaucoup plus grand que moi, mais il avait les épaules larges et du coup, les manches me descendaient jusqu'aux coudes. Je me nettoyai le visage en prenant soin d'éviter les points de suture, me brossai les dents puis restai là, immobile, pendant quelques instants, le temps de prendre mon courage à deux mains.

Quand je me décidai enfin à ouvrir la porte, Adam se glissa à son tour dans la salle de bains en me poussant gentiment dans la chambre, et je me retrouvai face au lit avec son édredon replié.

Il ne devrait pas être possible de ressentir plus d'une certaine dose de terreur en une seule nuit. J'aurais cru avoir atteint (et même dépassé) mes limites. Et la peur de quelque chose qui n'arriverait pas, vu qu'Adam ne me ferait jamais le moindre mal, n'aurait même pas dû m'être perceptible après la soirée que je venais de passer.

Mais, il me fallut véritablement rassembler tout mon courage pour réussir à me glisser dans son lit. Une fois dedans, pourtant, dans l'un de ces étranges retournements psychiques que tout le monde rencontre dans sa vie, son odeur sur les draps me permit de me sentir un peu mieux. Le nœud de mon estomac se desserra. Je bâillai plusieurs fois et m'endormis bercée par le ronronnement du rasoir électrique d'Adam.

Je me réveillai soudain, entourée d'Adam, de son odeur, de sa chaleur, de son souffle. J'attendis que l'angoisse me saisisse, mais rien ne se passa. Alors, je me laissai aller à profiter de sa présence. Si je devais me fier à la lumière qui s'immisçait entre les lourds volets, c'était la fin de l'après-midi. J'entendais des gens se déplacer dans la maison. L'arrosage automatique était en marche, luttant vaillamment contre les offensives sans fin du soleil.

Il faisait probablement dans les vingt degrés dehors, mais la température qui régnait dans la maison d'Adam (comme dans la mienne depuis que Samuel y habitait) était franchement frisquette, ce qui rendait la chaleur qui m'entourait encore plus agréable. Les lous-garous n'aimaient pas avoir chaud.

Adam était réveillé, lui aussi.

— Alors, dis-je, à moitié embarrassée, à moitié excitée (avec encore une bonne moitié de terreur pour faire un compte rond), prêt pour un tour d'essai ?

— « Un tour d'essai » ? grommela-t-il d'une voix rendue rocailleuse par le sommeil.

Le simple fait de l'entendre m'aida beaucoup à gérer les moitiés de sentiments qui m'agitaient : je ne fus soudain quasiment plus embarrassée, beaucoup moins terrifiée, et franchement très excitée.

— Bah oui... (Je ne le voyais pas, mais je n'en avais nul besoin : je sentais bien contre mes fesses son enthousiasme à l'idée d'un tour d'essai.) Bon, le truc, c'est que ces fichues crises d'angoisse ont des effets toujours surprenants. Si je cesse de respirer, je pense que le mieux, ce serait de ne pas y prêter attention. Je finirai bien par reprendre ma respiration. Ou alors par m'évanouir. Bon, évidemment, si je vomis...

Je le laissai tirer la conclusion qui s'imposait.

— Voilà qui donne sacrement envie, remarqua-t-il en fourrant son nez dans ma nuque et en me serrant contre lui.

Je lui donnai une petite tape sur le bras et l'avertis en plaisantant à moitié :

— Ne te moque pas de moi.

— Je n'oserais pas. J'ai entendu des histoires sur ce qui arrivait à ceux qui avaient le tort de se moquer de toi. Et je préfère mon café sans sel, merci. Tu sais quoi ? (Sa voix devint encore plus grave.) Et si on s'amusait juste un peu, et qu'on voyait où ça nous mène ? Je

promets de ne pas (l'amusement le disputa à d'autres sentiments plus difficiles à identifier dans sa voix) être trop consterné si je te vois vomir.

Et il se glissa soudain sous les couvertures.

Quand il me sentit me crispier, il s'arrêta et me demanda comment je me sentais. Je me rendis compte que j'étais incapable de prononcer un mot. Il y a quantité de choses qu'on ne doit pas dire à quelqu'un à qui on essaie de faire bonne impression. Et il y en a beaucoup d'autres dont on ne veut pas se souvenir. Je sentis ma gorge se serrer sous l'effet de la panique.

— Chut, dit-il, chut, murmura-t-il en m'embrassant à l'endroit précis qui m'avait fait me crispier.

C'était un contact doux et tendre, presque dépourvu de passion, qui se déplaça vers un autre endroit de mon corps un peu moins... sexuel.

Mais Adam était un excellent chasseur. Il n'était pas vraiment patient de nature, mais il avait appris à l'être. Il revint peu à peu vers le premier endroit et refit une tentative.

Je me crispai de nouveau, mais cette fois-ci réussit à exprimer la raison de mon malaise. Et en bon loup, il s'occupa de nettoyer cette plaie de mon âme et de la panser de son amour, avant de s'attaquer à celle d'après. Il explora chaque coin de mon esprit, découvrit chacune des blessures qui s'y trouvaient, en plus d'autres dont je n'avais pas conscience, et les remplaça par quelque chose de différent... de mieux. Et lorsque la passion commença à nous attirer dans un vortex irrésistible...

— Alors, murmura-t-il, tu es chatouilleuse à cet endroit ?

— Ouais. Qui l'aurait cru ? répondis-je en examinant l'intérieur de mon coude comme si c'était la première fois que je le voyais.

Il éclata de rire, rebondit légèrement sur le lit et fit un bruit peu distingué en collant sa bouche sur mon ventre. Je relevai mes genoux par pur réflexe et mon coude vint heurter son crâne.

— Ça va ? demandai-je, tout amusement soudain disparu.

Je me détachai de lui et m'assis dans le lit. Il n'y avait bien que moi pour assommer Adam alors que nous nous faisons des câlins. Mais quelle crétine maladroite j'étais !

Il me lança un bref regard puis se saisit la tête à deux mains et roula sur le lit en poussant un gémissement déchirant.

— Oui, bon, ça va, marmonnai-je. (En voyant qu’il n’avait pas l’intention d’arrêter sa comédie, je lui enfonçai un doigt entre les côtes. Moi aussi, je connaissais ses points sensibles.) Arrête. Je ne t’ai pas frappé si fort que ça.

Il avait visiblement pris des leçons auprès de Samuel.

Il ouvrit un œil.

— Qu’est-ce que tu en sais ?

— Tu as le crâne dur, répliquai-je. Si je ne me suis pas fait mal au coude, alors ta tête va très bien.

— Viens par ici, ronronna-t-il, les bras grands ouverts, les yeux brillants d’amusement... et de désir.

Je rampai sur lui. Nous fermâmes tous les deux nos yeux le temps que je me sente parfaitement à l’aise. Il me caressait délicatement le dos du bout des doigts.

— J’adore ça, dit-il, le souffle un peu court et une pointe de jaune au fond des yeux.

— Quoi donc ? demandai-je en tournant légèrement la tête de manière à coller mon oreille contre son cœur.

— Te toucher... (Il passa lentement la main sur ma fesse nue.) Est-ce que tu as idée de depuis combien de temps j’en avais envie ?

Il enfonça ses doigts un peu plus profondément. Le stress de la nuit précédente m’avait laissée percluse de courbatures et c’était terriblement agréable. Je me détendis et si j’avais su ronronner, c’était exactement ce que j’aurais fait.

— Un témoin pourrait penser que nous sommes endormis, remarquai-je.

— Tu crois ? Il faudrait qu’il ne perçoive pas la vitesse à laquelle nos deux cœurs battent...

Il malaxa un endroit particulièrement sensible et je poussai un gémissement.

— Exactement comme Médée, murmura-t-il. Tout ce dont j’ai besoin, c’est de te toucher. Tu peux être folle de rage, tu te laisseras quand même aller contre moi et tu te détendras complètement. (Il colla sa bouche à mon oreille.) C’est comme ça que je sais que tu me désires autant que moi je te désire.

Il me serrait très fort contre lui et je devinai que je n’étais pas la seule dont les blessures avaient besoin d’être pansées.

— Je ne ronronne pas aussi bien que Médée.

— En es-tu bien certaine ?

Et il fit en sorte de me démontrer le contraire. Je n’atteignis pas le volume sonore de Médée, mais m’en approchai de manière respectable. Et quand il en eut terminé de ses caresses et que nous passâmes aux choses sérieuses, le brasier qui brûlait au creux de mon ventre ne laissait plus la moindre place à la peur ou aux souvenirs.

Il n’y avait plus qu’Adam.

Quand je me réveillai de nouveau, ce fut avec le sourire aux lèvres. J’étais seule dans le lit, mais cela n’avait aucune importance puisque j’entendais Adam en bas, qui parlait avec Jesse. Ils devaient être en train de faire à déjeuner (je jetai un regard aux volets) ou à dîner, ou alors c’était qu’ils découpaient un cadavre en petits morceaux.

Je m’inquiérais bien assez tôt. Mais pour le moment... eh bien, j’étais sûre que les vampires n’allaient pas tuer tous les gens que je connaissais, ni même me tuer, *moi*. Il faisait jour. Et ma relation avec Adam avait atteint un nouveau stade plus que satisfaisant.

Enfin, presque. Il y avait encore plein de choses dont nous devions discuter. Par exemple, voulait-il que j’emménage avec lui ? Pour une nuit, c’était parfait. Mais cette maison n’était pas particulièrement intime : n’importe quel membre de sa meute pouvait être présent à tout moment.

Et après tout, je l’aimais bien, mon vieux mobil-home. J’avais besoin d’avoir mon propre territoire. Et pour Samuel ? Je fronçai les sourcils. Il n’était toujours pas... tout à fait lui-même, et pour une raison qui m’échappait, le fait de squatter chez moi semblait l’aider. Je lui permettais d’avoir une meute sans toutes ces histoires d’Alpha et de responsabilité envers les autres. Je n’étais pas certaine que cela fonctionnerait toujours si j’emménageais avec Adam... et j’étais persuadée que cela ne fonctionnerait jamais s’il emménageait avec nous.

Et voilà, je m’inquiétais déjà.

Je pris une grande inspiration que je laissai doucement échapper. J’attendrais demain pour m’inquiéter pour Samuel, Stefan et Amber dont le cadet des soucis était ce fantôme. Je décidai

de profiter de ma journée. Aujourd'hui, je serais insouciante et joyeuse.

Je me glissai hors du lit et me rendis compte que j'étais totalement nue. Ce qui n'était pas vraiment surprenant, en fait. Mais il n'y avait pas le moindre signe de ma petite culotte, que ce soit sous les couvertures ou par terre. J'étais à quatre pattes, à moitié sous le lit, lorsque j'entendis Adam ouvrir la porte et dire :

— Mais dites-moi, c'est la pleine lune, ou quoi ?

— Ma pleine lune, tu sais ce qu'elle te dit ? grommelai-je, mais bien cachée par le lit, je ne pus m'empêcher de sourire.

Je ne suis pas pudique : après tout, j'ai été élevée par des loups-garous. Je peux faire mine de l'être pour éviter qu'en face de moi, on se fasse des idées... mais avec Adam, ce seraient des idées très fidèles à ce que je ressens, de toute façon. Je remuai ma lune et sentis sa main me la tapoter.

— J'ai senti l'odeur de ce que tu es en train de cuisiner (quelque chose avec du citron et du poulet) et ça m'a mis l'eau à la bouche. Mais je n'arrive pas à retrouver ma culotte.

— Il faut vraiment que tu en portes une ? demanda-t-il en s'asseyant sur le lit, à ma droite.

— Haha, m'exclamai-je. Compte là-dessus. Avec Jesse et Dieu seul sait qui d'autre en bas, il est hors de question que je me balade sans culotte.

— Mais personne ne le saurait ! fit-il remarquer.

— Moi, si, répliquai-je en m'extrayant de sous le lit et en m'apercevant que ma culotte bleu vif pendait à son index.

— Elle était sous l'oreiller, dit-il avec un sourire innocent.

J'attrapai la culotte et l'enfilai. Puis je me relevai et allai dans la salle de bains où se trouvait le reste de mes vêtements. Je m'habillai, ouvris la porte quand soudain, un flash-back me frappa.

J'étais là, indigne, souillée... tachée. Je ne pouvais pas les affronter, j'étais incapable de les regarder en face, parce qu'ils savaient.

— Chut, chut, me murmura Adam au creux de l'oreille. C'est fini. C'est vraiment fini.

Il s'assit sur le carrelage et me prit dans ses bras, me berçant, tremblante, alors que le flash-back commençait à s'estomper.

Quand je fus de nouveau capable de respirer, je tentai de rassembler ma dignité et de me relever.

— Désolée.

J'avais pensé que la nuit que nous venions de passer m'aurait permis de me débarrasser de ces fichus flash-backs et des crises d'angoisse afférentes. J'étais censée être guérie, pas vrai ?

Je tendis le bras et attrapai une serviette pour essuyer mon visage couvert de larmes... et me rendis compte que je continuais à pleurer. Et moi qui pensais que tout serait redevenu normal à présent.

— Ça prend plus d'une semaine pour se remettre de quelque chose comme ça, dit Adam comme s'il pouvait lire mes pensées. Je peux t'aider, si tu le veux bien.

Je le regardai d'un air interrogateur, et il essuya mes larmes de son pouce.

— Mais il va falloir que tu t'ouvres, poursuivit-il, et que tu laisses la meute entrer en toi.

Il eut un petit sourire triste.

— Tu t'es renfermée avec une sacrée férocité depuis ton retour de Spokane. Si je devais faire une hypothèse, je dirais que ça date du moment où tu as laissé Stefan te mordre.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait, et j'imagine que ça se voyait puisqu'il me demanda :

— Tu ne le fais pas exprès ?

Je ne sais comment, je m'étais dégagée de son étreinte et me trouvai à présent adossée au mur en face de lui.

— Pas à ma connaissance.

— Tu as eu une crise d'anxiété sur le chemin du retour, me rappela-t-il.

J'acquiesçai en me rappelant la chaleur de la meute qui m'avait aidée à en sortir. C'était quelque chose de remarquable et d'époustouflant... et pourtant, le souvenir avait été enseveli sous les événements des deux derniers jours.

Il baissa les paupières.

— Voilà qui est mieux. Un peu mieux.

Il leva le regard, et je vis courir dans ses iris des flammèches jaunes. Il tendit la main et m'effleura sous l'oreille.

C'était une caresse très légère et je sentis à peine le contact de sa peau. Cela n'aurait pas dû me faire tant d'effet.

Il rit doucement, comme pris d'un vertige.

— Exactement comme Médée, Mercy, dit-il d'une voix légèrement essoufflée en laissant tomber sa main. Je vais encore essayer.

Il tendit de nouveau la main.

Quand je mis la mienne au creux de sa paume, il ferma les yeux et je sentis comme un ruisseau de vie, de chaleur et de santé passer de sa main à la mienne. Cela me fit l'effet d'une étreinte par un soir d'été, d'un rire, du miel.

Je me laissai aller en lui, sachant que j'y trouverais un endroit tiède et confortable où je pourrais me ressourcer...

Mais la meute ne voulait pas de moi. Et dès que cette pensée me frappa, ce fut comme si le ruisseau s'asséchait brutalement... et Adam me lâcha brusquement avec un sifflement de douleur qui me fit me dresser sur mes genoux. Je tendis la main vers lui, puis me ravisai, refusant de lui faire plus mal.

— Adam ?

— Têtue, dit-il avec un regard évaluateur. Mais j'ai quand même pu percevoir quelques petites choses en toi. Nous ne t'aimons pas, alors tu refuses quoi que ce soit de notre part ?

Il y avait une interrogation dans sa voix, comme si lui-même n'était pas sûr de son analyse.

Je me laissai aller contre le mur, impressionnée par l'exactitude de son diagnostic.

— Le loup obéit avant tout à son instinct. C'est la même chose pour le coyote, j'imagine, me dit-il après un instant de réflexion. (Il semblait détendu, un genou plié et l'autre jambe allongée à côté de moi.) La vérité ne s'embarrasse pas de manières ou de fioritures et sa logique est indéniable. Tu ne peux pas accepter que la meute te donne quelque chose sans donner de ton côté. Et si nous refusons ce que tu as à nous donner...

Je restai silencieuse. Je ne comprenais pas vraiment le fonctionnement de la meute, mais il avait tout à fait raison à ce propos. Au bout d'un moment, il reprit :

— Ce n'est pas toujours facile de faire partie d'une meute. Quand la magie de meute est à son zénith, comme en ce moment avec la

pleine lune qui s'approche, il est impossible de cacher quoi que ce soit aux autres de la même manière que nous le faisons sous forme humaine. Enfin si, certaines choses peuvent rester secrètes, mais il est impossible de décider lesquelles. Par exemple, Paul sait que je suis toujours en colère contre lui pour son attaque contre Warren, et ça le met mal à l'aise, ce qui me rend encore plus furieux, parce que je sais qu'il ne s'agit pas des remords d'avoir attaqué un Warren blessé, mais de la peur qu'il a de ma colère.

Je le dévisageai sans comprendre.

— Ce n'est pas si mal, me rassura-t-il. Je sais simplement qui ils sont, ce qui est important à leurs yeux, ce qui les rend différents des autres. Je connais la manière dont chacun d'eux contribue à la meute. (Il hésita un instant.)

— « Je ne suis pas certain de ce que tu percevras. Si je le désire, à la pleine lune, et sous forme de loup, je suis capable de lire dans les pensées de chacun d'entre eux : c'est ce qui fait de moi un Alpha. Ça me permet de rassembler des individus et de bâtir une meute. Le reste de la meute perçoit quelques pensées, en général celles qui les concernent ou les informations importantes. (Il me décocha un petit sourire.) Je ne pensais pas que le fait de t'intégrer à la meute pourrait fonctionner, tu sais ? Je n'en aurais pas été capable avec une compagne humaine, mais tu réserves toujours de sacrées surprises. (Il me regarda avec intensité.) Tu as su lorsque Mary Jo a été blessée.

Je secouai la tête.

— Non. Je savais que quelqu'un avait été blessé, mais il a fallu que je la voie pour savoir que c'était elle.

— OK, admit-il, comme encouragé par ma réponse. Ça ne devrait donc pas se passer mal. À moins que tu aies besoin d'eux, ou eux de toi, la meute sera simplement... comme un bouclier dans ton dos, un endroit chaud au cœur de la tempête. Le lien qui nous relie, quand il se stabilisera, devrait rendre les choses seulement un peu plus bizarres.

— Qu'est-ce que tu veux dire, « quand il se stabilisera » ?

Il haussa les épaules.

— Difficile à expliquer, me répondit-il d'un air amusé. Quand j'apprenais à être un loup, j'ai demandé à mon maître ce que ça faisait, de trouver sa compagne. Il m'a dit que c'était différent

chaque fois, et que le fait d'être Alpha compliquait encore les choses.

— Tu ne sais donc pas ?

Ce n'était pas une réponse à ma question, or, Adam ne se perdait ordinairement pas en circonvolutions. Soit il répondait, soit il vous disait qu'il n'allait pas le faire.

— Je le sais à présent, dit-il. Notre lien (il eut un mouvement englobant l'espace qui nous séparait), je le vois comme un pont, tu sais, comme ce pont suspendu qui enjambe la Columbia ? Le nôtre a déjà toutes ses fondations, tous les câbles, et tout ce qui est nécessaire à un pont, mais il ne traverse pas encore entièrement la rivière. (Il vit ma tête et sourit, amusé.) Je sais que ça semble stupide, mais tu me l'as demandé. En tout cas, si tout ce que tu as senti lorsque Mary Jo mourrait, c'était que quelqu'un avait été blessé, alors c'est ma faute si tu as senti les quelques loups qui ne voulaient pas t'accueillir au sein de la meute. C'est à travers moi que tu les as perçus. Par toi-même, tu ne pourras même pas en avoir conscience à moins que certaines conditions soient atteintes. Comme par exemple la proximité, ton ouverture à la meute ou l'approche de la pleine lune... (son sourire s'élargit) et bien évidemment, si leur présence te rend grincheuse.

— Mais si je ne suis rien censée percevoir, ça ne devrait pas me déranger qu'ils ne veuillent pas de moi, n'est-ce pas ?

Il me jeta un regard indéchiffrable.

— Bien sûr que si, ça posera problème. Mais au moins n'en auras-tu pas la conscience aiguë à chaque heure de la journée. En fait, le plus important, c'est que tu saches lesquels d'entre eux ne veulent pas d'un coyote dans la meute, de la même manière que Warren sait qui sont ceux qui le détestent pour ce qu'il est et refusent de voir ce qu'il fait. (Une lueur de tristesse à la pensée des épreuves que devait traverser Warren lui assombrit le regard.) Et de la même manière que Darryl connaît les loups qui tolèrent mal de se faire donner des ordres par un homme noir trop bien éduqué. (Il eut un sourire doux-amer.) Tu n'es pas seule, la plupart des gens sont intolérants envers quelque chose. Mais tu sais, au bout d'un moment, ça finit par s'estomper. Devine qui haïssait le plus Darryl lorsqu'il nous a rejoints, au moment où nous vivions encore au Nouveau-Mexique.

Je haussai un sourcil interrogateur.

— Aurielle. Elle pensait que c'était un snob arrogant et imbu de sa personne.

— Ce qu'il est, observai-je. Mais il est aussi intelligent, doté d'un esprit vif et capable de gestes de bonté lorsque personne ne le regarde.

— Exactement, approuva-t-il. Personne n'est parfait, et la meute nous permet de prendre ces imperfections et de les réduire à une petite partie de ce que nous sommes vraiment. Permetts-nous de t'accueillir vraiment parmi nous, au cœur de notre abri, Mercedes. Et les loups qui t'en veulent s'habitueront à toi de la même manière que tu t'habitueras aux loups que tu n'aimes pas, quelle qu'en soit la raison. Je pense qu'avec les progrès que tu as déjà faits, la meute peut t'aider à te débarrasser de ces crises d'anxiété pour de bon.

— Ben est vraiment malpoli, dis-je en réfléchissant à ce qu'il venait de me dire.

— Tu vois ? Tu nous connais déjà bien, remarqua Adam. Et Ben t'adore. Il ne sait pas encore comment vivre avec ce sentiment. Il n'a pas vraiment l'habitude d'apprécier les autres... sans parler d'apprécier une *femme*.

— Beurk, commentai-je d'un air ironique.

— Essayons encore, proposa-t-il en tendant la main.

Cette fois-ci, quand je la touchai, je ne sentis que le rude contact de sa peau, ni chaleur, ni magie. Il pencha la tête et me considéra d'un regard sévère.

— Pas facile de convaincre l'instinct, même avec des paroles porteuses de logique et de raison, pas vrai ? Puis-je frapper à la porte ?

— Pardon ?

— Est-ce que je peux voir si ça marchera mieux si j'essaie de te toucher, toi ? Peut-être que ça t'aidera à t'ouvrir à la meute.

Cela semblait assez anodin. J'acquiesçai d'un air méfiant... et le sentis soudain, son esprit ou quoi que ce soit, qui me touchait. Ce n'était pas comme lorsque j'avais appelé Stefan. Cela avait été aussi intime qu'une simple conversation, c'est-à-dire pas tant que ça. Le contact d'Adam me rappelait plus la présence que je ressentais parfois lorsque je priais à l'église, mais il s'agissait indéniablement d'Adam, pas de Dieu.

Et parce que c'était lui, j'acceptai de le laisser entrer, j'acceptai qu'il pénètre au cœur de mes secrets. Quelque chose me donna l'impression de tomber exactement à la place qui lui convenait, faisant résonner mon âme à l'unisson. Puis les portes s'ouvrirent complètement.

Je ne repris conscience de ce qui m'entourait que bien plus tard. Je me trouvais toujours dans les bras d'Adam, mais nous étions à présent dans sa chambre. Plusieurs membres de la meute étaient debout autour de nous et se tenaient la main. J'avais mal au crâne comme la seule et unique fois où je m'étais saoulée, en beaucoup plus intense.

— Il va falloir que nous travaillions sur tes filtres, Mercy, observa Adam d'une voix marquée par l'épuisement.

Comme si c'était un signal, la meute se dispersa, et ce fut de nouveau des individus qui nous entouraient ; cela étant, je ne pris conscience qu'il y avait eu autre chose que lorsque cela disparut. Quelque chose s'arrêta et mon mal de tête se dissipa en grande partie. Mal à l'aise d'être assise au milieu de gens debout, je me laissai rouler sur mes genoux et tentai de me relever à l'aide de mes bras.

— Pas si vite, murmura Samuel.

Il n'avait pas fait partie du cercle, sinon, je l'aurais remarqué, et il s'approcha de moi en repoussant les autres loups. Il me tendit la main et m'aida à me remettre sur pied.

— Je suis désolée, dis-je à Adam, consciente que quelque chose de mauvais s'était produit, mais incapable de me souvenir ce dont il s'agissait.

— Tu n'as pas à être désolée, Mercy, m'assura Samuel d'un air légèrement agacé. Adam est assez vieux pour savoir que ce n'était pas une bonne idée d'amener sa compagne dans la meute au moment même où le lien qui vous reliait était scellé. C'est comme s'il voulait apprendre à nager à un bébé en plein océan. Pendant un tsunami.

Adam ne s'était pas relevé en même temps que moi, et quand je le regardai avec attention, je m'aperçus qu'il avait le teint grisâtre sous son bronzage. Il avait les paupières closes et était assis comme si le moindre mouvement lui était douloureux.

— Ce n'est pas ta faute, Mercy. C'est moi qui t'ai demandé de t'ouvrir à moi.

— Que s'est-il passé ? lui demandai-je.

Adam ouvrit les yeux, et je me rendis compte que ses yeux étaient plus jaunes que je ne les avais jamais vus.

— Une énorme décharge d'énergie, répondit-il. Il faudrait probablement appeler Darryl et Warren pour s'assurer qu'ils vont bien. Ils sont intervenus pour t'aider à retourner dans ton propre corps.

— Je ne me souviens de rien, remarquai-je d'un air méfiant.

— Tant mieux, intervint Samuel. Heureusement que l'esprit peut faire appel à certains mécanismes de défense.

— Tu es passée de totalement fermée à totalement ouverte, reprit Adam. Et lorsque tu t'es ouverte à moi, le lien de notre accouplement s'est totalement scellé. Avant que je me rende compte de ce qui se produisait, ton esprit... (Il agita vaguement les mains.) Il avait déjà envahi toutes les connexions de la meute.

— Comme Napoléon envahissant la Russie, dit Samuel. Sauf que tu n'avais pas assez d'énergie pour faire le chemin inverse.

Je commençai à me souvenir de certains détails. Je m'étais retrouvée à nager, ou plutôt à me noyer dans un océan de souvenirs et de pensées qui n'étaient pas les miennes. Ceux-ci m'avaient submergée, entourée, traversée comme une rivière de glace remplie de glaçons qui me mettaient la peau à vif. Il faisait froid et sombre et je ne pouvais plus respirer. J'avais entendu la voix d'Adam qui m'appelait.

— J'ai eu Aurielle, nous rassura Ben, elle m'a assuré que Darryl allait bien. Warren ne décroche pas, alors j'ai appelé son gigolo sur son portable et il me rappellera quand il en saura plus.

— Je parie que tu n'as pas osé le traiter de gigolo en face, remarquai-je.

— Tu peux être fout... fichtrement sûre que je ne m'en suis pas privé, protesta Ben d'un air de dignité offensée. Tu aurais dû entendre de quoi il m'a qualifié.

Kyle, le petit ami humain de Warren, exerçait le métier impitoyable d'avocat spécialisé dans les divorces et avait une langue aussi acérée que son esprit. J'aurais pu parier cher sur l'issue d'une

joute verbale entre Kyle et Ben, et ce n'aurait pas été à l'avantage de ce dernier.

— Comment va papa ? demanda Jesse.

Les autres loups s'écartèrent avec respect pour la laisser passer et je soupçonnai qu'ils avaient fait leur possible pour la tenir éloignée de son père tant que la situation n'était pas réglée. À en juger par les yeux d'Adam, celui-ci réussissait à grand-peine à se maîtriser et faire en sorte que sa fille ne puisse pas l'approcher avait été une excellente idée. Mais connaissant Jesse, j'étais heureuse de ne pas être celle qui avait dû la retenir.

Adam se leva précipitamment et parvint presque à ne pas s'appuyer sur Mary Jo qui avait tendu le bras pour l'empêcher de tomber en le voyant vaciller.

— Je vais bien, dit-il à sa fille en la serrant dans ses bras.

— C'est Jesse qui a appelé Samuel, lui dit Mary Jo. On n'y avait même pas pensé. C'est lui qui nous a dit ce que nous devons faire.

— Jesse est vraiment trop forte, remarquai-je avec sincérité.

Celle-ci me décocha un sourire incertain.

— Le truc, me dit Samuel, c'est de rejoindre la meute et Adam sans te perdre en eux. C'est instinctif chez les loups-garous. Mais il semble que toi, tu aies à travailler là-dessus.

Au bout du compte, je finis par rentrer chez moi pour le dîner en me glissant hors de la réunion, qui se tenait à la suite de notre échappée belle, sans que personne s'en aperçoive. J'avais besoin d'être un peu seule. Il n'y eut qu'Adam qui me vit partir, mais il ne fit rien pour m'arrêter. Il savait très bien que je reviendrais.

Il ne restait qu'un bol de thon mayonnaise avec des cornichons dans le frigo et je m'en fis un sandwich avant de donner le reste au chat. Elle le dévora avec une hâte délicate et je passai un coup de fil à Kyle.

— Mmmh ?

La voix qui m'avait répondu était si détendue que je dus vérifier sur l'écran du téléphone que c'était bien le numéro de Kyle que j'avais appelé. Mais c'était bien « KYLE (MOBILE) » qui était inscrit en toutes lettres.

— Kyle ? J'appelais juste pour savoir comment allait Warren.

— Désolée Mercy, dit-il en riant, et j'entendis des bruits aquatiques de son côté. Nous étions dans le jacuzzi. Il va bien. Et toi ? Ben nous a dit que tu allais bien.

— Ça va, oui. Qu'est-il arrivé à Warren ?

— Je l'ai trouvé évanoui dans le couloir, visiblement sur le chemin de la cuisine vu qu'il avait un verre vide à la main.

— Il n'était pas vide lorsque j'ai perdu connaissance, protesta d'un air amusé la voix au fort accent sudiste de Warren.

— Ah ! reprit Kyle. Je dois avouer que je n'y ai pas prêté grande attention sur le moment. C'était pour Warren que je m'inquiétais. Mais il s'est réveillé au bout de quelques minutes...

— Ça fait souvent ça, l'eau froide dans la figure, observa Warren avec humour.

— Il était plein de courbatures, d'où le bain bouillonnant.

— Dis-lui que je suis désolée, demandai-je à Kyle.

— Y a pas de quoi, répondit Warren. La magie de meute peut parfois être surprenante. C'est pour ça que nous sommes là, Adam, Darryl et moi, ma belle. Je ne te sens plus dans la meute. Il y a un problème ?

— Probablement pas, le rassurai-je. Samuel dit que j'ai simplement un fusible qui a sauté. Mais ça devrait s'arranger d'ici peu.

— Visiblement, il n'est pas utile que je serve d'intermédiaire dans la conversation, commenta Kyle sur un ton ironique.

J'entendis une voiture se garer devant chez moi, une Mercedes, me semblait-il. Mais je ne reconnus pas de quel modèle en particulier il s'agissait.

— Fais donc un câlin à Warren de ma part, répondis-je. Et profitez bien de votre jacuzzi.

Je raccrochai sans laisser le temps à Kyle de dire quoi que ce soit d'horriblement choquant et allai à la porte pour voir qui était mon visiteur.

Je fus surprise de voir Corban, le mari d'Amber, en train de gravir les marches qui menaient à mon porche. Il eut l'air étonné de me voir ouvrir la porte avant qu'il ait eu le temps de frapper. Il avait aussi l'air contrarié, la cravate de travers et les joues mal rasées.

— Corban ? dis-je. (Je ne comprenais pas pour quelle raison il se trouvait ici alors qu'un coup de fil aurait été tellement plus simple.) Que se passe-t-il ?

Il se remit de son étonnement et monta les marches deux par deux. Il me tendit la main et je remarquai qu'il portait des gants de pilote en cuir et tenait un objet étrange. Je n'eus le temps de remarquer rien d'autre avant qu'il me tire dessus avec ce qui s'avéra être une sorte de Taser.

Ces pistolets électriques devenaient de plus en plus communs dans les brigades de police, mais c'était la première fois que j'en voyais un en vrai. J'avais déjà eu l'occasion de voir sur YouTube une vidéo de téléphone portable montrant ce qui était arrivé à un étudiant qui avait violé une règle quelconque dans une bibliothèque universitaire. Il s'était pris une décharge de Taser, puis encore une autre quand il avait échoué à se remettre debout après la première.

C'était douloureux, extrêmement douloureux, comme... je ne sais pas quoi. Je m'effondrai au sol et me rendis compte que j'étais incapable de bouger pendant que Corban me fouillait rapidement. Il explora mes poches et en sortit mon téléphone, qu'il laissa tomber sous le porche. Puis il m'attrapa par les épaules et sous les genoux et tenta de me soulever.

Je suis beaucoup plus lourde que j'en ai l'air (je suis très musclée) et ce n'était pas un loup-garou, seulement un homme désespéré qui ne cessait de chuchoter :

— Je suis désolé. Je suis vraiment désolé.

Je m'assurerais qu'il le soit vraiment quand je me sortirais enfin de cette brume de douleur. « Je ne me fâche pas, je règle juste mes comptes » était plus un credo qu'un cliché à mes yeux.

Les gens que j'avais vus se faire attaquer au Taser n'avaient en général pas été immobilisés plus de quelques secondes. Même l'étudiant dans la bibliothèque avait été capable d'émettre quelques gémissements. Mais moi, j'étais totalement impuissante et j'ignorais pour quelle raison.

Je tentais d'appeler la meute ou Adam à l'aide. Je trouvais la zone de mon cerveau où aurait dû s'établir la connexion, mais la douleur que je ressentis en essayant de forcer le contact fit passer celle du Taser pour une promenade de santé. J'avais tellement mal à la tête qu'il me semblait que mes oreilles saignaient.

Il faisait encore jour, appeler Stefan ne servirait donc pas à grand-chose non plus.

Il s'y reprit à deux fois, mais réussit au bout du compte à me soulever et à me transporter jusqu'à sa voiture. Son coffre s'ouvrit avec un « bip » et il me laissa tomber à l'intérieur. Mon crâne rebondit sur le sol à plusieurs reprises. Quand je me sortirais de tout cela, Amber serait veuve.

De ses doigts tremblants, il me tira les bras dans le dos et je reconnus le bruit caractéristique d'un collier de serrage en plastique. Il en utilisa un deuxième pour m'entraver les chevilles. Puis il me força à ouvrir la bouche et y fourra une chaussette qui avait le goût d'adouçissant et vaguement l'odeur d'Amber, avant de m'entourer la tête de ruban adhésif renforcé.

— C'est Chad, me dit-il, le regard fou. Il a Chad.

J'eus juste le temps d'apercevoir une trace de morsure sur son cou avant qu'il referme le coffre.

Chapitre 11

Il fallut un bon quart d'heure pour que les effets s'atténuent et que je puisse de nouveau fonctionner normalement. La première conclusion que j'en tirai fut que ce n'était pas d'un Taser ordinaire qu'il s'était servi. C'était évident. Nauséuse et tremblante, je me recroquevillai sur le sol agité de vibrations et tentai d'élaborer un plan d'évasion.

Je n'étais pas encore en mesure de me métamorphoser, mais je le pourrais avant que nous arrivions à Spokane. Mes liens n'étaient pas assez serrés pour immobiliser le coyote. La voiture était un modèle récent et je voyais le bouton qui permettait d'ouvrir le coffre de l'intérieur. Je n'étais donc pas vraiment prisonnière.

Cela m'aida énormément à ne pas céder à la panique. Quoi qu'il se passe, je n'aurais donc pas à affronter Blackwood.

Je me relaxai au fond du coffre et tentai de réfléchir à la raison pour laquelle Blackwood me désirait au point de passer son avocat par pertes et profits. Peut-être était-ce parce qu'il n'accordait pas grande valeur à Corban... mais j'avais eu pourtant l'impression que leur association était basée sur le long terme. Essayait-il vraiment de prendre le pouvoir sur les Tri-Cities en plus de Spokane ? Et pour cela, de me prendre en otage afin de contraindre les loups à adopter des mesures drastiques contre Marsilia ?

Cela m'avait paru possible... était-ce vraiment pas plus tard qu'hier ? Mais avec la guerre qui touchait à sa fin entre les loups et les vampires des Tri-Cities, me kidnapper pour influencer Adam semblait une tactique totalement stupide à l'heure actuelle. Or, un vampire stupide n'aurait jamais été capable de défendre un territoire tel que Spokane contre tout nouvel arrivant. Il y avait effectivement la possibilité qu'il n'ait pas été au courant des derniers développements. Et c'était justement cette possibilité qui m'empêchait de mettre cette théorie de côté.

Quant à Marsilia, elle avait perdu trois de ses vampires les plus puissants. S'il voulait vraiment s'attaquer à elle, c'était le moment idéal. Mon enlèvement n'était pas une offensive, plutôt un acte désespéré. Surtout à présent que Marsilia avait décrété la trêve avec les loups. À mon sens, m'enlever n'aurait comme conséquence que de pousser Adam à offrir une proposition d'alliance à Marsilia.

Il était donc effectivement stupide de me kidnapper, si son but ultime était de conquérir le territoire de Marsilia.

Étant donné que Blackwood n'était probablement pas idiot, et que je me trouvais indéniablement au fond du coffre de Corban, j'avais tendance à penser que nous nous étions tous trompés quant aux motivations de Blackwood.

Que me voulait-il donc, alors ?

Cela pouvait se réduire à une simple question d'ego. Il m'avait marquée comme sa propriété, peut-être comme il le faisait avec tous ceux qui rendaient visite à Amber. Et Stefan était arrivé et m'avait volée à lui.

Cette théorie avait le mérite de la simplicité. Elle signifiait que Blackwood n'avait rien à voir avec le fantôme de Chad et que c'était tout simplement un sacré coup de malchance si je m'étais retrouvée sur son terrain de chasse en venant chez Amber pour l'aider avec son fantôme.

Les vampires sont arrogants et territoriaux. C'était non seulement possible, mais même tout à fait probable qu'il me considère comme sa propriété étant donné qu'il s'était nourri de moi. S'il était à ce point possessif, ce que le fait qu'il tienne à lui seul la ville laissait supposer, il était fort logique qu'il ait envoyé quelqu'un me chercher.

Le problème, c'était que toute cette théorie me semblait toujours un peu bancal pour une raison que je ne savais déterminer.

Ce séjour dans le coffre de la voiture de Corban me laissait tout le temps d'analyser la situation. Dès le début, j'avais trouvé étrange la manière dont Amber était entrée en contact avec moi. Et en y réfléchissant, ça ne tenait pas debout. L'Amber avec qui je m'étais chamaillée dans la cuisine à coups de jets d'eau, celle qui organisait des dîners impromptus pour les clients de son mari, ne serait pas insensible ou maladroite au point de venir me demander de l'aider avec un fantôme seulement parce qu'elle avait appris dans le journal

que je m'étais fait violer... et n'oublions pas qu'après toutes ces années, j'étais presque une inconnue pour elle.

Cela faisait des lustres que je ne l'avais pas vue, mais en y repensant, son attitude ce soir-là avait été étrange, parfaitement atypique de la fille qu'elle avait été, mais aussi de la femme qu'elle était devenue. Certes, l'étrangeté de la situation pouvait expliquer son comportement, mais il était plus probable qu'elle eût été envoyée.

Ce qui posait la question suivante : pourquoi Blackwood voulait-il me mettre la main dessus ?

Que savait-il à mon propos qui l'avait poussé à vouloir me convaincre de rendre visite à Amber ?

Les articles me concernant avaient parlé de ma relation avec un loup-garou. Amber savait que je pouvais voir les fantômes. Je poussai un cri étouffé : elle savait aussi que j'avais été élevée par une famille d'accueil dans le Montana jusqu'à mes seize ans ; je n'avais jamais vu de raison de cacher cette partie-là de ma vie, seulement ce qui concernait le fait que la famille en question était composée de loups-garous... Or, lors de cette soirée d'ivresse, j'avais aussi lâché le morceau à ce propos.

Parmi les loups-garous, rares étaient ceux qui ne connaissaient pas l'existence de la changeuse, de la métamorphe coyote, qui avait été élevée par Bran. Imaginons que Blackwood n'ait rien su à mon propos avant que la presse parle de moi. Imaginons qu'Amber, en tombant sur l'article, se soit exclamée : « Oh ! Mon Dieu ! Mais je la connais ! Je me demande si elle ne pourrait pas nous aider avec cette histoire de fantôme. Après tout, elle prétendait pouvoir les voir. »

Imaginons que Blackwood se soit dit dans son for intérieur : « Mmmh. Une fille qui est la petite amie de l'Alpha des Tri-Cities. Une fille qui semble avoir une affinité avec les fantômes. » Comme il était beaucoup plus âgé que moi, il était fort possible qu'il en sache plus que moi sur les changeurs. Il avait donc tiré les conclusions qui s'imposaient : « Hé, je me demande s'il ne s'agit pas de la changeuse que Bran avait recueillie il y a quelques années ». Il avait alors probablement demandé à Amber si j'étais originaire du Montana. Ce à quoi elle avait certainement répondu qu'en effet, j'avais été élevée par une famille d'accueil dans cet État.

Peut-être voulait-il obtenir quelque chose d'une changeuse. J'eus un moment de malaise en repensant à ce que m'avait dit Stefan à propos du maître de Milan, accro au sang des loups-garous. Mais Stefan lui-même avait bu mon sang et n'avait pas semblé en être affecté plus que cela. Quoi qu'il en soit, supposons que Blackwood voulait une marcheuse et qu'il ait envoyé Amber me convaincre de venir à Spokane.

Cette théorie ne me plaisait pas autant que celle, si simple, que j'avais élaborée auparavant. Principalement parce que cela signifiait qu'il ne renoncerait pas à me traquer si je réussissais à m'échapper de ce coffre. Il essaierait sans relâche de me mettre la main dessus jusqu'à obtenir ce qu'il voulait... ou jusqu'à ce qu'il soit tué.

Mais cela correspondait parfaitement à ce que je savais. Les changeurs sont rares. S'il y en existait d'autres que moi, je n'avais jamais croisé leur chemin. Donc, s'il avait pris conscience de ce que j'étais et qu'il désirait un changeur, alors il était tout à fait logique qu'il s'en prenne à moi. La seule question qui se posait c'était : pour quelle raison voulait-il tant un changeur ?

Les fourmis dans mes jambes et mes bras s'étaient atténuées, laissant place à une douleur sourde. C'était le moment de tenter de m'évader... puis je repensai à ce que Corban avait dit : « Il a *Chad*. »

Corban m'avait enlevée parce que Blackwood tenait Chad en otage. Je me demandai ce que Blackwood ferait si Corban revenait bredouille.

Peut-être se contenterait-il de le renvoyer sur mes traces. Mais je me souvins de l'indifférence avec laquelle Marsilia avait ordonné l'exécution de l'agneau d'Estelle... et celle avec laquelle elle avait tué la ménagerie de Stefan. Elle avait été surprise et blessée que Stefan lui en veuille toujours alors qu'elle lui avait expliqué les raisons de ses actes. Elle ne comprenait probablement pas du tout l'attachement de Stefan pour ses sujets... tout simplement parce que pour elle, les humains n'étaient que de la nourriture.

Peut-être Blackwood se contenterait-il de tuer Chad.

Je ne pouvais pas courir ce risque.

Soudain, la terreur me serra les tripes, car je me rendis compte que j'étais vraiment piégée. Je ne pouvais pas m'évader, pas quand cela signifiait la mort probable de Chad.

La bouche sèche, je tentai de faire l'inventaire des armes en ma possession. Il y avait déjà la canne des faes. Elle n'était pas là pour le moment, mais elle finirait inévitablement par me rejoindre. Selon les faes, c'était un artefact d'une grande puissance. Encore fallait-il que les vampires aient peur des moutons, quoi.

Je ne réussissais pas à entrer en contact avec la meute ou avec Adam. Samuel m'avait assuré que la connexion se relancerait. Il ne m'avait pas dit quand, et comme je n'avais pas été particulièrement enthousiaste à l'idée de renouveler l'expérience, je ne lui avais pas posé la question. Adam m'avait aussi dit que la distance amenuisait la connexion.

Je me remémorai la fois où Samuel avait fui jusqu'au Texas pour échapper à son père... et cela semblait avoir fonctionné. Mais Spokane était bien plus proche des Tri-Cities que le Texas du Montana. Peut-être que si je réussissais à détourner l'attention de Blackwood assez longtemps, je serais de nouveau en mesure d'appeler la meute à l'aide... encore une fois.

Et lorsque la nuit serait tombée, ce qui ne devrait pas tarder, il y aurait toujours Stefan. Je pourrais l'appeler et il apparaîtrait de la même manière qu'il l'avait fait quand Marsilia me l'avait demandé... mais il faudrait que je trouve le temps de le faire avant que Blackwood et moi échangeons de nouveau notre sang. J'imaginai que ce qui avait fonctionné pour annuler l'emprise de Blackwood sur moi serait aussi efficace dans le sens inverse.

Néanmoins, comme c'était le cas si j'appelais la meute, le fait de le faire venir serait probablement synonyme de mort pour lui. S'il ne pensait pas être un adversaire à la hauteur de Blackwood (et il me l'avait bien fait comprendre), je ne pouvais que me plier à son opinion. Il en savait plus sur Blackwood que moi.

Si je m'évadais, je laissais le sort d'un petit garçon que j'appréciais énormément entre les mains d'un monstre. Et si je restais, c'était moi qui me livrerais à ce monstre. Le Monstre.

Peut-être n'avait-il pas l'intention de me tuer. Je pouvais y croire. En revanche, je ne pouvais négliger sa très claire intention de faire de moi son pantin.

Je pouvais toujours m'échapper. Je me métamorphosai et tentai de me convaincre que c'était parce que je ne voulais pas affronter Blackwood alors que j'étais ligotée et impuissante. Je me dégageai

de mon bâillon et de mes liens, puis repris forme humaine et me rhabillai avant de titiller le bouton d'ouverture de la malle arrière.

Mais en définitive, je restai dans le coffre de la voiture de Corban jusqu'à ce que nous arrivions à Spokane. Quand la voiture ne se trouva plus au milieu du grondement continu de la circulation sur l'autoroute, passant aux arrêts et redémarrages incessants inhérents à la conduite en ville, je lissai mes vêtements. Mes doigts effleurèrent un bâton : la canne de bois et d'argent se trouvait à présent sous moi. Je la caressai et cela me rassura un peu.

— Tu ferais mieux de te planquer, ma mignonne, murmurai-je en roulant les R comme un pirate, sinon, il te cachera dans sa salle aux trésors et tu ne reverras jamais la lumière du jour.

J'entendis un bruit de carillon et la voiture prit un virage brutal. Je ne sentais plus la canne et espérai qu'elle avait suivi mon conseil. De toute façon, elle ne me serait pas d'une bien grande aide contre un vampire, et je ne voulais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit pendant que j'étais censée m'en occuper.

— Voilà que tu te mets à discuter avec des objets inanimés, dis-je tout haut. Et que tu crois qu'ils t'écoutent. Reprends-toi, Mercy, par pitié.

La voiture ralentit, puis s'arrêta complètement. J'entendis le bruit du métal raclant le bitume, puis la voiture redémarra. On aurait dit que le portail de Blackwood était sensiblement plus classe que celui de Marsilia. Est-ce que les vampires prêtaient attention à ce genre de détails ?

Je me recroquevillai, croisant les jambes en tailleur et me penchant en avant de manière que mon menton repose sur mes talons. Ainsi, lorsque Corban ouvrit le coffre, je me contentai de me redresser, lui donnant l'impression d'avoir passé le voyage dans cette position. Avec un peu de chance, cela avait distrait son attention du contenu du coffre et il n'avait pas remarqué la canne. Enfin, si elle n'avait pas déjà disparu, évidemment.

— Blackwood a Chad ? lui demandai-je.

Il resta bouche bée.

— Écoutez, lui dis-je en m'extrayant du coffre avec moins de grâce que je l'aurais voulu. (Maudit Taser ou quoi que cette saleté soit.) Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. J'ai besoin de savoir ce qui se passe. Vous avez dit qu'il avait Chad. Que vous a-

t-il demandé de faire ? Vous a-t-il dit qu'il voulait que vous me capturiez ?

— Il a Chad, dit Corban. (Il ferma les yeux et rougit comme un haltérophile après un important effort. Il poursuivit d'un ton mécanique :) Je dois vous capturer quand vous êtes seule. Personne ne doit se trouver alentour. Ni votre colocataire. Ni votre petit ami. Il me dira quand agir. Je vous ramène. Mon fils est épargné.

— Mais pour quelle raison me veut-il ? demandai-je en marquant le coup : Blackwood savait quand je serais seule.

Je ne pouvais croire que quelqu'un m'avait suivie. Même si je ne l'avais pas senti, il y avait toujours Adam et Samuel. Corban secoua la tête.

— Je n'en sais rien. (Il tendit la main et m'agrippa le poignet.) Je dois vous emmener, maintenant.

— Très bien, dis-je en sentant les battements de mon cœur redoubler.

Même maintenant, pensai-je en jetant un regard au portail et aux murs en pierre hauts de trois mètres qui m'entouraient, *même maintenant, je pourrais m'échapper*. Mais il y avait toujours Chad.

— Mercy, reprit Corban d'un ton forcé. Je dois vous dire autre chose. C'est lui qui voulait que je vous parle de Chad. Pour vous convaincre de venir.

Sauf que, même si l'on savait qu'il y avait un piège, cela ne signifiait pas que l'on veuille y échapper si l'appât était assez intéressant. Je poussai un soupir déchirant en me disant qu'un petit garçon qui avait le courage d'affronter un fantôme devrait m'inspirer au moins un dixième de sa bravoure.

Ma décision prise, j'examinai attentivement la disposition dudit piège que Blackwood m'avait tendu. Certes, il faisait sombre, mais je voyais bien dans le noir.

La maison de Blackwood était plus petite que celle d'Adam, et même que celle d'Amber. Elle était magnifiquement bâtie dans une pierre aux tons chauds. Le terrain devait faire dans les deux cent cinquante mètres carrés, et semblait avoir été autrefois une roseraie. Mais cela faisait plusieurs années qu'aucun jardinier ne s'était occupé des plantes.

Il devait avoir une autre maison, me dis-je. Une demeure convenablement impressionnante, avec du personnel pour

s'occuper du jardin et de la pelouse et les maintenir en bon état. Un endroit où recevoir ses clients.

Cette maison-ci, avec son jardin négligé et envahi de mauvaises herbes, était son vrai refuge. Qu'est-ce qu'elle m'apprenait à son propos ? À part qu'il privilégiait la beauté à la taille, et l'intimité à l'ordre, bien sûr...

Les murs qui encerclaient le terrain étaient plus anciens que la maison elle-même. Ils étaient constitués de pierres sèches et montés sans la moindre trace de mortier. Le portail était fait de fer forgé richement orné. Et en fait, la maison n'était pas si petite : elle semblait juste exiguë comparée à ce qui l'entourait. L'ancienne demeure devait certainement être nettement plus imposante, plus adaptée au jardin, sinon au vampire qui l'habitait.

Corban s'arrêta devant la porte.

— Fuyez, si vous le pouvez, dit-il. Ce n'est pas juste... pas votre problème.

— Si, à présent, c'est le mien, à cause de Blackwood, le contredis-je, avant de me glisser devant lui et d'ouvrir la porte. Chéri, je suis rentrée ! annonçai-je de ma plus belle voix de starlette des années 1950.

Kyle, j'en étais sûr, aurait adoré mon jeu d'actrice, même s'il n'aurait pas vraiment approuvé ma tenue. Je portais le même tee-shirt depuis un jour et demi, quant à mon jean... je ne me souvenais même plus depuis quand il n'était pas passé à la machine. Mais cela ne *pouvait* pas être depuis beaucoup plus longtemps que le tee-shirt.

Le hall d'entrée était vide. Mais cela ne dura pas.

— Ma chère Mercedes Thompson, s'exclama le vampire. Bienvenue chez moi, ç'aura été bien trop long. (Il jeta un regard à Corban.) Tu as bien rempli ta mission. Va te reposer, mon cher invité.

Corban eut un moment d'hésitation.

— Et Chad ?

Le vampire me regardait comme quelque chose d'absolument délicieux... Peut-être avait-il besoin de petit-déjeuner. L'interruption de Corban fit courir une brève lueur d'agacement sur son visage.

— N’as-tu pas rempli la mission que je t’avais confiée ? Que pourrait-il donc arriver à ton fils, si c’est bien le cas ? Va te reposer, à présent.

Je me forçai à ne plus penser à Corban. Je ne pouvais rien faire concernant son sort, celui de son fils et même celui d’Amber à l’heure actuelle. Il fallait absolument que je me concentre sur ce qui se passait ici et maintenant.

C’était une astuce que Bran nous avait apprise à tous lors de notre première chasse : ne pas s’inquiéter à propos du passé ou du futur, seulement du présent. Il fallait éviter de songer à ce que mon côté humain penserait du fait que j’avais tué un lapin qui ne m’avait rien fait. Que je l’avais déchiqueté avec mes dents et mes griffes et savouré sa chair palpitante, y compris des bas morceaux dont mon côté humain aurait préféré ne pas connaître l’existence à l’intérieur d’un lapinou tout doux.

J’évacuai donc toute image du lapinou, toute crainte à propos de ce qui allait se passer ce soir, et me concentrai sur l’ici et le maintenant. Je réprimai la panique qui menaçait de me couper le souffle et de brouiller mes pensées. *Ici et maintenant.*

Le vampire avait abandonné son costume d’homme d’affaires. Comme la plupart de ses semblables, il se sentait plus à l’aise dans les vêtements d’une autre époque. Les loups-garous, eux, se forçaient à vivre avec leur temps pour ne pas être tentés de vivre dans le passé.

J’étais capable d’identifier les tendances de la mode féminine du siècle passé à la décennie près, et avant cela, au siècle près. Ce n’était pas le cas pour la mode masculine, en particulier lorsqu’il ne s’agissait pas de tenues de cérémonie. La braguette à boutons de son pantalon de coton me disait qu’il venait d’une époque où la fermeture à glissière n’existait pas encore. Il portait une chemise brun foncé au col fendu qui lui permettait de l’enlever sans avoir à déboutonner quoi que ce soit.

« Apprends à connaître ta proie », répétait toujours Bran. « Observe-la ».

— James Blackwood, dis-je. Vous savez, quand Corban nous a présentés, j’ai eu du mal à en croire mes oreilles.

Il sourit, flatté.

— Je vous ai fait peur. (Il fronça les sourcils.) Mais vous n'avez pas peur, maintenant.

Lapin, me forçai-je à penser. Et je fis l'erreur de croiser son regard, de la même manière que j'avais croisé celui du petit lapin, il n'y avait pas si longtemps... et celui d'Aurielle, la veille au soir. Sauf que ni celle-ci, ni le lapin n'étaient des vampires.

Je me réveillai bien bordée dans un lit à une place, et j'avais beau essayer, j'étais incapable de me souvenir de ce qui s'était produit après que j'avais croisé son regard. La pièce était presque totalement plongée dans l'obscurité et je ne voyais pas de fenêtre. La seule lumière émanait d'une petite veilleuse branchée à côté de la porte.

Je repoussai les couvertures et m'aperçus qu'il m'avait déshabillée et que je n'étais plus vêtue que de ma culotte. Je me mis à trembler et tombai à genoux en me souvenant... en me souvenant d'autres choses.

— Tim est mort, dis-je avec une voix grondante qui n'aurait pas déparé chez Adam.

Et une fois que je m'entendis prononcer ces mots en sachant qu'ils étaient vrais, je me rendis compte que je ne dégageais pas l'odeur de sexe que j'avais perçue sur Amber. Néanmoins, je sentais le sang. Je touchai mon cou et sentis la première et la deuxième morsure, ainsi qu'une troisième, à un centimètre à gauche de la précédente.

Celle de Stefan était, quant à elle, totalement cicatrisée.

J'eus un frisson de soulagement que cela ne soit pas pire, puis la colère m'envahit, ne réussissant pas totalement à noyer la peur que je ressentais au plus profond de moi. Mais au moins, le soulagement et la colère m'empêcheraient-ils de me retrouver paralysée par une crise d'angoisse.

La porte était fermée à clé et il ne m'avait rien laissé que je puisse utiliser pour forcer la serrure. L'interrupteur fonctionnait, mais la lumière ne révéla rien que je n'aie déjà vu : une corbeille en plastique contenant seulement mon tee-shirt et mon jean. Dans la poche de ce dernier, je retrouvai une pièce de monnaie et la lettre pour Stefan, mais il avait subtilisé les deux vis que j'avais récupérées lorsque j'avais aidé cette femme avec son embrayage sur l'aire de repos, sur la route ne menant chez Amber.

Le lit était constitué de blocs de mousse ne recelant rien que je puisse transformer en arme ou en outil.

— Ses proies ne s'échappent jamais, me murmura-t-on à l'oreille.

Je me figeai, agenouillée près du lit. Il n'y avait personne dans la pièce.

— Je suis bien placé pour le savoir, reprit la voix, une voix masculine. Je les ai vus essayer.

Je me tournai lentement et ne vis rien... mais l'odeur du sang était devenue sensiblement plus forte.

— Était-ce vous qui hantiez la maison du petit garçon ? demandai-je.

— Pauvre petit, répondit tristement la voix, à présent parfaitement audible. Pauvre petit avec sa voiture jaune. J'aimerais bien avoir la même...

Les fantômes sont des êtres étranges. Le plus dur était d'obtenir les informations dont j'avais besoin sans le faire fuir en posant des questions qui entraient en conflit avec sa vision du monde. Celui-ci semblait plutôt intelligent pour un fantôme.

— Obéissez-vous aux ordres de Blackwood ? demandai-je.

Je l'aperçus. Juste un instant : un très jeune homme, entre seize et vingt ans, vêtu d'une chemise en flanelle rouge et d'un pantalon de toile avec une braguette à boutons.

— Je ne suis pas le seul qui doit obéir à ses ordres, répondit la voix, alors que l'apparition se contentait de me regarder sans bouger les lèvres.

Et il disparut avant que j'aie le temps de lui demander où se trouvaient Chad et Corban... ou si Amber se trouvait ici elle aussi. J'aurais dû penser à le demander à Corban. Tout ce que mon odorat me disait pour le moment, c'était que le filtre à air du système de climatisation était d'excellente qualité, et avait été légèrement imbibé d'huile essentielle de cannelle. Je me demandai si cela avait été fait pour me faire plaisir, ou si Blackwood était simplement amateur de cette fragrance.

Tous les objets présents dans la chambre (la corbeille en plastique, le lit, l'oreiller et les couvertures) étaient flambant neufs. C'était aussi le cas pour la peinture et la moquette.

J'enfilai mon pantalon et mon tee-shirt en regrettant qu'il ait confisqué mon soutien-gorge à armatures. Avec ces dernières,

j'aurais probablement pu me débrouiller pour forcer la serrure. Ce n'aurait pas été la première fois que je jouais les serruriers amateurs, que ce soit sur des portes de voitures ou de maisons. L'absence de mes chaussures me contraria moins.

Quelqu'un frappa timidement à la porte. Or, je n'avais entendu personne approcher. Peut-être était-ce le fantôme.

J'entendis le bruit du loquet et vis la porte s'ouvrir sur Amber qui me rabroua :

— Mais enfin, Mercy, pourquoi t'es-tu enfermée ? C'est idiot.

Elle parlait d'un ton léger et souriant, mais il y avait une lueur inquiétante dans son regard. On aurait dit les yeux d'un loup.

Ou ceux d'un vampire, peut-être ? J'avais rencontré l'un des agneaux de Stefan qui était proche d'en devenir un et cela pouvait être le cas. À moins que ce ne soit simplement la partie d'Amber qui se rendait compte de ce qui se passait.

— Ce n'est pas moi, répliquai-je, mais Blackwood.

Elle dégageait une odeur étrange, mais la cannelle m'empêchait de déterminer son origine.

— C'est idiot, répéta-t-elle. Pourquoi ferait-il cela ?

On aurait dit qu'elle ne s'était pas coiffée depuis la dernière fois que je l'avais vue, et son chemisier rayé était mal boutonné.

— Je ne sais pas, lui dis-je.

Mais elle était déjà passée à un autre sujet.

— Le dîner est prêt. Tu es censée te joindre à nous.

— « Nous » ?

Elle rit, mais il n'y avait aucune joie dans son regard qui ressemblait plutôt à celui d'un animal pris au piège et fou de frustration.

— Eh bien, Chad, Corban et Jim, bien entendu.

Elle fit demi-tour et je me rendis compte qu'elle boitait bas.

— Tu es blessée ? demandai-je.

— Non, pourquoi cette question ?

— Pour rien, répondis-je doucement parce que j'avais remarqué autre chose, ne t'inquiète pas.

Elle ne respirait pas.

Ici et maintenant, me conseillai-je à moi-même. Pas de peur, pas de colère : seulement de l'observation. Connaître son ennemi, voilà qui était le plus important. La pourriture. Voilà l'odeur que j'avais

perçue, celle d'un steak qui serait resté trop longtemps au réfrigérateur.

Elle était morte et pourtant capable de marcher. Mais ce n'était pas un fantôme. Le terme qui me vint à l'esprit était « zombie ».

Stefan m'avait dit que chaque vampire avait des talents différents. Lui et Marsilia pouvaient disparaître et apparaître là où ils le désiraient. Certains vampires étaient capables de déplacer des objets sans les toucher.

Celui-ci semblait donc exercer un pouvoir sur les morts. Les fantômes lui obéissaient. « Ses proies ne s'échappent jamais », m'avait dit le fantôme. Même pas dans la mort.

Je suivis Amber en haut d'une grande volée de marches qui menaient jusqu'au niveau principal de la maison. Nous débouchâmes dans un grand espace qui tenait lieu de salle à manger, de cuisine et de salon. Il faisait jour... c'était le matin, et si l'on devait se fier à la position du soleil, il devait être à peu près 10 heures. Mais la table était dressée pour le dîner.

Un magnifique rôti (du porc, si je devais me fier à mon odorat) trônait au centre de la table, entouré de carottes et de pommes de terre rôties. Il y avait aussi une carafe d'eau fraîche, une bouteille de vin et une miche de pain fait maison pré-tranchée.

La table était assez grande pour huit convives, mais il n'y avait que cinq chaises. Corban et Chad étaient assis l'un à côté de l'autre et se trouvaient dos à nous. En face d'eux se trouvait un fauteuil assorti au dossier rembourré.

Je m'assis au bout de la table, du côté de Chad.

— Mais, Mercy, c'est ma place, remarqua Amber.

J'examinai le visage strié de larmes séchées de Chad et celui, totalement inexpressif, de Corban. Lui au moins respirait toujours.

— Tu sais bien que j'adore les enfants, répondis-je à Amber. Toi, tu l'as tout le temps pour toi.

Blackwood n'était toujours pas arrivé.

— Est-ce que Jim connaît le langage des signes ? demandai-je à Amber.

Son visage se ferma.

— Je ne suis pas censée répondre aux questions le concernant. Il faudra que tu le lui demandes toi-même.

Puis elle cligna des yeux à plusieurs reprises et sourit à quelqu'un par-dessus mon épaule.

— Non, je ne le connais pas, dit Blackwood.

— Le langage des signes, vous voulez dire ? dis-je en me retournant de manière que Chad ne puisse lire sur mes lèvres. Moi non plus. J'ai toujours voulu l'apprendre, mais vous savez comment c'est...

— Tout à fait, acquiesça-t-il d'un air vaguement amusé.

Il s'assit dans le fauteuil et d'un geste, invita Amber à prendre place à côté de lui.

— Elle est morte, lui dis-je. Vous l'avez brisée.

Il s'immobilisa.

— C'est toujours une servante parfaite.

— Vraiment ? On dirait plus une marionnette. Je suis persuadée qu'elle vous cause encore plus de problèmes morte que vivante. (*Pauvre Amber.* Mais je ne pouvais lui laisser deviner la peine que je ressentais. L'important était de me concentrer sur cette pièce et sur ma survie.) Pourquoi la garder alors qu'elle est irrémédiablement brisée ?

Et sans lui laisser le temps de répondre, j'inclinai la tête et fis une prière pour remercier Dieu de ce repas... et lui demander sagesse et assistance, tant qu'à faire. Je n'eus aucune réponse, mais j'eus l'impression que mes paroles ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd. J'espérai simplement qu'il ne s'agissait pas du fantôme.

Le vampire avait le regard rivé sur moi lorsque je relevai la tête.

— Je sais, ce n'était pas très poli, dis-je en prenant une tranche de pain et en la beurrant. (Cela sentait bon, alors je la posai sur l'assiette de Chad en levant le pouce.) Mais Chad ne peut pas prier à haute voix, Amber est morte, quant à Corban... (Je tournai mon regard vers ce dernier qui n'avait pas du tout bougé depuis que j'étais arrivée, en dehors du mouvement de sa poitrine à chaque respiration.) Il n'a pas l'air en état de prier. Et vous, vous êtes un vampire. Dieu n'écouterait pas ce que vous avez à dire.

Je pris une deuxième tranche de pain que je beurrerai aussi.

Le vampire me surprit en rejetant sa tête en arrière avec un grand rire qui laissait voir ses grands crocs pointus. J'essayai de ne pas les imaginer s'enfonçant dans mon cou.

Mais cela n'était pas aussi flippant que d'entendre Amber rire exactement au même moment. Je sentis brièvement le contact d'une main froide sur ma nuque et entendis quelqu'un me murmurer « Attention... » à l'oreille. Je détestais quand les fantômes me prenaient au dépourvu.

Chad m'agrippa le genou, les yeux exorbités. Avait-il vu le fantôme, lui aussi ? Je secouai la tête à son adresse pendant que Blackwood faisait mine d'essuyer des larmes absentes avec sa serviette.

— Vous avez toujours été une petite filoute, pas vrai ? dit-il. Dites-moi, est-ce que Tag a jamais découvert qui avait subtilisé tous ses lacets ?

Ses paroles me transpercèrent comme un couteau et je fis de mon mieux pour ne pas laisser transparaître ma surprise.

Tag était l'un des loups de Bran. Il n'avait jamais mis les pieds hors du Montana, et lui et moi étions les seuls au courant de cet épisode des lacets. Il m'avait trouvée alors que je me cachais pour échapper à la colère de Bran (je ne me souvenais même plus de ce que j'avais bien pu faire comme bêtise) et lorsque j'avais refusé de sortir de ma cachette, il avait ôté les lacets de ses chaussures pour en faire un collier et une laisse pour ma forme de coyote et me traîner dans toute la maison jusqu'au bureau de Bran.

Il savait parfaitement qui avait volé ses lacets. Et jusqu'à mon départ pour Portland, je lui avais toujours offert une paire de lacets pour Noël, ce qui le faisait beaucoup rire.

Il était inenvisageable qu'un des loups de Bran serve d'espion à un vampire.

Je cachai mes pensées en enfournant deux grosses bouchées de pain beurré. Quand je réussis à les avaler, je demandai :

— Délicieux, ce pain, Amber, c'est toi qui l'as fait ?

Je ne voyais pas ce que je pouvais dire d'utile à propos des lacets. Alors je changeai de sujet pour parler de nourriture.

On pouvait toujours compter sur Amber pour une leçon de nutrition. La mort elle-même n'avait pas changé cela.

— Oui, répondit-elle. C'est du pain complet. Jim m'a embauchée en tant que cuisinière et gouvernante. Quel dommage que j'aie tout gâché...

Ouais, pauvre *Jim*. Elle l'avait contraint à la tuer et il allait lui falloir embaucher une nouvelle cuisinière à présent.

— Chut, intervint Blackwood.

Je tournai à moitié la tête vers lui.

— Ouais, lui dis-je, ça ne va plus fonctionner très longtemps. Même un nez humain sentira la chair en décomposition d'ici quelques jours. Ce n'est pas le genre de chose qu'on recherche chez une cuisinière, pas vrai ?

Je pris une nouvelle bouchée de pain.

— Alors, depuis combien de temps m'espionnez-vous ? repris-je.

— Je désespérais de trouver un nouveau changeur, répondit-il. Imaginez donc ma joie lorsque j'ai appris que Bran en avait pris un sous son aile.

— Certes, mais bon, ça ne vous aurait pas arrangé si j'étais restée sous sa protection.

Les fantômes, pensai-je. Il avait utilisé des fantômes pour me surveiller.

— Les loups-garous ne me font pas peur, répliqua Blackwood. Est-ce que Corban ou Amber vous ont dit en quoi consistait mon entreprise ?

— Non. Ils n'ont même pas prononcé votre nom après votre départ.

C'était la stricte vérité, mais je vis pourtant ses lèvres se déformer en un rictus. Il n'aimait pas cela. Il ne supportait pas de ne pas être le centre de l'attention de ses esclaves. C'était le premier signe de faiblesse que je remarquai chez lui. Je n'étais pas certaine qu'il puisse m'être utile, mais c'était déjà mieux que rien.

Connais ton ennemi.

— Je suis spécialiste en matière de munitions spéciales, dit-il en plissant les paupières. La plupart de celles-ci sont top secrètes, et le gouvernement est un de mes meilleurs clients. Par exemple, j'ai conçu toute une gamme de munitions destinées à tuer les loups-garous. Entre autres choses, j'ai inventé une version en argent des Black Talon. L'argent n'est pas facile à travailler en balles : il ne se dilate pas très bien. Au lieu de s'ouvrir en champignon, la balle que j'ai conçue se déploie telle une fleur, expliqua-t-il en joignant le geste à la parole.

« Et bien entendu, il y a aussi ces très intéressantes flèches tranquilisantes créées par Gerry Wallace. Ça a d'ailleurs été une sacrée surprise pour moi. Je n'aurais jamais pensé à utiliser le DMSO comme véhicule pour le sulfate d'argent... et encore moins à m'intéresser aux pistolets tranquilisants. Évidemment, son père était vétérinaire. C'est en cela que ça peut être utile d'avoir des collaborateurs de tous horizons.

— Vous connaissiez Gerry Wallace ? ne pus-je m'empêcher de demander.

J'avalai une nouvelle bouchée de pain pour ne pas lui montrer combien mon estomac était noué et combien sa réponse m'intéressait.

— Il est d'abord venu me voir, répondit Blackwood. Mais j'ai refusé de l'aider dans son projet : le Marrok était un objectif un peu trop coriace à mes yeux. (Il eut un sourire contrit.) Je suis très paresseux, comme créature, si je dois en croire ce que disait celle qui m'a créé. J'ai renvoyé Gerry d'ici après avoir implanté dans son esprit l'idée d'une arme fatale contre les loups-garous et d'un plan horriblement compliqué qui n'avait aucune chance d'aboutir, non sans avoir effacé de ses souvenirs toute trace de notre rencontre. Imaginez ma surprise lorsque ce garçon a effectivement découvert une arme intéressante.

Il me gratifia d'un sourire aimable.

— Vous feriez mieux de vous inspirer de Bran, lui conseillai-je en attrapant la carafe pour me verser un peu d'eau. Il est plus subtil que vous, et cela a pour conséquence de convaincre tout le monde qu'il est effectivement omniscient. Quand on raconte tout ce qu'on sait à tout le monde, personne ne s'interroge vraiment sur ce qu'on n'a pas jugé nécessaire de dire. Bran... (Je haussai les épaules.) On est convaincu qu'il sait exactement ce qu'on pense.

— Amber, dit le vampire, assure-toi que ton mari et l'enfant qui n'est pas le sien mangent bien leur dîner, veux-tu ?

— Bien sûr.

La main glacée de Chad me serra le genou.

— On dirait que vous croyez que c'est une révélation, fis-je à Blackwood. Il va vraiment falloir que vous fassiez quelques progrès en matière de munitions verbales. Corban a toujours su qu'il n'était

pas le père biologique de Chad et cela n'a aucune importance à ses yeux. Il le considère tout de même comme son fils.

Le pied du verre d'eau que tenait le vampire se brisa dans sa main. Il en posa délicatement les morceaux sur son assiette vide.

— Vous n'avez décidément pas assez peur de moi, remarqua-t-il d'un ton excessivement calme. Peut-être est-ce le moment idéal pour vous démontrer combien vous vous trompez.

— D'accord, répondis-je. Merci pour ce repas, Amber. Faites attention à vous, Corban et Chad.

Puis je me levai et arquai un sourcil interrogateur.

Il pensait que c'était parce que j'étais stupide que je n'avais pas peur de lui. Mais c'était montrer sa peur à une meute de loups-garous qui était *vraiment* stupide. S'il avait trop peur, même le loup qui exerçait un contrôle parfait de lui-même risquait d'avoir des problèmes. Alors face à un loup qui ne se maîtrisait pas... Eh bien, disons que j'avais appris très tôt à dissimuler ma peur.

Le fait de provoquer Blackwood n'était pas stupide non plus. S'il m'avait tuée dès ma première pique, au moins aurais-je eu droit à une mort rapide. Mais plus il tolérait mes provocations, plus je prenais conscience qu'il avait besoin de moi. Pour quelle raison, je l'ignorais, mais il avait indéniablement besoin de moi.

Le seul problème, c'était qu'il le prenait comme un défi. Je me demandai ce qui, dans son esprit, pourrait plus me terrifier que l'état d'Amber, mais me forçai à ne pas y penser. Le futur n'existait pas ; il y avait seulement ce vampire et moi, debout près de la table.

— Venez, m'ordonna-t-il en se dirigeant vers l'escalier.

— Comment se fait-il que vous puissiez vous déplacer alors qu'il fait jour ? demandai-je. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose chez aucun vampire.

— On est ce qu'on mange, répondit-il de manière énigmatique. C'est ce que ma créatrice me disait toujours. *Mann ist was mann ifit*. Elle me défendait de me nourrir d'ivrognes ou de fumeurs. (Il eut un rire que je refusai de considérer sinistre.) Amber me fait un peu penser à elle, totalement obsédée par la nutrition. Et elles avaient tout à fait raison. Sauf que ma créatrice ne s'est pas vraiment rendu compte des implications de ce qu'elle me disait. (Il rit de nouveau.) Enfin, jusqu'à ce que je la consomme, elle.

Nous passâmes devant la chambre où je m'étais réveillée et Blackwood éteignit la lumière.

— Il ne faut pas gaspiller l'électricité, observa-t-il.

Puis il ouvrit la porte d'une pièce beaucoup plus vaste. Elle était remplie de cages. Une odeur d'égoûts, de maladie et de mort me sauta au visage. La plupart des cages étaient vides, sauf une qui contenait un homme nu roulé en boule.

— Vous voyez, Mercedes, dit-il, vous n'êtes pas la première créature rare en ma possession. Ceci est un homme-chêne. Je l'ai depuis... Depuis combien de temps m'appartenez-vous, Donnell Greenleaf ?

Le fae s'étira et leva son visage du sol en ciment. Autrefois, il avait dû être particulièrement impressionnant. Si mes souvenirs du vieux livre que j'avais emprunté étaient exacts, les hommes-chênes n'étaient pas bien grands, dans les un mètres vingt, mais ils étaient solidement bâtis « comme une table en chêne de qualité ». Toutefois, celui-ci n'avait plus que la peau sur les os.

D'une voix aussi sèche que la saison estivale des Tri-Cities, il répondit :

— Quatre-vingt-treize années, deux saisons et dix-huit jours.

— Les hommes-chênes, remarqua Blackwood d'un air satisfait, comme les arbres éponymes, ne se nourrissent que de la lumière du soleil.

« On est ce qu'on mange », en effet.

— Je n'ai jamais essayé de voir si j'étais capable de survivre rien qu'en absorbant de la lumière, poursuivit-il. Mais en tout cas, grâce à vous, je ne me consume pas au soleil, n'est-ce pas, Donnell Greenleaf ?

— Et je suis honoré de porter ce fardeau, répondit le fae d'une voix désespérée, le visage contre le sol.

— Vous m'avez donc enlevée pour pouvoir vous transformer en coyote ? demandai-je d'un ton incrédule.

Le vampire se contenta de sourire et m'escorta vers une cage assez vaste et équipée d'un lit. Il y avait aussi un seau d'où s'échappait l'odeur d'eaux usées que j'avais perçue en rentrant. Son contenu sentait Corban, Chad et Amber.

— Je suis en mesure de vous garder en vie très longtemps, dit le vampire en me saisissant la nuque et en me collant le visage contre

les barreaux de la cage. Peut-être même jusqu'à votre mort de cause naturelle. Et alors ? Vous n'avez aucun commentaire à faire, à présent, petite maligne ?

Il ne voyait pas la silhouette presque transparente qui se trouvait devant moi, l'index en travers des lèvres. C'était une femme qui semblait avoir eu entre 60 et 100 ans au moment de sa mort, et qui, comme la Mère Noël, était rondelette et toute mignonne. *Chut*, me disait son index. Ou peut-être simplement : *Ne dis pas que tu peux me voir*.

Blackwood ne la voyait pas alors même qu'il avait utilisé l'autre fantôme comme garçon de courses. Je me demandais pourquoi. Elle aussi sentait le sang.

Il me poussa dans la cage mitoyenne à celle que Chad et Corban avaient occupée. Il n'avait probablement plus besoin de garder Amber prisonnière à présent.

— Tout cela aurait pourtant pu être tellement plus facile pour vous, dit-il.

La femme avait disparu, alors je me permis de laisser libre cours à ma langue acérée.

— Parlez-en à Amber.

Il sourit en laissant la lumière faire étinceler ses crocs.

— Elle a beaucoup apprécié. Je vais vous donner une dernière chance. Coopérez, et je vous permettrai d'habiter dans l'autre chambre.

Peut-être pouvais-je m'échapper par le toit de l'autre chambre. Mais je ne pensais pas vraiment que ce soit le cas. La prison qui se trouve chez le Marrok ressemble à une chambre ordinaire, sauf que les barreaux sont à l'intérieur des murs.

Je m'appuyai contre le côté de la cage longeant le mur en ciment qui donnait sur l'extérieur.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas me forcer à vous obéir ? Vous y parvenez bien avec Corban.

Il haussa les épaules.

— À vous de le découvrir.

Il ferma la porte de la cage à clé, puis utilisa la même pour ouvrir celle de l'homme-chêne. Celui-ci gémit en se faisant traîner hors de celle-ci.

— Je ne peux pas me nourrir de vous tous les jours, Mercy, dit Blackwood. Pas si je veux que vous ne me claquiez pas dans les doigts. Le dernier changeur que j'ai eu est mort il y a une cinquantaine d'années... mais je l'ai gardé pendant soixante-trois ans. Je prends toujours soin de ce qui m'appartient.

Ouais, j'étais certaine qu'Amber serait tout à fait d'accord.

Blackwood s'agenouilla près de l'homme-chêne qui s'était recroquevillé en position foetale. Il me regardait de ses grands yeux noirs. Il ne se débattit même pas lorsque Blackwood saisit sa jambe et planta ses crocs dans son artère fémorale, tout près de son entrejambe, en me jetant un regard plein de sous-entendus.

— Le chêne m'a dit, murmura le fae dans un gallois teinté d'accent anglais, que Mercy me libérerait à la saison des blés.

Je le regardai fixement et le vis sourire avant que le vampire lui fasse quelque chose de visiblement douloureux et qu'il ferme les paupières pour mieux le supporter. J'étais certaine que si Blackwood avait compris le gallois, son châtiment aurait été beaucoup plus extrême. Mais j'ignorais comment l'homme-chêne était certain que moi, je le comprendrais.

Il y avait deux manières de libérer un prisonnier. La première était évidemment de l'aider à s'échapper. Mais j'avais dans l'idée que l'homme-chêne parlait de la deuxième.

Quand il en eut terminé, l'homme-chêne était à moitié inconscient et Blackwood semblait plus jeune d'une dizaine d'années. Ce n'était pas quelque chose dont les vampires étaient normalement capables, mais d'un autre côté, je ne connaissais aucun vampire qui se nourrissait de faes. Il souleva l'homme-chêne sans le moindre effort apparent et le balança sur son épaule.

— Allons te procurer un peu de lumière du jour ! s'exclama-t-il d'un ton joyeux.

La porte de la chambre se referma derrière lui et la voix tremblante d'une femme dit :

— C'est parce que tu es trop puissante pour lui, ma belle. Il a bien essayé de faire de toi son esclave, mais les liens que tu as avec les loups et avec ce vampire... d'ailleurs, comment as-tu réussi à faire ça, petite maligne ? Bref, ces liens l'en ont empêché. Mais ça ne durera pas. À terme, il échangera assez de sang avec toi pour que tu lui appartiennes. Ce ne sera pas avant quelques mois, pourtant.

Le fantôme de la Mère Noël se trouvait dans ma cage, dos à moi, le regard braqué sur la porte que Blackwood avait refermée sur lui.

— Qu'est-ce qu'il veut de moi ? lui demandai-je.

Elle se tourna vers moi et me sourit.

— Eh bien, *moi*, ma jolie.

Elle avait des crocs pointus.

— Vous êtes un vampire, lui dis-je.

— J'en étais un, acquiesça-t-elle. Ce n'est pas très habituel, je le reconnais. Le jeune homme que tu as vu un peu plus tôt en était un aussi. Nous sommes liés à James. Nous lui appartenons. John est le seul vampire que James ait jamais créé, et j'ai honte d'avouer que James est ma très grande faute.

— Votre faute ?

— C'était un jeune homme si gentil, si attentif, vraiment quelqu'un de bien. Enfin, c'est ce que je croyais. Une nuit, l'un de mes autres enfants m'a montré le murdhuacha que James avait capturé... C'est une espèce de merrow, ces sirènes gaéliques...

Elle avait un faible accent, mais je ne pouvais déterminer s'il était cockney ou irlandais.

— Enfin, reprit-elle d'un ton exaspéré, c'était tout simplement quelque chose qui ne se faisait pas, vois-tu, chérie ? Déjà parce qu'il est déconseillé de s'attaquer aux faes. Mais aussi parce que tout être avec qui on échange notre sang peut devenir un vampire. Et s'il s'agit d'un être surnaturel, les résultats peuvent être franchement déplaisants. (Elle secoua la tête.) Enfin, lorsque je lui ai demandé des explications à ce propos (elle baissa un regard triste sur ses mains), il m'a tuée. Alors, j'ai décidé de le hanter, et je l'ai suivi jusqu'ici, ce qui n'était pas la meilleure idée du monde, je dois le reconnaître. Lorsqu'il a capturé cet homme, celui qui était comme toi, il a été capable de me voir. Et il s'est rendu compte qu'une vieille femme comme moi pouvait encore lui être utile.

Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle elle m'en disait tant. Peut-être qu'elle se sentait seule, cette pauvre femme.

Mais elle passa la langue sur ses lèvres et poursuivit :

— Je pourrais peut-être t'aider.

Tous les vampires sont maléfiques. J'eus presque l'impression que le Marrok lui-même me le murmurait à l'oreille.

Je levai un sourcil interrogateur.

— Si tu acceptes de me nourrir, je te dirai quoi faire. (Elle sourit en gardant ses crocs cachés.) Juste une ou deux gouttes de sang. Après tout, je suis un fantôme. Il ne m'en faut pas beaucoup.

Chapitre 12

— Je pourrais me contenter de te mordre pendant ton sommeil, ma belle, me fit remarquer le fantôme. J’essaie simplement d’en faire un cadeau. Si tu acceptes de me faire ce cadeau, alors je t’aiderai.

C’était le genre de femme que l’on engagerait pour surveiller ses enfants. Gentille, aimante, presque trop serviable.

— Vous n’oseriez pas, grondai-je.

Et je sentis quelque chose se débloquent. Quelque chose que j’avais fait.

Ses yeux s’agrandirent et elle recula.

— Bien sûr que non, chérie. Bien sûr que non, si tu ne le veux pas.

Elle essayait de détourner mon attention. Mais j’avais fait quelque chose. J’avais eu la même sensation dans la salle de bains, lorsque j’avais ordonné au fantôme de laisser Chad en paix. De la magie. Pas celle qu’utilisaient les faes ou les sorcières, mais indéniablement de la magie. J’en sentais l’odeur.

— Dites-moi, ordonnai-je en m’inspirant de la manière dont Adam manifestait son autorité, même si pour lui, c’était aussi naturel que de se raser le matin. Comment Blackwood s’est-il débrouillé pour faire hanter la maison d’Amber ? Était-ce vous ?

Elle eut une moue de frustration et ses yeux s’illuminèrent comme ceux d’un vampire ordinaire. Mais elle me répondit quand même.

— Non, c’était le garçon. La petite expérience de James.

Non loin des cages, mais hors de portée, se trouvait une table recouverte de cartons. Une pile de six ou sept seaux de quinze litres était rangée dans un coin. Ils s’écrasèrent au sol à grands fracas et roulèrent jusqu’à la bonde au milieu de la chambre.

— Mais oui, c’est tout ce que tu étais pour lui, reprit-elle d’un ton méchant qui tranchait avec son allure de mamie. Il a fait de toi un

vampire et s'est amusé de toi jusqu'à ce qu'il finisse par se lasser. Alors, il t'a tué, et a continué à s'amuser avec ton cadavre pourrissant.

C'était exactement ce qu'il avait fait avec Amber, pensai-je, sauf qu'il n'avait pas réussi à la vampiriser avant de la transformer en zombie. *Ici et maintenant*, me répétais-je, *ne perds pas ton énergie sur ce que tu ne peux pas changer.*

Les seaux s'immobilisèrent et le silence revint, si Ion ne tenait pas compte de mon souffle court.

Elle se reprit à grand mal.

— Ne tombe jamais amoureuse, me dit-elle. Ça rend faible.

Je ne réussis pas à déterminer si elle parlait de sa propre expérience, de celle du jeune homme ou même de Blackwood. Mais il y avait d'autres informations qui m'intéressaient plus que ça. Si je réussissais à la convaincre de répondre à mes questions.

— Dites-moi exactement pourquoi Blackwood me veut.

— Tu es *drôlement* impolie, ma petite. Ce vieux loup ne t'a-t-il pas appris les bonnes manières ?

— Dites-moi ce qu'il veut faire de moi, m'entétais-je.

Elle cracha en me montrant ses crocs. J'affrontai son regard et la dominaï comme s'il s'agissait d'un loup.

— Dites-le-moi.

Elle détourna le regard, se redressa et lissa ses jupes comme si elle était nerveuse et non furieuse, mais elle ne me trompait pas.

— Il est ce qu'il mange, finit-elle enfin par dire, quand elle se rendit compte que je ne renoncerais pas. Il te l'a dit. Je n'avais jamais vu ça auparavant... comment aurais-je pu le deviner ? Moi, je croyais qu'il se nourrissait de ce fae parce qu'il en aimait le goût. Mais en fait, il prélevait aussi bien ses pouvoirs que son sang. Et c'est ce qu'il fera avec toi, afin de faire de moi ce qu'il veut.

Puis elle disparut.

Je regardai l'endroit où elle se trouvait quelques secondes auparavant. Si Blackwood se nourrissait de moi, il parviendrait donc à... quoi donc ? Je poussai un soupir surpris. *Non*. Il parviendrait à faire ce que je pouvais faire : contrôler un fantôme.

J'aurais eu des dizaines d'autres questions si elle n'avait pas décidé de disparaître. Mais ce n'était pas le seul fantôme qui traînait dans les environs.

— Hé, dis-je doucement, elle est partie. Tu peux te montrer, maintenant.

Il avait une odeur légèrement différente de la femme, même si tous deux sentaient principalement le sang rance. La différence était subtile, mais je réussissais à la percevoir en faisant attention. J'avais senti cette odeur alors que j'interrogeais la vieille femme, ce qui expliquait comment je savais qu'il se trouvait toujours dans la pièce.

C'était bien celui qui avait hanté la maison d'Amber. Celui qui avait presque tué Chad.

Il apparut peu à peu, assis en tailleur sur le sol en béton, dos à moi. Il était plus visible cette fois-ci, et je m'aperçus que sa chemise avait été cousue main, bien que le résultat ne soit pas particulièrement soigné. Il ne datait probablement pas de ce siècle ou du précédent ; il devait avoir vécu au XIX^e siècle.

Il saisit l'anse d'un des seaux et le fit rouler jusqu'à la cage de l'homme-chêne. Puis il me jeta un regard maussade par-dessus son épaule et maugréa, en retournant la tête vers les seaux :

— Vous allez m'obliger à tout vous dire ?

— Ce n'était pas très poli, reconnus-je sans vraiment lui répondre. (S'il savait quelque chose qui me permettrait de nous sortir d'ici, Chad, Corban et moi, alors tous les moyens étaient bons.) Mais je n'ai aucun scrupule à être malpolie envers quelqu'un qui me veut du mal. Tu sais pour quelle raison elle veut du sang ?

— Avec le sang que quelqu'un lui donne de son plein gré, elle est capable de tuer quiconque simplement en le touchant, dit-il. Mais ça ne marche pas si elle le prend sous la contrainte... cela étant, elle pourra tout de même vous en voler juste pour se venger.

Il agita la main et l'un des cartons se renversa, laissant échapper des chips de polystyrène. Cinq ou six d'entre eux voletèrent comme des flocons de neige en pleine tempête, puis son intérêt pour eux sembla s'atténuer et ils tombèrent au sol.

— « En le touchant » ? répétai-je.

— Mortel, sorcière, fae ou vampire, elle peut tuer n'importe lequel d'entre eux. On l'appelait Grand-Mère Mort lorsqu'elle était encore vivante. (Il tourna de nouveau le visage vers moi, mais je ne pus déchiffrer son expression.) Lorsqu'elle était encore un *vampire*, plutôt. Même les autres vampires avaient peur d'elle. C'est comme ça qu'il s'est rendu compte de ce qu'il pouvait faire.

— Blackwood ?

Le fantôme fit volte-face et sa main traversa le seau avec lequel il jouait.

— Il me l'a raconté. Un soir, alors que cela avait été son tour de se nourrir d'elle... C'était la maîtresse de notre essaim... il avait tué un vampire rien qu'en le touchant. (Les vampires les plus faibles se nourrissent du maître ou de la maîtresse de l'essaim et lui donnaient leur sang en retour. Au fur et à mesure qu'ils devenaient plus puissants, ils cessaient de le faire, car ils n'en avaient plus besoin pour leur survie.) Il m'a dit qu'il était en colère et qu'il avait touché une femme qui s'était soudain réduite en poussière, exactement de la même manière que le faisait la maîtresse. Mais quelques jours plus tard, il n'en était plus capable. Comme son tour pour boire le sang de la maîtresse n'interviendrait pas avant plusieurs semaines, il avait engagé une prostituée fae (je ne sais plus de quelle espèce de fae il s'agissait) et l'avait vidée de son sang. Les pouvoirs de la fae avaient duré plus longtemps pour lui, cette fois-là. Il a donc fait quelques expériences et découvert que, lorsqu'il les laissait vivre assez longtemps alors qu'il s'en nourrissait, il pouvait utiliser leur pouvoir pour une période plus longue.

— En est-il toujours capable ? demandai-je avec inquiétude. Tuer rien qu'en touchant ?

Pas étonnant que personne ne l'ait jamais défié sur son territoire. Il eut un geste de dénégation.

— Non. Et comme elle est morte, il ne peut plus lui emprunter ses talents. Elle le peut toujours, à condition qu'il lui donne du sang. Mais il n'est plus en mesure de se servir d'elle de la même manière qu'il le faisait avant la mort du vieux changeur indien. Ce n'est pas qu'elle ait quoi que ce soit à dire à propos des meurtres, mais elle refuse de se plier à ses caprices. Ou plus exactement, elle déteste devoir satisfaire seulement ses caprices et ne rien pouvoir faire d'autre. Il l'utilise pour ses affaires et les affaires... (il se lécha les lèvres comme s'il essayait de se rappeler exactement les termes de Blackwood) les affaires doivent être conduites avec une totale précision. (Il sourit en ouvrant de grands yeux innocents. Ils étaient bleus.) Elle préfère les bains de sang et on peut compter sur elle pour laisser des indices désignant James sur le lieu de ses crimes.

Elle l'a déjà fait, avant qu'il se rende compte qu'il ne la contrôlait plus. Il était très mécontent.

— Tu me dis donc que Blackwood avait mis la main sur un changeur, récapitulai-je, dont il se nourrissait simplement pour pouvoir la contrôler. Nous parlons bien de la femme qui était là il y a quelques minutes, n'est-ce pas ?

— Elle se nomme Catherine. Moi, c'est John. (Le garçon regarda un seau qui se mit à bouger.) C'était un homme bien, ce Carson Douze Cuillers. Parfois, il me parlait, il me racontait des histoires. Il me disait que je n'aurais pas dû me laisser enchaîner par James, que je ne devais pas lui servir de jouet. Et qu'il faudrait que je me laisse aller pour rencontrer le Grand Esprit. Il m'assurait qu'autrefois, il aurait pu m'aider à le faire.

Il me sourit, mais j'aperçus une lueur de malice dans ses yeux.

— C'était un méchant Indien, poursuivit-il. Lorsqu'il était encore un jeune garçon, pas beaucoup plus vieux que moi, il avait tué un homme pour lui voler son portefeuille et son cheval. Ça l'avait rendu incapable de faire certaines choses qu'il était censé pouvoir faire. Et du coup, il était incapable de me dire ce que je devais faire.

L'expression maléfique de son visage réussit à me distraire de la pitié que je ressentais à son égard. Et je vis alors ce qui m'avait échappé la première fois que j'avais croisé son regard. C'était quelque chose qui faisait de lui un fantôme très différent de tous ceux que j'avais croisés jusqu'à présent.

Les fantômes sont la dépouille mentale de personnes mortes, une fois que l'âme a disparu. D'une certaine manière, ce sont simplement des souvenirs qui ont pris forme humaine. S'ils sont capables d'interagir avec leur environnement, de réagir à certains stimuli, ils ne sont que l'ombre des personnes qu'ils ont été, une ombre obsessionnelle, comme ces fantômes de chiens qui gardent la vieille tombe de leur maître ou comme cette jeune fille que j'avais croisée une fois et qui passait son temps à chercher son chiot.

Néanmoins, juste après leur mort, il leur arrive d'être différents. J'avais pu m'en rendre compte lors d'enterrements ou dans la maison de quelqu'un qui venait de mourir. Parfois, l'esprit d'une personne récemment décédée va veiller sur ceux qui restent, comme pour s'assurer que tout va bien pour eux. Ceux-là sont bien plus que

l'ombre de ce qu'ils ont été, la différence était flagrante à mes yeux. Et j'ai toujours pensé que c'était leur âme que je voyais alors.

C'était ce que j'avais vu dans les yeux d'Amber. Je sentis mon estomac se nouer. La mort devrait être une libération. C'était totalement injuste et tellement horrible que Blackwood ait découvert la manière de les garder prisonniers au-delà de celle-ci.

— Est-ce que Blackwood t'a demandé de tuer Chad ?

Il serra les poings.

— Il a tout. Tout. Des livres, des jouets. (Sa voix se transforma en un hululement.) Il a une voiture jaune. Et moi ? Regardez-moi ! (Il se leva brusquement, les yeux fous, mais quand il reprit la parole, sa voix n'était plus qu'un murmure.) Il a tout et moi je suis mort. Mort. Mort.

Il disparut d'un coup, et les seaux s'éparpillèrent avec violence, l'un d'eux venant frapper les barreaux de ma cage et éclater en mille morceaux de plastique orange dont l'un me coupa au bras.

Je ne savais pas si c'était un oui ou un non.

À présent seule, je m'assis sur le lit et appuyai mon dos contre le mur de ciment froid. John le Fantôme en savait visiblement beaucoup plus que moi sur les changeurs. Je me demandai s'il m'avait dit la vérité concernant la nécessité de suivre un certain code moral si je voulais garder mes capacités... y compris, semblait-il, celle de pouvoir contrôler les fantômes. J'imaginai, vu mon peu de succès en la matière, que c'était quelque chose qui nécessitait un minimum d'entraînement.

Je réfléchis à la manière dont ce talent particulier pourrait m'aider à nous sortir, moi et tous les autres prisonniers, intacts de cette maison. J'étais plongée en pleine réflexion lorsque je me rendis compte que du monde était en train de descendre l'escalier. J'allais avoir de la visite.

Je me levai pour les accueillir.

Les visiteurs étaient d'autres prisonniers. Et un zombie.

Amber papotait à propos de la prochaine partie de baseball de Chad, suivie de Corban, visiblement toujours sous l'influence du vampire, et de Chad, qui ne savait pas quoi faire d'autre que de la suivre. Il avait un bleu sur la joue qui n'y était pas lorsque je l'avais laissé dans la salle à manger.

— Maintenant, il faut que vous dormiez, leur dit-elle. Jim va aussi se coucher une fois qu'il aura remis ce fae dans sa cage. Il faut que vous soyez en pleine forme quand il sera temps de se lever.

Elle leur tint la porte ouverte comme si cela n'avait pas été une cage, mais une chambre de palace.

Ce zombie donnait la même impression que ces cassettes de montage, où l'on collait de petits bouts de phrases pour faire dire à quelqu'un ce qu'il n'avait jamais dit. Les mots sortaient de la bouche de la morte sans la moindre relation avec ce qu'elle faisait.

Corban tituba jusqu'au centre de la cage. Chad se glissa entre le cadavre de sa mère et la porte, et le rejoignit en courant, avant de s'arrêter à côté du lit, tremblant, les yeux grands ouverts. Il avait beau être courageux, ce n'était après tout qu'un petit garçon de dix ans.

S'il s'en sortait vivant, il était bon pour des années de thérapie. Enfin, s'il réussissait à trouver un psy capable de le croire. *Votre mère était... quoi ? Euh... Je vais vous faire une petite ordonnance d'antipsychotiques... ou autre médicament à la mode pour les malades mentaux.*

— Oups ! s'écria Amber avec une gaieté hystérique. J'ai failli oublier ! (Elle regarda autour d'elle et secoua tristement la tête.) C'est toi qui as fait ça, Mercy ? Char disait toujours que vous étiez faites pour habiter ensemble parce que au fond, vous n'étiez que des souillons. (Elle continua à parler tout en ramassant les seaux, sauf celui qui s'était brisé et qu'elle ne prit pas la peine de nettoyer, puis en les entassant là où ils étaient rangés auparavant. Ensuite, elle en prit un, le mit dans la cage de Chad et Corban avant de reprendre celui qui s'y trouvait déjà.) Il vaut mieux que j'aille nettoyer ça, n'est-ce pas ?

Puis elle verrouilla la porte de la cage.

— Amber, dis-je sur un ton autoritaire. Donne-moi cette clé.

Après tout, elle était morte. Peut-être était-elle censée m'obéir aussi ?

Elle eut un instant d'hésitation qui ne m'échappa pas. Puis elle me décocha un sourire éblouissant.

— Vilaine, vilaine Mercy. Tu vas le regretter quand je vais dire ça à Jim.

Elle saisit l'anse du seau et sortit de la pièce en sifflotant, continuant tout le long des escaliers. J'avais visiblement besoin de plus d'entraînement, ou peut-être y avait-il un truc pour y parvenir que je ne connaissais pas.

Je baissai la tête et restai les bras croisés en attendant que Blackwood ramène l'homme-chêne et en évitant de croiser le regard de Chad. Je fis mine de ne pas entendre lorsqu'il secoua les barreaux de sa cage pour attirer mon attention. Je ne voulais pas qu'à son retour, Blackwood me voie en train de lui tenir la main ou de lui parler.

Je doutais qu'il y ait la moindre chance que Blackwood lui laisse la vie sauve après tout ce qu'il avait vu. Mais je refusais de donner au vampire des raisons supplémentaires de lui faire du mal. Et si je baissais ma garde, j'aurais d'autant plus de difficulté à me blinder contre la peur qui menaçait de me submerger.

Au bout d'un moment, l'homme-chêne revint dans la chambre en titubant, suivi par Blackwood. Le fae faisait à peine plus de un mètre vingt, mais aurait semblé plus grand s'il s'était tenu droit. Ses membres étaient bizarrement proportionnés, les jambes un peu plus courtes et les bras plus longs que la normale. Sa tête au front large et aux fortes mâchoires reposait sur un cou trop trapu.

Il rentra dans sa cage sans se débattre, comme s'il avait déjà trop essayé sans succès. Le vampire verrouilla la porte derrière lui. Il me regarda en lançant la clé en l'air, puis il la rattrapa d'une main sûre avant qu'elle touche le sol.

— Je vais m'assurer de ne plus vous envoyer Amber avec les clés. Je ne répondis rien et cela le fit rire.

— Vous pouvez bouder tant que vous voudrez, Mercy. Ça ne changera rien à la situation.

Moi, bouder ? Je détournai le regard. S'il voulait que je boude vraiment, il allait être servi.

Il se dirigea vers la porte.

Je ravalai ma colère et réussis à éviter qu'elle ne teinte ma voix.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ?

Il est plus difficile de ne pas entendre une question vague qu'une autre plus spécifique, tout simplement parce qu'elle provoque la curiosité chez l'interlocuteur qui vous adressera la parole même s'il n'en avait pas l'intention.

— Débrouillé pour quoi ? demanda-t-il.

— Pour Catherine et John, répondis-je. Ce ne sont pas des fantômes ordinaires.

Il sourit, flatté que je l'aie remarqué.

— J'aime à penser que je suis doté de certains pouvoirs surnaturels, dit-il en pouffant tellement il se trouvait drôle et en essuyant des larmes de rire imaginaires. Mais pour être honnête, c'est leur propre choix. Catherine est déterminée à se venger de moi d'une manière quelconque ; elle m'en veut parce que j'ai mis fin à son règne de terreur. John... Eh bien, John m'aime. Il ne me quittera jamais.

— Lui avez-vous demandé de tuer Chad ? demandai-je d'un ton dégagé, comme si la réponse ne m'intéressait pas vraiment.

— Ah ! Voilà une question intéressante. (Il haussa les épaules.) C'est justement la raison pour laquelle j'ai besoin de vous. Non. Au contraire, il a fichu mon plan en l'air. S'il avait fait comme je le lui avais ordonné, vous seriez venue ici de votre propre chef pour que j'épargne vos amis. Et lui, au contraire, vous a tous fait fuir. Il m'a fallu plusieurs heures pour leur remettre la main dessus. Ils ne voulaient pas me suivre, et... Eh bien, vous avez vu dans quel état se trouve à présent ma pauvre Amber.

Je ne voulais pas savoir. Je ne voulais pas poser la prochaine question. Mais il était indispensable que je sache ce qu'il avait fait à Amber.

— Qu'avez-vous mangé qui vous permette de fabriquer des zombies ?

— Oh ! Ce n'est pas un zombie, me répondit-il. J'ai déjà vu des zombies de trois siècles qui avaient l'air aussi frais que s'ils étaient morts la veille. Ils sont transmis de père en fils comme les trésors qu'ils sont indéniablement. Je crains de devoir me débarrasser d'Amber d'ici au mieux une semaine, à moins que je la mette au congélateur. Mais les sorcières capables de zombifier ont autant besoin de connaissance que de pouvoir, et au bout du compte, elles représentent plus de tracas qu'elles n'en valent la peine. Non. C'est une chose que j'ai apprise grâce à Carson... Je suis certain que John et Catherine vous ont parlé de Carson. Il est tout à fait intéressant qu'un seul meurtre l'ait dépouillé de ses pouvoirs, alors même que de mon côté (et vous pouvez me croire quand je dis que j'ai fait bien

pire qu'un simple homicide à la suite d'un vol) je n'ai aucun mal à utiliser ces mêmes pouvoirs. Peut-être que son impuissance était purement psychosomatique, qu'en pensez-vous ?

— Vous m'avez dit de quelle manière vous aviez fait rester Catherine et John, insistai-je. Comment avez-vous convaincu l'esprit d'Amber de faire de même ?

Il adressa un sourire à Chad, qui se tenait aussi loin que possible de son père. Il avait l'air terrorisé et fragile.

— Elle est restée pour protéger son fils. (Puis, se tournant vers moi :) D'autres questions ?

— Pas pour le moment.

— Bien. Oh ! Et j'ai fait en sorte que John ne puisse plus vous rendre visite de sitôt. Et en ce qui concerne Catherine, je pense qu'il vaut mieux aussi qu'elle ne s'approche plus de vous.

Il ferma doucement la porte derrière lui et j'entendis le parquet grincer sous ses pas alors qu'il s'éloignait.

Quand je fus bien sûre qu'il était parti, je chuchotai :

— Homme-chêne, sens-tu lorsque le soleil se couche ?

Le fae qui était étendu sur le sol de sa cage tourna la tête vers moi.

— Oui.

— Pourras-tu me prévenir ?

Il réfléchit longuement.

— D'accord.

Corban trébucha et se mit à osciller en clignant rapidement des yeux. Blackwood l'avait libéré de son influence. Il prit une grande inspiration tremblante et se tourna vers Chad en signant à toute allure.

— Je ne sais pas ce que Chad a compris de la situation, probablement trop pour son bien. Beaucoup trop. Mais l'ignorance risquerait de causer sa mort.

Il me fallut un moment pour me rendre compte que c'était à moi qu'il s'adressait, tout son corps étant dirigé vers son fils. Quand il en eut terminé de ses signes, Chad, qui maintenait toujours la plus grande distance avec son père, lui répondit aussitôt.

Tout en observant les mains de son fils, Corban me demanda :

— Que savez-vous sur les vampires ? Avons-nous le moindre espoir de sortir d'ici ?

— Mercy me libérera à la saison des blés, intervint l'homme-chêne d'une voix rauque, en anglais, cette fois-ci.

— Je le ferai si je le peux, lui promis-je. Mais je ne suis pas certaine de le pouvoir.

— C'est ce que le chêne m'a dit, répliqua-t-il comme si ce simple fait garantissait la véracité de ses paroles. Ce n'était pas un arbre très vieux, mais il était fort en colère contre le vampire et il a donc utilisé ses ressources au-delà du raisonnable... J'espère qu'il *ne s'est pas infligé des dommages irréparables*, conclut-il en laissant les mots se fondre les uns dans les autres et en avalant les syllabes.

Puis il détourna la tête et poussa un soupir épuisé.

— Les chênes sont-ils donc tellement dignes de confiance ? demandai-je.

— C'était le cas, répondit-il. Autrefois.

Quand je vis qu'il n'avait plus rien à ajouter, je me retournai vers Corban pour lui enseigner ce que je savais de plus important concernant le monstre qui nous gardait prisonniers.

— On peut tuer un vampire en lui transperçant le cœur d'un pieu en bois, en lui coupant la tête, en le plongeant dans l'eau bénite, ce qui n'est pas commode si on n'a pas une piscine et un prêtre prêt à la bénir sous la main, en l'exposant à la lumière du soleil ou au feu. On m'a dit que c'était encore mieux si on combinait plusieurs méthodes à la fois.

— Et l'ail ?

Je secouai la tête.

— Non. Cela étant, un vampire m'a dit qu'entre une victime qui sentait l'ail et une pour qui ce n'était pas le cas, c'était cette dernière qui serait choisie par la plupart d'entre eux. De toute façon, je ne vois ni ail, ni pieu en bois à portée de main.

— J'étais au courant pour la lumière du soleil, comme tout le monde, mais sur celui-ci, ça ne semble pas avoir l'effet habituel.

Je désignai l'homme-chêne du menton.

— Il semble qu'il soit capable d'utiliser les pouvoirs des êtres dont il se nourrit. (Je refusais de parler d'échange de sang alors que Chad ne perdait pas un mot de la conversation.) Or les hommes-chênes tels que notre compagnon d'infortune se nourrissent de la lumière du jour. C'est pour ça que Blackwood est immunisé contre elle.

— Nous pouvons aussi nous nourrir de sang, intervint l'homme-chêne. Dans l'ancien temps, on nous offrait des sacrifices de sang afin de satisfaire les arbres. (Il poussa un soupir.) C'est en me nourrissant de sang qu'il parvient à me garder vivant même si je suis prisonnier de cette cage de fer froid.

Je me souvins qu'il était prisonnier de Blackwood depuis 93 ans. Cette pensée suffit à réduire à néant les dernières bribes d'optimisme qui avaient survécu à mon trajet depuis les Tri-Cities. Mais l'homme-chêne n'était pas le compagnon d'un loup-garou... ou l'agneau d'un autre vampire.

— En avez-vous déjà tué un ? demanda l'homme-chêne.

J'acquiesçai, mais tempérai ma réponse :

— Un avec de l'aide, et l'autre parce qu'il faisait jour et qu'il n'était pas en possession de toutes ses facultés.

Ce n'était visiblement pas la réponse qu'il espérait.

— Je vois. Pensez-vous être en mesure de tuer celui-ci ?

Je regardai les barreaux autour de moi.

— Ça n'a pas l'air d'être sur la bonne voie à l'heure actuelle. Pas de pieu, pas de piscine d'eau bénite, pas de feu...

Et en le disant, je me rendis compte qu'il y avait très peu de matériaux inflammables dans notre prison : les draps du lit de Chad, nos vêtements... et c'était tout.

— Et je ne vais pas être d'une grande utilité non plus, intervint Corban d'un air amer, je n'ai même pas réussi à m'empêcher de vous enlever.

— Ce Taser était une des armes développées par Blackwood ?

— Ce n'était pas un Taser, c'est une marque déposée. Blackwood vend ce modèle de pistolet électrique à certaines agences gouvernementales qui veulent pouvoir interroger leurs prisonniers sans laisser de marques. Ils sont beaucoup plus puissants que les modèles fabriqués par Taser. Ce n'est pas légal sur le marché particulier, mais...

Il semblait fier, et présentait l'arme comme s'il se trouvait en pleine réunion marketing. Il s'en rendit compte et s'interrompit, avant de dire :

— Désolé.

— Ce n'est pas votre faute, le rassurai-je. (Je regardai Chad qui avait toujours l'air complètement traumatisé.) Vous voulez bien me servir d'interprète ?

— OK, répondit Corban en se tournant vers son fils. Je vais lui expliquer ce que je fais. (Il agita les mains, puis reprit la parole :) Allez-y.

— Blackwood est un vampire, expliquai-je à Chad. Ce qui signifie que ton père ne peut pas faire autrement que d'obéir à ses ordres : c'est ce que font les vampires en général. Je suis légèrement protégée contre cette influence pour la même raison que je peux voir les fantômes et communiquer avec eux. C'est la seule raison qui fait que Blackwood n'a pas pu me faire la même chose... ou plus exactement, qu'il n'a pas encore pu le faire. Il est facile de voir quand c'est Blackwood qui contrôle ton père : il l'empêche de te parler en langage des signes, parce qu'il ne le comprend pas. Donc, si ton père ne te parle pas ainsi, c'est un signe certain qu'il n'est pas en possession de son libre arbitre. En outre, lorsqu'il est sous influence, tu peux voir à la tension de ses épaules qu'il fait tout pour s'en libérer...

Je m'interrompis, car Chad s'était mis à gesticuler, ses doigts exagérant chaque signe. J'imaginai que c'était sa manière de crier.

Corban ne traduisit pas ce qu'il disait, mais répondit avec une grande lenteur, comme pour être sûr de ne pas se faire mal comprendre, en prononçant tout haut les mots pour que je puisse en bénéficier.

— Bien sûr que c'est moi ton père. Je t'ai tenu dans mes bras le jour de ta naissance et ai veillé à ton chevet le lendemain, lorsque tu as failli mourir. Tu es mon fils. J'ai gagné le droit d'être ton père. Tout ce que veut Blackwood, c'est que tu te sentes seul et vulnérable. C'est un être maléfique qui se nourrit autant de ta détresse que du sang de ses proies. Ne le laisse pas gagner la bataille.

Je vis trembler la mâchoire inférieure de Chad, mais il se jeta face contre son père avant de laisser ses larmes couler.

Ce n'était pas le moment idéal pour voir arriver Amber.

— Il fait chaud, là-haut, dit-elle. Je suis censée dormir ici avec vous.

— Tu as la clé ? demandai-je.

Je n'espérais pas vraiment que Blackwood ait oublié sa promesse. Mais j'essayais surtout de détourner son attention et de laisser Chad, qui n'avait pas remarqué sa présence, profiter de son moment d'intimité avec son père. Elle éclata de rire.

— Bien sûr que non, idiot. Jim n'était pas très content de toi. Et je ne t'aiderai pas à t'échapper. Je vais juste m'allonger là. Ce sera assez confortable, un peu comme au camping.

— Viens ici, lui dis-je.

Je ne savais pas si cela fonctionnerait. En fait, je ne savais rien. Mais elle vint. J'ignorais si elle le faisait sous la contrainte ou si elle répondait juste à ma demande.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Elle se trouvait presque à ma portée. Je tendis la main à travers les barreaux. Elle la contempla un instant, puis la saisit.

— Amber, chuchotai-je solennellement. Chad sera en sécurité. Je te le promets.

Elle acquiesça avec enthousiasme.

— Oui, je vais prendre soin de lui.

— Non, répliquai-je. (Je déglutis et tentai de mettre plus d'autorité dans ma voix.) Tu es morte, Amber. (Son expression resta inchangée. Je plissai mes paupières et tentai d'imiter l'autorité d'Adam.) *Tu peux me croire.*

Son visage s'illumina d'abord de cet horrible sourire artificiel et elle ouvrit la bouche pour parler. Elle regarda ma main, puis en direction de Corban et Chad (qui ne l'avait toujours pas remarquée.)

— Tu es morte, lui répétai-je.

Elle s'effondra sur place d'une manière qui n'était ni douce, ni gracieuse. Sa tête rebondit sur le sol en béton avec un son creux.

— Est-ce qu'il va pouvoir la reprendre ? Demanda Corban.

Je m'agenouillai et fermai les yeux.

— Non, répondis-je avec plus de conviction que je n'en ressentais réellement.

Qui savait ce dont Blackwood était capable ? Mais son mari avait besoin de croire que son calvaire était vraiment terminé. Et quoi qu'il en soit, ce ne serait pas Amber qui réussirait à animer ce cadavre, à présent. Elle était bel et bien partie.

— Merci, murmura-t-il les larmes aux yeux.

Puis il s'essuya les joues et tapota Chad sur l'épaule.

— Hé, petit, lui dit-il en se déportant sur le côté de manière que Chad puisse voir le corps de sa mère.

Ils discutèrent un long moment. Corban fit mine d'être un roc, donnant pour quelques heures de plus à son fils l'illusion qu'il était un surhomme.

Nous dormîmes tous aussi loin que possible du cadavre d'Amber. Corban et Chad dormirent sur leur lit qu'ils poussèrent contre les barreaux de ma cage et je me couchai près d'eux, sur le sol. Chad tendit le bras et posa sa main sur mon épaule. Le sol de la cage aurait pu être recouvert de clous que j'aurais quand même réussi à m'endormir.

— Mercy ?

La voix qui m'appelait ne m'était pas familière. Mais c'était aussi le cas pour le sol de béton sur lequel ma joue reposait. Je m'étirai et le regrettai aussitôt : j'étais percluse de courbatures.

— Mercy, la nuit est tombée. Blackwood ne va pas tarder à arriver.

Je m'assis et regardai en direction de l'homme-chêne.

— Bonsoir.

Je n'utilisai pas son nom. Certains faes n'appréciaient pas qu'on le fasse, et la manière dont Blackwood l'avait répété à plusieurs reprises me laissait penser qu'il faisait partie de cette catégorie. Je ne pouvais pas le remercier et tentai de réfléchir à une manière détournée de lui montrer ma reconnaissance d'avoir bien voulu répondre à ma requête, mais n'en trouvai aucune.

— Je vais tenter quelque chose, dis-je finalement.

Je fermai les yeux et appelai Stefan. Quand j'eus le sentiment d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le faire venir, je rouvris les paupières et massai ma nuque douloureuse.

— Qu'est-ce que vous essayiez de faire ? s'étonna Corban.

— Je ne peux vous le dire, lui répondis-je. Je suis vraiment désolée... mais Blackwood ne doit pas le savoir... et de toute façon, je ne suis pas sûre que ça ait fonctionné.

Mais je pensais que si. Je n'avais jamais été capable de sentir Stefan de la même manière qu'Adam, mais si Blackwood n'avait pas encore réussi à prendre le pouvoir sur mon esprit, cela devait

signifier que Stefan pouvait toujours m'entendre. En tout cas, c'était ce que j'espérais.

J'essayai ensuite d'entrer en contact avec Adam. Mais je ne sentais ni sa présence, ni celle de la meute. C'était probablement aussi bien. Blackwood avait dit qu'il était prêt à affronter une armée de loups-garous, et je le croyais bien volontiers.

Blackwood ne descendit pas nous rendre visite. Nous essayâmes tous de ne pas regarder le cadavre d'Amber et j'étais soulagée qu'il fasse particulièrement frais au sous-sol. Les fantômes ne se montrèrent pas non plus. Nous parlâmes des vampires jusqu'à ce que je leur aie tout raconté sur le sujet, sauf les noms.

Stefan ne vint pas.

Après plusieurs heures d'ennui et quelques moments d'embarras quand il fallut utiliser les seaux, je finis par me rendormir. Je rêvai de moutons. De plein de moutons.

Le lendemain, je regrettai ne pas avoir mangé le dîner que nous avait préparé Amber. Mais ce qui était le plus dur à supporter, c'était la soif. La canne fae apparut à un moment, mais je lui ordonnai d'aller se mettre en sécurité à mi-voix, de manière qu'aucun de mes compagnons ne puisse m'entendre. Quand je regardai de nouveau dans le coin où elle était apparue, elle n'était plus là.

Chad m'apprit, ainsi qu'à l'homme-chêne, comment dire des gros mots en langage des signes et nous enseigna la manière d'épeler les mots avec nos doigts jusqu'à ce que nous soyons passablement à l'aise. J'en avais des courbatures aux mains, mais au moins cela nous occupait-il.

Nous devinâmes que Blackwood avait décidé de s'intéresser de nouveau à nous lorsque Corban s'interrompit au beau milieu d'une phrase. Au bout de quelques minutes, il tourna la tête vers la porte qui s'ouvrit sur Blackwood.

Le vampire me foudroya du regard.

— Et où vais-je trouver une autre cuisinière pour vous, à présent ?

Il emporta le cadavre puis revint quelques heures plus tard avec des pommes, des oranges et des bouteilles d'eau qu'il lança négligemment à travers les barreaux des cages.

Ses mains sentaient l'odeur d'Amber, la pourriture et la terre humide. J'en conclus qu'il devait l'avoir enterrée quelque part.

Il emmena Corban. Lorsque le père de Chad revint, il était faible au point de tituber et portait une nouvelle marque de morsure à la gorge.

— Mon ami est bien plus doué que vous pour ça, remarquai-je sur un ton hautain en voyant Blackwood s'immobiliser devant la cage ouverte pour regarder Chad. Lui au moins ne laisse pas plein de bleus derrière lui.

Le vampire claqua la porte de la cage, la verrouilla et fourra la clé dans la poche de son pantalon.

— Chaque fois que vous ouvrez la bouche, observa-t-il, je m'étonne que le Marrok ne vous ait pas tordu le cou il y a des années. (Il eut un petit sourire.) Très bien. Puisque vous êtes la cause de ma faim, autant que vous la satisfassiez.

La cause de sa faim... Lorsque j'avais libéré Amber de son cadavre, cela devait lui avoir fait du mal. Très bien. À présent, tout ce que j'avais à faire, c'était de le convaincre de monter une armée de zombies ou quel que soit le nom qu'il voulait donner à ces choses. Alors, je pourrais les détruire et peut-être l'affaiblir suffisamment pour que nous puissions l'affronter. Bon, évidemment, les seules personnes susceptibles de devenir des zombies dans le coin, c'était nous.

Il ouvrit la porte de ma cage et je dus particulièrement me forcer à me concentrer sur l'instant présent pour éviter de paniquer. Je me débattis furieusement. Je pense qu'il ne s'y attendait pas.

Des années de karaté avaient singulièrement affiné mes réflexes et j'étais plus rapide qu'un humain ordinaire. Mais j'étais faible : une pomme avait beau représenter l'un des cinq fruits et légumes conseillés dans le cadre d'un régime équilibré, toute seule, c'était un peu juste pour garantir des performances optimales. Au bout d'un moment qui fut trop court au goût de mon ego, il réussit à me plaquer au sol.

Il ne prit pas la peine de m'hypnotiser pour me mordre, cette fois-ci. Ce fut douloureux tout du long, soit parce qu'il voulait me punir, soit parce que les morsures de Stefan lui compliquaient la tâche ; je n'en savais pas assez pour pouvoir en être certaine. Quand il essaya de me nourrir en retour, je me débattis de toutes mes

forces et il finit par me saisir le menton et par me forcer à le regarder dans les yeux.

Je me réveillai de l'autre côté de la cage. Blackwood n'était plus là. Chad émettait des sons étouffés, essayant d'attirer mon attention. Je me mis à quatre pattes et quand je me rendis rapidement compte que je ne réussirais pas à faire mieux, je m'assis au lieu de me lever. Chad cessa ses bruits pleins de tristesse et de désespoir. Je lui signai le mot « merde » et épelai très lentement de mes doigts maladroits : « Ça suffit. J'arrête de faire la gentille fille. La prochaine fois, je le scalpe. »

Cela lui arracha un minuscule sourire. Corban était assis au milieu de leur cage, le regard braqué sur une marque du béton.

— Alors, homme-chêne, dis-je d'un ton las, est-ce le jour ou la nuit ?

Avant qu'il ait le temps de me répondre, Stefan apparut soudain dans ma cage. Je le regardai d'un air abruti. J'avais plus ou moins renoncé à le voir mais je ne m'en étais pas rendu compte avant qu'il arrive. Je tendis la main et touchai son bras pour m'assurer qu'il était bien réel.

Il me tapota doucement la main et leva les yeux vers le plafond comme s'il était capable de voir à travers.

— Il sait que je suis ici. Mercy...

— Il faut que tu emmènes Chad, l'interrompis-je.

— Chad ? demanda-t-il en suivant mon regard.

Il se raidit et commença à secouer la tête.

— Blackwood a tué sa mère, mais il en a fait un zombie pour s'occuper de ses corvées jusqu'à ce que je la libère pour de vrai, lui expliquai-je. Il faut l'emmener dans un endroit sûr.

Il dévisagea le petit garçon, qui lui rendit son regard.

— Si je l'emmène, je ne pourrai pas revenir avant plusieurs jours. Je serai inconscient, et personne ne sait où tu te trouves à part moi... et Marsilia. (Il prononça son nom comme s'il lui en voulait toujours.) Et elle ne lèvera pas le petit doigt pour t'aider.

— Je peux survivre encore quelques jours, lui répliquai-je d'un ton convaincu.

Stefan se tordit les mains.

— Si je fais ce que tu m’ordonnes, demanda-t-il d’un air féroce, si je le fais et que tu survis, est-ce que tu me pardonneras pour mes autres crimes ?

— Oui, répondis-je. Sors-le d’ici.

Il disparut, puis réapparut aussitôt dans la cage de Chad. Il commença à lui dire quelque chose en langage des signes, mais nous entendîmes tous les deux Blackwood dévaler l’escalier.

— Amène-le à Adam ou à Samuel, le suppliai-je.

— Oui, se contenta-t-il de répondre. Reste en vie.

Il attendit que j’acquiesce, puis disparut, Chad avec lui.

Blackwood était infiniment plus contrarié par la présence de Stefan dans sa maison que par la disparition de Chad. Il passa de longues minutes à hurler sa colère et j’eus peur de ne pas pouvoir tenir ma promesse s’il décidait de nouveau de me frapper.

Visiblement, il arriva à la même conclusion et se contenta de me toiser de toute sa hauteur.

— Il y a bien un moyen d’empêcher les autres vampires de pénétrer ici, mais c’est très difficile et je crains que votre ami Corban ne survive pas à la soif que cela causera. (Il se pencha vers moi.) Ah ! Maintenant, vous avez peur. Parfait.

Il inhala l’air autour de moi comme un œnologue le ferait avec un grand cru.

Puis il partit.

Je me recroquevillai au sol en tentant de maîtriser mon désespoir et étreignis la canne fae contre mon cœur. J’entendis l’homme-chêne se redresser.

— Mercy, qu’avez-vous là ?

Je levai la main et l’agitai faiblement pour qu’il puisse voir de quoi il s’agissait. Cela ne me fit pas aussi mal que je m’y attendais. Il y eut un petit silence puis l’homme-chêne demanda sur un ton respectueux :

— Comment vous êtes-vous retrouvée en possession de ceci ?

— Je n’y peux rien, lui dis-je.

Il me fallut un moment pour réussir à me redresser et je me rendis compte que Blackwood devait s’être bien mieux maîtrisé que je ne l’avais cru, car je n’avais rien de cassé. Certes, j’étais couverte de bleus, mais l’absence de fracture me réjouissait passablement.

— Comment ça ? insista l'homme-chêne.

— J'ai bien essayé de la rendre, expliquai-je, mais elle s'obstine à revenir. Je lui ai pourtant dit que ce n'était pas un bon endroit pour elle, mais elle disparaît juste pendant quelques heures et réapparaît.

— Me donnez-vous la permission de la voir ? demanda-t-il sur un ton formel.

— Bien sûr, répondis-je en tentant de la lui envoyer.

Il y avait moins de trois mètres entre nos deux cages, mais les... bleus me rendaient la tâche plus difficile qu'à l'ordinaire. Elle atterrit sur le sol à mi-chemin et je la vis avec effarement rouler dans ma direction, ne s'arrêtant que contre les barreaux de ma cage.

Il me fallut trois tentatives pour parvenir à la lancer assez loin et que le fae l'attrape au vol.

— Ah, Lugh, quel beau travail, roucoula-t-il en la caressant et en posant sa joue contre elle. Elle vous suit parce qu'elle vous doit un service, Mercy. (Son sourire fit apparaître des rides joyeuses dans son visage couleur acajou et ses yeux noirs s'éclaircirent et prirent des reflets violets.) Et aussi parce qu'elle vous aime bien.

Je m'apprêtais à lui répondre quand soudain, une bouffée de magie m'interrompit.

Le sourire de l'homme-chêne s'évapora.

— Magie de brownie, dit-il. Il essaie d'empêcher l'autre vampire de revenir. La brownie lui appartenait depuis plus longtemps que moi et a trouvé la paix au printemps dernier. Il maîtrise encore presque complètement ses pouvoirs. (Il regarda en direction de Corban.) Et cette magie qu'il utilise va effectivement le rendre affamé.

Je ne pouvais faire qu'une seule chose, et cela signifiait trahir ma promesse à Stefan. Il m'était impossible de laisser Blackwood tuer Corban sans tenter de l'en empêcher.

Je me déshabillai et me métamorphosai. Les barreaux de ma cage étaient rapprochés mais, je l'espérais, pas assez pour m'empêcher de passer.

Les coyotes sont des animaux fins. Très fins, même. Si je pouvais passer ma tête quelque part, alors le reste de mon corps suivait. Je me glissai hors de ma cage et m'assis en attendant que la porte s'ouvre.

Blackwood avait son attention braquée sur Corban et ne s'attendait évidemment pas à me voir hors de ma cage, ce qui me donna l'avantage de la surprise.

La vitesse est l'un de mes pouvoirs physiques. Je suis aussi rapide que la plupart des loups-garous et, de ce que j'en ai vu, que la plupart des vampires aussi.

J'aurais normalement dû être affaiblie et ralentie par les dommages que m'avait infligés Blackwood... Sans compter le manque de vraie nourriture et le fait que je lui avais servi de repas. Mais notre échange de sang avait d'autres effets que j'avais oubliés : cela me rendait plus forte que d'habitude.

Je regrettai violemment de ne pas peser une centaine de kilos au lieu des quinze que je faisais. J'aurais aussi bien aimé avoir des crocs plus longs et des griffes plus acérées, parce que les seules blessures que je pouvais lui infliger étaient superficielles et guérissaient aussitôt.

Il me saisit à deux mains et me projeta contre le mur de béton. J'eus l'impression de voler au ralenti et eus le temps de me retourner et d'atterrir sur mes pattes au lieu de m'écraser sur le flanc, comme il en avait l'intention. Je saisis l'occasion pour me ruer de nouveau sur lui sans lui laisser le temps de réagir.

Mais cette fois-ci, je ne pouvais plus le surprendre. Si j'avais tenté de m'enfuir, il n'aurait pas pu me rattraper. Mais en corps à corps, l'avantage d'être plus rapide laissa la place au désavantage d'être beaucoup plus petite que mon adversaire. Je réussis à le blesser une seule et unique fois en enfonçant mes crocs dans son épaule, mais ce que je cherchais, c'était à le tuer, et il n'y avait pas la moindre chance qu'un coyote, aussi rapide et puissant soit-il, puisse tuer un vampire.

Je me repliai en essayant de trouver une ouverture... et il tomba soudain face contre terre. Tel un drapeau symbolisant la victoire, la canne était profondément plantée dans son dos.

— J'ai autrefois été un excellent lancier, dit l'homme-chêne, et Lugh était encore meilleur que moi. Tous les objets qu'il créait pouvaient aussi être utilisés comme javelot.

Je le regardai fixement en haletant, puis baissai les yeux sur Blackwood. Celui-ci se tortilla.

Je repris forme humaine parce qu'il m'était bien plus facile d'ouvrir des portes ainsi. Puis je me précipitai vers la cuisine où, je l'espérais, je pourrais trouver un couteau dont la lame serait suffisante pour couper des os.

Le bloc de bois qui trônait près de l'évier contenait un couteau de boucher et un grand couteau de chef. J'en saisis un dans chaque main et dévalai les marches en courant.

La porte était fermée et la poignée refusait de tourner.

— Laissez-moi rentrer, dis-je d'une voix qui ne ressemblait pas à la mienne.

— Non, non, gémit la voix de John. Vous ne pouvez pas le tuer. Sinon je me retrouverai tout seul.

Mais la porte s'ouvrit néanmoins et c'était tout ce qui importait.

Je ne vis pas John, mais Catherine était agenouillée auprès de Blackwood. Elle me jeta un regard furieux, mais resta focalisée sur le vampire mourant (en tout cas, c'était ce que j'espérais).

— Laisse-moi boire, mon chéri, roucoula-t-elle à son adresse. Laisse-moi boire un peu de ton sang et je m'occuperai d'elle.

Il me jeta un regard triomphant en se redressant sur ses coudes.

— Vas-y, dit-il en me souriant.

Elle poussa un croassement de joie et pencha la tête.

Elle était encore en train de boire lorsque la lame du couteau de boucher traversa sa tête immatérielle et coupa net le cou de Blackwood. J'aurais préféré une hache, mais avec la force qu'il m'avait transmise dans les bras, je réussis à atteindre mon but avec ce simple couteau. Il ne me fallut qu'un second geste pour le décapiter entièrement.

Sa tête roula contre mes orteils et je me reculai précipitamment. Un couteau dans chaque main, je n'eus pas le temps de me sentir victorieuse ou nauséuse devant ce que j'avais fait. Pas avec une Catherine soudain très matérielle qui me souriait de son air de grand-mère à moins de deux mètres de moi.

Elle sourit de toutes ses dents dégoulinant du sang de Blackwood et souffla :

— Meurs.

Et elle tendit la main...

L'année dernière, mon Sensei avait passé six mois à nous enseigner les différentes formes de *sai*¹. Les couteaux n'étaient pas idéalement équilibrés pour le combat, mais ils firent néanmoins leur office. Je fis un véritable travail de boucher et je n'y parvins que parce que mon esprit était uniquement concentré sur l'ici et le maintenant. Les murs, le sol et moi-même fûmes bientôt recouverts de sang... et elle refusait pourtant de mourir. Ou plus exactement, elle était déjà morte. Mes couteaux parvenaient à la garder à distance, mais aucune des blessures que je lui infligeais ne semblait lui faire le moindre effet.

— Envoyez-moi la canne, dit l'homme-chêne d'une voix douce.

Je laissai tomber le couteau de chef et attrapai la canne de ma main libre. Elle sortit du dos de Blackwood comme si elle refusait d'y rester une seconde de plus. Pendant un instant, il me sembla que son extrémité était pointue, mais j'étais trop occupée à me battre contre Catherine pour m'en assurer.

Je la lançai vers l'homme-chêne et éloignai Catherine de la cage de Corban. Ce dernier s'était effondré lorsque j'avais coupé la tête de Blackwood, d'une manière très similaire au zombie d'Amber. J'espérais qu'il n'était pas mort... mais je ne pouvais rien y faire si c'était le cas.

Du coin de l'œil, je vis l'homme-chêne lécher le bâton couvert de sang avec une langue qui faisait au moins vingt centimètres.

— Le sang des morts est le meilleur, me dit-il.

Puis il lança la canne vers le mur qui donnait sur l'extérieur et prononça un mot...

Le souffle de son sort me fit perdre l'équilibre et je tombai sur le cadavre de Blackwood alors que quelque chose me frappait l'arrière du crâne.

Je contemplai la tache de lumière qui entourait ma main. Il me fallut un moment pour me rendre compte que l'objet qui m'avait frappée devait m'avoir fait perdre conscience. Il y avait une épaisse couche de cendres sous mes doigts et j'eus un mouvement de recul. Il y avait une clé enterrée sous les cendres. Elle était très belle, du genre de ces clés anciennes richement ornées. Il me fallut rassembler toute ma volonté pour plonger ma main dans ce qui

¹Arme traditionnelle japonaise. (NScan)

avait été Blackwood et la récupérer. J'avais mal partout, mais les bleus que le vampire m'avait infligés après l'évasion de Chad avaient en grande partie disparu, et ceux qui restaient étaient en train de guérir à vue d'œil.

Je ne voulus pas trop réfléchir à ce que cela signifiait.

L'homme-chêne avait le bras tendu à travers les barreaux de sa cage, mais il n'avait pas réussi à atteindre le rayon de soleil qui passait par le trou qu'il venait de faire avec ma canne. Il avait les yeux fermés.

J'ouvris la cage, mais il resta immobile. Il fallut que je le traîne à l'extérieur. Je tentai de ne pas écouter s'il respirait ou non. Je fis en tout cas de mon mieux. Et même, pensai-je, si ce n'était pas le cas, les faes sont des êtres très difficiles à tuer.

— Mercy ?

C'était la voix de Corban. Je me tournai vers lui et le regardai fixement en essayant de mettre mes pensées en ordre.

— Vous pouvez ouvrir la cage ?

Il parlait avec une voix exagérément douce, le genre de ton que l'on utilise face à une folle. Je baissai les yeux et me rendis compte que j'étais recouverte de sang de la tête aux pieds. Je tenais toujours le couteau de boucher dans ma main gauche. Mes doigts étaient crispés autour du manche et je dus les desserrer de force pour pouvoir le laisser tomber.

La clé ouvrit aussi la cage de Corban.

— Chad se trouve avec des amis à moi, le rassurai-je d'une voix légèrement traînante.

Je compris que j'étais en état de choc. Le fait d'en prendre conscience me permit de le surmonter en partie et je repris la parole avec plus d'assurance.

— Le genre d'amis capables de protéger un petit garçon contre des vampires fous.

— Merci, répondit-il. Vous êtes restée inconsciente assez longtemps. Comment vous sentez-vous ?

Je lui adressai un sourire las.

— J'ai mal à la tête.

— On va vous nettoyer.

Il m'aida à monter les marches. Je ne pensai même pas à attraper mes vêtements au passage et le regrettai en me retrouvant

seule au milieu d'une énorme salle de bains carrelée de noir et d'or. Je fis couler la douche.

— John, dis-je, sans prendre la peine de le chercher, car je sentais sa présence. Tu ne feras plus jamais le moindre mal à quiconque. (Je sentis un frisson de magie qui me confirma que le pouvoir que j'avais sur les fantômes était à l'œuvre. Alors, je décidai de poursuivre :) Et sors de cette salle de bains.

Je me frottai jusqu'à en avoir la peau à vif et m'enroulai dans une serviette qui aurait pu en contenir trois comme moi. Quand je sortis de la salle de bains, je trouvai Corban qui arpentait le couloir d'un air dépassé.

— Qui est-on censé appeler dans ce genre de situation ? demanda-t-il. Ça ne se présente pas bien. Blackwood a disparu, Amber est morte, probablement enterrée au fond du jardin. Je suis avocat, et si j'étais mon propre client, je me conseillerais d'éviter un procès, de plaider coupable et de me contenter d'une peine de prison réduite.

Il était mort de trouille.

Je me rendis enfin compte que nous avions survécu. Blackwood et son adorable grand-mère vampire avaient disparu pour de bon. Enfin, j'espérais que c'était bien le cas pour cette dernière. Après tout, il n'y avait qu'un seul tas de cendres dans la cave.

— Avez-vous vu l'autre vampire ? lui demandai-je.

Il me jeta un regard inexpressif.

— Quel autre vampire ?

— Aucune importance, le rassurai-je. J'imagine que la lumière du soleil l'a tuée.

Je partis à la recherche d'un téléphone et en trouvai un sur une petite table dans un coin du salon. Puis je composai le numéro de portable d'Adam.

— Salut, dis-je d'une voix qui laissait penser que j'avais passé la nuit à fumer cigare sur cigare.

— Mercy ?

Et je sus que j'étais vraiment en sécurité.

— Salut, répétai-je.

— Chad nous a dit où tu étais, me dit-il. Nous arrivons dans vingt minutes.

— Chad ?

Stefan devait encore être inconscient, je le savais. Mais il ne m'était même pas venu à l'idée que Chad pourrait leur dire où j'étais. Tout ce dont il avait eu besoin, c'était d'une feuille de papier et d'un stylo. Quelle idiote.

— Est-ce qu'il va bien ? demanda Corban d'un air inquiet.

— Oui, et c'est lui qui amène la cavalerie.

— On dirait qu'on n'a plus vraiment besoin de nous, remarqua Adam.

Moi, j'avais besoin de lui.

— Blackwood est mort, lui appris-je.

— Je m'en doutais, vu que tu es en mesure de m'appeler.

— Sans l'homme-chêne, ça se serait probablement mal terminé, poursuivis-je. Mais je pense qu'il est mort.

— C'est tout à son honneur, intervint la voix de Samuel. Périr en débarrassant le monde d'un esprit du mal n'est pas une mauvaise chose, Mercy. Chad demande comment va son père.

Je me passai la main sur le visage et tentai de reprendre mes esprits.

— Il va bien. Nous allons bien tous les deux. (J'observai les derniers bleus qui disparaissaient de ma jambe.) Est-ce que... Est-ce que vous pourriez vous arrêter dans un supermarché et acheter une petite voiture jaune ? Et me l'amener ici ?

Il y eut un bref silence.

« Une petite voiture jaune » ? demanda Adam.

— Oui, c'est bien ça. (Je me souvins d'autre chose.) Adam, Corban s'inquiète à l'idée que la police pense que c'est lui qui a tué Amber... et probablement Blackwood aussi, même s'il n'y a pas de cadavre.

— Ne t'en fais pas, répondit-il, on va s'en occuper.

— D'accord. Merci. (Puis une idée fit surface dans mon esprit.) Les vampires voudront probablement la mort de Chad et de Corban. Ils en savent trop long.

— Toi, la meute et Stefan êtes les seuls à le savoir, me fît remarquer Adam. La meute n'en a rien à faire et Stefan ne les trahira pas.

— Hé, lui dis-je d'un ton léger en pressant ma joue contre le combiné jusqu'à ce que ce soit douloureux. Je t'aime.

— J'arrive tout de suite.

Je laissai Corban assis dans le salon et redescendis à contrecœur au sous-sol. Je ne voulais pas m'assurer que l'homme-chêne était bien mort. Je ne voulais pas me retrouver face à Catherine si elle se trouvait toujours dans les environs... et je me doutais qu'elle n'hésiterait pas à me tuer si c'était le cas. Mais je ne voulais pas non plus être nue lorsque Adam arriverait.

L'homme-chêne avait disparu. Je décidai que c'était une bonne chose. À ma connaissance, les faes ne tombaient pas en poussière lorsqu'ils mouraient. S'il n'était plus là, c'était donc qu'il était parti.

— Merci, murmurai-je, même s'il n'était plus là pour m'entendre.

Puis j'enfilai mes vêtements et remontai l'escalier en courant pour attendre les secours en compagnie de Corban.

Quand Adam arriva, il tenait la voiture jaune que je lui avais demandée. C'était une miniature au 1/16 d'une Coccinelle Volkswagen. Il m'observa la sortir de son emballage et me suivit en bas des escaliers. Je la posai sur le lit de la petite chambre dans laquelle je m'étais réveillée la première fois.

— C'est pour toi, dis-je.

Personne ne me répondit.

— Tu peux me dire ce que tout ça signifie ? demanda Adam alors que nous remontions au rez-de-chaussée.

— Un jour, répondis-je. Quand nous nous raconterons des histoires de fantômes autour d'un feu de bois et que j'aurais envie de vraiment t'effrayer.

Il sourit et me serra un peu plus fort contre lui.

— Rentrons à la maison.

Je refermai la main sur le pendentif en forme d'agneau que j'avais retrouvé près du téléphone, comme si quelqu'un l'avait mis là pour que je l'y trouve.

Chapitre 13

Nous passâmes le samedi suivant à repeindre le garage.

Fidèle à sa parole, Wulfe avait effacé la croix d'ossements. Tant qu'à faire, il aurait pu repeindre toute la porte, mais il s'était contenté d'ôter les os sans toucher aux graffitis qui les recouvraient. Je savais qu'il l'avait fait exprès pour m'embêter.

Les sœurs de Gabriel avaient voté pour une peinture rose et furent extrêmement déçues quand je choisis le blanc à la place. Alors, je les autorisai à peindre la porte en rose.

C'était un garage. Qui ça dérangeait ?

— C'est un garage, dis-je à Adam en le voyant contempler la porte rose fluorescent. Qui ça dérange ?

Il éclata de rire et secoua la tête.

— Cette couleur me fait mal aux yeux, même dans le noir. Hé ! Ça me donne une idée pour ton prochain anniversaire ! Que dirais-tu d'un lot de clés à molette roses ou violettes ? Ou en imprimé léopard, si tu préfères...

— Je pense que tu me confonds avec ma mère, répondis-je d'un air très digne. De toute façon, cette porte a été repeinte avec de la peinture en bombe de piètre qualité, étant donné qu'aucune marque respectable ne propose ce genre de nuance dans sa palette. D'ici quelques semaines, elle prendra une nuance d'un rose orangé assez dégueu. Je leur demanderai alors de la repeindre en vert ou en marron.

— La police a fouillé la maison de Blackwood, me dit Adam. Ils n'ont trouvé aucune trace de ce dernier, ni d'Amber. Officiellement, ils pensent qu'Amber a pu s'enfuir avec Blackwood. Je sais que ça ternit injustement la réputation de ton amie, mais c'est la seule solution que nous avons trouvée pour que Corban ne soit pas impliqué dans l'histoire.

— Ceux pour qui ça compte vraiment savent ce qui s'est passé, remarquai-je.

Amber n'avait pas de famille proche. Dans quelques mois, je ferais un petit voyage dans l'Arizona, à Mesa, où vivait Char. Et je lui dirais la vérité, car Char était la seule autre personne à qui Amber tenait.

— Personne ne risque d'ennuis à cause de tout ça, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Ceux pour qui ça compte vraiment savent ce qui s'est passé, répéta-t-il avec un petit sourire. Officieusement, Blackwood fichait sacrément les jetons à pas mal de gens, et ces personnes ne sont pas mécontentes de le voir disparaître. Personne ne va chercher à en savoir plus.

— Bien.

Je touchai le mur d'un blanc immaculé qui se trouvait à côté de la porte. C'était un progrès certain. J'espérais que cela ne ferait pas fuir mes clients. Les gens sont bizarres. Ils voient un garage tout pourri et se disent que l'argent de leurs réparations ne sert pas à des choses aussi futiles que des liftings.

La cousine de Tim, Courtney, avait payé la peinture et la main-d'œuvre pour me remercier d'avoir abandonné les charges contre elle. Je m'étais dit qu'elle avait déjà bien assez souffert comme ça.

— Il paraît que Zee et toi êtes parvenus à un accord concernant le paiement du garage ?

J'acquiesçai.

— Je dois le rembourser immédiatement : c'est ce qu'il a dit, et comme il est fae, c'est ce qui doit se produire. Il va simplement me prêter l'argent pour ce faire au même taux que le prêt originel.

Son visage se fendit sur un sourire et il me tint la porte rose le temps que j'entre dans le garage.

— Tu lui rembourses donc le même montant qu'avant ?

— C'est l'idée d'Oncle Mike, et elle a trouvé grâce aux yeux de Zee.

Plus exactement, ça l'avait énormément amusé. Les faes ont un sens de l'humour parfois étrange.

Stefan se trouvait assis sur mon tabouret, près de la caisse. Il avait passé deux nuits, immobile, dans la cave d'Adam, avant de disparaître sans un seul mot pour nous.

— Salut, Stefan, lui dis-je.

— Je suis venu te dire que nous n'étions plus liés, prononça-t-il d'une voix tendue. Blackwood a fait en sorte de briser le lien.

— Quand ça ? m'étonnai-je. Il n'a pas eu le temps. Tu as répondu à mon appel, et il est mort peu de temps après.

— J'imagine que ça s'est produit quand il s'est nourri de toi, répondit-il, parce que lorsque Adam m'a appelé pour me dire que tu avais disparu, je n'ai pas été capable de te trouver.

— Alors comment tu as fait, en fin de compte ?

— C'est grâce à Marsilia.

Je le dévisageai, mais ne pus lire combien cela lui avait coûté de demander l'aide de sa maîtresse. Ni ce qu'elle avait exigé en échange.

— Tu ne m'en as pas parlé, observa Adam. J'aurais pu t'accompagner.

Le vampire eut un sourire lugubre.

— Alors, elle aurait refusé de me dire quoi que ce soit.

— Elle savait où se trouvait le repaire de Blackwood ? demanda Adam.

— C'est ce que j'espérais, fit Stefan en prenant un stylo qu'il commença à triturer. (Je devais être celle qui s'en était servi en dernier, car il se retrouva avec une pellicule de cambouis sur les doigts.) Mais non. En revanche, elle savait que Mercy avait en sa possession une lettre qui m'était destinée scellée à la cire de sang. Celui de Marsilia. Elle a pu localiser ledit message. Comme il se trouvait juste en dehors de Spokane, nous étions à peu près certains que Mercy l'avait toujours en sa possession.

Cela me rafraîchit la mémoire. Je sortis la missive froissée de ma poche arrière. Elle n'avait pas fini au lave-linge avec mon jean sale seulement parce que Samuel avait l'habitude de vider mes poches de pantalon avant chaque lessive. Il semblait que le bruit des écrous qui cognaient contre le tambour l'irrite profondément. Je le prenais comme quelque chose de dirigé contre moi, mais j'étais peut-être parano.

Stefan saisit la lettre avec autant de précautions que s'il s'était agi d'une bouteille de nitroglycérine. Il descella l'enveloppe et lut ce qui y était inscrit. Quand il en eut terminé, il la froissa dans son poing et regarda fixement la table.

— Elle me dit, finit-il par murmurer en faisant son possible pour se maîtriser, que mes agneaux sont sains et saufs. Elle et Wulfe les ont enlevés et ont réussi à me convaincre qu'ils étaient morts, et c'est ce que j'ai cru. C'était parce qu'il fallait absolument que je les croie morts et que je pense que Marsilia ne me voulait plus dans l'essaim. Ils sont en sécurité. (Il s'interrompit un instant.) Elle veut que je rentre à la maison.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Adam.

J'étais assez certaine de ce qu'il finirait par choisir. Mais j'espérais aussi qu'il ne lui faciliterait pas la tâche. Certes, elle n'avait pas tué ses sujets, mais elle les avait blessés, il l'avait bien senti.

— Je vais réfléchir à sa proposition, dit-il.

Mais il lissa la lettre et la lut de nouveau.

— Hé, Stefan, l'interpellai-je.

Il leva les yeux vers moi.

— T'es plutôt génial, tu sais ? J'apprécie vraiment tous les risques que tu as courus pour moi.

Il sourit en pliant soigneusement le parchemin.

— Ouais, bah... t'es plutôt géniale, toi aussi. Si jamais tu veux encore un jour me servir de dîner...

Puis il sortit du bureau sans dire quoi que ce soit d'autre.

— Tu ferais mieux de prendre ton sac, me conseilla Adam. Sinon, on risque d'être en retard.

Adam m'emmenait à Richland pour assister à une représentation de l'opérette *Les Pirates de Penzance*, de Gilbert et Sullivan, avec plein de pirates, et pas le moindre vampire, il me l'avait promis.

Ce fut un spectacle de grande qualité. J'en sortis avec la voix cassée d'avoir trop ri, et en fredonnant la chanson finale.

— Oui, lui dis-je, le gars qui jouait le Roi des Pirates était vraiment fabuleux.

Il s'immobilisa soudain.

— Quoi ? demandai-je en le voyant sourire bêtement.

— Je n'ai pas dit que j'avais apprécié le Roi des Pirates.

— Oh...

Je fermai les yeux et je le sentis, lui, sa présence chaleureuse et un peu nerveuse, juste à la frontière de ma perception. Quand je rouvris les yeux, il se trouvait juste devant moi.

— Super, lui dis-je. Te revoilà enfin.

Il m’embrassa tranquillement. Quand il en eut terminé, je n’avais plus qu’une envie : rentrer à la maison. Et vite.

— Tu me fais rire, me dit-il sur un ton très sérieux.

Je retournai passer le reste de la nuit chez moi. Samuel travaillait jusqu’aux premières heures de la matinée, et je voulais être là quand il rentrerait.

Je m’immobilisai sur le pas de la porte car quelque chose ne me semblait pas normal. J’inspirai profondément, mais ne sentis l’odeur d’aucun vampire dans l’obscurité. En revanche, il y avait à présent un chêne près de la fenêtre de ma chambre.

Il ne s’y trouvait pas le matin même, lorsque j’étais partie pour repeindre le garage. Mais il était indéniablement là, avec son tronc de presque cinq centimètres de diamètre et des branches qui surplombaient légèrement le toit de mon mobil-home. Il n’y avait pas le moindre signe de terre fraîchement retournée, juste un arbre dont les feuilles commençaient à roussir à l’approche de l’automne.

— De rien, murmurai-je en me dirigeant vers la porte et en trébuchant sur la canne fae. Oh ! Te revoilà, toi !

Je la posai sur mon lit puis allai me doucher. J’enfilai ensuite l’une des chemises en flanelle d’Adam, car le fond de l’air était frais et mon colocataire n’aimait pas que l’on monte le chauffage. Et aussi parce qu’elle sentait l’odeur d’Adam.

Quand on sonna à la porte, j’enfilai juste un short et laissai la canne là où elle se trouvait.

J’ouvris la porte et vis Marsilia, debout sur mon seuil. Elle était vêtue d’un jean à taille basse et d’un pull au profond décolleté.

— On a ouvert ma lettre cette nuit, dit-elle.

Je croisai les bras et évitai soigneusement de l’inviter à entrer.

— En effet. Je l’ai donnée à Stefan.

Elle tapota du pied d’un air impatient.

— Est-ce qu’il l’a lue ?

— Vous n’avez pas vraiment tué ses sujets, lui dis-je d’un air blasé. Vous vous êtes contentée de les faire souffrir et de couper leurs liens avec Stefan pour qu’il croie que vous les aviez tués.

— Vous ne semblez pas approuver ? remarqua-t-elle en arquant un sourcil. Tout autre maître se serait contenté de les tuer. Cela aurait été bien plus simple. S’il avait été lui-même, il aurait su ce

que nous avons fait. (Elle me sourit.) Oh, mais je comprends ! Vous vous inquiétiez pour eux. Mais il vaut mieux qu'ils soient un peu abîmés, et bien vivants, n'est-ce pas ?

— Pourquoi êtes-vous ici ? lui demandai-je.

Elle prit un air totalement inexpressif et je crus qu'elle n'allait pas répondre.

— Parce que la lettre a été lue et qu'il n'est pas revenu vers moi.

— Vous l'avez torturé ! m'exclamai-je avec fureur. Vous l'avez presque forcé à faire quelque chose qu'il aurait refusé d'exécuter de son plein gré !

— J'aurais préféré qu'il vous tue, me dit-elle avec une totale sincérité. Sauf que ça lui aurait fait du mal. Je connais Stefan. Je sais à quel point il contrôle ses instincts. Vous n'avez jamais couru le moindre danger.

— Il n'en est pas persuadé de son côté, lui répondis-je. Et maintenant, vous lui lancez un os. « Tu sais, Stefan, en fait, nous n'avons pas tué ton troupeau. Nous t'avons torturé, nous t'avons blessé, nous t'avons abandonné, mais c'était pour la bonne cause. Nous voulions qu'André meure, et nous t'avons laissé te consumer de culpabilité des mois durant parce que ça nous était utile. » Et vous vous demandez pour quelle raison il n'est pas revenu dans vos bras en courant ?

— Il comprend, dit-elle.

— En effet, intervint la voix de Stefan.

Il posa ses mains sur mes épaules et me fit reculer du seuil.

— Je comprends pourquoi, et je comprends comment, poursuivit-il.

Elle le regarda sans un mot et, un bref instant, je vis combien elle était vieille et fatiguée.

— Pour le bien de l'essaim, souffla-t-elle.

Il posa le menton sur le sommet de mon crâne.

— Je sais.

Il m'entoura de ses bras et me serra contre sa poitrine.

— Je vais revenir. Mais pas tout de suite, dit-il en soupirant dans mes cheveux. Demain. Je récupérerai alors mes sujets.

Puis il disparut.

Marsilia me regarda.

— C'est un soldat, me rappela-t-elle. Il connaît la valeur du sacrifice d'un seul pour le bien de tous. C'est ce que font les soldats. Ce n'est pas la torture que je lui ai infligée qu'il a du mal à me pardonner. Ce n'est pas non plus de lui avoir fait croire que ses agneaux étaient morts. C'est parce que je vous ai fait courir un danger qu'il est si en colère. (Puis elle dit, d'un ton très calme :) Si je le pouvais, je vous tuerais.

Et elle disparut, exactement comme Stefan l'avait fait.

— Pareil de mon côté, murmurai-je à son adresse.

Fin du tome 4